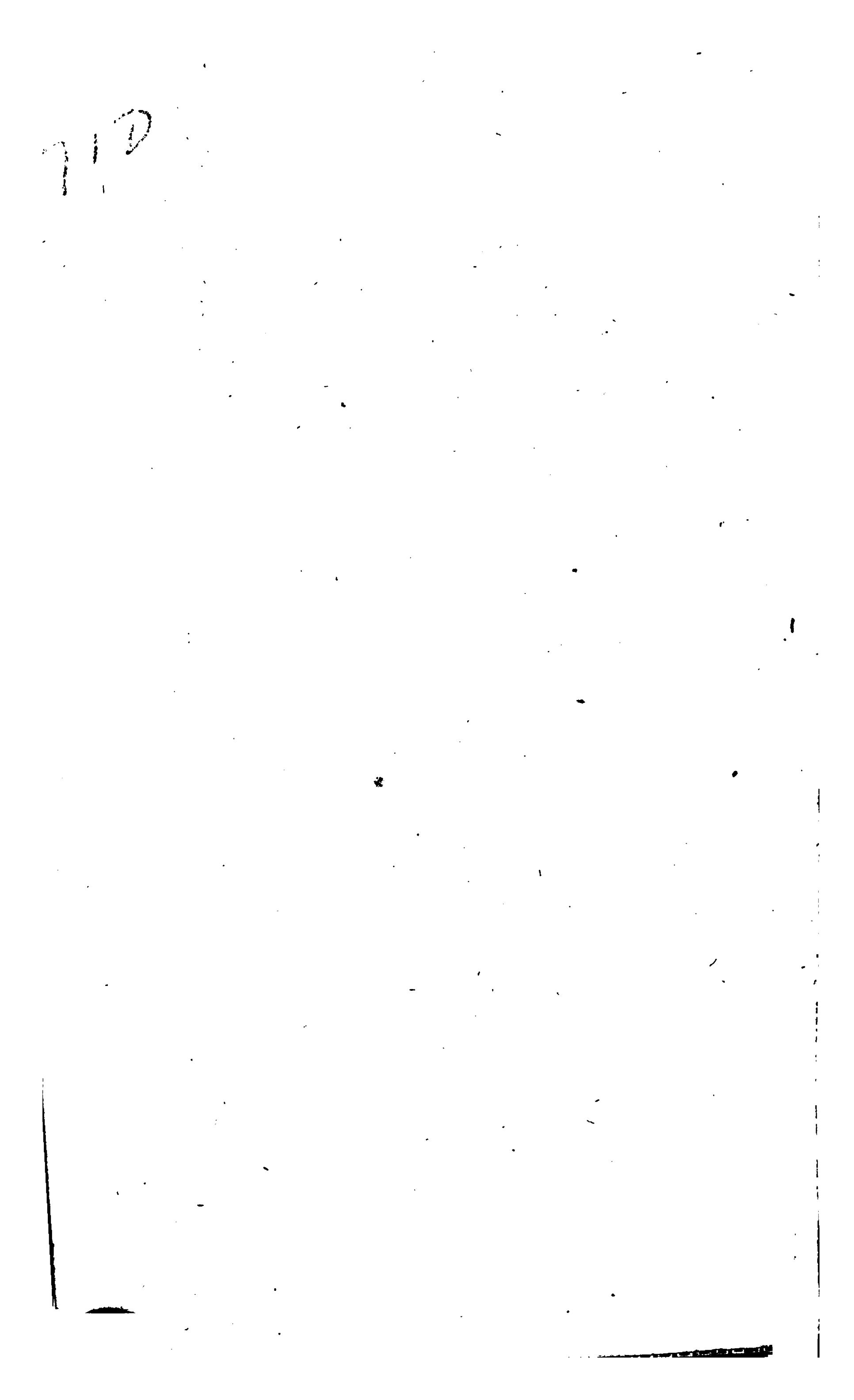

LECT
ED NON
FRANG
Robert Biddulph Phillipps Esq[r].
Longworth, Herefordshire.





ITINÉRAIRE DESCRIPTIF
DE
L'ESPAGNE.

TOME TROISIEME.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF
DE
L'ESPAGNE,
ET TABLEAU ÉLÉMENTAIRE

DES DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'ADMINISTRATION
ET DE L'INDUSTRIE DE CE ROYAUME,

PAR
Louis Joseph, comte de
ALEXANDRE DE LABORDE.

Viris, armisque nobilem Hispaniam.
FLORUS, lib. II, cap. 6.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez H. NICOLLE, à la librairie stéréotype,
rue de Seine, n° 12;
Et LENORMANT, Cloître-S.-Germain-l'Auxerrois.
M. DCCC. IX.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

LA VIEILLE CASTILLE.

Notice générale sur la VIEILLE CASTILLE.

La Vieille Castille est enclavée entre l'Aragon, la Nouvelle Castille, l'Estremadure, le royaume de Léon, les Asturies, la Biscaye et la Navarre. Elle a la forme d'un triangle irrégulier, dont le milieu est à l'est vers l'Aragon, et les deux pointes à l'ouest, l'une vers l'Estremadure, l'autre vers les Asturies. Elle a en longueur, du nord au sud, 24 lieues vers la pointe du milieu, 34 dans son milieu, et 59 d'une extrémité du triangle à l'autre; sa largeur de l'est à l'ouest est de 43 lieues, de 51 de son angle du milieu à la pointe dirigée vers les Asturies, et de 53 jusqu'à la pointe dirigée vers l'Estremadure. Elle confine à l'est avec l'Aragon, au sud avec la Nouvelle Castille et l'Estremadure,

à l'ouest avec le royaume de Léon, au nord et au nord-ouest avec les Asturies, au nord et au nord-est avec la Biscaye, au nord-est avec la Navarre. *Burgos* est sa capitale.

Elle contient plusieurs cantons et districts particuliers, parmi lesquels on distingue la *Rioja* et la *Liebana*. Celui-ci est un territoire très-âpre et très-montueux, de 10 lieues de long, de 4 de large, dont *Potes* est le chef-lieu; il contient 5 vallées principales, celles de *Villorigo*, de *Valdeprado*, de *Vahebaro*, de *Cereceda* et de *Polanes*. *La Rioja* est une langue de terre de 10 lieues de long du nord au sud, et de 7 de large de l'est à l'ouest; elle est située aux confins de la Biscaye; elle confine au nord avec cette même province, à l'est, au sud et à l'ouest avec la Vieille Castille, tandis qu'elle est séparée de la Navarre par l'Ebre; elle est entourée de montagnes qui l'abritent presque entièrement des vents; celles de *Cebollera*, de *San-Lorenzo* et d'*Occa* l'environnent à l'est et au sud; elle contient quelques plaines très-fertiles; elle est divisée en haute et en basse par la riviere d'*Eiregua*, qui la traverse.

La *Vieille Castille* est un pays en partie montueux, en partie uni; les montagnes y sont très-élevées, les plaines nombreuses, vastes et fertiles.

Les plus remarquables de ces montagnes sont... 1. celles de *Molina*, dont il sera fait une mention particuliere en parlant des montagnes de la Nou-

velle Castille.... 2. celles de *Santander*, connues aussi sous le nom de *montagnes de Burgos*, qui s'étendent du sud au nord depuis la Vieille Castille jusqu'au golfe de Gascogne, en traversant la Biscaye.... 3. Les montagnes de *Reynosa*, qui paroissent être des branches de celles de Santander; elles se dirigent du nord au sud dans la Vieille Castille jusqu'à Burgos.... 4. La *Sierra d'Atienza*, à la pointe du sud-est de la Vieille Castille, qu'elle remplit presqu'en entier, aux confins de l'Aragon à l'est, et de la Vieille Castille au sud.... 5. La *Sierra de Piquera*, presqu'au centre de la Vieille Castille, mais un peu vers l'est; elle va rejoindre, à l'est, la *Sierra d'Urbion*, dont elle paroît être une dépendance.... 6. La *Sierra de Gogollos*, presqu'au centre de la Vieille Castille, d'où elle s'étend jusqu'à la Rioja.... 7. La *Sierra d'Urbion*, à l'est de la Vieille Castille; elle s'étend dans la partie méridionale de l'Alava et jusqu'aux confins de la Navarre et de l'Aragon; elle s'étend même dans l'Aragon et dans la Catalogne. Elle part de la *Sierra d'Occa*, passe par *Briviesca*, court entre *Calatayud* et *Daroca* en Aragon, et va se terminer à la Méditerranée près de *Tortosa* en Catalogne, où elle prend le nom de cette ville.... 8. Les *Sierras d'Occa*, qui occupent toute la partie septentrionale de la Vieille Castille; elles s'étendent jusqu'au dedans du royaume de Léon, en traversant la largeur de

cette pointe et la Rioja, jusqu'aux confins de la Biscaye, et séparent la Vieille Castille des Asturies. Elles sont un rameau de la grande chaîne qui, partant des Pyrénées, va traverser la Galice et se terminer à l'Océan; elles s'en détachent au midi vers les sources de l'Ebre; elles fournissent elles-mêmes d'autres rameaux, qui s'étendent dans les deux Castilles, dans le royaume de Léon, en Aragon et en Catalogne. Les montagnes d'*Occa* étoient appelées sous les Romains *Mons Idubeda*.

Les vallées sont très-multipliées aux pieds de ces montagnes; il a déjà été parlé de celles de la *Liebana*. Parmi les autres, il suffira de faire connoître celles de *Paz* et de *Mena*. La vallée de *Paz*, située dans les montagnes de Santander, a 5 lieues d'étendue; elle contient trois villes, et est arrosée par la riviere du même nom. Ses habitans, connus sous le nom de *Paziegos*, se livrent particulièrement au métier de colporteur; ils se répandent dans une grande partie de l'Espagne et y colportent toutes sortes de marchandises. La vallée de *Mena*, dans le *Baston de Laredo*, territoire de la province de Burgos, est située à 5 lieues de la mer; elle a 4 lieues de long et 3 de large; elle est arrosée par 4 rivieres et par plusieurs ruisseaux, et contient 67 villages; elle est sous-divisée en 4 vallées subalternes, celles de *Mena*, d'*Orduate*, d'*Ayega* et d'*Angulo*. Ses naturels se

croient descendus des anciens Cantabres ; ils s'occupent principalement d'agriculture.

La *Vieille Castille* est arrosée par beaucoup de rivieres, le *Xalon*, le *Monubles*, le *Queiles*, le *Duero*, le *Carion*, le *Tormes*, le *Cayar*, l'*Ebre*, l'*Alhama*, l'*Arevadillo*, l'*Araja*, la *Lagtera*, l'*Iregua* ou *Eiregua*, le *Tiron*, le *Pizuerga*, le *Zidacos*, l'*Arlanzon*, l'*Arlanza*, le *Henarez*, le *Carnoca*, le *Valtaia*, l'*Abion*, l'*Uzero*, le *Castillo*, le *Dueraton*, le *Burejo*, le *Nazerilla*, l'*Ora*, le *Paz*, la *Tueva*, l'*Oja*, etc.

Les villes principales sont *Burgos*, ville archiépiscopale, qui en est la capitale; *Osma*, *Siguenza*, *Avila*, *Valladolid*, *Ségovie*, *Calahorra*, *Soria*, villes épiscopales ; *Logroño*, *Santo Domingo de la Calzada*, *Granou*, *Acofra*; ces trois dernieres sont dans la Rioja.

Elle contient un archevêché, celui de Burgos; 7 évêchés, ceux d'Osma, de Siguenza, d'Avila, de Valladolid, de Ségovie, de Soria et de Calahorra; 9 chapitres de cathédrale, un dans chacun des huit villes précédentes, et un autre à Santo Domingo de la Calzada, qui fut autrefois ville épiscopale; 25 chapitres de collégiale, 3 commanderies des ordres militaires, 4555 paroisses, 394 maisons religieuses, un grand gouvernement militaire, un capitaine-général, six gouvernemens militaires particuliers, 6 intendans de province, une chancellerie royale et 3 universités.

La *Vieille Castille* fut le berceau de la monarchie Castillanne, qui s'étendit dans la suite sur toutes les parties de l'Espagne. Des juges y furent établis par les peuples pour les gouverner, au commencement du dixieme siecle. Bientôt ces mêmes peuples se choisirent un souverain en la personne de Fernand Gonzalez, leur juge, qu'ils proclamerent leur comte. Sanche I, de la maison française de Navarre, devenu comte de Castille par son mariage avec Nuna Mayor, arriere-petite-fille du premier comte Fernand Gonzalez, fut proclamé, en 1028, le premier roi de Castille. Ses descendans se succéderent aux royaumes de Léon, d'Aragon, de Valence, à la principauté de Catalogne. Ils s'emparerent de la Biscaye et d'une portion du royaume de Navarre; ils prirent, sur les Maures, les royaumes de Tolede, de Murcie, de Jaen, de Cordoue, de Séville, de Grenade; ils réunirent ainsi sous leur domination toutes les parties isolées de la monarchie espagnole. Il ne leur manqua que le Portugal; mais Alfonse I, roi de Castille et de Léon, le dernier des rois de la maison française de Navarre, avoit cédé, en 1092, cette province de ses états à Thérese sa fille, en la mariant avec Henri, prince du sang royal de France, de la maison de Bourgogne, dont le frere Raimond venoit d'épouser Urraca, fille aînée d'Alfonse et héritiere de ses états.

Les comtes et ensuite les rois de Castille avoient

établi le siege de leur cour dans la Vieille Castille. Ils avoient déjà réuni plusieurs états à leur couronne, et avoient même fini par y comprendre l'universalité de la monarchie espagnole, sans discontinuer de résider dans la même province. Les derniers rois de la maison française de Bourgogne, dont la dynastie finit en 1555 à la mort de la reine Jeanne, partagerent quelquefois leur séjour entre les villes de Burgos et de Tolede : la premiere dans la Vieille Castille, la derniere dans la Nouvelle. Ces deux villes posséderent alternativement leurs rois. Charles I, plus connu sous le nom de Charles-Quint, qui avoit commencé à régner pendant la vie de la reine Jeanne sa mere, prit un goût particulier pour Madrid; il y transféra le siege de sa Cour : dès ce moment, la Vieille Castille ne vit presque plus ses rois.

Itinéraire depuis les frontieres de la Navarre, *au-dessous de* Valtierra, *jusqu'à celles de la* Nouvelle Castille *sur le mont* Atienza, 23 lieues et demie (1).

Frontieres de la Navarre entre Valtierra et Agreda.

Agreda, *ville.*	2 lieues.
Hinojoso, *village.*	4
Almeriz, *ville ruinée.*	3

(1) Route de Pampelune à Madrid. Voyez la Carte générale.

Almazan, *petite ville.*	3
N.......... *village.*	2
PAREDES, *village.*	3 ½
Barcaona, *village.*	3
Atienza, *montagne, limites des deux Castilles.*	3

Les limites de la Navarre et de la Vieille Castille sont sur les montagnes, à 2 lieues au-delà de Valtierra. Après les avoir franchies, on arrive, dans deux heures, à *Agreda*, la premiere ville de la Vieille Castille.

AGREDA est une petite ville mal bâtie, quoique ceinte d'une assez bonne muraille; on prétend qu'elle est construite sur les ruines de l'ancienne *Graccuris.* Elle est située aux confins de l'Aragon, sur le penchant et au pied du Mont-Cayo. Elle est le chef-lieu d'un corrégidorat; elle a un corrégidor pour l'administration de la justice, une église paroissiale, et un couvent de religieuses, dont une abbesse, sous le nom de *Marie d'Agreda,* morte en 1675, fut fameuse par sa mysticité. On conserve, dans son couvent, le manuscrit des œuvres mystiques de cette religieuse; on le montroit autrefois aux dévots, aux curieux, aux voyageurs, par un trou de la grille du chœur. On le présenta, en 1715, au roi Philippe V, pour le lui faire baiser; ce monarque eut cette complaisance; cependant ces ouvrages avoient été flétris par la Sor-

bonne, en 1697, vingt-deux ans après la mort de *Marie d'Agreda.*

Au sortir d'*Agreda*, on descend par un terrein montueux, composé de roches et de terres calcaires; on arrive à une plaine sablonneuse, terminée par un vaste côteau, couvert de grands chênes. On descend; on entre dans une autre plaine, où est le village de *Hinojoso*, après lequel on traverse un bois de chênes.

Deux autres plaines se succedent. La première, qui commence après le bois de chênes qu'on vient de parcourir, est d'abord inégale, ensuite unie; elle est cultivée, mais sans arbres: on y trouve la petite ville d'*Almeriz.* La seconde suit de près; elle est plus grande, plus belle, plus fertile, semée d'orge et de blé; elle conduit à *Almazan*, petite ville située sur les bords du Duero; elle a un alcade mayor.

Au sortir de ce lieu, on monte une petite côte pierreuse et sablonneuse, du haut de laquelle on découvre une vaste étendue de collines basses, qui, vues de loin, paroissent former un terrein uni et présentent l'image d'une plaine; elles sont toutes incultes: on les parcourt, et on entre dans un vallon, où l'on trouve un village dont j'ai oublié le nom. Trois heures et demie après, on arrive à *Paredes*, village situé dans une vallée profonde. Une grande plaine inégale et inculte lui succede;

elle conduit à *Barcaona*, village situé près d'une colline, qui a une forme presque pyramidale. On suit après plusieurs collines incultes; on arrive au pied de la montagne d'*Atienza*, qui fait la séparation des deux Castilles; on monte, on parcourt cette montagne pendant trois heures; on la trouve couverte presque partout de chênes et de cistes ladaniferes : on entre ici dans la Nouvelle Castille.

Itinéraire depuis les frontieres de l'Alava, *jusqu'à Burgos, à* Valladolid, *et aux* frontieres de la Nouvelle Castille *sur le port de* Guadarrama, 61 lieues (1).

Limites de l'Alava.	lieues.
MIRANDA DE EBRO, *ville.*	½
Mayago, *village.*	2
Pancorvo, *village.*	½
Santa Maria del Cubo, *village.* el Cubo, *village.* BRIBIESCA, *ville.*	2 ½
Monasterio, *village.*	1 ½
Quintana, *village.*	1
BURGOS, *ville.*	3
Quintan Illejo, *village.* Burriel, *village.* Estepa, *village.* Celada, *village.*	4

(1) Route de Bayonne à Burgos, à Valladolid et à Madrid. Voy. pl. 4 de l'Atlas de cet Ouvrage.

Villacopoque, *village.*	
Villadrido, *village.*	
Venta del Moral.	
Quintana de la Puente, *petite ville.*	8
Le Pizuerga, *riviere et pont.*	
Torrequemada, *ville.*	
Magaz, *village.*	2
Duenas, *village.*	
Cabezon, *village.*	4
VALLADOLID, *ville.*	2
Puente de Duero, *village.*	2
Le Duero, *riviere et pont.*	
Valdestillas, *village.*	2
L'Adaja, *petite riviere et pont.*	
Hornillas, *village.*	1
OLMEDO, *ville.*	3
Almenara, *village.*	
Montesa, *village.*	
Rapariejos, *village.*	8
Montuenga, *village.*	
Martin-Munoz, *village.*	
Adanero, *village.*	
San-Chidrion, *village.*	
Labajos, *village.*	5
L'Almarza, *riviere et pont.*	
Villacastin, *village.*	
Espinar, *village.*	4
Las Navas de San-Antonio.	1
Venta de Guadarrama.	1
Puerto de Guadarrama.	3

On entre dans la Vieille Castille après avoir parcouru la grande et longue plaine qu'on trouve après Vittoria, ville capitale de l'Alava; à peine y est-on entré, qu'on arrive à *Miranda de Ebro*, qui en est la premiere ville, à cinq lieues de Vittoria.

Miranda de Ebro est une petite ville située sur l'Ebre, qui la sépare de son faubourg; elle a un alcade mayor, un beau pont de huit arcades, sur lequel on traverse ce fleuve, et une grande place ornée de fontaines. Elle est très-voisine de montagnes, sur une desquelles on aperçoit les restes d'un château et de plusieurs tours qui en défendoient les approches; une fontaine sort du rocher sur lequel ce château est construit; elle est si abondante que, dès sa source, elle fait tourner des moulins. Cette ville fut érigée en comté, dans le quatorzieme siecle, par le roi Henri II, en faveur de Diego Lopez de Zuniga.

En sortant de *Miranda de Ebro*, on aperçoit sur-le-champ les montagnes d'*Occa*, chaîne considérable par son élévation et par son étendue; c'est un des rameaux principaux des Pyrénées, qui s'étendent dans la partie septentrionale de l'Espagne.

On monte bientôt et pendant long-temps sur une des montagnes les plus élevées de cette chaîne, qui porte le nom de *Pancorvo*; on y trouve le village de *Mayago*, où l'on voit l'empreinte de

la misère; et, une demi-heure après, celui de *Pancorvo*. Une gorge affreuse se présente à son sommet; elle est formée par deux très-hautes montagnes, dont les cimes se recourbent et se rapprochent, comme tendant à se réunir l'une à l'autre; elles ne laissent entre elles qu'un espace d'environ douze pas de largeur sur cinquante pas de longueur. Des rochers d'une masse énorme s'aperçoivent au-dessus des têtes des voyageurs, comme près de se détacher, et ce passage est un des lieux les plus sauvages que l'on puisse voir: il porte le nom de *Garganta de Pancorvò*, c'est-à-dire, *Gosier de Pancorvo*.

On continue à marcher sur les montagnes près d'*Occa*; on passe aux tristes villages de *Santa Maria del Cubo* et de *el Cubo*. Après environ 4 lieues, on entre dans le canton de *Burena*, pays charmant, arrosé et fertilisé par plusieurs ruisseaux et par quelques petites rivieres, entre autres celle d'*Occa*, qui se jette dans l'Ebre quelques lieues plus bas. Il est couvert d'ormeaux, de noyers, de plusieurs autres arbres, embelli par une suite nombreuse de vergers, rempli de villages, dont les habitans sont actifs et bons agriculteurs. On traverse une partie de ce canton, et on arrive à *Briviesca*; c'est une petite ville, qui est le chef-lieu du canton de *Burena*; elle n'est remarquable que par les *Cortès* ou états-généraux que le roi Jean I y tint vers l'an 1388, où le titre

de prince des Asturies fut affecté à perpétuité au fils aîné du roi de Castille et héritier présomptif de sa couronne. Elle est entourée de murs, et a quatre portes qui se correspondent.

Dans une vallée voisine de cette ville, on trouve deux lacs profonds, en forme de puits, d'environ cinquante pas de circonférence, dont les eaux, qui sont froides, sont regardées comme minérales; on les appelle indifféremment *fuentes de Boëcio*, *lagos de San-Vicente*, *lagos de Santa-Casilda*; les gens du pays les distinguent plus particulièrement par les noms de *pozo blanco* et de *pozo negro*.

En sortant de *Briviesca*, on parcourt une vallée très-peuplée et fertile en grains; on arrive au pied d'une montagne; on monte; on cotoye un beau vallon d'une lieue de longueur, qui est cultivé en blé; il est arrosé par un ruisseau, dont les bords sont plantés de saules et de peupliers. En montant toujours, on passe à *Monasterio*, village renommé par la bonté de ses fromages. On parvient au sommet de la montagne, d'où l'on découvre *Burgos*, et d'où l'on prétend que les eaux coulent d'un côté dans l'Océan par le fleuve de Duero, et de l'autre dans la Méditerranée par l'Ebre.

On descend; on entre dans une vaste plaine, couverte de chênes verds et de cistes; on y est embaumé par l'odeur des hypocistes qui croissent

sur les racines des derniers. On parcourt cette plaine; on aperçoit la ville de *Burgos,* qui se développe à mesure qu'on s'en approche; on y arrive après environ six lieues de marche depuis *Briviesca.*

BURGOS.

BURGOS, capitale de la Vieille Castille, est une ville ancienne, que quelques-uns prétendent être le *Braum* ou *Bravum* de Ptolomée; quelques autres ne font remonter sa fondation qu'au neuvieme ou au dixieme siecle: ils croient qu'elle fut bâtie sur les ruines d'une autre ville, appelée *Aura.* Les comtes, et ensuite les rois de Castille y firent leur résidence; ils y avoient établi le siege de leur Cour. Elle cessa d'être le séjour des rois sous Charles I, qui transporta sa résidence à Madrid: ce fut là la premiere époque de la décadence de cette ville. Elle prétend cependant toujours au premier rang parmi les villes des deux Castilles; Tolede le lui dispute; la contestation n'a jamais été décidée: elle ne le sera vraisemblablement jamais. En attendant, ces deux villes paroissent jouir d'une égalité parfaite dans le rang qu'elles occupent.

Situation. Cette ville est construite sur le penchant d'une montagne élevée, d'où elle descend et s'étend dans la plaine jusqu'au bord de la rivière d'Arlanzon, sur la rive droite de laquelle elle est située, et qui baigne ses murailles. Elle étoit

défendue par un château assez fort, bâti sur le haut de la même montagne, dont on aperçoit encore des vestiges considérables.

Étendue. C'est une grande ville, mais irréguliere et bâtie en forme de croissant. Elle est entourée de murailles anciennes; elle est mal percée; ses rues sont étroites, inégales et tortueuses; quelques-unes sont cependant assez belles: on doit distinguer surtout celle qui conduit à l'église métropolitaine. Elle a plusieurs places; une seule est remarquable; elle est entourée d'un portique, soutenu par de hauts piliers, et sur lequel s'élevent des maisons assez agréables. Les fontaines y sont abondantes et multipliées; on en trouve dans beaucoup de places et de carrefours; elles sont souvent ornées de statues, dont quelques-unes sont médiocrement bonnes. Elle est percée de plusieurs portes; celle de Santa-Maria, qui s'ouvre sur un des ponts de l'Arlanzon, est de très-bon goût; c'est un monument érigé à la gloire des fondateurs de la monarchie castillane et de quelques-uns des grands hommes qui l'ont illustrée: on y voit les statues de Nuño-Rasura et de Lain-Calvo, élus juges souverains de la Castille vers le commencement du dixieme siecle, celle de Ferdinand Gonzalez, premier comte de Castille, proclamé en 923, celle de Charles I, celles du Cid et de Diego Porcel.

Faubourgs. Cette ville a un faubourg, appelé *de Béga,* qui en est séparé par l'Arlanzon; on y va par trois ponts, construits en pierre de taille sur cette riviere. Ce faubourg est agréable: il est grand, bien découvert, et contient une population considérable; la plupart des couvens et des hôpitaux y sont réunis: il est orné d'une belle promenade, entourée de murailles et de beaux jardins, qui sont embellis par des fontaines et arrosés par des ruisseaux d'eau vive.

Clergé. Burgos avoit un siege épiscopal, qui fut érigé en archevêché en 1574; son diocese est très-étendu; il comprend

un

un chapître de cathédrale, six chapitres de collégiale, huit archiprêtres et seize cent quatre-vingt-treize paroisses.

Cette ville a un chapitre de métropolitaine, plusieurs églises paroissiales, un grand nombre de couvents des deux sexes et plusieurs hôpitaux; un de ceux-ci, qui est fort vaste, fut fondé par le roi Philippe II; il est destiné à donner un asile aux pélerins qui vont à St.-Jacques ou qui en reviennent.

Le clergé de l'église métropolitaine est très-nombreux: on y compte dix-sept dignitaires, trente chanoines, vingt-six prébendés et dix-neuf chapelains. Huit chapelles de la même église ont chacune leur clergé particulier, qui y fait séparément l'office divin, et qui est présidé chacun par un dignitaire ou par un chanoine. Ces huit clergés comprennent soixante chapelains.

Administration civile et militaire. Elle est le lieu de la résidence ordinaire de l'Intendant particulier de la province de Burgos; elle a un corrégidor, un alcade major, un nombre déterminé de régidors, qui composent la municipalité.

Instruction publique. Un collége pour l'instruction de la jeunesse, et une école des beaux-arts entretenue aux frais du commerce de cette ville. On y a établi, en 1800, une école de chirurgie; mais le choix des maîtres a été fait avec plus de précipitation que de discernement.

Edifices. On trouve à Burgos plusieurs beaux édifices. L'hôtel-de-ville mérite d'être vu. Le palais des *Velascos* a été construit avec goût et avec magnificence. On voit avec plaisir l'arc de triomphe érigé par la ville de *Burgos* en l'honneur du premier comte de Castille, Fernand Gonzalez, mort en 968. Plusieurs églises renferment des peintures excellentes et de beaux mausolées; quelques-unes méritent une attention particuliere.

L'église de St.-Paul, qui appartient aux Dominicains, est grande, belle, construite dans le genre gothique; son maître-

surtout par la beauté du coloris; la chapelle de la Présentation a une peinture de la plus grande beauté; c'est une Sainte Vierge de grandeur naturelle, assise, tenant, d'une main, l'enfant Jêsus debout à côté du berceau sur une pierre couverte d'un drap jaune, et, de l'autre main, une bande à emmaillotter transparente; deux anges, placés au-dessus, paroissent vouloir lui mettre une couronne sur la tête : elle est de Michel-Ange Buonaroti; le vaisseau de cette chapelle est beau, vaste et d'une bonne architecture. Un cloître magnifique, dans le genre gothique, est à côté de l'église; il est orné de beaucoup de statues de prophetes, de saints, de héros et de héroïnes; il est rempli de divers ornements de caprice; il renferme plusieurs beaux mausolées; tout y est exécuté en marbre, avec autant de goût que de délicatesse. L'ancienne sacristie est contiguë au cloître; elle renferme une collection complette des portraits de tous les prélats qui ont occupé le siege de Burgos; cette collection seroit intéressante, si tous les portraits ressembloient à leurs originaux.

Commerce. *Burgos* fut autrefois une ville florissante; elle étoit dans sa plus grande splendeur à la fin du quinzieme siecle, dans le seizieme et au commencement du dix-septieme. Elle étoit alors le centre d'un commerce considérable: elle avoit ses manufactures, son commerce particulier, son consulat, qui étoit fameux, des foires qui étoient très-riches et très-fréquentées; elle étoit encore l'entrepôt du commerce que l'intérieur de l'Espagne faisoit par plusieurs ports de l'Océan, par ceux de Santander, de Bilbao, de Laredo. La célébrité des draps de Ségovie contribuoit à augmenter son commerce : elle les recevoit et les expédioit dans toutes les parties de l'Europe. Le commencement du dix-septieme siecle fut l'époque de la décadence de son commerce, de la chute de ses manufactures, de la ruine de ses habitans, de sa dépopulation.

Manufactures. Il n'existe plus aucune trace de ce qu'elle fut autrefois. Elle n'a presque plus de manufactures; il y en a une de draps, qui occupe quarante personnes. On y compte douze fabricans de couvertures de laine; on en fait aussi dans l'hospice, où l'on fabrique encore des burats et des flanelles; on y fait aussi des bas de laine fine, appelés *bas d'étame*, qui ont quelque réputation. Son commerce est aujourd'hui presque passif; cependant c'est encore par cette ville que passent la plupart des laines de la Vieille Castille, qu'on exporte dans les pays étrangers; ce qui y donne un profit assez considérable.

Population. On comptoit, à *Burgos*, dans le temps de sa splendeur, 35 ou 40,000 habitans, sans comprendre les étrangers, qui y étoient toujours en grand nombre; sa population est réduite aujourd'hui à 8 ou 9,000 ames.

Cette ville est fort triste; on n'y connoît aucun genre de plaisir, et la société y est presque nulle. Sa situation en rend le séjour peu agréable: le climat en est froid et humide. Elle fut le lieu de la naissance de *Matthieu Cerezzo*, bon peintre, élève de l'école de *Carreno*, qui excella dans le coloris; il mourut vers l'an 1675.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE BURGOS.

LA CHARTREUSE DE MIRAFLORES est à une demi-lieue au sud-est de Burgos. Son église et son cloître furent bâtis dans le quinzieme siecle. Trois architectes présiderent successivement à leur construction : Jean de Cologne, Ferdinand Mutienzo, et Simon de Cologne, fils de Jean.

Le sanctuaire de cette église renferme deux magnifiques mausolées, exécutés sur les plans de l'architecte Gil, pere du Siloë; l'un, du côté de l'épî-

tre, renferme les cendres du roi Jean II; l'autre, du côté de l'évangile, celles de l'infant don Jean, fils de ce monarque. Le premier forme un grand corps octogone, sur lequel un lit supporte la statue du roi Jean, la couronne en tête et le sceptre à la main; et celle de la reine, son épouse, la couronne en tête et un livre à la main. Ce lit est entouré par treize petites statues, dont quatre sont celles des quatre évangélistes; les statues de plusieurs saints, seize figures allégoriques de vertus, et beaucoup d'ornements de différents genres sont placés en diverses parties du mausolée. L'autre porte la statue de l'infant, à genoux, en attitude d'oraison; les figures et les ornements y sont également distribués en grand nombre. On a étalé beaucoup de magnificence et de délicatesse dans l'exécution de ces deux mausolées; mais les ornements y sont trop multipliés, et le détail en devient fatigant.

Le maître-autel est du genre gothique; il est garni de statues et de bas-reliefs d'une exécution assez délicate; un crucifix, avec la Sainte Vierge et S. Jean, en occupe le milieu; deux bons tableaux, le rêve et la mort de S. Joseph, sont aux deux côtés: ils sont de Pierre Atanasio.

La sacristie de cette église renferme un beau tableau de Diego de Leyva; c'est une Sainte Vierge donnant un chapelet à S. Bruno.

Les deux côtés du chœur des laïques sont enrichis de cinq peintures anciennes de la vie et du martyre

de S. Jean-Baptiste : elles sont d'un très-beau fini, les figures remplies d'expression, les couleurs bien conservées.

La salle capitulaire renferme quatorze grands tableaux de la vie de S. Bruno ; ils sont remarquables par l'invention et par la beauté du coloris : ils sont de Diego de Leyva.

En sortant de Burgos, on retrouve la riviere d'*Arlanzon*, qu'on ne perd presque plus de vue jusqu'à *Villadrido*. On parcourt un terrein cultivé en blé ; on passe successivement aux villages de *Quintanillas*, de *Burriel*, d'*Estepar* et de *Celada ;* celui-ci est à quatre lieues de cette ville. Dans ce trajet on apperçoit, sur les côtés, plusieurs autres villages, distribués dans les terres à des distances plus ou moins éloignées. On trouve ensuite le village de *Villazapoque*, celui de *Villadrido* et la *Venta del Moral :* cette auberge est au confluent des rivieres d'*Arlanza* et d'*Arlanzon*. On franchit deux coteaux escarpés, dont le *Pizuerga* baigne les pieds ; on trouve *Quintana de la Puente*, petite ville située sur cette riviere, qu'on y passe sur un beau pont de pierre de dix-huit arches, d'où elle a pris son nom. On arrive enfin à *Torrequemada*, petite ville, qui est à huit lieues de *Celada*, où l'on repasse le *Pizuerga* sur un pont de vingt-six arches ; l'église paroissiale de cette ville est à trois nefs, dans le genre gothique et d'une assez belle exécution.

Presque toute cette route est dans une plaine absolument nue, où l'on ne voit ni arbres, ni arbrisseaux, ni arbustes un peu gros; on y est réduit à brûler, dans les fours et dans les cuisines, des sarmens, de la paille, du fumier desséché et quelques plantes aromatiques qu'on trouve dans les champs; les foyers des cuisines sont des espèces d'étuves, placées au milieu de la pièce, sans tuyaux, quelquefois sans ouvertures : on les appelle *glorias*; on s'y chauffe sur des bancs qui sont placés autour. On passe, dans ce trajet, à *Magaz*, village, après lequel le Carrion se réunit à l'Arlanzon.

On parcourt encore cette plaine, et on arrive au pied d'un coteau calcaire; on voit, à la gauche, *San Lidro*, grand monastere de Bénédictins; on monte, et on arrive à *Dueñas*, village triste et sale, situé agréablement sur ce coteau. Son territoire a beaucoup de vignes; on y garde le vin dans des celliers ou des caves, qui sont des espèces de grottes creusées dans le coteau; les bords des rivieres sont couverts de prairies. *Gorop* croit que *Dueñas* est l'*Eldana* que Ptolemée place chez les Vacéens dans l'Espagne Tarraconnoise : il y a une paroisse et un couvent d'Augustins.

On descend; on entre bientôt dans une plaine, qui devient pierreuse et mêlée de sable; on la suit pendant quatre lieues; on passe alors à *Cabezon*, village entouré de vignes, qui donnent un vin rouge fort léger. Deux heures après, on arrive à *Valla-*

dolid en suivant la même plaine, qui est souvent inculte et presque partout mal cultivée : on y parvient par une belle avenue d'une demi-lieue, qui pourroit servir de promenade.

VALLADOLID.

VALLADOLID, en latin *Vallisoletum*, le *Pincium* des Anciens, est la seconde ville de la Vieille Castille. Le roi Philippe II, qui y avoit pris naissance, y transporta quelquefois le siege de sa Cour. Elle est située sur la riviere d'Esgueva qui la traverse, et sur celle de Pizuerga qui baigne ses murailles, dans une grande plaine, environnée de collines, en partie calcaires, en partie gypseuses, aplaties par leur sommet.

Clergé. Elle avoit autrefois une abbaye et un chapitre de collégiale, qui furent érigés, la premiere en évêché, le dernier en chapitre de cathédrale, à la fin du seizieme siecle; le diocese de cet évêché comprend un chapitre de cathédrale à Valladolid, un chapitre de collégiale à Medina del Campo, trois archiprêtres et cent trente-deux paroisses. Le chapitre de la cathédrale est composé de sept dignitaires, de dix-neuf chanoines, de trois prébendiers et de douze sémi-prébendiers, avec lesquels vingt-quatre chapelains font le service du chœur.

Cette ville a quinze églises paroissiales, cinq églises succursales ou annexes, quarante-six couvens des deux sexes et conservatoires, neuf chapelles de confréries, cinq oratoires, un hôpital pour les enfants trouvés, plusieurs autres hôpitaux, dont la plupart ont beaucoup déchu et ne servent plus à leur ancienne destination, et sept colleges, dont le prin-

cipal est celui de Sainte-Croix; deux sont destinés aux Anglais et aux Ecossais, les autres appartiennent à des ordres religieux.

C'est là que siege une des deux chancelleries de l'Espagne, et que réside l'intendant de la province particuliere de Valladolid. Elle a un corrégidor, un alcade major, un nombre déterminé de régidors, qui forment le corps municipal, une université, un college pour l'instruction de la jeunesse, une académie de géographie, une école de mathématiques, une école de dessin et une société patriotique.

Situation. Étendue. Les rues de *Valladolid* sont très-mal pavées et très-sales. On y trouve beaucoup de maisons en ruines; plusieurs ont de beaux portails, des façades assez bien décorées, des cours ornées de portiques; mais la plupart ne sont point terminées ou sont presque ruinées. On y compte beaucoup de places, dont les deux principales sont le *Campo Grande,* à une des extrémités de la ville, et la *Plaza Mayor* au centre; la premiere est d'une figure irréguliere et d'une étendue immense; elle renferme treize églises dans son enceinte et est plantée d'arbres; mais les édifices qui l'entourent sont d'une irrégularité choquante; la derniere, construite dans le goût de la *Plaza Mayor* de Madrid, est également très-grande, et entourée de trois rangs de balcons, où l'on prétend que vingt-quatre mille personnes peuvent être assises à leur aise; elle est ornée de portiques spacieux, soutenus par plus de quatre cents grosses colonnes, chacune d'une seule piece, et par un nombre égal de pilastres: on a étalé ici la plus grande magnificence; mais on n'y a mis ni goût, ni élégance. Non loin de cette place est un lieu appelé l'*Ochavo;* c'est une espece d'étoile ou de place octogone, dans laquelle six grandes rues s'ouvrent à des distances régulieres.

Ponts. Cette ville a quatorze ponts de pierre sur le bras de l'*Esgueva* qui la traverse; ils servent à la communication

des rues. Elle a un grand pont de dix arches sur l'*Eresma*, qui est plus solide que beau; il étoit étroit : on l'a élargi en y ajoutant un autre pont.

Portes. On y compte six portes; celle du Carme, qui est une des principales, est moderne; mais elle n'a rien de remarquable; elle est couronnée par une balustrade et par une statue du roi Charles III, qui paroît être déplacée dans cet endroit.

Promenades. Elle a plusieurs promenades, une dans la ville et deux au dehors. La premiere, appelée *Prado de la Magdalena*, est sur un bras de la *Esgueva*, et plantée d'arbres, mais d'une maniere irréguliere. Les autres, distinguées par les noms de *Espolejo Viejo* et *Espolejo Nuevo*, sont sur les bords du Pizuerga, et voisines l'une de l'autre; elles sont ornées de sieges, mais sans arbres: c'est le lieu de la promenade ordinaire des carrosses. On a commencé à construire de nouvelles promenades autour de la ville: elles ne sont point terminées.

Edifices publics. Valladolid a quelques églises où l'on trouve d'assez beaux monuments des arts.

L'*église de las Angustias* a une façade de deux corps, chacun avec quatre colonnes corinthiennes. Elle contient une statue de la Ste. Vierge-des Douleurs, remplie d'expression, de Hernandez, et un groupe d'une Ste. Vierge avec J. C. mort dans ses bras et les deux larrons; celui-ci a la même expression et beaucoup de délicatesse; la Ste. Vierge et J. C. sont du même sculpteur, et les larrons de Juni.

Le *Monastere de San Benito* a un beau cloître, entouré d'un double rang de portiques, l'un sur l'autre, ornés de colonnes accouplées, doriques au cloître inférieur, ioniques au supérieur. Le maître-autel est ce qu'il y a de plus remarquable dans l'église; il est rempli d'ornements de caprice très-déliés; ils sont d'Alfonse Berruguete : on y voit un tabernacle d'argent et des gradins de bronze doré, faits depuis peu; le tabernacle pese 252 marcs d'argent, et les

gradins 280 livres de bronze; le tout a coûté 103,555 réaux de vellon, ou 25,888 liv. 15 sols tournois.

L'*église des Carmes-Déchaussés* a une statue de N.-D. du Mont Carmel, dont l'exécution est si belle, qu'elle paroît avoir un air de vie; elle est encore remarquable par la beauté des attitudes et des draperies : elle est de Hernandez.

La *Cathédrale*, construite aux frais du roi Philippe II sur les plans de Jean Herrera, est restée imparfaite après la mort de ce souverain. Elle devoit avoir 400 pieds de longueur et 240 de largeur : elle n'est qu'à moitié bâtie. Sa façade principale, qui a 60 pieds d'élévation jusqu'à la corniche, et 60 pieds au-dessus, a un portail orné de quatre colonnes doriques accouplées ; elle est acostée d'un beau clocher en forme de tour, qui s'élève à la hauteur de cette façade, où il se termine par des obélisques lancés en l'air à la hauteur de 60 pieds. La décoration intérieure de cette église est de l'ordre corinthien. Elle a un beau tabernacle d'argent du poids de 282 marcs; il est à trois corps, avec beaucoup de colonnes, de statues, de bas-reliefs; il fut fini en 1590.

L'*église de S. Paul*, qui appartient aux Dominicains, a une façade dans le genre gothique, ornée d'une quantité prodigieuse de figures de diverses grandeurs et remplie d'ornements de caprice de différentes espèces : ceux-ci sont bien exécutés ; mais ils sont peut-être trop multipliés. En entrant dans l'église, on trouve un Christ mort, en sculpture, de l'expression la plus touchante; il est de Grégoire Hernandez. Le sanctuaire renferme un mausolée en marbre et en bronze, d'une bonne architecture et d'une belle exécution; les statues en bronze de François de Sandoval, duc de Lerma, et de la duchesse son épouse, y sont à genoux : il est de Pompée Léoni. On voit, sur le mur de ce même sanctuaire, une apparition de J. C. à une religieuse de l'ordre de S. Dominique, de Lazare Baldi. Le maître-autel est d'une bonne architecture, de Jean de Herrera; il est orné de quelques

beaux tableaux, d'une naissance de J. C., d'une adoration des Mages, d'un J. C. qui appelle ses disciples, d'une chute de S. Paul: ils sont de Barthélemi Cardenas. La sacristie est ornée de beaucoup de peintures, parmi lesquelles on distingue avec plaisir une tête de S. Paul, de Jean Abril, et une Ste. Vierge avec l'enfant Jésus, original de Sassoferrato. On trouve, à côté de cette église, un cloître rempli de peintures faites par Cardenas, et qui a dans un angle un très-beau tableau de la Ste. Vierge du Rosaire et de S. Dominique, de Vincent Carducho. La chapelle du college de S. Grégoire, qui y est attenante, renferme le mausolée, en marbre, d'Alonse de Burgos, comte de Pernia et évêque de Palencia; il est d'Alfonse Berruguette.

Commerce. Valladolid fut autrefois une ville opulente; elle avoit des manufactures; elle avoit un commerce; elle avoit une imprimerie dès la fin du quinzieme siecle; elle étoit alors très-peuplée (1). Elle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur; sa population est réduite aujourd'hui à quatre mille familles ou environ vingt mille ames: elle est peu proportionnée à son étendue. Cette ville n'a plus qu'un commerce passif, par conséquent onéreux; elle n'a d'autres manufactures que quelques métiers d'étamines et de bouracans: elle pourroit se vivifier, si l'on terminoit le canal de Campos.

Hommes célebres. Valladolid fut la patrie de *Louis Mercado*, de *Ferdinand Nuñez*, dit *Pincianus*, d'*Antoine Pereda* et de *Philippe Gil de Mena.* Le premier fut un fameux médecin du seizieme siecle, mort en 1593 à l'âge de 53 ans; il a beaucoup écrit: le recueil des ses œuvres fut publié à Francfort en 1654, en cinq volumes in-folio. Le second étoit un savant du même siecle, mort en 1553 à l'âge de plus de 80 ans; il fut surtout profond dans le grec; il donna des commentaires sur Pline, sur Séneque et sur Pomponius

(1) Elle mit, en 1516, trente mille hommes sous les armes pour s'opposer à quelques projets du Gouvernement.

Mela ; il fut un des principaux coopérateurs de la polyglotte du cardinal Ximenez. Les deux derniers furent deux peintres célebres du siecle dernier; *Pereda* traita des sujets de piété et des sujets relatifs à l'histoire de l'Espagne : il mourut en 1669; *Mena*, éleve de Vander-Hamen, excella surtout dans les portraits : il mourut en 1674.

Climat, production. On dit le climat de Valladolid très-sain ; cependant cette ville est sujette aux brouillards; ils proviennent du voisinage du Duero, qui n'est pas éloigné de l'Eresma, qui en baigne les murs, et de l'Esgueva, dont un bras la traverse et dont le cours est très-lent et le lit rempli d'immondices. Le territoire de cette ville produit beaucoup de vin d'une bonne qualité; on y a multiplié depuis quelque temps les plantations de mûriers.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE VALLADOLID.

COUVENT DE LA CONCEPTION DE FUEN-SALDANA.

C'est un couvent de religieuses Franciscaines, sous le titre de la Conception. Il est situé dans le village de Fuen-Saldana, à une lieue nord de Valladolid. Le maître-autel et les deux autels collatéraux de son église sont ornés de superbes peintures; l'autel collatéral, du côté de l'évangile, a un S. François stigmatisé; celui du côté de l'épître a un S. Antoine soulevé dans les airs; on y voit la lumiere du matin et une marine tranquille : il est d'une expression très-douce. Le tableau du maître-autel est une Sainte Vierge, entourée de groupes d'anges; les figures y sont d'une grandeur au-dessus de la naturelle; on y trouve une fraîcheur dans les couleurs, une variété dans le coloris, une abondance dans

l'invention, une correction dans le dessin, une beauté dans l'ensemble, qui rendent ce morceau précieux : le peintre paroît s'être surpassé : ces trois tableaux sont de Rubens.

COUVENT DE HIÉRONYMITES.

Ce couvent est situé à demi-lieue sud de Valladolid, près des rives du Pizuerga; on y va par un chemin assez ordinaire; avant d'y arriver, on passe le Pizuerga sur un beau pont de trois cent dix-sept pieds de long, ouvert par huit arcs. L'église de ce monastere n'a rien de remarquable; mais sa sacristie renferme un très-bel autel, précieux par la beauté des peintures et des sculptures dont il est orné. Le cloître mérite d'être vu; il est carré; il a, tout autour, deux rangs de portiques ou galeries, l'un sur l'autre, qui s'ouvrent en dehors par cinq arcs bien élancés à chaque rang et sur chaque face; ces arcs sont soutenus par des pilastres, de l'ordre dorique au premier corps, de l'ordre corinthien au second; l'architecture est de Herrera : il est orné, tout autour, de peintures de *Barthélemi Vicente.*

Au sortir de Valladolid, on traverse un grand bois de pins, par un chemin pratiqué sur un terrein sablonneux, qui conduit à *Puente-Duero,* village, après lequel on passe le *Duero* sur un grand pont de pierre construit avec solidité. On trouve ensuite le village de *Valdestillas;* on passe la petite riviere d'*Adaja;* on arrive à *Hornillos,* village à

cinq lieues de *Valladolid*, après lequel on passe de nouveau l'*Adaja* sur deux ponts; les bords de cette riviere présentent des rideaux verdoyans, assez agréables; ils sont couverts d'arbres; les campagnes voisines sont bien cultivées.

On traverse un terrein, où l'on apperçoit partout une culture assez soignée. On passe à *Olmedo*, petite ville, sur une éminence au milieu d'une plaine immense. Elle fut autrefois ceinte de murailles, dont on voit encore beaucoup de restes; elle a sept églises paroissiales et sept couvents de moines et de religieuses. Le maître-autel de l'église de Sainte Marie est orné de bonnes peintures. Cette ville avoit autrefois une population assez considérable : elle est réduite aujourd'hui à deux mille habitans; elle est gouvernée par un corrégidor. Son industrie consiste en quelques briqueteries.

On passe successivement aux villages d'*Almenara*, de *Montejo*, de *Rapariegos* et de *Montuenga*; on arrive à *Martin-Muñoz*, patrie du cardinal Diego d'Espinosa, qui fut en grande faveur sous le roi Philippe II, et président du conseil de Castille. On voit son mausolée dans l'église paroissiale; il est de marbres mélangés; la sculpture en est bonne; les sujets en sont bien disposés, et l'ensemble en est beau.

On trouve ensuite le village d'*Adanero*, après lequel on traverse un bois de pins. On parcourt une plaine pierreuse, inculte, déserte, dont les

extrémités

extrémités sont cultivées et semées en froment, en orge et en seigle; la riviere d'Almarza en arrose une partie; on en apperçoit de loin les bords, qui sont plantés d'arbres.

On passe à *San-Chidrian* et à *Labajos*, villages situés dans la même plaine, qui devient ici d'un meilleur fond et cultivée; elle n'est plus pierreuse; la terre en est fine et noirâtre. On traverse l'*Almarza* sur un beau pont de pierre, construit depuis peu de temps sous la direction de Marc de Vierna: les bords de cette riviere sont couverts d'ormeaux et de peupliers, et les campagnes qu'on parcourt produisent beaucoup d'orge, de seigle et de froment. On continue à suivre la même plaine jusqu'à *Villacastin*, qui est à 5 lieues de Martin-Muñoz; l'église paroissiale de ce village est à trois nefs et dans le genre gothique; la façade est ornée de deux bonnes statues de l'Annonciation et de S. Sébastien. On passe bientôt après au village d'*Espinar*, après lequel on entre dans une plaine, appelée *las Navas de San-Antonio*, qu'on traverse pendant une lieue. Tout ce terrein est triste, sauvage et comme abandonné à lui-même.

On s'approche de la montagne de *Guadarrama*, qui sépare les deux Castilles. C'étoit un passage escarpé, difficile, dangereux; on ne le franchissoit qu'avec beaucoup de peine. Ferdinand VI y a fait construire un chemin de la plus grande beauté, qui commence avant le village d'Espinar; il conduit

facilement et sans danger au sommet de la montagne, et de la même maniere du côté opposé.

Lorsqu'on est parvenu au pied de la montagne, on trouve la *Venta de Guadarrama*, auberge construite avec soin aux frais de la commune d'*Espinar:* elle est assez bien distribuée, et on y est commodément.

On monte; on parvient au sommet, appelé *Puerto de Guadarrama.* On y trouve un monument érigé en l'honneur de Ferdinand VI; c'est un lion de marbre, porté sur une colonne, avec l'inscription suivante:

FERNANDVS VI.
PATER PATRIAE
VIAM UTRIQUE CASTELLAE
SVPERATIS MONTIBUS
FECIT
ANNO SALVTIS M DCC XLIX.
REGNI SVI IV.

Un coup-d'œil superbe frappe ici le voyageur; la vue se porte à la fois sur une partie considérable des deux Castilles, la Vieille d'un côté, la Nouvelle de l'autre. Les hauteurs, les inégalités, les petites montagnes disparoissent; elles s'aplatissent: elles se mettent de niveau avec le terrein qui les avoisine; l'ensemble ne forme plus qu'une vaste plaine, dont l'œil ne peut suivre l'étendue et le développement. On y voit très-facilement que le

sol de la Vieille Castille est plus élevé que celui de la Nouvelle. On entre ici dans la nouvelle Castille. On y trouve un bureau, où l'on paie un droit pour l'entretien de la route.

Itinéraire depuis la Granja *et* S. Ildefonse *jusqu'à* Ségovie, *et plus loin jusqu'à* Cuellar *et à* Tudela, 19 lieues et demie (1).

La Granja et S. Ildefonse, *maison royale* (2).	
Le Valsin, *riviere et pont.*	lieues.
Pellejeros, *village.*	1
Ségovie, *ville.*	1
Zamarramala, *village.*	$\frac{1}{2}$
Escarbojoso, *village.*	2 $\frac{1}{2}$
Navalmanzano, *village.*	3
Piron, *riviere et pont.*	1
Sancho-Nuño, *village.*	1 $\frac{1}{2}$
Cuellar, *petite ville.*	2
El Henar, *hermitage.*	1
La Villorra, *village.* / Monte-Mayor, *village.*	3
Duero, *fleuve et pont.* / Tudela de Duero, *petite ville.*	3

Après être parti de *La Granja* et de *S. Ildefonse*, on trouve la petite riviere de *Valsin*, qu'on

(1) On ne doit point confondre ce *Tudela* avec une ville épiscopale du même nom, située dans le royaume de Navarre.

(2) Il en sera donné la description avec celle de la Nouvelle Castille, p. 181.

traverse sur un pont de pierre. On parcourt ensuite un terrein planté inégalement de chênes de la très-petite espece. On passe au village de *Pellejeros;* la campagne devient absolument nue; à peine y voit-on quelques arbres de loin en loin; le terrein est inégal; cette inégalité empêche d'appercevoir plusieurs villages, dispersés des deux côtés dans les terres, où sont les édifices destinés à la tonte générale des troupeaux. On se trouve tout-à-coup enfoncé entre deux vallées profondes, et on arrive à Ségovie après deux heures de marche depuis la Granja.

SÉGOVIE.

Ségovie, qui regarde sans fondement Hercule Egizius comme son fondateur, est une ville d'une forme singuliere; elle a la figure d'un navire, dont la poupe regarde l'orient, et la proue l'occident. Elle est située sur un rocher immense, et comme enterrée entre deux vallées profondes qui la couvrent: l'une est au sud, l'autre au nord; la premiere est arrosée par un ruisseau appelé *Clamores,* qui va se réunir à l'Eresma, la derniere par la riviere d'Eresma, sur laquelle il y a cinq beaux ponts. Cette riviere, dont les bords sont assez couverts d'arbres, portoit autrefois le nom d'*Areva,* qui avoit fait donner le nom d'*Arevaci* aux habitants de ces vallées.

Etendue. Cette ville est ceinte de murailles, et ses murs sont accostés de tours de distance en distance; sa circonférence est

d'environ quatre mille pas sans les faubourgs. On y suppose cinq mille maisons; sa population ne répond point cependant à ce nombre; à peine y compte-t-on dix mille âmes.

Les rues y sont presque toutes étroites, tortueuses, pavées inégalement. Il y a quatre faubourgs, qui sont sur un sol plus uni et qui contiennent plusieurs manufactures.

Clergé. Ségovie est le siege d'un évêché suffragant de l'archevêché de Tolede, et dont le diocese comprend un chapitre de cathédrale, qui est à *Ségovie*, un chapitre de collégiale, à S. Ildefonse, et quatre cent trente-huit paroisses. Le chapitre de la cathédrale est composé de huit dignités, de trente-sept canonicats, de sept prébendes et de dix-neuf semi-prébendes; vingt-trois chapelains font encore partie du clergé de cette église. On compte dans Ségovie vingt-quatre paroisses, une église succursale et vingt et un couvents des deux sexes.

Administration. Elle est le lieu de la résidence de l'intendant de la province particuliere qui porte son nom. Elle a un corrégidor, un alcade major, un nombre fixe de régidors.

Instruction publique. Une société économique ou des amis du pays, et une école militaire; celle-ci est destinée aux éleves de l'artillerie; on y enseigne le dessin, la physique, la chimie, les mathématiques et les fortifications.

Commerce. Ségovie fut autrefois une ville très-commerçante, très-riche, fameuse surtout par ses manufactures de draps et de lainages. On lit avec étonnement la magnificence des fêtes qu'elle donna en 1570 à la reine Anne d'Autriche; ces mêmes fêtes prouvent encore combien les arts y étoient en honneur, ainsi que le grand nombre d'individus qui les cultivoient; les habitants s'y formèrent en quadrilles, parmi lesquels on trouva ceux des orfevres, des jouailliers, des brodeurs, des sculpteurs, des fourbisseurs, des tisserands de toiles, des tisserands d'étamines, des tisserands de draps, des cardeurs, des teinturiers et des fabricants de lainages.

Manufactures. On porte à quarante-quatre mille six cents quintaux la quantité de laine qu'on mettoit en œuvre dans les fabriques de cette ville, et à trente-quatre mille cent quatre-vingt-neuf le nombre des personnes qui y étoient employées.

Le commencement du 17e. siècle fut l'époque de la décadence de ces manufactures, et cette décadence fut très-rapide; l'introduction des draps et lainages étrangers y contribua beaucoup; plusieurs autres causes réunies l'accélérerent. Déjà, en 1629, on se plaignoit qu'on y fabriquoit vingt-cinq mille cinq cents pieces de draps de moins tous les ans, et qu'il en résultoit une perte annuelle de 2,424,818 ducats et 2 réaux, ou 6,668,250 liv. tournois. Il n'y avoit plus au commencement et vers le milieu du dix-huitieme siècle, qu'environ cent vingt métiers de draps, d'étamines et de gros lainages, qui, selon les calculs de la Société Economique, n'employoient tous les ans que 4,318 quintaux de laine lavée.

Ces manufactures ont commencé à se ranimer depuis environ quarante ans; le nombre des métiers s'étoit accru; la consommation de la laine lavée avoit augmenté de douze cent cinquante quintaux tous les ans.

Un particulier, *don Laurent Urtiz*, leur a donné en un instant un accroissement considérable depuis quelques années; il y a monté soixante-trois métiers, qui, déjà en 1790, employoient huit ou neuf cents quintaux de laine lavée, et occupoient deux mille quatre cents individus; on y fabrique des draps de toutes les qualités, et surtout de beaux draps superfins.

Cette ville a encore une manufacture de faïence, mais qui ne fait point un objet bien important.

Edifices publics. Hôtel de Monnoie. On battoit autrefois à *Ségovie* de la monnoie d'or et d'argent : on n'en fait plus aujourd'hui que de cuivre. L'hôtel destiné à cette fabrication est un assez bel édifice qui fut construit, dans le quinzieme

siecle, par le roi Henri IV, et restauré en partie par Philippe II. Une machine hydraulique, au moyen d'un gros filon d'eau qu'elle prend de l'Eresma, y met en mouvement les machines nécessaires pour toutes les opérations que la fabrication de la monnoie exige.

Le couvent des Capucins a une chapelle souterraine, qui est le lieu de la sépulture des comtes de Cobatillas: il y a huit tableaux de Jean Carreno.

Le cloître du couvent des Carmes Déchaussés est orné de quelques peintures de Christophe Gonzalez; on y voit un Saint-Thomas et un *Ecce homo* qui ont quelque mérite.

La façade de l'Hôtel-de-Ville est de deux corps, avec des pilastres doriques très-simples, accouplés deux à deux; ils sont accostés d'une tour de chaque côté, et portés sur un portique formé par dix colonnes.

L'*église des Hiéronymites del Parral*, située de l'autre côté de l'Eresma, est le lieu de la sépulture des Pacheco, marquis de Villena; on y voit, dans le sanctuaire, les tombeaux de plusieurs seigneurs de cette maison; ils sont couverts de cuivre, avec leurs figures en bas-relief: et deux mausolées en marbre, l'un de Jean Pacheco, marquis de Villena, l'autre de Marie Porto-Carrero, son épouse.

L'*église Cathédrale* est vaste, à trois nefs, d'une architecture mêlée de gothique et de grec-romain; ses ornements sont presque tous dans le genre gothique, quoiqu'elle ait été construite dans le seizieme siecle. Le maître-autel est de marbre; il a, dans le milieu, une statue de la Ste. Vierge, en argent, donnée par le roi Henri IV; il est orné de statues de marbre, faites par Manuel Pacheco. Quelques autels et quelques chapelles renferment des beautés particulieres; la chapelle de S. Pierre a des bas-reliefs sur des sujets relatifs à la vie de ce prince des apôtres, et un très beau Christ nu attaché à la colonne; l'autel de S. Jacques est orné de deux tableaux,

qu'on croit de Jean Pantoja de la Cruz, un martyre et une vocation des apôtres; celui qui est voisin de la porte collatérale est remarquable par un demi-relief de la déposition de la croix, où les figures, qui sont de grandeur naturelle, sont assez multipliées : on y trouve de l'expression. L'ensemble de cette église est d'une majestueuse simplicité.

L'*Alcazar*, qui fut autrefois le palais des rois, présente les traces d'une antiquité respectable. Sa façade paroît très-ancienne; ses appartements intérieurs sont également anciens; mais leurs décorations semblent être de diverses époques plus ou moins reculées; la cour principale et le grand escalier sont du seizieme siecle ou du commencement du dix-septieme. Ce palais est remarquable par le séjour et par les travaux du roi Alphonse-le-Sage, qui y a composé ses fameuses Tables astronomiques. Dans une des chapelles, on voit un tableau de l'Adoration des Mages, de Barthélemi Carducho. Les appartements sont vastes et couverts de mosaïques et de dorures, qui sont encore très-fraîches; on trouve, dans une salle, une collection intéressante par le tableau historique qu'elle présente, quoiqu'elle ne le soit ni par sa matiere, ni par la beauté du travail, ni par la délicatesse de l'exécution : ce sont les statues de tous les anciens rois d'Oviédo, de Léon, de Castille, depuis Froyla ou Fruela I, en 760, jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1555, après laquelle commença la dynastie autrichienne; on y a joint la statue de Fernand Gonzalez, proclamé par les peuples premier comte de Castille en 923, et celle du grand guerrier Rodrigue Diaz de Bivar, fameux sous le nom du *Cid Campeador*; ces statues sont au nombre de cinquante-deux; elle sont de bois peint et de grandeur naturelle, chacune avec une inscription.

Antiquités. Le plus beau monument de Ségovie est un aquéduc, destiné à porter et à distribuer l'eau dans les différentes parties de cette ville. Quelques Espagnols, et, parmi

eux, *Colmenares*, ont voulu lui donner une antiquité très-reculée; ils ont supposé qu'il fut construit par les mêmes architectes qui avoient bâti le temple de Sérapis en Egypte : le ridicule de cette supposition se combat de lui-même. Cet ouvrage est certainement de construction romaine; mais on ignore l'époque où il fut fait : les uns l'attribuent à Licinius Larcius, les autres à Trajan. Il est tout en pierres de taille brutes. C'est un des monuments de l'antiquité les plus solides, les plus magnifiques et les mieux conservés.

Il commence à cinquante pas de la ville; il y reçoit l'eau d'un grand bassin couvert, de la même structure, où elle est conduite par un canal découvert; il court vers le midi. Il est porté d'abord sur soixante-quinze arcs, dont le premier a quatorze pieds six pouces d'élévation, et le dernier, qui est au couvent de San-Francisco, trente-trois pieds six pouces. Ici commence un double rang d'arcs, posé l'un sur l'autre; ils se dirigent de l'est à l'ouest; ils traversent la vallée et la place de l'*Azoquejo*: leur plus grande élévation est de quatre-vingt-sept pieds dix pouces; on y compte cent cinquante-neuf arcs, soutenus par des pilastres, dont la plupart ont six pieds onze pouces de face sur le devant, et neuf pieds quatre pouces sur les côtés intérieurs. Cet aquéduc se termine à l'*Alcazar*, après avoir distribué, par des canaux particuliers, la plus grande partie de l'eau qu'il porte, dans les différents quartiers de la ville. On a dégradé ce monument en construisant, dans des temps postérieurs, des maisons qui sont appuyées sur beaucoup de pilastres, ce qui nuit au développement et à la majesté de l'édifice : il est bâti en pierres carrées posées les unes sur les autres sans apparence de ciment.

Hommes célebres. Ségovie fut le lieu de la naissance d'*Alfonse de Ledesma*, bon poëte du commencement du dix-septieme siecle; de *Dominique Soto*, dominicain, né d'un jardinier, mort à Salamanca en 1560, âgé de soixante-six ans;

qui publia un traité *de Justitia et Jure*, deux livres *de Natura et Gratia*, et des commentaires sur l'Epître aux Romains; et de *François de Ribera*, jésuite, mort à Salamanca en 1591, à cinquante quatre ans, connu par des commentaires remplis d'érudition sur les douze petits prophetes.

Le terrein devient uni au sortir de Ségovie; on entre dans une plaine sans arbres, qui se prolonge pendant plus de six lieues, à quelques intervalles près, où elle est coupée par des hauteurs. On passe aux villages de *Zamarramela* et d'*Escarbojoso*, et on arrive à celui de *Navalmanzano*, qui est à six lieues de Ségovie. Une heure après, on passe la petite riviere de *Piron* sur un pont de pierre; on entre dans un bois de pins, qu'on parcourt pendant une heure. D'autres petits bois pareils se succedent à de petites distances jusqu'à *Sançho-Nuño*, village à une lieue et demie de *Navalmanzano*, dans un territoire où l'on recueille beaucoup de lin et de chanvre. On trouve de nouveau un bois de pins, d'une étendue beaucoup plus considérable; on le traverse pendant deux lieues; il conduit à *Cuellar*, situé à deux lieues et demie de *Sancho-Nuño*.

CUELLAR est une petite ville, avec titre de marquisat. Elle est située sur le penchant d'une colline, et s'étend jusqu'au haut de la montagne, où l'on voit encore un ancien château, assez bien conservé. Quelques-uns ont cru que c'est la *Colenda* des Romains, fameuse par la vigoureuse résistance qu'elle opposa à ces peuples, et dont les habitans,

forcés à succomber après un siege de neuf mois, furent vendus comme esclaves.

Cette ville, qui n'a aujourd'hui que trois mille âmes, a dû être beaucoup plus peuplée, si on en juge par son étendue et par le nombre de ses paroisses : elle a dix paroisses et six couvents de moines et de religieuses de divers ordres. On cultive la garance avec succès et en grande quantité dans son territoire, où l'on a établi plusieurs moulins pour la moudre; on s'y livre aussi beaucoup à la filature de la laine pour les munufactures de Ségovie.

Les seigneurs de *Cuellar* (1) ont recueilli dans le palais qu'ils ont dans cette ville, une quantité considérable d'objets rares et précieux; il y a, entre autres, une belle collection d'armures antiques, trois cents armures complettes, des lances, des piques, des épées, des mousquets, des étendards, des drapeaux, des instruments militaires, tous de divers siecles et de diverses nations; on y voit différents

(1) Ces seigneurs sont les *La Cueva*, ducs d'Albuquerque, marquis de Cuellar, comtes de Ledesma et de Huelma. Ils descendent d'*Hugues Bertrand*, seigneur français, qui épousa, à la fin du quinzieme siecle, *Marie de la Cueva*, fille ou petite-fille et unique héritiere de *Bertrand de la Cueva*, ministre et favori de Henri IV, roi de Castille, en faveur duquel ce prince avoit érigé Albuquerque en duché, en 1464. *Hugues Bertrand* prit le nom et les armes des *La Cueva*, et succéda à toutes les terres de cette maison. Il conserva cependant ses armes, qui sont absolument françaises; il les écartela avec celles des *La Cueva*; la maison d'Albuquerque les porte encore : elles sont en chef d'azur à trois fleurs de lys d'or.

modèles de petits canons de bronze, joliment travaillés.

On passe, une lieue après Cuellar, à l'hermitage de *N. S. del Henar*, après lequel on trouve des forêts de pins plus ou mois étendues; on en traverse deux, entr'autres, qui sont très-épaisses et fort longues; on apperçoit, sur les côtés, plusieurs villages; on passe à ceux de *Villoria* (1) et de *Monte-Mayor*; on trouve ensuite des prairies; on parvient enfin sur une hauteur, d'où l'on découvre une belle plaine et *Tudela*; on descend, on entre dans la plaine, et on arrive dans cette ville. Cette plaine est enclavée entre des petites montagnes, qui l'entourent de tous côtés, qui sont nues à l'ouest et au nord-est, mais boisées et verdoyantes à l'est et au sud; elle est couverte de vignes, de bois de pin et d'arbres fruitiers; elle est traversée et arrosée par le Duero, qu'on y passe sur un pont de six arches.

TUDELA est une petite ville, située dans la plaine précédente. Elle n'a de remarquable que son église paroissiale; la façade en est belle: elle est à trois corps de colonnes ioniques; l'église est vaste; le maître-autel, exécuté par Martinez, à la fois architecte et sculpteur, fut terminé en 1614; il a trois corps d'architecture: le premier orné de huit colonnes de l'ordre ionique, les autres également à

(1) On y recueille beaucoup de pignons.

colonnes de l'ordre corinthien. On y voit les statues des Apôtres, une Assomption de la Sainte Vierge au milieu, et six grands demi-reliefs relatifs à différentes époques de la vie de J. C. et de la Sainte Vierge: l'exécution en est assez belle.

Le territoire de cette ville est d'un arrosage facile et excellent pour le bled et les fruits; les vignes sont cependant ce qu'on y trouve le plus, quoique le vin y soit d'une qualité médiocre.

Abrégé de la Statistique particuliere de la Vieille Castille.

Population. La *Vieille Castille* fut vivifiée pendant longtemps par la présence du souverain; les peuples de l'Espagne y accouroient alors; l'industrie, encouragée par les profits, s'y développoit avec énergie; les manufactures s'y multiplioient; le commerce y étoit florissant, la population nombreuse, l'opulence presque générale. Ces avantages se soutinrent lorsque les rois eurent partagé leur séjour entre la Nouvelle et la Vieille Castille: cette province se ressentit encore de la présence du souverain. Les choses changerent de face, après que les rois eurent abandonné absolument le séjour de la Vieille Castille; l'industrie, les arts les suivirent; la splendeur de cette province s'éclipsa avec eux; sa population diminua presque subitement; à peine contenoit-elle, cinquante ans après, la moitié de ses anciens habitants.

La population de cette province est réduite aujourd'hui à onze cent quatre-vingt-dix mille cent quatre-vingts habitants, parmi lesquels on compte,

Curés	3440
Prêtres séculiers	5573

Moines	5564
Religieuses	3210
Nobles	146,036
Avocats	619
Ecrivains	1246
Etudiants	5766
Domestiques	37,183

Agriculture. La Vieille Castille est remplie de grandes plaines, qui se succedent de très-près; ou mieux encore, c'est une plaine immense, entourée de hautes montagnes, et coupée de temps en temps par des montagnes également élevées, par des montagnes plus basses, par des monticules, par des élévations.

Le terrein n'y est pas le même partout; il est, dans beaucoup d'endroits, comme au-dessus de Labajos, d'une terre fine, noirâtre, nitreuse, extrêmement fertile; il est souvent pierreux, difficile à travailler, peu productif, comme aux environs de Valladolid et au-dessus de Labajos : ici, les pierres sont quartzeuses; il est quelquefois à fond sablonneux et pierreux, comme du côté de Cabezon. Cependant presque toute cette plaine est extrêmement fertile; elle produit beaucoup de seigle, d'orge, de froment, surtout dans tout l'espace qui se trouve entre Rodrigo et Burgos; les grains y sont si abondants, qu'on peut regarder la Vieille Castille comme un des greniers de l'Espagne.

Toutes ces plaines sont généralement nues; on n'y voit point d'arbres; il y a même des parties où l'on ne trouve pas même un arbrisseau, comme du côté de Cabezon et de Rodrigo. Si on y apperçoit de temps en temps quelques arbres, ils sont aux bords des rivieres, et ce sont des ormeaux, des aulnes, des peupliers blancs. On taxe les vieux Castillans d'insouciance, de paresse, lorsqu'on voit que des plaines aussi vastes, aussi belles, qui sont arrosées par beaucoup de rivieres, sont absolument dépouillées, nues, sans arbres; mais

on se trompe; ce n'est point la paresse, c'est le préjugé qui empêche les plantations. Les Vieux Castillans ont deux préjugés, dont il est difficile de les guérir. Ils sont persuadés que les arbres attirent les oiseaux, qu'ils leur servent de retraite, qu'ils favorisent ainsi les ravages que ces animaux peuvent faire sur les bleds, sur les raisins, sur les fruits; cette crainte les prémunit et leur donne une prévention invincible contre toutes sortes de plantations. Il y en a cependant parmi eux qui, revenus de cette erreur, conviennent de l'utilité des arbres; ceux-ci ne sont point éloignés de les planter et de les cultiver; mais ils ont un autre préjugé, ils croient qu'une terre où les ormeaux ne viennent pas bien, ne vaut rien pour les autres arbres; dans cette idée, ils renoncent à en planter dans les lieux où les premiers ne réussissent point; on ne sauroit leur persuader que l'espece d'arbres qu'on veut planter doit être relative à la qualité du sol et du climat.

On laboure les terres très-superficiellement dans la Vieille Castille; on ne fait, pour ainsi dire, que les remuer; on ne se sert que de charrues légeres; on les enfonce très-peu; on recouvre négligemment et aussi superficiellement la semaille, après l'avoir jetée. Les voyageurs, qui ne voient que les objets qui frappent leurs yeux, ont reproché à la fois aux Vieux Castillans, l'impéritie, la négligence et la paresse dans la culture de leurs terres: ils auroient tenu un autre langage, s'ils eussent cherché à s'instruire. Les laboureurs leur auroient dit qu'en se servant d'une charrue plus pesante, et en enfonçant le soc plus avant dans la terre, ils recueillent moins de grain. En effet, dans une grande partie de la vaste plaine de cette province, on trouve de l'eau ou un terrein imbibé d'eau à deux pieds de profondeur; il suffit par conséquent de détruire, en labourant, les racines des mauvaises herbes pour assurer la récolte. Cela est si vrai, que malgré la grande chaleur et la grande sécheresse de l'atmosphere, les récoltes

y sont rarement mauvaises: la proximité de l'eau entretient la fraîcheur de la terre et fertilise le grain. On y recueille une grande quantité d'orge et de froment d'une qualité excellente.

C'est par la même raison que les bonnes herbes se multiplient dans cette province ; ce qui influe singulierement sur la multiplication des vaches, des oiseaux et des autres animaux sauvages ou domestiques.

Ne pourroit-on point croire que la même cause s'oppose à la multiplication des arbres? Il y en a peu qui puissent réussir dans un terrein où l'eau est aussi commune et aussi près de la superficie. On attribue peut-être à la paresse et au préjugé, ce qui dépend de la disposition et de la qualité du terrein.

Les plaines de la Vieille Castille ne sont point les seules parties de cette province qui produisent des grains en abondance; on en recueille dans beaucoup de vallées, qui sont aussi fertiles que les plaines. On a déjà vu ce qui a été dit de celle qui avoisine *Briviesca*, de celle du *Monasterio* et de plusieurs autres.

On recueille encore beaucoup de vin dans cette province; il est en général léger; il n'a ni la force, ni la couleur, ni le bouquet de celui des provinces, soit orientales, soit méridionales de l'Espagne.

Quelques cantons particuliers sont remarquables par leur fertilité et par la variété de leurs productions. La *Burela* est très-fertile en fruits; ce canton est rempli de vergers; il est peuplé encore d'autres arbres, comme d'ormeaux, d'aulnes, de peupliers, de noyers. La *Rioja*, canton d'une étendue considérable, est fort riche en grains; il produit beaucoup de vin, dont les deux tiers passent dans la Biscaye; il a des fruits de tous les genres : on y cultive un peu de lin et de chanvre.

On s'est livré depuis quelque temps à la culture de la garance

garance dans certaines parties de la Vieille Castille; elle y réussit assez bien, et ce nouveau genre de culture commence à prendre faveur. On la cultive principalement près de *Valladolid*, de *Burgos*, de *Ségovie*, surtout dans les territoires de *Cuellar*, de *Bujados* et de *Portillo*, où l'on a construit des moulins pour la moudre; on en compte déjà cent deux dans ces trois derniers territoires, qui fournissent tous les ans sept ou huit mille quintaux de la garance la plus fine: la plus grande partie en est exportée hors de l'Espagne.

La Vieille Castille a beaucoup de troupeaux de bêtes à laine, qui passent l'hiver dans les plaines et l'été sur les montagnes; ils fournissent une laine de la premiere qualité; la plus belle et la meilleure est celle des environs de *Ségovie*, du pays de *Buytrago*, à quelques lieues à l'est de cette ville, d'*Avila*, etc.

Plusieurs des hautes montagnes de cette province sont couvertes de pâturages excellents, où l'on éleve beaucoup de vaches; les montagnes de Burgos sont celles où ils sont le plus abondants, les plus beaux et les meilleurs. Le mont *Arandillo*, qui en fait partie, et qui est à une lieue nord de *Reynosa*, mérite d'être particulièrement remarqué. Le sommet de cette montagne, qui est très-élevée, s'aplatit, se prolonge et forme une vaste plaine, couverte de prairies très-riches et d'une étendue immense. Cette plaine fut habitée autrefois; on y voit encore les ruines d'un village qui n'existe plus.

On éleve beaucoup de vaches sur ces montagnes de Burgos; on y fait une quantité considérable de beurre qui est excellent; on n'en tire presqu'aucun parti; on pourroit le saler, le mettre en barils et en approvisionner toute l'Espagne, dont la plus grande partie le tire de la Hollande (1).

(1) La méthode en est simple et facile. On met deux livres de sel fin sur dix livres de beurre; on les mêle bien ensemble; on les place

Il résulte des détails précédents que les productions de la Vieille Castille n'y sont point très-variées, et qu'à l'exception des grains, elles sont peu abondantes. On n'y fait presque point d'huile; on y cultive le lin et le chanvre; mais cette culture y est bornée à quelques petits cantons; elle fait même un objet de très-peu d'importance. On y recueille quelques fruits; mais à l'exception des cantons de la *Burela* et de la *Rioja*, où ils sont assez abondants, ils sont rares partout ailleurs. Il y a même beaucoup de contrées qui en manquent absolument. La culture de la garance commence à y prendre faveur; elle peut devenir un objet important, si elle est encouragée. Quelques cantons fournissent beaucoup de lait; mais on ne tire aucun parti du beurre qu'on y fait. Le vin y est beaucoup plus abondant qu'aucune des productions précédentes; il excede la quantité nécessaire pour la boisson des habitants; il en passe dans une des provinces voisines. Les grains, le seigle, l'orge, le froment, font l'objet le plus important de cette province; le tiers de ceux qu'on y recueille suffit pour la consommation des habitants; l'excédent suffiroit pour approvisionner d'autres provinces, si l'exportation en étoit aisée: il en sera parlé à l'article du *Commerce de la Vieille Castille*. Les laines font le revenu le plus utile de cette province; elles suffisent non-seulement à ses manufactures, qui sont à la vérité peu importantes; mais elles fournissent encore à une exportation considérable dans l'intérieur de l'Espagne, et principalement dans les pays étrangers, où il en passe la plus grande partie.

ensuite dans des barils bien propres, dont le bois ne puisse leur communiquer ni goût, ni odeur; pour plus de sûreté, on emploie une double futaille, en mettant les barils l'un dans l'autre. La Galice et les Asturies, qui ont également beaucoup de vaches, pourroient fournir la même ressource.

Manufactures. La Vieille Castille fut la province d'Espagne qui eut le plus de manufactures; ses lainages, surtout ceux d'Avila et de Medina del Campo, étoient très-renommés; ses draps, principalement ceux de Ségovie, étoient fameux dans toute l'Europe; les manufactures seules de cette ville occupoient trente-quatre mille personnes, et employoient quarante-quatre ou quarante-cinq mille quintaux de laine.

C'est aujourd'hui la province qui a le moins de manufactures; elles y sont en petit nombre, et presque toutes peu importantes.

Ségovie a une manufacture de faïence qui ne mérite aucune considération.

On fait, à Burgos, des bas de laine fine, connus sous le nom de bas d'étame; ils sont beaux et bons.

Des Anglais établirent, en 1789, une fabrique de cotonnades à Avila; elle occupoit déjà, en 1792, plus de sept cents personnes.

Il y a quelques métiers d'étamines et de bouracans à Valladolid, de burats et de flanelles à Burgos; on fait aussi, dans cette derniere ville, une assez grande quantité de couvertures de laine.

On fait du papier à la chartreuse du Paular; il est d'une qualité très-commune; il en passe une petite quantité dans la Nouvelle Castille.

On commence à se livrer, dans cette province, à la fabrication des toiles; mais cette nouvelle branche est encore dans son enfance.

On y trouve plusieurs verreries; les meilleures sont à *Pajarejo* et à *Racuenco;* on y fait du verre blanc; elles fournissent à une consommation assez considérable, même dans quelques provinces voisines.

Ségovie a quelques manufactures de lainages et de draps fins et communs; elles étoient très-bornées vers le milieu du dix-

huitieme siecle ; elles ne consommoient alors qu'environ quatre mille trois cents quintaux de laine tous les ans; elles sont devenues plus nombreuses et plus étendues ; elles emploient aujourd'hui environ sept ou huit mille quintaux de laine. On y fait de beaux draps superfins.

On fait aussi des draps à Burgos et à Santo Domingo de la Calzada ; ils sont d'une qualité moyenne.

La fabrication des cuirs, des peaux, des corroieries, fait un des objets les plus importants de la Vieille Castille ; on s'y livre en plusieurs endroits. La fabrique établie à Melgar de Fermental, en 1771, est la plus considérable ; elle fournit à une branche assez étendue.

Commerce. Burgos, Valladolid, Aranda de Duero, Rio-Seco, Ségovie, Medina del Campo furent, dans le seizieme siecle, des villes très-commerçantes et très-peuplées ; elles ne sont rien aujourd'hui. On a déjà vu quel est l'état actuel de Burgos et de Valladolid. Ségovie, qui employoit, dans ses manufactures, quarante-quatre mille quintaux de laine, et qui y occupoit trente-quatre mille personnes, ne consomme aujourd'hui qu'environ six mille quatre cents quintaux de laine, et n'occupe que quatre mille individus. La population de Rio-Seco étoit de sept mille familles ; celle d'Aranda de Duero de treize cents ; la premiere de ces villes n'a plus que six mille habitants, et la derniere n'en compte pas plus de deux mille cinq cents. Rio-Seco avoit des foires fameuses ; il n'en reste que le souvenir. Medina del Campo faisoit un très-grand commerce ; elle avoit des manufactures, des imprimeries qui furent renommées ; des imprimeurs dont les noms sont encore cités ; des foires où l'on négocioit, en seules lettres-de-change, pour cent cinquante millions d'écus ; elle étoit l'entrepôt des draps et des lainages qu'elle envoyoit au-dehors de l'Espagne, et des épiceries et autres marchandises qu'elle recevoit de l'étranger ; sa population étoit de quatorze mille familles ; il n'y existe plus ni com-

merce, ni manufactures, ni imprimeries, ni foires; sa population est à peine de six mille âmes.

Le commerce de la Vieille Castille est aujourd'hui aussi nul et aussi onéreux qu'il étoit brillant et utile dans le quinzieme et le seizieme siecles. Cette province n'est plus l'entrepôt des productions nationales que l'Espagne envoie au-dehors, ni des marchandises qu'elle reçoit des pays étrangers; Burgos est la seule ville où passent encore la plupart des laines de la Vieille Castille qu'on exporte au-dehors.

Cette province envoie quelques-unes de ses productions dans les provinces voisines; une partie du papier qu'on fabrique à la chartreuse du Paular, passe dans la Nouvelle Castille; les verreries de *Pajarejo* et de *Racuenco* envoient une certaine quantité de verre blanc en Aragon; les deux tiers du vin *de la Rioja* vont en Biscaye; la moitié, ou environ, des draps et des lainages qu'on fait à Ségovie, est envoyée à Madrid et dans quelques autres lieux de la Nouvelle Castille; la manufacture de *Melgar de Fermental* fournit quelques cuirs, quelques peaux préparées, quelques corroieries à la même province. Tous ces objets réunis sont de peu d'importance.

Le commerce de la garance commence à s'y établir; elle en envoie déjà tous les ans trois mille quintaux à quelques autres provinces de l'Espagne, et quatre mille dans les pays étrangers.

Les laines font un objet beaucoup plus important; il en sort tous les ans environ quarante mille quintaux, dont une petite partie passe dans les provinces voisines, et le reste est exporté hors du royaume.

La Vieille Castille a beaucoup de grains, surtout de bled, et infiniment plus qu'il ne lui en faut pour sa consommation. Elle pourroit en approvisionner une partie de l'Espagne; mais elle manque de débouchés. L'exportation en étoit très-difficile et très-dispendieuse; il falloit la faire à dos

de mulets, par des chemins qui étoient souvent impraticables; elle est devenue moins difficile depuis qu'on a ouvert quelques belles routes dans cette province; mais ces routes sont encore insuffisantes; elles sont en petit nombre, elles ne conduisent qu'à quelques points déterminés; elles ne fournissent presque aucune communication avec les autres provinces; les routes de traverse sont encore telles qu'elles étoient il y a quatre siecles : à peine peut-on quelquefois les parcourir à cheval. Le canal de Campos ou de Vieille Castille pourroit vivifier cette province, s'il étoit terminé; mais il paroît qu'on ne s'occupe point des moyens de le continuer : il en sera parlé dans la suite.

Le commerce passif de la Vieille Castille excede de beaucoup son commerce actif; la somme de ce qu'elle reçoit du dehors surpasse infiniment celle de ses exportations. Elle tire tous les ans environ quatre cents quintaux d'amandes, quinze cents quintaux de figues seches, douze mille charges de riz, du papier, des aiguilles, fil et clous de laiton, et des soieries du royaume de Valence, un peu d'huile, sept cents quintaux de lin, douze mille quintaux de chanvre, huit cents pieces d'étamines, et sept cent vingt douzaines de paires de bas de laine de l'Aragon, du safran et de la coutellerie du royaume de Murcie, des sardines salées, des bestiaux et des toiles de la Galice, des rets de fil, des indiennes, des souliers, de la quincaillerie et du papier de la Catalogne, de la quincaillerie de Quipuzcoa, de la coutellerie de la Nouvelle Castille.

Chemins, Auberges, Canaux. Un assez beau chemin traverse la Vieille Castille; il conduit depuis les frontieres de *l'Alava* jusqu'au *Puerto de Guadarrama;* il passe à *Miranda de Ebro*, à *Burgos*, à *Valladolid;* c'est la grande route des frontieres de France par Bayonne à Madrid. C'est proprement le seul beau chemin qu'on trouve dans cette province; tous les autres sont dans le même état où ils étoient depuis deux

siecles. On a vu la description de celui qui mene des frontieres de la Navarre à celle de la Nouvelle Castille, et qui est le grand chemin de Pampelune à Madrid; les chemins de traverse sont encore en plus mauvais état; ils sont, pour la plupart, mal tracés, pierreux ou boueux, souvent escarpés, mal entretenus, ou pour mieux dire entièrement négligés, toujours difficiles, quelquefois dangereux; il y en a peu où les voitures puissent passer: il y en a qu'on a de la peine à suivre à cheval.

La grande route qui conduit des frontieres de France à Madrid par Burgos et Valladolid, a quelques auberges un peu supportables; mais on n'en trouve nulle autre part dans cette province; il n'y a partout que de mauvaises *ventas* isolées, ou des maisons de *posada* détestables, sales, dégoûtantes, où l'on ne trouve ni provisions, ni souvent aucun moyen de se les procurer, ni quelquefois même du feu pour les faire cuire.

On a conçu le projet d'un canal qui doit aller depuis *Fontibre*, à deux lieues de *Reynosa*, jusqu'à la riviere de *Pizuerga*, au-dessous de Valladolid, en traversant une petite partie de la Vieille Castille et du royaume de Léon, de là jusqu'à Ségovie au moyen de cette derniere riviere, où un autre canal doit le conduire jusqu'au Duero, qu'on doit rendre navigable; on a commencé à mettre ce projet à exécution. Le roi Ferdinand VI fit travailler à ce canal en 1753; on a fait les excavations dans un espace de plusieurs lieues; on a suspendu ensuite les travaux; et ce projet a été abandonné au milieu de son exécution: il ne paroît point qu'on s'occupe des moyens de le continuer. On l'appelle *canal de Campos* ou de *Vieille Castille*; l'exécution en seroit facile, et l'utilité en est évidente: il en sera parlé ailleurs (1).

(1) Tome IV, p. 408.

Aperçu sur l'Histoire naturelle. Les montagnes de la Vieille Castille sont des ramifications des Pyrénées; ce sont des montagnes secondaires, qui se prolongent au sud dans la Nouvelle Castille, et à l'ouest vers les Asturies et jusque dans la Galice. Les productions de ces montagnes sont peu connues; je ne les ai vues qu'en passant; je ne puis en donner qu'une indication succincte.

Il y a des mines de cuivre près d'Escaray et près du vieux Colmenar; celle-ci, qui est au pied de la montagne de Guadarrama, est de cuivre violet.

Le territoire du vieux Colmenar contient une mine de jais et beaucoup de pyrites muriates. On trouve également du jais en abondance près des sources du Manzanarez.

La montagne d'Arandillo, qui fait partie des montagnes de Burgos, à une lieue N. de Reynosa, est presque toute de roche calcaire; elle est empreinte, dans son milieu, de grandes cornes d'ammon et de cette espèce de coquillages qui sont connus vulgairement sous le nom de St.-Jacques: on les trouve dans l'intérieur même de la roche.

Un filon de quartz sort de terre dans la direction du S. au N. par l'espace de demi-lieue, au lieu dit *la Mata*, à quelques pas du magasin à poudre, à peu de distance du château de la Granja. Ce filon est en partie à moitié transparent, et presqu'aussi fin que le cristal de roche; il forme comme une couche de quatre pouces de largeur entre deux couches d'un autre quartz plus obscur; quelques morceaux sont couverts de cristaux de roche très-blancs et réguliers.

Un autre filon de quartz un peu ferrugineux, mais serré et régulier, s'aperçoit dans une vallée profonde, à deux lieues de Guadarrama, en face de Saint-Ildefonse; il coupe, d'un côté à l'autre, la montagne, qui est de granit; on y distingue facilement des grains d'or; le quartz est détaché du rocher. Cette mine n'a jamais été exploitée.

On trouve sur ces montagnes plusieurs variétés de marbres.

1. Un marbre gris et bleu, sur une montagne voisine de l'hermitage du Christo de Caloco, près du chemin qui conduit de la Nouvelle à la Vieille Castille par le Puerto de Guadarrama, en descendant la montagne de ce nom.

2. Un marbre noirâtre près de la Chartreuse du Paular, aux environs de Ségovie; il est uni, égal, et reçoit un beau poli.

3. Un marbre noir veiné de blanc, dont une montagne assez élevée est entierement composée; cette montagne fait partie des montagnes de Burgos; elle est à côté du Puerto qu'on passe entre Aspeitia et Vidana.

4. Un autre marbre noir veiné de blanc, sur le mont Arandillo, qui fait partie des mêmes montagnes de Burgos, vers le chemin qui conduit à Reynosa.

On trouve un petit lac fangeux et salé sur la montagne, à une portée de fusil de la source de l'Ebre; on retire de son eau, par l'évaporation, sept livres de sel par quintal d'eau. On n'en fait aucun usage.

La Vieille Castille renferme beaucoup d'eaux minérales; les unes sont froides, les autres thermales.

On trouve les eaux minérales froides,

1. A *Arnedo* dans la Rioja, à deux lieues de Calahorra, à neuf d'Alfaco; la source est hors des murs de la ville: elle est peu abondante.

2. Près d'*Arrabalde*, village de la terre de Campos, à trois lieues de Benavente.

3. A côté de *Manganeses*, village du territoire du Penon, à trois quarts de lieue de Benavente, dans la même terre de Campos.

4. Dans un pré voisin de *Villanueva de Azongue*, village de la même terre de Campos, à demi-lieue de Benavente.

5. A *Canajales*, près de Benavente, dans la même terre de Campos : la source porte le nom de *la Barrosa*.

6. A *Boadilla de Rio-Seco*, à une lieue de Villalon, dans la

province de Valladolid : la source est à demi-lieue du village, dans une espece de puits.

7. A *Briviesca*, ville du canton de la Burena, à environ six lieues de Burgos ; les eaux minérales sont dans deux lacs très-profonds, en forme de puits, d'environ cinquante pas de tour ; ils sont dans une petite vallée près de cette ville ; on appelle ces lacs *Fuentes de Boëcio*, *Lagos de San-Vicénte*, *Lagos de Santa Casilda ;* on donne à l'un le nom de *Pozo Blanco*, à l'autre celui de *Pozo Negro.*

On trouve les eaux minérales thermales,

1. A *Gravanos*, à deux lieues d'Arnedillo, dans la Rioja ; elle n'est employée qu'en boisson.

2. A *Arnedillo*, ville de la Rioja, à six lieues de Calahorra et de Logroño ; la source sourd dans un grand bassin à un quart de lieue de cette ville, au pied de la montagne d'Encineta ; elle est assez abondante : l'eau est conduite dans des baignoires pratiquées dans une maison, qui est bâtie à côté ; on l'emploie en boisson, en bains et en étuve : on prétend qu'elle est gazeuse.

3. A *Bamba*, village à une lieue de Penaflor, deux de Simancas, trois de Valladolid ; la source, appelée *Foncalda*, est dans un vallon, à cent cinquante pas du village : elle paroît n'être que de l'eau simple.

4. A *Barço de Avila*, à deux lieues de *Piedra-Hita ;* la source, appelée *Hedentina* et *Hedionda*, paroît être sulfureuse : elle ne sert qu'en boisson.

5. A *Lurganez*, sur les montagnes de Burgos ; la source porte le nom de *Fuente Santa* : elle ne sert qu'en boisson.

6. A *Navamorales*, près du pont de Congosto ; elle n'est employée qu'en boisson.

7. *A Banos*, village près de Bejar, aux confins de la Vieille Castille et de l'Estremadure ; la source est considérable, mais médiocrement chaude ; elle paroît être hépatique ; on l'emploie en boisson et en bains. Elle étoit très en usage sous

les Romains, qui y avoient construit des bains; il n'y reste plus, pour se baigner, qu'une cuve, petite et mal disposée.

8. A *Alaraz*, village à trois lieues de Bracamonte; la source, appelée *Fuente del Regajal*, est à un quart de lieue de ce village, au lieu dit Samosancho, à côté de l'hermitage de Christo de Las Aguas; elle paroît être sulfureuse; on s'en sert en boisson et sous la forme de bains. *Don François Alfonse Estevan y Lecha*, médecin à Avila, a écrit sur ces eaux et sur celles de Munana; son ouvrage a été publié à Salamanca en 1752.

9. A *Torrecillo de Cameros*, à quatre lieues de Logroño; la source a le nom de *Fuente de Riba los Baños*.

Les montagnes élevées de la Vieille Castille contiennent une diversité d'animaux; on trouve surtout des ours sur celles d'Occa et de Reynosa. Les rivieres ont également une variété de poissons, des truites, des barbeaux, des anguilles; on vante surtout ceux de la riviere de Tormes : on y pêche des truites du poids de six, de huit, de douze, même de dix-huit livres.

Etat des Sciences et des Arts. La Vieille Castille n'a, pour ainsi dire, aucun établissement propre à favoriser les progrès des sciences. Elle a bien quelques colleges destinés à l'éducation de la jeunesse; mais l'instruction y est bornée aux éléments de la langue latine. Elle a quelques écoles de philosophie et de théologie dans quelques couvents; mais ces écoles sont bornées aux religieux de différents ordres; si elles reçoivent quelquefois quelques externes, c'est une grâce particuliere; elles ont même les défauts que j'ai attribués déjà tant de fois aux écoles monastiques de l'Espagne. Elle a encore trois universités, à Valladolid, à Avila et à Osma, mais ces trois compagnies conservent encore leur forme antique; elles ne réunissent aucun établissement particulier, appliqué aux sciences; elles n'ont d'utile et d'intéressant que les modiques émoluments qu'elles rendent à leurs professeurs.

Cette province a aujourd'hui deux écoles particulieres, une de mathématiques à Valladolid, l'autre où l'on enseigne le dessin, la physique, quelques parties de la chimie, les mathématiques et les fortifications : celle-ci est à Ségovie; l'une et l'autre sont d'institution moderne; la premiere est encore dans son enfance; la derniere ne reçoit que les éleves de l'artillerie.

Les beaux-arts n'ont pas mieux été traités que les sciences dans la Vieille Castille; ils n'ont jamais eu aucun établissement propre à les propager; on y a établi depuis peu de temps une école de dessin et une école des beaux-arts; la premiere est à Valladolid, la derniere à Burgos : on doit l'une et l'autre au corps de commerce de ces deux villes, qui en font les frais.

La Vieille Castille a fourni cependant aux sciences et aux lettres quelques personnages qui s'y sont distingués. Elle avoit déjà donné à Rome le poëte *Aurelius Prudentius*, et le rhéteur *Marcus Fabius Quintilianus*, l'un et l'autre de Calahorra. Elle produisit, dans le seizieme siecle, les deux fameux théologiens *Dominique Soto* et *François de Ribera*, dont il a été parlé dans la description de Ségovie, leur patrie; le savant médecin *Louis Mercado*, et le polygraphe *Ferdinand Nuñez*, plus connu sous le nom de *Pincianus*, l'un et l'autre de Valladolid.

Quelques artistes, nés dans la Vieille Castille, sont ceux qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie. Le seizieme siecle produisit un *Alfonse Berruguete*, né à Paredes de Mata, près de Valladolid, et *Jean Fernandez Navarette*, de Logroño. Le premier fut à la fois peintre, architecte et sculpteur; il mérita d'être appelé le prince des sculpteurs espagnols : il mourut, comblé d'honneurs, en 1561; le dernier fut également célebre dans la peinture : le nom de *el Mudo* ou *le Muet*, sous lequel il étoit connu, suffit pour annoncer son mérite : il mourut en 1576. Quatre autres peintres célebres

honorerent le dix-septieme siecle; *Diego de Leyva,* de Holro dans la Rioja, mort en 1637, a laissé d'assez bons tableaux; *Philippe Gil de Mena,* de Valladolid, excella dans les portraits : il mourut en 1674; *Antoine Pereda,* de Valladolid, mort en 1669, traita avec succès des sujets pieux; il se livra aussi à l'histoire, et laissa des tableaux relatifs à l'histoire d'Espagne; *Mathieu Zerezo,* de Burgos, éleve de Jean Carreno, et mort vers 1675, excella surtout dans le coloris.

Caractère, Mœurs, Usages, Coutumes, Costumes et Langue. « Les Vieux Castillans, dit un écrivain, sont silencieux et » tristes; ils portent, sur leurs visages rembrunis, l'image » de l'ennui et de la pauvreté. » Ils parlent peu en effet; ils sont sérieux, tristes, réservés, fiers, ils réfléchissent beaucoup; ils sont lents dans tout ce qu'ils font, et peut-être les plus lents de toute l'Espagne; mais ils sont simples dans leurs mœurs, ingénus dans leurs actions, vrais dans leurs procédés, sans manege, sans détour, sans duplicité. La probité fait leur partage; ils sont obligeants; ils le sont avec noblesse et sans affectation; on peut les appeler les *bonnes gens* de l'Espagne. Ils ne sont point riches; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole; le peu de moyens qu'ils entrevoient pour sortir de leur misere, le peu de ressources qu'ils peuvent se procurer, les découragent et les retiennent dans l'indolente apathie qu'on leur reproche.

En général, ils sont peu communicatifs; ils vivent presque seuls; ils se fréquentent peu entre eux; ils voient encore moins les étrangers. Leurs plaisirs se ressentent de la teinte de leur caractere; ils sont peu variés; toujours sujets à une étiquette impérieuse, gênante, monotone, compassée, ils ne s'y livrent qu'avec lenteur, avec tristesse et avec circonspection.

Il y a cependant quelques nuances différentes dans leur caractere. Les habitans de la vallée de Mena, dans la province

de Burgos, croient descendre des anciens Cantabres : ils en ont retenu le courage et la vigueur. Le caractere et la maniere de vivre des habitants des montagnes de Burgos approchent beaucoup de ceux des Biscayens.

Les costumes de la Vieille Castille sont à peu près les mêmes que ceux du reste de l'Espagne, et surtout ceux de la Nouvelle Castille; on y a suivi les modes et les variations des autres provinces. Les peuples des campagnes, principalement ceux qui habitent les montagnes, ont le plus conservé leur ancienne maniere de se vêtir. Dans les villages qui avoisinent la Biscaye, les femmes conservent encore l'habit qu'elles portoient dans le quinzieme et le seizieme siecles; c'est une robe, ordinairement brune, juste au collet et aux poignets, à manches tailladées en quelques endroits depuis les épaules jusqu'aux coudes, maintenue par une large ceinture bouclée autour du corps; elles tressent leurs cheveux et les laissent pendre par derriere ; elles se couvrent la tête avec un feutre noir, qu'elles appellent *montera.*

La langue castillane est la seule qu'on parle dans la Vieille Castille; elle y est pure, sans mélange d'aucun idiome particulier, à l'exception des lieux voisins de la Biscaye, où elle est altérée par le mélange de la langue particuliere à cette province. La Vieille Castille n'est point cependant la province où l'on parle l'espagnol le plus pur et le plus correct ; la Nouvelle Castille l'emporte à cet égard, surtout la partie qui forme l'ancien royaume de Tolede.

NOUVELLE CASTILLE.

Notice générale sur la NOUVELLE CASTILLE.

La *Nouvelle Castille* est une des grandes provinces de l'Espagne; elle est enclavée entre le royaume de Murcie, celui de Valence, l'Aragon, la Vieille Castille, l'Estremadure, le royaume de Cordoue, celui de Jaen et la Mancha; ce dernier pays lui est annexé; mais il forme une intendance particuliere; il peut même, par son étendue, par ses productions, par son régime distinct, former une province séparée.

La Nouvelle Castille, sans y comprendre la Mancha, a cinquante-six lieues du nord au sud, et quarante-neuf de l'est à l'ouest. Elle a les royaumes d'Aragon à l'est, la Mancha au sud-est, le royaume de Valence à l'est et au sud-est, le royaume de Murcie au sud et au sud-est, les royaumes de Jaen et de Cordoue au sud, l'Estremadure à l'ouest, la Vieille Castille au nord et au nord-ouest. Elle comprend les pays qui furent appelés sous les Romains, *Celtiberia*, pays des *Oretani*, *Carpetania*, etc. Ce dernier étoit enclavé dans une portion de la Bétique.

On y distingue, entr'autres, trois pays différents; la *Mancha*, dont il sera fait un article séparé, l'*Alcarria*, pays de dix-huit lieues de long et de douze de large, situé dans sa partie septentrionale, et la

Sierra de Cuenca, qui est à l'est de cette province et la partie la plus élevée de l'Espagne.

Elle forme des plaines immenses, bornées et quelquefois coupées par des montagnes, dont plusieurs sont très-élevées. La *Sierra de Cuenca* est toute montagneuse, parsemée cependant de grandes vallées, qui équivalent souvent à des plaines assez étendues. L'*Alcarria* est presque toute en plaine. Le reste de la Nouvelle Castille a quelques montagnes et beaucoup de plaines.

Cette province contient un archevêché à Tolede, un évêché à Cuenca, deux chapitres de cathédrale, cinq chapitres de collégiale, deux abbayes, quatre commanderies des ordres militaires, treize cent une paroisses, trois cent soixante quinze maisons religieuses, cent huit hôpitaux, huit hospices, un grand gouvernement militaire, quatre gouvernements militaires particuliers, quatre intendances de province, deux universités, cinquante colleges pour l'instruction de la jeunesse, six cités, sept cent cinquante-quatre villes et trois cent quatre-vingt-deuxvillages.

Les principales villes sont *Tolede*, ville archiépiscopale, qui en est la capitale; *Cuenca*, ville épiscopale; *Madrid*, qui est le siege de la cour des rois et la capitale de l'Espagne; *Talavera de la Reyna*, *Illesca*, *Zurita*, *Trembleque*, *Villa-Nueva de los Infantes*, *Consuegra*, *Alcolea*, *Guadalaxara*, *Alcala de Henarez*; ces trois dernieres sont les trois principales villes de l'*Alcarria*.

Elle

Elle est arrosée par trois fleuves, le *Tage*, le *Jacar* et la *Guadiana*, tous les trois susceptibles d'une navigation qui pourroit devenir importante, et par vingt-deux rivieres, le *Henarez*, le *Gaya*, le *Cabriel*, l'*Oliana*, le *Guecar*, le *Cauda*, la *Zuia*, la *Bedija*, le *Xiqueta*, le *Lozoya*, le *Guadarrama*, l'*Alberche*, le *Xarama*, la *Molina*, le *Manzanarez*, la *Cabrilla*, le *Tietar*, la *Tacuna*, le *Tortoles*, le *Guazaon*, le *Guadiera*, le *Moscas*.

Les principales montagnes de cette province consistent en une grande chaîne, qui fut appelée par les Romains *Montes Orospedani*. Elle naît de la Sierra d'Occa; elle forme les *Sierras de Molina*, *de Cuenca*, *de Consuegra*; elle court ensuite vers Alcaraz, Segura et Cazorla; elle s'y divise en deux rameaux; l'un va se terminer à la Méditerranée dans le royaume de Murcie, au-dessous de la ville de ce nom; l'autre s'étend jusqu'à Malaga dans le royaume de Grenade, où se réunissant avec les montagnes de Grenade, il passe au-delà de Gibraltar et de Tarifa et s'avance assez loin dans la mer.

Les *Sierras d'Alcaraz*, de *Molina*, d'*Albarazin*, de *Cuenca* sont des rameaux de cette grande chaîne. La premiere, dont la plus grande partie est dans la Mancha, se dirige du nord au sud vers la partie méridionale du royaume de Jaen, et tient à la Sierra Morena. Celle de *Molina* est à la pointe du nord à l'est de la Nouvelle Castille; elle s'étend au nord dans la Vieille Castille et à l'est en Aragon.

Celle d'*Albarazin* est au-dessous et au nord de la Sierra de Molina, tirant vers l'est et le sud de la Nouvelle Castille ; elle s'étend à l'est jusqu'en Aragon ; elle fait partie de la Sierra de Cuenca. Celle de *Cuenca* est au milieu de la partie orientale de la Nouvelle Castille, et s'étend à l'est, en Aragon, et dans le royaume de Valence ; elle est très-étendue et forme plusieurs chaînes qui suivent différentes directions et prennent différents noms : ces montagnes passent pour être les plus élevées de l'Espagne.

Les *Sierras de Guadarrama* et de *Pineda* sont encore des montagnes très-élevées de la Nouvelle Castille ; elles la séparent de la Vieille Castille. La premiere paroît venir des Pyrénées ; la seconde, qui est à cinq ou six lieues de Burgos, fait partie de la Sierra d'Occa.

La Nouvelle Castille subit le sort du reste de l'Espagne. Elle passa des Romains aux Goths, de ceux-ci aux Maures ; elle revint de ceux-ci aux Goths ; elle fut enfin, avec la Vieille Castille, comme le berceau et le siege de cette monarchie, qui réunit aujourd'hui toutes les parties de l'Espagne sous les lois du même souverain.

Les Alains la conquirent sur les Romains vers l'an 412 ; ils la gouvernerent sous le nom de Goths ; leurs rois fixerent le siege de leur empire à Tolede ; ils furent quelquefois héréditaires, le plus souvent électifs ; plusieurs d'entre eux ne parvinrent au trône

que par usurpation, quelquefois en trempant leurs mains dans le sang de leur souverain : on en compte trente-trois dans l'espace de deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, depuis Athaulfe, le premier d'entre eux, en 412 (1), jusqu'à Rodrigue, qui fut le dernier, et qui périt en 711 à la bataille de Xerez contre les Maures (2).

La mort de Rodrigue causa la perte de l'Espagne; elle y détruisit l'empire des Goths. Les Maures inonderent, comme en un instant, toutes les provinces de cette monarchie; ils y établirent leur domination, et y reconnurent d'abord celle des califes de Damas et de Bagdad. L'usurpation d'Abdéramé ayant placé ce prince sur le trône des Espagnes, Cordoue devint la capitale de leur nouvel empire, dont la Nou-

(1) Je ne compte ici ni Athanaric, ni Alaric, qui régnerent dans quelques parties de l'Espagne, le premier en 369, le dernier en 382; leurs regnes furent comme précaires, et ils n'eurent point de successeurs.

(2) *Baronius*, *Mariana*, *Cardonne*, presque tous les historiens espagnols ont fixé l'époque de la bataille de Xerez et la mort du roi don Rodrigue au mois de novembre 714; ils ont tous suivi *Roderic de Tolede*; ils ont adopté sans examen l'erreur de chronologie de cet ancien historien. Celui-ci s'étoit trompé dans la comparaison qu'il avoit faite des années lunaires de l'hégire avec les années juliennes de l'ère de César, qui furent suivies en Espagne jusqu'au quatorzieme siecle. L'année 90 de l'hégire répond à l'an 747 de l'ere de César; celle-ci est antérieure de trente-huit ans à la naissance de J. C., par conséquent à l'ère chrétienne; l'an 90 de l'hégire répond donc à l'an 709 de cette derniere ere. La bataille de Xerez fut donnée l'an 749 de l'ere de César, et l'an 711 de l'ere chrétienne.

velle Castille ne fut plus qu'une simple province; mais elle devint dans la suite un royaume particulier. Un prince du sang des rois Maures se révolta contre son souverain; il s'empara de la Nouvelle Castille en 1027, s'en fit couronner roi, et fixa le lieu de sa résidence à Tolede.

Les chrétiens, qui s'étoient réfugiés sur les montagnes des Asturies, y fonderent, vers l'an 720, le royaume d'Oviédo; ils étendirent insensiblement les limites de leur empire, et établirent le royaume de Léon vers l'an 920; ayant poussé leurs conquêtes jusques dans les Castilles, ils réunirent presque toute la Vieille Castille et une petite partie de la Nouvelle à leurs nouveaux Etats. Déjà, vers la fin du neuvieme siecle, ce pays avoit plusieurs comtes qui en étoient les gouverneurs; leur puissance ayant donné de l'ombrage au souverain, Orduno premier, roi de Léon, leur fit couper la tête vers le commencement du dixieme siecle.

Cet acte de violence fit séparer la Castille des Etats de ce prince; les Castillans révoltés lui refuserent l'obéissance, se rendirent indépendants, et établirent une nouvelle forme de gouvernement; ils élurent deux juges, auxquels il en confierent l'administration; ils les choisirent dans les familles des comtes qui venoient de périr. Bientôt un d'entre eux, Fernand Gonzalez, qui avoit succédé à Gonzalo Nunez, son pere, dans l'emploi de juge, fut proclamé comte de Castille, en 923, par les Castil-

lans, qui le reconnurent pour leur souverain. Trois comtes lui succéderent de pere en fils; leur posté-rité masculine s'étant éteinte, Nuna, dite *Mayor*, sœur de Garcias, le dernier d'entre eux, se mit en possession des Etats de son frere en 1028; elle les porta à Sanche, roi de Navarre, son mari, qui prit dès ce moment le titre de roi de Castille : ce prince étoit de la maison de Bigorre; de sorte que la maison qui fonda le royaume de Castille fut une maison française.

Ce prince ne posséda qu'une très-petite partie de la Nouvelle Castille : la plus grande partie de cette province étoit encore au pouvoir des Maures; elle ne fut entièrement réunie à la Vieille Castille, qu'en 1085, après la conquête de Tolede et de Talavera de la Reyna par Alfonse IV de Léon et Ier. de Castille, petit-fils de Sanche Ier., le fondateur de la monarchie castillanne.

Dans l'espace de cent quatre-vingts ans, les royaumes de Castille et de Léon furent unis et séparés plusieurs fois; Ferdinand le Saint les réunit enfin sur sa tête; il succéda à la Castille en 1217 du chef de Berenguela de Castille, sa mere, et au royaume de Léon en 1231 du chef d'Alfonse VIII de Léon, son pere : ces deux couronnes ne furent plus séparées. Ferdinand étoit le cinquieme descendant, en ligne directe, de Raimond de Bourgogne, prince de la maison de France, qui étoit devenu roi de Castille par son mariage avec Urraca, fille du roi Al-

fonse Ier. de Castille et VI de Léon, dernier rejeton de la maison de Bigorre.

Le titre de royaume de Castille et de Léon s'éteignit enfin en 1475, lorsque, par le mariage d'Isabelle de Castille avec Ferdinand II, roi d'Aragon, ces princes réunirent sur leurs têtes l'universalité de la monarchie espagnole. Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, dernier rejeton de la maison de Bourgogne, morte en 1555, transmit ses Etats à la maison d'Autriche.

La Castille avoit été gouvernée par des maisons françaises pendant cinq cent vingt-sept ans, quatre-vingt-un ans par la maison de Bigorre, depuis Sanche Ier. en 1028, jusqu'à Urraca en 1109, et quatre cent quarante-six ans par la maison de France, depuis Raimond de Bourgogne en 1109, jusqu'à Jeanne en 1555; elle est revenue de nouveau à la maison de France en 1700. Il résulte que depuis l'extinction des rois Goths et l'expulsion des rois Maures, la Castille a toujours eu des rois français, à l'exception d'un espace de cent quarante-cinq ans, où elle a été gouvernée par des princes de la maison d'Autriche, depuis Charles Ier. en 1556 jusqu'à Charles III en 1700 (1).

La Castille avoit ses rois; mais leur pouvoir étoit

(1) Les rois d'Aragon, les comtes de Barcelonne, les rois de Navarre avoient toujours été également issus de maisons françaises, de maniere que les différents états de la monarchie espagnole ont presque toujours été gouvernés par des princes français.

borné par les lois : ils partageoient le pouvoir législatif avec leurs Etats. Ces assemblées, connues sous le nom de *Cortes*, accordoient les tributs : elles reconnoissoient les héritiers du trône ; elles firent souvent les lois : quelquefois elles les sanctionnerent. Elles furent d'abord composées du clergé, des grands, des nobles ; les communes, représentées par les députés des villes qui avoient reçu le titre et les droits de cité, y entrerent vers le milieu du treizieme siecle. Les Etats conserverent leur énergie jusqu'au regne de Ferdinand le Catholique. La vaste ambition de ce prince lui faisoit supporter avec peine les obstacles qui s'opposoient à sa toute-puissance ; il chercha à miner sourdement celle des Etats : ces assemblées perdirent insensiblement de leur autorité. Charles Ier. garda encore moins de mesures ; il affoiblit, il abattit même la puissance des nobles. Il les exclut des Etats en 1538, et détruisit l'influence des communes ; on n'osa lui résister ; les Etats ne conserverent plus qu'une ombre de leur puissance. Ils s'assemblerent cependant encore quelquefois, mais ils furent entierement subordonnés à la volonté du souverain : un siecle s'est presque écoulé depuis leur derniere tenue. On ne les appelle plus aujourd'hui que pour reconnoître l'héritier présomptif de la couronne comme successeur au trône et lui prêter le serment de fidélité et d'obéissance ; ce n'est qu'une vaine cérémonie : les Etats n'y forment qu'une puissance absolument passive.

Les rois de Castille avoient fondé quatre ordres dans leurs Etats. *L'ordre de Sainte-Marie d'Espagne* le fut en 1270 par Alfonse V de Castille et X de Léon, dit le Sage: il fut réuni, en 1280, à celui de Saint-Jacques. *L'ordre de la Escama* ou de *l'Ecaille* fut fondé, selon les uns, en 1318, par Alfonse VI de Castille et XI de Léon; selon les autres, en 1420, par Jean II; il portoit une croix d'écailles pâtée de gueules: il disparut après la mort de son fondateur. *L'ordre de la Vanda* ou *de la Bande* fut fondé en 1332, par Alfonse VI de Castille et XI de Léon pour la premiere noblesse de ses Etats; il exigeoit dix ans de service dans les armées; les chevaliers portoient un grand ruban bleu, passant de l'épaule droite sous le bras gauche. *L'ordre de la Paloma* ou *de la Colombe* fut fondé en 1383, par Jean; les chevaliers portoient une Colombe d'argent entourée de rayons suspendus à un collier d'or. Ces ordres ne subsistent plus, à peine le souvenir s'en est-il conservé jusqu'à nos jours. L'Espagne a actuellement sept ordres, dont il sera parlé ailleurs. (*V.* tome V, page 102.)

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE CASTILLE.

Route des frontieres de la Vieille Castille *sur le* Puerto de Guadarrama *à* Madrid, 9 lieues (1).

Puerto de Guadarrama.	
Guadarrama, *village.*	2 lieues.
Rozas, *village.*	3
Le Manzanarez, *riviere.* Pont de Ségovie. MADRID.	4

On descend la montagne de Guadarrama; on apperçoit à deux lieues à la droite, le magnifique monastere de l'Escurial; on passe au village de *Guadarrama*, et trois heures après à celui de *Rozas* : le chemin est toujours beau. On voit dans ce trajet, sur les côtés, plusieurs villages, beaucoup de pins, de chênes, d'autres arbres, de vastes forêts qui appartiennent au Roi.

A mesure qu'on descend et qu'on parcourt la plaine, on trouve des campagnes semées d'orge et de bled, mais presqu'absolument nues; à peine y apperçoit-on quelques arbres clair-semés. On arrive enfin sur le bord du *Manzanarez;* on passe cette riviere sur le beau pont de Ségovie; on parcourt une partie de la belle promenade de la Floride, et on entre à Madrid par la porte de St. Vincent.

(1) Route des frontieres de la France par Bayonne, Burgos et Valladolid à Madrid. (*Voyez* l'Atlas, pl. 5.)

Route des frontieres de la Vieille Castille *sur la montagne d'*Atienza *à* Madrid, 19 lieues ¾ (1).

Montagne d'Atienza, *limites de la Vieille Castille.*	
Xadraque, *village.*	6 lieues.
Flores, *village.*	4
Henarez, *riviere.*	3
Alcala de Henarez, *ville.*	2
Canarmilla } *ravins.*	
Torote }	
Torrejon de Ardos, *village.*	1 ¼
Rejas, *village.*	1 ½
Canillejas de Bajo, *village.*	½
Venta del Espiritu Santo.	1
Madrid.	½

Après être entré dans la Nouvelle Castille sur la montagne d'Atienza, on descend; on trouve bientôt une grande plaine, parsemée de collines basses; on la traverse pendant cinq heures, après lesquelles on arrive au village de *Xadraque*, et quatre heures après à celui de *Flores*.

Au sortir de ce dernier village, on traverse un bois de cette espece de *quercus*, appelé *Quercus Ilex*, sur lequel on trouve le *coccus*, *gall-insecte*, plus connu sous le nom de *kermès*; le terrein en est pierreux. Un sol fertile et bien cultivé lui succede; il est semé de bled et planté de vignes et d'oliviers. Ou apperçoit, sur les côtés, dans l'intérieur

(1) Route des frontieres de France, par Bayonne, à Pampelune, et de Pampelune à Madrid. (*Voy.* l'Atlas, pl. 5 et 11.)

des terres, le village de *Hita*, situé au pied d'un coteau très-élevé, de forme pyramidale, sur le sommet duquel on voit les ruines d'un ancien château.

On passe, à gué, la riviere de *Henarez*; on parcourt une plaine à petits cailloux sablonneux d'un grain très-fin, mais fertile; on côtoye ensuite une chaîne de coteaux, sur le sommet de laquelle est une plaine de terre calcaire bien cultivée. On arrive à *Alcala de Henarez*, d'où l'on continue la route jusqu'à Madrid (1).

Route des frontieres de l' Aragon *par* Daroca *et* Used *jusqu'à* Madrid, 35 lieues ¼ (1).

Used, *dernier village de l'Aragon.*	
Embid del Marques, *village.*	3 lieues.
Tortuera, *village.*	1
Tartanedo, *village.*	2
Concha, *village.*	1
Anchuela del Campo, *village.*	1
Barbacil, *village.*	2
Maranchon, *village.*	1
Aguilarejo, *village.*	2
Alculea del Pinar, *village.*	1
De ce dernier village à Madrid.	21 ¼

(1) La description d'Alcala de Henarez et de la route de cette ville à Madrid suit immédiatement celle-ci, avec la description de la route des frontieres de l'Aragon à Madrid.

(2) Route des frontieres de France par Perpignan, Barcelone et Saragoce à Madrid. (*Voy.* l'Atlas, pl. 5, 10 et 11.)

Cette route se joint à la suivante entre *Aguilarejo* et *Alculea*.

Le petit village d'*Embid del Marques* est la premiere peuplade qu'on trouve après qu'on est entré dans la Nouvelle Castille; il est à trois lieues d'*Used*, dernier village de l'Aragon; on n'y arrive qu'après avoir parcouru, pendant deux heures, une plaine inégale, couverte d'arbustes.

Au sortir d'*Embid del Marques*, une plaine, en partie cultivée, en partie couverte d'arbustes, et où l'on voit paître quelques troupeaux, conduit, après une lieue, à *Tortuera*; c'est un petit village pauvre, situé cependant dans une vallée fertile en pâturages, mais bâti sur des rochers de marbres. On trouve plus loin le village de *Tartanedo*, après deux heures de marche, et, une heure après, celui de *Concha*, qu'on regarde comme une des peuplades le plus élevées de l'Espagne; le chemin qui y conduit parcourt des terres très-boisées et couvertes d'*abies*, arbres que les Espagnols appellent *cedres d'Espagne*. On trouve, dans les environs de *Concha*, des pétrifications pareilles à celles de Molina en Aragon.

On passe successivement aux villages de *Anchuela del Campo*, de *Barbacil*, de *Maranchon*, d'*Aguilarejo*, et l'on arrive à *Alculea del Pinar* par un chemin où l'on voit des rochers de plus de cent pieds d'élévation; on joint ici la route suivante, qui conduit de l'Aragon à Madrid. Les en-

virons du village de *Maranchon*, où l'on vient de passer, sont parsemés de fragmens de pisolites, de belemnites, et d'autres coquilles bivalves fossiles, sur un fond calcaire.

*Itinéraire depuis les frontieres de l'*Aragon *par* Calatayud *et* Sisamon *jusqu'à* Madrid, 31 lieues (1).

	lieues.
Limites de l'Aragon et de la Nouvelle Castille, à $\frac{1}{4}$ de lieue de *Sisamon*.	
Ruecha, *village*	1 $\frac{1}{4}$
Venta del Campo.	4
Venta del Gorro.	1 $\frac{1}{4}$
Alcolea del Pinar, *village*.	1 $\frac{1}{4}$
Torre, *hameau*.	1
Torremocha del Campo, *village*.	1 $\frac{1}{4}$
Algora, *village*.	1 $\frac{1}{4}$
Venta de Anca.	3 $\frac{1}{4}$
Grajanejos *ou* Guajunejos, *village*.	1 $\frac{1}{2}$
Trijueque *village*.	1 $\frac{1}{2}$
TORRIJA, *ville*.	1
Valdenoches, *village*.	1 $\frac{1}{4}$
Terasena, *village*.	$\frac{1}{2}$
GUADALAXARA, *ville*.	1
Henarez, *riviere, sans pont*.	$\frac{1}{4}$
Venta de San-Juan.	1 $\frac{1}{4}$
Venta de Meco.	1
ALCALA DE HENAREZ, *ville*.	1
Canarmilla. } *torrents ou ravins*.	
Torote. }	

(1) Route des frontieres de France par Perpignan, Barcelone, Saragoce à Madrid. (*V*. pl.5, 10 et 11.)

Torrejon de Ardos, *village*.	1 $\frac{1}{4}$
Rejas, *village*.	1 $\frac{1}{2}$
Canillejas de Baxo, *village*.	$\frac{1}{2}$
Venta del Espiritu Santo.	1
Madrid.	$\frac{1}{2}$

Après avoir passé la tour carrée, qui marque les limites de l'Aragon et de la Nouvelle Castille, à trois quarts de lieue de *Sisamon*, on continue à parcourir la même plaine, située sur le haut des montagnes qui font partie de la Sierra de Cuenca; elle est extrêmement boisée, tantôt inculte, tantôt cultivée, partout seche et aride. Le chemin est uni et assez beau, quoique l'art n'y ait point contribué.

On passe, après une heure et un quart, à *Ruecha*, petit village situé sur une hauteur au milieu de la plaine, et, quatre heures après, à la *Venta del Campo*. Le chemin devient alors parsemé de grosses pierres, dur, cahotant, et la plaine est peu cultivée.

Après deux lieues, une descente conduit dans une gorge étroite de deux cents pas de longueur, où l'on touche, pour ainsi dire, avec les mains les roches des deux montagnes rapprochées. Cette gorge s'ouvre dans une grande plaine, nue et peu cultivée, au commencement de laquelle on trouve la *Venta del Gorro*, et qui mene à *Alcolea del Pinar*; c'est un petit village qui paroît pauvre, et qui passe dans le pays pour être la peuplade la plus élevée de

l'Espagne; il est dominé par une haute montagne, qui en est à environ mille pas, dans laquelle la crédulité des peuples des environs suppose que se fait la division des eaux, dont les unes vont à Madrid, les autres en Aragon; ce village a une maison de *Posada*, absolument dépourvue de tout.

Le terrain qu'on commence à parcourir ici jusqu'à Torrija, par un espace de dix-huit lieues, est monotone, désagréable et fatigant; des plaines seches, arides en remplissent la plus grande partie; elles sont tantôt unies, souvent coupées par des monticules ou des ravins, tantôt cultivées en grains, le plus fréquemment incultes; elles sont presque toujours nues, sans arbres, au moins sans aucun arbre utile; des chênes verts sont les seuls qu'on y rencontre; ils y sont quelquefois clair-semés à des distances éloignées, quelquefois ils se rapprochent et forment de petites forêts; le plus souvent on n'en voit aucun. Quelques descentes et quelques montées deviennent fatigantes; le sol du chemin qu'on parcourt est presque toujours pierreux; quelquefois il est tout roches plus ou moins escarpées.

Dans ce trajet on apperçoit, à la droite, le hameau de *Terré*, on passe au village de *Torremocha del Campo* et à celui d'*Algora;* celui-ci a une population d'environ quatre cents habitans; on y faisoit, en 1790, une dépense d'environ soixante mille

réaux (quinze mille livres tournois) pour dorer le maître-autel de l'église paroissiale; la prison publique en est le plus bel édifice : elle est bâtie à neuf; c'est un carré régulier à cinq croisées de face. La maison de *Posada* ne vaut pas mieux que les autres.

On trouve ensuite la *Venta de Anco*; on passe à *Grajunejos*, village situé sur un grand ravin, à côté duquel quatre sources d'eau sourdent et se réunissent, et à *Trijueque*, village qui doit être riche, si l'on en juge par la grande quantité de gerbes de bled qui étoient rassemblées dans ses environs. Bientôt après, le chemin devient assez beau jusqu'à *Torrija*, où l'on arrive après une heure de marche depuis *Trijueque*.

TORRIJA, autrefois ville forte, aujourd'hui à moitié ruinée, est située sur une hauteur qui domine la vallée du même nom; elle est du ressort de l'intendance de Guadalaxara. Elle étoit entourée d'une muraille très-haute et flanquée de tours rondes, assez rapprochées; la plupart sont ruinées; quelques-unes sont encore entieres. Un petit château, ou mieux, une grande tour s'éleve au-dessus des murailles vis-à-vis de l'ouverture de la vallée; elle est carrée, assez élevée, terminée en terrasse et flanquée de quatre grandes tours rondes à créneaux. Une autre grande tour carrée et isolée s'éleve près de la précédente; elle est armée de créneaux

et

et de meurtrieres, terminée en terrasse, accostée de quatre tourelles qui sont appuyées sur le milieu de chacune de ses quatre faces, et flanquée, à ses quatre angles, de quatre petites tours rondes, élevées au-dessus du niveau de sa terrasse.

On tourne autour de cette ville en descendant; on trouve, au bas de la descente, un pilier avec deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en Castillan; elles apprennent aux voyageurs que le passage de la vallée dans laquelle ils vont entrer, étoit très-dangereux, que pour éviter les malheurs fréquents qui y arrivoient, le roi, sollicité par la sage vigilance du comte de Florida Blanca, a fait construire un nouveau chemin, commencé en 1787, sous Charles III, et terminé en 1790, sous Charles IV.

On entre sur-le-champ dans le vallon; c'est plutôt une gorge par le grand rapprochement des montagnes; mais il devient agréable par un tapis de verdure et par les arbres qui couvrent le très-petit espace qui reste à la gauche entre le chemin et la montagne.

Ce chemin est superbe; il est construit en forme de chaussée; il est élevé d'environ un pied et demi sur le terrein adjacent, et assez large pour donner passage à quatre voitures à la fois; il est ombragé par des ormeaux, qu'on a plantés de chaque côté à peu de distance les uns des autres; il suit les sinuosités de la montagne, et se continue ainsi dans un espace de trois quarts de lieue.

Un chemin moins remarquable, mais beau et bon, lui succede; il parcourt encore la vallée; celle-ci commence à s'élargir à *Valdenoche*, que l'on trouve à une lieue et un quart de Torrija; on y voit avec plaisir des oliviers et des arbres fruitiers.

Une demi-heure après, on sort de la vallée par une montée courte et douce, au haut de laquelle on trouve *Terasena*; ce village est situé à l'entrée; d'une petite plaine qui conduit à une hauteur, d'où l'on découvre *Guadalaxara* dans tout son développement. On arrive dans cette ville une demi-heure après.

GUADALAXARA.

GUADALAXARA est une ville ancienne, habitée autrefois par les Romains, qui lui donnerent, selon les uns, les noms de *Arriaca* et de *Carraca*; selon les autres, celui de *Turria*. Elle passa ensuite sous la domination des Goths, sur lesquels elle fut conquise par les Maures en 714; ceux-ci l'appelerent indifféremment *Guidalhichara* et *Guadalarriaca*, d'où dérive, par corruption, le nom qu'elle porte aujourd'hui. Elle fut reprise sur les Maures en 1081, par Alvar Fanez, cousin du Cid, pour le roi Alfonse I de Castille et VI de Léon. Elle est située dans une plaine près du bord oriental du Henarez, et est la capitale ou chef-lieu du beau canton de *la Alcarria* dans la Nouvelle Castille.

Etendue. Cette ville est assez grande, mais mal bâtie. Elle

étoit entourée autrefois de fortes murailles, dont on voit encore des vestiges assez considérables. Elle reçut, en 1464, de Henri IV, roi de Castille, le titre de cité et le droit d'envoyer des députés aux Etats-Généraux du royaume.

Population. Sa population étoit beaucoup plus nombreuse autrefois; elle est réduite aujourd'hui à environ 12,000 âmes; encore a-t-elle augmenté depuis l'établissement des manufactures de drap.

Clergé. Elle a dix paroisses, six couvents de moines, sept couvents de religieuses, deux hôpitaux, dont un est tenu par les religieuses de S. Jean de Dieu ou de la Charité, et huit hermitages, chapelles ou oratoires particuliers; elle avoit une maison de l'ordre de S. Antoine, qui a été supprimée en 1791.

Administration. Elle est le chef-lieu d'une intendance et d'un corrégidorat, et le lieu de la résidence de l'intendant, d'un corrégidor et d'un alcade major.

Edifices. Le PALAIS DE LA MAISON DE L'INFANTADO; c'est un édifice considérable par son étendue, mais construit avec peu de goût. L'architecture de la premiere cour est dans le genre gothique; elle seroit assez bonne, si elle avoit plus de délicatesse. Les appartements intérieurs sont remplis de dorures, mais massives et lourdes; en revanche, on y voit quelques peintures, surtout des fables et quelques ornements, où l'on trouve de l'intelligence, du goût et de la force; elles sont de *Romulo Cincinato.*

L'ÉGLISE DES CORDELIERS est grande, mais mal décorée; les marches du sanctuaire sont de marbre blanc; le cloître contient quelques tableaux assez bons de la vie de S. François. Ce couvent renferme un monument de la grandeur de la maison de l'Infantado; c'est un Panthéon, digne par sa magnificence d'occuper une place plus exposée aux regards des connoisseurs; il occupe un caveau placé sous le maître-autel, et sa porte s'ouvre dans le sanctuaire. Sa construction, com-

mencée en 1696, fut terminée en 1728; elle coûta 1,802,707 réaux de vellon, ou 450,676 liv. 15 s. tournois.

On y descend par un escalier de cinquante-cinq marches, divisé en quatre paliers; les marches, les murs qui le soutiennent, les voûtes qui le couvrent, sont incrustés de marbres de différentes couleurs et de la plus grande beauté: ces marbres sont rapportés avec art; ils forment des dessins, où l'on trouve à la fois la délicatesse du travail, l'exactitude des rapports, la justesse et la variété bien entendue des nuances.

Deux portes s'ouvrent au bas de cet escalier; elles conduisent, l'une dans un caveau où l'on renferme les corps des seigneurs de la maison de l'Infantado après leur mort, l'autre dans une salle, qui n'est qu'une pièce de représentation.

Celle-ci est grande, ovale, pavée en mosaïque avec des marbres de diverses couleurs; sa voûte est ornée de marbres et de dorures. Le contour de cette salle est divisé en compartiments séparés par des pilastres de marbre rouge-violet veiné de blanc, bordés de marbre bleu-turquin, aussi légèrement veiné de blanc; chaque compartiment contient quatre niches au-dessus l'une de l'autre, séparées par des plateaux du même marbre rouge-violet, encadrés dans des ornements du même marbre bleu-turquin; chaque division renferme un grand tombeau du même marbre rouge-violet, surmonté d'une couronne ducale dorée. Il y a vingt-six tombeaux; un reste toujours ouvert, comme attendant le corps du premier seigneur de cette maison qui mourra.

On a construit une petite chapelle circulaire à côté de cette salle; les murs et le pavé en sont enrichis des mêmes marbres; elle est surmontée par un petit dôme exhaussé, qui s'éleve au-dehors dans l'intérieur du maître-autel de l'église des Cordeliers et qui s'ouvre au-dessous de l'endroit où l'on expose le S. Sacrement. Cette chapelle a un autel, riche par ses dorures; il est fait en forme de pavillon, et soutenu par

quatre colonnes de marbre, et sous lequel est un crucifix de bronze doré. Le devant d'autel est d'un très-beau marbre, formant des dessins; il est orné, dans le milieu, d'une piece de marbre, précieuse par sa beauté, par sa grandeur, par la multiplicité, la variété et la délicatesse de ses nuances; elle équivaut au plus beau jaspe.

Les seigneurs de l'Infantado ont voulu vraisemblablement imiter leurs souverains, et le superbe Panthéon que ceux-ci ont fait construire à l'Escurial; ils ont du moins cherché à réunir dans le monument consacré à leurs ancêtres et à leurs descendants, tout ce que le goût peut ajouter à la magnificence. Cette noble famille s'est toujours distinguée également par les services qu'elle a rendus à l'état et à l'humanité, par son courage et par ses bienfaits. Le duc de l'Infantado vivant est un des plus beaux caracteres de l'Espagne; et nous aimons à lui rendre ici un nouvel hommage, dans le chef-lieu de sa famille, comme nous avons parlé du comte de Florida Blanca, dans la description du royaume de Murcie.

Hommes célebres. Cette ville fut le lieu de la naissance de plusieurs écrivains connus; des trois théologiens, *Alvarez Gomez de Ciudadreal*, en même temps poëte, dans le seizieme siecle, *Chrisostome Cabrera* et *François Ortiz Lucio*, dans le dix-septieme; du généalogiste *Alfonse Lopez de Haro*, estimé au commencement du même siecle; du médecin *André Alcazar* ou *Valcacer*, qui écrivit, en 1570, sur les plaies de la tête. Elle donna encore le jour à *Didace Collantes de Avellanedo*, connu par un bon commentaire de la pragmatique en faveur de l'agriculture, publié en 1600, et aux deux historiens *Antoine de Trillo* et *Mathieu Medina y Mendoza*; le premier donna, en 1570, l'histoire de la guerre de Flandres; le dernier a écrit celle de sa patrie.

Manufactures. Guadalaxara a une grande manufacture de draps et de serges, qui travaille pour le compte du roi; elle

est établie depuis quelques années. On y fait des draps de différentes qualités; il y en a qui, par la finesse et le coup-d'œil, égalent presque les plus beaux draps de France; mais ils n'en ont point le lustre. On y fait aussi, avec les laines de Buenos-Ayres et du Pérou, le fameux et superbe drap de Vigogne, si recherché, et qu'on a tant de peine à se procurer, parce qu'on ne le fabrique qu'à mesure qu'on en demande. Il se vend de 340 à 360 réaux la vara. Il s'y fait aussi beaucoup de serges.

Cette manufacture est très-considérable; on y a réuni toutes les machines, tous les instruments nécessaires. On y monta, dès les commencements, environ mille métiers; le nombre en est diminué; il est cependant encore considérable; il y en a quatre-vingt-six pour les draps de la première qualité, deux cent vingt pour ceux de la seconde, et trois cent cinquante pour les serges. Elle fabrique, tous les ans, pour la valeur de 13 ou 14 millions de réaux, ou 3,500,000 liv. tournois (1). Elle occupe, dans la seule ville de Guadalaxara, environ 4800 personnes. Le roi l'a alimentée pendant long-temps de son trésor par une somme de 600,000 réaux ou 150,000 liv. tournois, tous les ans.

Cette manufacture a produit des avantages réels; elle a vivifié la ville de Guadalaxara, qui étoit très-pauvre et presque entièrement dépeuplée. Elle fournit la subsistance à environ quarante mille personnes, répandues dans les campagnes de la Mancha et des Castilles, qu'elle occupe à filer

(1) Elle vendoit, en 1796, ses draps superfins, dits de San-Fernando, 94 réaux la vara, ou 33 livres 15 sols 7 denier l'aune; ses draps de la seconde qualité, les plus beaux et les plus chers pour la couleur, 84 réaux la vara, ou 30 livres 3 sols 6 deniers l'aune, et les serges 13 réaux la vara, ou 4 livres 13 sols 5 deniers l'aune. Les draps des mêmes qualités en noir, en blanc, en couleurs communes, se vendent 10 ou 11 réaux de moins par vara.

les laines qui lui sont nécessaires. Elle a diminué considérablement l'importation des lainages d'Angleterre, dont on prétend que la valeur alloit autrefois à 2 millions de livres sterling; cette appréciation paroît très-exagérée, quoique, dans le fait, la somme en fût assez considérable.

Malgré cela, cette manufacture n'a point répondu aux espérances qu'elle avoit fait concevoir. On y fait de très-beaux draps, mais on n'a pu parvenir encore à leur donner la beauté et le degré de perfection de ceux de France et d'Angleterre. Leur main-d'œuvre est encore très-dispendieuse ; ils reviennent presque aussi chers que les draps étrangers; aussi ne peuvent-ils en soutenir la concurrence, et les Espagnols eux-mêmes donnent la préférence à ceux qui leur viennent du dehors.

Les frais y sont en effet très-multipliés. Tout s'y fait pour le compte du roi, et avec une profusion qui cesseroit bientôt sous l'œil du maître. Le nombre prodigieux d'employés, la plupart inutiles, consomment un argent immense ; il y a un intendant, un directeur, des contadors, des trésoriers, des administrateurs, des inspecteurs, des agents, et une infinité d'autres officiers subalternes, qui coûtent fort cher et ne travaillent point. Le défaut d'intérêt au succès de la chose de la part de ceux qui sont employés, amene peu d'ordre et d'économie, moins d'attention, moins de surveillance, moins d'exactitude, moins de célérité et de perfection dans les travaux; il en résulte que cette manufacture, qui auroit prospéré entre les mains de particuliers, fait peu de progrès. C'est ce qui arrivera toutes les fois que les grands établissements seront administrés pour le compte du roi; les employés s'enrichiront, le souverain prodiguera inutilement l'argent de son trésor, et l'établissement se soutiendra avec peine.

Auberges. Il y a quatre maisons de *Posada* à *Guadalaxara*, dont trois sont tenues par des Catalans: elles sont mauvaises.

En sortant de *Guadalaxara*, et à peu de distance de cette ville, on passe à gué la riviere de *Henarez*. Il y avoit autrefois ici un pont, qui fut endommagé par les eaux en 1757; on négligea de le réparer: il croula. On se proposa de le rétablir; on imposa une contribution à trente lieues à la ronde; la contribution est levée depuis plus de vingt ans, les peuples ont payé, l'argent a disparu, et le pont n'a point été construit.

On entre dans une plaine, grande, belle, bien cultivée, et terminée, à la gauche, par les montagnes qui séparent la Nouvelle Castille de la Mancha, et, à la droite, par celles qui la séparent de la Vieille Castille. Elle est arrosée, à la gauche, par la riviere de Henarez; elle manque cependant d'eau, quoiqu'on pût en tirer aisément de cette riviere; aussi n'y voit-on point un seul arbre. On la parcourt par un beau chemin; on passe, après deux lieues, à la *Venta de San-Juan*, une heure après à celle de *Meco*, une autre heure après, on arrive à *Alcala de Henarez*, après avoir aperçu, à la droite dans les terres, les villages de *Meco*, d'*Azuqueca*, d'*Alovera*, de *Quer*, de *Cavanillas* et de *Marchamalo*. La situation de cette ville, à l'extrémité de la plaine qu'on vient de parcourir, rend son développement facile et agréable; on l'aperçoit de loin; elle s'annonce par un assemblage de tours, de clochers, qui s'élevent dans les airs, et qui, s'entremêlant avec des coupoles variées dont ils sur-

montent les faîtes, forment un coup-d'œil assez pittoresque.

ALCALA DE HENAREZ.

Alcala de Henarez, appelée *Complutum* sous les Romains, étoit un peu plus loin, sur une colline assez âpre qu'on aperçoit au couchant de l'autre côté du Henarez: on y voit encore les ruines de son château. Enlevée aux Romains par les Goths, elle subit, au commencement du huitieme siecle, le sort du reste de l'Espagne, et tomba sous le pouvoir des Maures. Elle fut conquise sur ceux-ci, selon les uns en 1114, selon les autres en 1118, par Bernard, français de naissance, qui, de moine de Clugny, devint archevêque de Tolede; de là vient que les archevêques de cette ville en ont la seigneurie.

Cette ville avoit beaucoup souffert pendant le siege, et étoit presque ruinée; ce qui détermina l'archevêque Raimond, successeur de Bernard, à la transporter dans l'endroit où elle est aujourd'hui. Elle est située dans le canton de la Nouvelle Castille appelé Alcarria, à l'extrémité d'une plaine, sur la rive droite du Henarez, presque au pied d'une demi-enceinte de montagnes inégales et divisées, qui l'entourent en partie en forme de demi-cercle.

Population. Cette ville est assez grande, mais très-peu peuplée relativement à son étendue; elle n'a qu'environ cinq

mille habitants, tandis qu'elle pourroit en avoir trente mille; mais elle est presque toute occupée par des églises, des couvents et des colleges.

Clergé. Elle a une église collégiale, trois églises paroissiales, dix-neuf couvents de moines, huit couvents de religieuses, treize colleges et quatre hôpitaux. Son église collégiale fut fondée par Alfonse Carrillo de Acuna, archevêque de Tolede, qui mourut en 1482, et fut augmentée ensuite par Cisneroz, connu sous le nom de cardinal Ximenez. Elle porte le titre de Magistrale; son chapitre est composé de six dignitaires, de vingt-huit chanoines, de dix-huit prébendiers et de douze chapelains: tous les chanoines doivent être docteurs en théologie ou en droit canonique.

Etendue. Cette ville est entourée de murailles, flanquées de tours carrées très-rapprochées. Elle est mal percée; elle a cependant une belle place et une rue qui, par sa longueur et sa largeur, seroit belle partout; mais il y manque de beaux édifices. Son intérieur est triste, ses faubourgs sont plus agréables et plus riants.

Instruction publique. Elle a été autrefois un des sanctuaires des sciences les plus fameux de l'Espagne; elle fut l'objet de la prédilection du cardinal Ximenez. Ce ministre y fonda une université, à laquelle il donna de grands et beaux édifices, des revenus considérables, et un nombre assez multiplié de maîtres. Elle a trente-une chaires, six pour la théologie, six pour le droit canonique, quatre pour la médecine, une pour l'anatomie, une pour la chirurgie, une pour la philosophie morale, huit pour la philosophie, et trois pour la rhétorique et les langues grecque et hébraïque. Ce cardinal avoit exclu le droit civil du nombre des sciences qu'on devoit y enseigner; on a dérogé dans la suite à cette partie de l'institution; on y a placé des maîtres pour cette science.

Le cardinal Ximenez, jaloux de porter son ouvrage à une célébrité peu commune, y ajouta bientôt après d'autres établissements propres à concourir à ses vues en facilitant l'étude des sciences. Il établit à Alcala des colleges particuliers dépendants de l'université; bientôt quelques autres personnes en augmenterent le nombre. Il y en a aujourd'hui treize; ils sont distingués en majeurs et en mineurs. Les majeurs sont celui de S. Ildefonse, fondé par Ximenez, celui de théologie, le college *Trilingue* ou *des Trois-Langues*, et le college du roi, fondé par Philippe II. Les colleges mineurs sont trois colleges des *Artistas*, celui des religieux Franciscains, celui de *Los Manriques*, celui de *Los Verdes*, celui de Malaga, celui de S. Clément et celui de Mena. Le college *Trilingue* étoit destiné à l'enseignement des trois langues latine, grecque et hébraïque : on n'y enseigne plus que la théologie; celui du roi fut fondé pour les enfants des personnes attachées à la famille royale et au service du palais des rois.

La plupart de ces colleges ont un plus ou moins grand nombre de maîtres et de *collégiaux ;* ceux-ci sont des jeunes gens qui y sont reçus, élevés et entretenus gratuitement pendant le cours de leurs études. Celui de théologie est un de ceux qui en ont le plus; celui de S. Ildefonse a trente-quatre collégiaux, douze prêtres et plusieurs portionistes.

Les commencements répondirent aux espérances du fondateur. Les écoles d'Alcala devinrent bientôt fameuses; les maîtres furent des plus célebres de leur siecle; les étudiants accoururent en foule; il y en eut jusqu'à quatre mille. Les imprimeurs s'y multiplierent; il en sortit des ouvrages de tous les genres. Cette célébrité fut de courte durée; la révolution d'un siecle la vit commencer et finir. Cette université est aujourd'hui absolument déchue; à peine y compte-t-on cinq cents étudiants; ses imprimeries ont disparu; la plupart des ouvrages qui sortirent de leurs presses sont presque entièrement oubliés, à l'exception de la célebre Bible polyglotte.

Edifices. La ville d'Alcala a quelques édifices et quelques monumens qui méritent d'être vus.

Le collège de Malaga, le couvent des Bernardins et celui des Irlandaises ont d'assez bonnes façades. L'église de S. Diego, appartenant à des Franciscains, est large, majestueuse et dans le genre antique; mais son portail, qui est moderne, est d'un mauvais goût. Celle des religieuses Bernardines est grande, ovale, ornée d'un dôme, qui donne un beau jour; quelques-uns de ses autels sont ornés d'assez bonnes peintures d'*Ange Nardi.* Le cloître et l'église de S. Nicolas le Tolentin, appartenant à des Augustins récolets, ont quelques bonnes peintures de François Solis; on y garde, dans la sacristie, un très-bon tableau de la Conception, de Vincent Carducho.

L'ancienne maison des Jésuites a une façade de deux corps d'architecture corinthienne, ornés de pilastres et de colonnes, entre lesquelles on a placé des statues : le premier corps est de six colonnes; l'église a quelques tableaux assez bons. On conserve, dans cette maison, une bibliotheque nombreuse, dont la plus grande richesse consiste en livres de théologie scholastique; elle renferme quelques manuscrits, mais ils sont modernes.

Le collège du roi a une façade d'une assez bonne architecture, et, dans sa chapelle, un bon tableau de J. C. crucifié, d'*El Mudo.* Sa cour est entourée d'un portique soutenu par des colonnes; on y trouve deux inscriptions romaines qu'on croit y avoir été transportées du vieux Alcala.

L'église collégiale ou magistrale, rebâtie par le cardinal Ximenez presque sur le modele de celle de Tolede, est grande et dans le genre gothique. Le chœur est décoré par de petites colonnes et beaucoup d'ornements légers, qui sont peut-être trop multipliés. Quelques-unes de ses chapelles renferment des peintures excellentes, un S. Jérôme et plusieurs tableaux de la passion de J. C., d'Eugene Caxes, une grande Conception

avec des groupes d'anges, de l'école de Carducho, une Conception plus petite, d'Alphonse del Arco; celle-ci est dans la salle capitulaire.

Les archevêques de Tolede ont un palais a Alcala. C'est un édifice grand, vaste, immense, qu'on prétend contenir trois cent soixante-six pieces, sans compter le rez-de-chaussée; l'architecture en eût été bonne, si elle eût été terminée. Les cours y sont multipliées; elles sont toutes entourées de portiques, qui s'ouvrent par des arcs soutenus sur des colonnes, les uns et les autres chargés d'ornements divers. Il a deux façades, l'une sur le jardin potager, ornée de vingt-quatre colonnes, l'autre sur le parterre, avec cinquante-deux colonnes.

Le college de S. Ildefonse est l'édifice le plus somptueux d'Alcala. Sa façade est d'une architecture gothique, mais belle et majestueuse. Il a trois grandes cours, entourées de portiques d'une belle architecture, qui s'ouvrent par des arcades portées par des colonnes de différents ordres; la premiere cour a trois rangs de portiques, l'un sur l'autre, avec quatre-vingt-seize colonnes, doriques aux deux premiers rangs, et ioniques au troisieme; la seconde n'est terminée que sur une face; les colonnes sont d'ordre composite, et les naissances des arcs ornées de têtes de marbre d'un volume au-dessus du naturel; la troisieme, appelée *Trilingue*, a trente-six colonnes de l'ordre ionique. L'église de ce college n'a de remarquable que le mausolée du fondateur; il est en marbre, et placé dans le milieu, au-devant du sanctuaire. C'est un tombeau, accompagné de douze niches, qui contiennent des figures d'anges et de saints; quatre grifons, les aîles étendues, sont placés aux quatre angles, ainsi que les statues des quatre docteurs de l'église; la statue du cardinal, revêtue des habits pontificaux, est couchée sur une espece de lit très-orné; on lit, sur le devant, une inscription en l'honneur de Ximenez. Ce mausolée est entouré d'une belle

grille de bronze, chargée de beaucoup d'ornemens; il y a trois mille livres pesant de ce métal.

Alcala est connu principalement par l'édition qui y fut faite de la fameuse bible Polyglotte, par les soins du cardinal Ximenez et des savans qu'il y rassembla. Ce fut encore le lieu où cinquante-deux théologiens, assemblés en congrégation ou en conciliabule, sous le même cardinal, condamnerent les erreurs de Pierre d'Osma, professeur de Salamanca, sur la confession, la contrition, les indulgences, l'autorité du pape et l'église.

Mœurs et coutumes. Alcala est une ville fort triste, sans aucune espece de plaisir, ni de société, presque peuplée de prêtres, de moines, de professeurs, d'étudians, de suppôts de college. Un ton de morgue et de pédanterie y est le ton dominant; les actes de l'université y sont l'unique objet de dissipation; on les suit avec soin; ils font ensuite le sujet le plus important des conversations. On y manque de plusieurs choses nécessaires à la vie; les vivres y sont chers, quoique la plaîne qui l'avoisine soit très-fertile; mais elle est sans arbres, et ne produit que du blé; on ne sait point y tirer parti du voisinage du Henarez, dont les eaux la féconderoient, si on les conduisoit dans les terres.

Hommes célebres. Cette ville fut le lieu de la naissance des martyrs *S. Just* et *S. Pastor*, dont on conserve les corps dans l'église de la collégiale; elle fut aussi la patrie de *Grégoire Bœticus*, évêque d'Elvira, théologien distingué du quatrieme siecle; de *Jérôme de Florencia*, prédicateur du commencement du dix-septieme; des médecins *Christophe a Vega* et *François de Silva y Oliveta*, qui écrivirent dans le seizieme siecle, le premier sur Hippocrate, sur Galien, sur le pouls, sur la peste, le dernier sur le charbon; du poëte *François Figueroa;* du naturaliste *Jean de Bustamante de la Camara;* elle se glorifie surtout d'avoir donné le

jour à *Antoine Solis*, l'élégant historien de la conquête du Mexique.

Auberges. Alcala a plusieurs maisons de *posada* et une auberge; celle-ci est tenue par un catalan; elle est ordinairement pourvue de provisions, et les hôtes sont d'assez bonnes gens.

On sort d'*Alcala* par un chemin qui seroit beau, s'il n'étoit trop sablonneux. On traverse une plaine vaste, cultivée en blé, mais sans arbres et sans eau, malgré le voisinage du Henarez, qui la parcourt; on aperçoit cette riviere à deux cents pas sur la gauche; on passe les deux ruisseaux ou torrents de *Camarmilla* et de *Torote*; après une heure et un quart de marche, on laisse, à la droite, le village de *Torrejon de Ardoz*; une heure après, on entre dans le nouveau chemin qu'on construit, mais qui n'est point terminé (en 1790); on le quitte bientôt après; on passe à la vue de San-Fernando, connu principalement pour être le lieu de réclusion des femmes publiques de Madrid; on le laisse, à la gauche, à demi-lieue de distance. Peu après on voit, à cinquante pas, le *pont de Viveres*, grand pont de pierre, sur une riviere ordinairement sans eau; il ne devient nécessaire que dans les temps de fortes pluies. On traverse plus loin le village de *Rejas*; on laisse, à un quart de lieue, à la droite, celui de *Barajas*; une demi-heure après, on passe à celui de *Canillejas de Baxo*, où l'on voit la maison et les beaux jardins des ducs d'Osuna.

On marche encore pendant une heure; on commence alors à découvrir Madrid; on en suit le développement à mesure qu'on s'en approche; mais son étendue et sa beauté ne répondent point à l'idée qu'on se fait d'une grande ville. On y distingue une forêt de pyramides, formée par un nombre considérable de clochers; mais on y cherche vainement des édifices, qui, par leur masse, leur étendue et leur majesté, donnent à ce tableau l'ensemble de grandeur et de noblesse qu'on croit trouver dans la capitale d'un grand empire. Ce tableau est encore déprécié par une descente profonde, dans laquelle on s'enfonce presqu'aux portes de la ville, au moment où il paroît devoir devenir plus intéressant.

Après être remonté, on revoit *Madrid*. On n'en est plus qu'à un petit quart de lieue. Une belle avenue, plantée d'arbres, se présente; elle conduit, en ligne directe, à la porte d'Alcala, par laquelle on entre dans la ville. On est assailli ici par un groupe nombreux de gardes, dont on croit avoir tout à redouter; mais le plus souvent, une piece de monnoie rallentit leur zele et ouvre un passage aisé au voyageur.

MADRID.

L'arrivée de *Madrid* annonce de tous les côtés une ville vivifiée par la présence du souverain. De beaux chemins, de belles avenues, plantées d'arbres, conduisent à toutes ses portes; les routes par où l'on

y

y arrive des maisons royales, sont toutes de la plus grande beauté; celle qui suit les rives du Manzanarez, et qui conduit à la porte St.-Vincent, joint à la beauté de la route des agréments multipliés par la quantité d'arbres dont elle est environnée. L'entrée de *Madrid* par la porte d'Alcala l'emporte sur toutes les autres; à peine a-t-on passé une superbe porte construite en forme d'arc de triomphe, que l'on aperçoit partout des objets qui méritent de fixer l'attention; une superbe avenue se présente à l'instant; elle est bordée, à la droite, de maisons basses, mais uniformes et agréables, et, à la gauche, de claires-voies, à travers lesquelles on plonge dans des jardins d'une étendue immense: la belle promenade du *Prado* la termine en la croisant; bientôt la vue se perd dans l'immensité de la rue d'Alcala, à laquelle il ne manque, pour rendre le coup-d'œil entièrement pittoresque, que d'être dans une ligne directe avec la porte du même nom.

L'origine de *Madrid* n'est pas plus connue que celle de tant d'autres grandes villes, dont les commencements ignorés ont laissé à l'imagination et à l'enthousiasme le soin de leur chercher des origines illustres. On a voulu trouver les fondateurs de cette ville parmi les Grecs; qui ne pénétrerent point aussi avant dans l'intérieur de l'Espagne; on prétend en même temps qu'elle fut l'ancienne *Mantua Carpetanorum.* Quoi qu'il en soit, elle ne commence à être connue dans l'histoire, que par le

palais ou château, ou maison de plaisance, que les rois de Castille y possédérent; on en rapporte la premiere construction au roi Alphonse VI de Léon, et Ier. de Castille, qui régna sur la fin du onzieme siecle; on trouve qu'il fut saccagé, en 1109, par les Maures, après la levée du siege de Tolede, qu'il fut renversé par un tremblement de terre vers le milieu du quatorzieme siecle sous le regne de Pierre-le-Cruel, et qu'il fut rebâti par Henri II, successeur de ce prince.

Ce palais ou château n'étoit qu'une résidence de campagne pour le souverain; on construisit des maisons dans les environs, leur nombre s'accrut à proportion des voyages plus ou moins fréquents et des séjours plus ou moins longs que la cour y faisoit; Charles Ier. fut celui qui y fixa le plus souvent sa demeure, et qui donna lieu à des augmentations plus considérables; Philippe II, son fils, y transporta entièrement le siege de sa cour en 1563.

Cette ville donna des preuves éclatantes de fidélité à Philippe V, pendant les guerres de la succession.

Quoique abandonnée par ce prince, elle ne céda ni à la présence, ni aux armes de son compétiteur. Philippe, sans force, obligé deux fois à fuir aux approches de l'armée victorieuse de Charles, sortit de Madrid avec toute sa cour, la premiere fois au mois de juin 1706, la seconde fois le 9 septembre 1709. La ville de Madrid, ouverte de tous côtés, sans troupes, sans défense, ne put empêcher

l'entrée des troupes de l'archiduc, elle prêta à ce prince un serment involontaire, arraché par la force, mais tout annonça à Charles que, s'il étoit le maître de la ville, il ne régnoit point dans les cœurs de ses habitants. L'entrée de ce prince fut marquée chaque fois au coin de la tristesse; les rues furent désertes, les boutiques, les portes et les fenêtres fermées; quelques enfants, payés, furent les seuls qui se présenterent et qui pousserent quelques légeres acclamations, parmi lesquelles plusieurs voix oserent encore se faire entendre en faveur de Philippe. Charles, frappé, surtout la seconde fois, d'un spectacle aussi inattendu et aussi contraire à ses intérêts, arriva à peine au bout de la Calle Mayor, à l'endroit appelé Puerta de Guadalaxara, qu'il refusa de passer outre; au lieu de se rendre au palais, il revint sur ses pas; il ressortit de la ville en disant, *es una corte sin gente*, c'est-à-dire, *c'est une cour sans habitants.*

Charles se vit à son tour obligé de retirer ses troupes de la capitale; il s'en éloigna le 9 novembre 1709. Les habitants, rendus à eux-mêmes, fermerent à l'instant les portes de la ville; ils proclamerent de nouveau Philippe; ils témoignerent leur joie par des acclamations réitérées et au son de toutes les cloches, dont le bruit se fit entendre de Charles lui-même dans sa retraite. Le peuple mit le feu aux maisons de ceux qui avoient tenu pour l'archiduc; il brûla publiquement l'étendard et le portrait de

ce prince, ainsi que tous les actes qui avoient été faits en son nom.

La joie du peuple se développa encore avec plus de vivacité, lorsque Philippe V rentra à Madrid le 3 décembre suivant. Les rues furent ornées, les feux d'artifices multipliés, les illuminations générales, les acclamations vives, sinceres et soutenues; le peuple se jeta en foule au-devant de son roi; il ne pouvoit se rassasier de le revoir; il l'arrêtoit sur son passage, et les acclamations recommençoient à chaque instant; sa marche en devint si ralentie, que Philippe mit plusieurs heures à traverser la ville, avant de pouvoir arriver à son palais.

Etendue, situation. Les différentes enceintes connues de *Madrid* prouvent l'accroissement successif de cette ville. Les premieres étoient très-resserrées, et bornées, pour ainsi dire, aux environs du palais des rois; la derniere même n'avoit pas le sixieme de l'étendue que nous connoissons à l'enceinte actuelle; elle alloit de la porte de Ségovie, en montant la côte de S. François, à S. André; elle suivoit par la Caba Baxa, la Puerta Cerrada, la Caba de S. Michel, jusqu'à la Puerta de Guadalaxara; elle descendoit ici aux Caños del Peral, où, tournant vers la petite place, où étoit l'ancienne porte de Balnadu, elle suivoit l'endroit où est aujourd'hui la maison del Tesoro, tournoit autour du palais, qui étoit situé dans le même emplacement qu'il occupe aujourd'hui, continuoit ensuite vers la Puerta de la Vega, et alloit se terminer à celle de Ségovie. Il est vrai qu'elle avoit plusieurs faubourgs, qui ont été compris dans l'enceinte actuelle, dont les plus considérables étoient ceux de S. François, de Saint-Martin et de S. Ginès; mais ceux-ci ne s'étendoient point

au-delà de l'emplacement appelé actuellement *Puerta del Sol;* il restoit un espace immense, qui fait aujourd'hui la partie de Madrid, sinon la plus considérable, au moins la plus belle, la mieux bâtie et la mieux habitée.

Madrid est situé sur plusieurs collines basses, inégales, rapprochées, au milieu d'une plaine dont l'étendue immense est bornée, du côté de la Vieille Castille, par les montagnes de la Guadariama, et qui paroît n'avoir, dans toutes les autres parties, de bornes que l'horizon : cette plaine est seche, aride, nue, absolument sans arbres, inégale et désagréable. La situation de cette ville est très-élevée au-dessus du niveau de la mer; on monte toujours, pour y arriver, depuis la Méditerranée, par un espace de 100 lieues, tandis que ses eaux vont se jeter dans le Tage et se perdre, avec ce fleuve, dans l'Océan.

Sa position est très-heureuse relativement à l'administration du royaume; elle est presque au centre de l'Espagne, et également à portée des provinces éloignées, elle est à 100 lieues de la frontiere de France du côté de Bayonne, à 120 lieues de la même frontiere du côté du Roussillon, à 100 lieues de la frontiere du Portugal, à la même distance de la partie où l'Espagne se termine au détroit de Gibraltar.

Division. L'enceinte actuelle de Madrid est de quarante-un mille trois cent trente-trois pieds ou deux lieues de circonférence. Sa figure est presque carrée; on y compte quinze portes, cinq cent six rues, quarante-deux places grandes et petites, sept mille trois cent quatre-vingt-dix-huit maisons, cent trente-trois églises, couvents, colleges, séminaires ou hôpitaux, soixante-cinq édifices publics, dix-sept fontaines, et plusieurs promenades. La ville est divisée en huit quartiers, chaque quartier en huit *barrios*, chacun desquels a un alcade, espece de commissaire de police, qui est choisi tous les ans parmi les habitants.

Population. La population de *Madrid* fut immense autre-

fois, si nous devons nous en rapporter à la foi de quelques écrivains. *Moncada* se plaignoit, au commencement du dix-septieme siecle, de la dépopulation de cette ville : il y supposoit alors quatre cent mille âmes : on peut soupçonner aisément *Moncada* d'exagération ; *Madrid* n'a jamais été aussi grand qu'il l'est aujourd'hui ; il a une étendue plus considérable qu'il n'avoit alors, et il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, de supposer qu'il puisse contenir une pareille population. *Ustariz*, qui écrivoit à la fin du même siecle, est beaucoup plus modéré ; il la porte à cent quatre-vingt mille âmes. Elle est aujourd'hui, selon le dénombrement de 1788, de cent cinquante-six mille deux cent soixante et douze habitants, parmi lesquels on compte 576 prêtres, 1892 religieux, 820 religieuses, 183 serviteurs et ministres des églises, 8618 nobles, 595 avocats, 257 écrivains, 727 étudiants, et 17,273 domestiques. Cependant, avec la garnison, qui est toujours de huit ou dix mille hommes, les étrangers et les Espagnols qui y accourent des provinces, la population de cette ville peut être portée à deux cent mille âmes. Le nombre des morts y a été en 1788, de 5915, et celui des naissances de 4897, celui des morts en 1797, de 4441, et celui des naissances de 4911.

Places. La *Plazuela de Anton Martin* est dans la rue d'Atocha, assez près du Prado ; elle est d'une grandeur moyenne et irréguliere ; ce n'est proprement qu'un élargissement de la rue ; elle a une grande fontaine, mais dont les ornements sont de mauvais goût.

La *place de la Cebada* est fort grande ; elle seroit belle, si elle étoit décorée ; mais elle est couverte de maisons bâties sans goût et sans symétrie : elle est ornée d'une fontaine, avec une statue allégorique de l'abondance.

La *place de los Caños del Peral*, sur laquelle la salle de l'Opéra italien est située, est assez voisine du palais des rois ; elle est encore plus grande que la précédente, mais également mal bâtie.

La *place du Palais* est fort grande, belle, presque carrée. Elle est décorée, sur un côté, par la façade du palais; le côté opposé est couvert par l'arsenal, très-grand édifice, mais sans décorations; le troisieme côté n'a que des baraques désagréables à la vue; le quatrieme est absolument découvert et a la vue sur la campagne. Cette place pourroit devenir superbe, si on ornoit l'arsenal d'une maniere correspondante à la façade du palais, et si en même temps on élevoit un beau bâtiment à la place des baraques; le quatrieme côté, fait alors en forme de terrasse, et orné, deviendroit très-agréable par l'étendue et la beauté du coup-d'œil sur le Manzanarez et les campagnes qui l'avoisinent. Malgré cela, cette place est si grande, qu'elle paroîtroit encore nue dans le milieu; des arbres, des fontaines, des statues l'embelliroient singulièrement.

La *place de l'Hôtel de Ville* est petite, mais réguliere; elle est assez bien décorée par la façade de l'hôtel de ville. Elle est ornée d'une fontaine, où quatre lions, qui jettent de l'eau par la gueule, supportent un château, au haut duquel une femme, en costume militaire, porte un étendard à la main: ces ornements sont une allégorie des armes de Castille et de Léon. On voit encore sur cette place une tour, appartenante à une maison particuliere, appelée autrefois *de los Lujanes*, qui servit de prison à François I avant la translation de ce prince à l'Alcazar ou Palais-Royal, prison qui devroit être effacée des annales de l'Espagne, comme peu honorable pour le souverain qui abusa ainsi de la victoire de ses généraux et peu analogue à la grandeur d'âme et à la générosité de la nation espagnole.

La *Puerta del Sol* n'est point proprement une place, mais elle en mérite le nom; c'est une espece de grande étoile, où viennent s'ouvrir cinq des plus belles rues de Madrid, celles de la Montera, de las Carretas, d'Alcala, la Calle Mayor et la Carrera de San Jeronimo; elle est grande, bien décou-

verte, gaie, riante, ornée d'une belle fontaine circulaire, embellie par des maisons assez bien bâties, surtout par le nouvel hôtel des postes. C'est la partie de Madrid la plus fréquentée, et le point de réunion des oisifs, des curieux et des nouvellistes.

La *plaza Mayor* est à peu près au centre de la ville; elle forme un carré long et régulier; elle a 373 pieds de longueur et 287 de largeur; elle est ornée, sur ses quatre faces, d'un portique, soutenu par des piliers de pierres de taille, sur lesquels portent les maisons. Celles-ci sont toutes uniformes, à cinq étages égaux, à cinq rangs de fenêtres sur la même ligne, au nombre d'environ cinq cents, et ornées toutes de balcons de fer, également uniformes. On n'y voit aucune décoration dépendante des beaux-arts, à l'exception de la maison de *la Panaderia;* cependant l'ensemble uniforme et symétrique de cette place a quelque chose de beau, de noble et d'imposant, le coup-d'œil en est agréable en été, toutes les fenêtres étant garnies de rideaux, presque tous uniformes, rejetés également en dehors sur les balcons. La *Casa Real de la Panaderia* occupe le milieu d'une des faces latérales; c'est le lieu où la famille royale se rend pour voir les fêtes publiques; sa façade répond à la décoration de la place; elle est cependant ornée de vingt-quatre colonnes de pierre de taille, de l'ordre dorique, avec les armes d'Espagne au milieu; elle se termine par deux petites tours ornées de peintures, une de chaque côté; la cour de cette maison est décorée par une fontaine d'une mauvaise architecture, mais surmontée d'une assez bonne statue de Diane, exécutée en marbre.

La direction des rues qui aboutissent à cette place, la déprécient: elles sont disposées irrégulièrement sans aucune correspondance les unes avec les autres. Elle mériteroit encore qu'on plaçât, dans son milieu, une belle fontaine ou un monument érigé à la gloire du souverain.

Cette place est le lieu le plus peuplé et le plus fréquenté

de *Madrid*, et le centre du commerce, surtout de celui de détail. Elle est encore le lieu où l'on donne les fêtes publiques; le coup-d'œil en est alors superbe; les décorations les plus légeres l'embellissent singulièrement par leur uniformité, surtout par leur multiplicité, également graduée jusqu'au haut des maisons; les illuminations y forment des cordons de feu, qui se surmontent jusqu'au faîte des édifices; tous les balcons remplis par un peuple immense, forment un coup-d'œil imposant. L'ensemble en est majestueux, surtout lorsque la Cour y fait célébrer des courses de taureaux à l'occasion de quelque événement important, comme le mariage du souverain ou son avénement au trône; on y étale la plus grande magnificence; les décorations y sont riches, la Cour y développe toute sa grandeur, les grands, les titrés, le corps diplomatique, les personnes attachées au palais y font éclater le luxe le plus imposant; il est difficile de trouver un spectacle plus beau, plus noble et plus majestueux.

Cette place est très-sujette à être incendiée. La face de la Panaderia fut brûlée en 1672; celle de l'arc de Tolede fut consumée par un nouvel incendie au commencement du 18e. siecle; elle le fut de nouveau au mois d'août 1790; l'incendie gagna avec une rapidité inconcevable; dans quelques heures, une partie de la façade des boucheries jusqu'à l'arc de Tolede, et presque toute celle du côté du palais furent entièrement brûlées. On n'avoit point commencé encore à la rebâtir au mois d'avril 1792.

Rues, quartiers. Madrid est bien percé. Il y a cependant beaucoup de rues étroites et tortueuses; mais elles sont presque toutes dans l'ancienne enceinte, qui étoit peu considérable. La plupart sont assez belles; il y en a quelques-unes qui seroient des rues superbes dans les plus belles villes de l'Europe. La *Calle ancha San Bernardo*, ou *rue large de St.-Bernard*, est une des plus remarquables : il ne lui manque

que d'être plus fréquentée. Les rues de *Hortalesa*, de *Fuencarral*, de *Toledo*, de *la Montera*, de *las Carretas*, *del Principe*, de *Atocha*, *del Prado*, la *Calle Mayor*, la *Carrera San Jeronimo*, sont très-belles, longues, larges, droites, bien bâties; celle d'*Alcala* l'emporte sur toutes; c'est celle que l'on trouve en arrivant par la porte du même nom; elle est bien alignée dans une étendue considérable, depuis le Prado jusqu'à la Puerta del Sol; elle est assez large pour donner passage à dix carrosses de front; elle seroit superbe, si elle étoit unie, si elle étoit couverte de beaux édifices, si elle étoit d'une largeur égale dans toute son étendue; mais elle forme une montée; les maisons n'y ont point une élévation proportionnée à la largeur de la rue; elle va encore en se rétrécissant en forme d'entonnoir aux approches de la Puerta del Sol.

Les rues sont pavées en cailloux pointus, difficiles et pénibles pour ceux qui n'y sont point accoutumés; on a eu cependant la précaution de les garnir, de chaque côté, le long des maisons, de grandes pierres plates en forme de trottoirs; mais ces pierres sont encore trop étroites; il ne peut y passer qu'une personne à la fois. Il y regne la plus grande propreté: il y a peu de villes où l'on veille à cet objet avec autant de soin. Elles sont très-bien éclairées, pendant la nuit, par des lanternes placées des deux côtés sur les maisons, toujours de deux en deux, l'une vis-à-vis de l'autre, à des distances égales et rapprochées; cette illumination forme un très-joli effet dans les grandes rues.

Hôtels particuliers. Cette ville est en général assez bien bâtie; les maisons, sans y étaler beaucoup de magnificence et un luxe d'architecture, y ont un ensemble agréable, surtout dans les grandes rues. On ne doit point y chercher cependant de ces superbes hôtels qui annoncent ordinairement la demeure des grands; ceux-ci n'ont, pour la plupart, que des maisons ordinaires, peu apparentes, sans décorations

extérieures, avec des portes mesquines, des escaliers peu somptueux, et le plus grand nombre sans cour; on ne les distingue des maisons des particuliers que par leur étendue. Quelques-unes méritent cependant d'être distinguées; on peut citer celle de Berwick, qui présente un ensemble noble et imposant, celle d'Altamira, dans la Calle Ancha de San Bernardo, où l'on a réuni l'élégance des ornements à la noblesse de l'architecture, celle de Veraguas, appartenante aux descendans de Christophe Colomb, dont l'architecture, bonne par elle-même, est embellie par des ornements distribués avec goût.

Les intérieurs des maisons des grands sont plus beaux et décorés avec magnificence. Quelques-uns renferment même des chefs-d'œuvre des beaux arts; celles de l'Infantado, d'Onate, de Villafranca, de Pio, de Santa-Cruz, de Santiago, de Pacheco, d'Iriarte, contiennent des peintures et des sculptures excellentes; celle d'Alba en avoit aussi beaucoup, entre autres le fameux portrait de Ferdinand Alvarez de Toledo, duc d'Alba, par le Titien, plusieurs beaux tableaux de Teniers, une superbe Vénus du Corregio, qui passe pour un des meilleurs morceaux qu'il y ait en Europe; celles de la maison de Medina-Celi méritent surtout d'être vues; c'est une collection précieuse, rassemblée dans une grande salle, à laquelle on a joint une autre collection, non moins intéressante, d'armures antiques; on les montre aux curieux; on y ouvre également tous les jours au public une bibliothéque choisie, qui est dans une salle voisine.

Clergé. La ville de Madrid est du diocese de Tolede; le spirituel y est dirigé par un grand vicaire de l'archevêque de cette ville; un évêque *in partibus infidelium*, auxiliaire du même archevêque, y réside aussi avec des pouvoirs de ce prélat.

On compte, à Madrid, quinze paroisses et six églises succursales; chaque paroisse a un clergé plus ou moins nom-

breux, possesseur de bénéfices qui obligent à y résider, à l'exception de celle de S. Martin, qui est réguliere; elle est desservie par des Bénédictins; l'église succursale de St. Ildefonse est aussi réguliere.

On y compte vingt couvents de religieux mendiants, cinq maisons de Bénédictins, Bernardins, Hiéronymites, et de St. Basile, une maison de Prémontrés, deux maisons d'Oratoriens et de prêtres de la mission, sept maisons de clercs réguliers, vingt-six couvents de religieuses, neuf Oratoires ou chapelles particulieres, cinq béateres, seize colleges, dix-huit hôpitaux et hospices, et la chapelle royale de St. Isidore; celle-ci a un clergé composé d'un grand chapelain, de son lieutenant ou vicaire, de vingt-quatre chapelains royaux, de deux sous-chantres, de treize chapelains d'autel, psalmodieurs et silenciaires, d'un collecteur, de cinq sacristains et de dix acolytes. Il y avoit aussi une maison de l'ordre de St. Antoine, qui a été supprimée en 1791. Les colleges, les hôpitaux et les hospices ont tous leurs églises ou chapelles particulieres et des prêtres qui les desservent.

Chacun des couvents de religieuses a aussi des prêtres qui desservent leurs églises et chapelles : le nombre en est assez considérable. Celui des *Salesas* ou de la Visitation en a dix, celui de l'Incarnation en a vingt-six; celui des *Descalsas Reales* l'emporte sur tous les autres; il a un chapelain majeur, quinze chapelains musiciens, six chapelains d'autel, un maître de cérémonies et trois prêtres sacristains, outre un grand nombre de ministres subalternes, comme organistes, acolytes, serviteurs du chœur et musiciens.

Il en résulte que le nombre des églises et des chapelles est très-multiplié à Madrid, et que le clergé y est extrêmement nombreux. Les premieres sont au nombre de cent trente-trois; le terrein qu'elles occupent, surtout celui des couvents, est immense. Le tableau suivant présente un dénombrement de leur clergé séculier et régulier.

Tableau du Clergé de Madrid.

Clergé séculier (1).		curés	14			395
		prêtres desservants les succurs^s.	5			
		clergé de S. Isidore	41			
		prêtres bénéficiers et habitués des paroisses	157			
		prêtres des couv. de religieuses	125			
		prêtres des oratoires et chapell.	9			
		prêtres des colleges	26			
		prêtres des hôpitaux	18			
Clergé régulier.	moines.	congrégations. — oratoriens	20	35	1894	2718
		congrégations. — de la Mission	15			
		clercs réguliers. — théatins	34	273		
		clercs réguliers. — agonisants	77			
		clercs réguliers. — mineurs	85			
		clercs réguliers. — de l'école chréti^e.	77			
		chanoines réguliers. — prémontrés	35	35		
		solitaires. — bénédictins	75	192		
		solitaires. — bernardins	28			
		solitaires. — hiéronymites	43			
		solitaires. — de S. Basile	46			
		mendians. — dominicains	150	1359		
		mendians. — franciscains	322			
		mendians. — capucins	131			
		mendians. — augustins	184			
		mendians. — carmes	145			
		mendians. — trinitaires	130			
		mendians. — de la Merci	183			
		mendians. — minimes	67			
		mendians. — de S. Jean de Dieu	47			
	religieuses.	dominicaines	65		824	
		franciscaines	161			
		augustines	85			
		hiéronymites	51			
		bernardines	77			
		carmelites	87			
		trinitaires	30			
		de la Merci	75			
		de St. François de Sales	37			
		capucines	31			
		bénédictines	29			
		de S. Jacques	13			
		de Calatrava	16			
		beateres	65			
						3113

(1) On ne comprend ici ni les prêtres attachés à la Cour et à la chapelle du roi, au nombre de quarante-un, ni les prêtres attachés

Tribunaux. Madrid est le siege de plusieurs tribunaux ecclésiastiques, de ceux de la Rote et de la Nonciature apostolique, de ceux de la Cruzada, des œuvres pieuses, de la Gracia del Excusado, du fonds pieux des bénéfices, du tribunal suprême de l'inquisition, de la cour ecclésiastique des armées: il y a une officialité particuliere, dépendante de l'archevêché de Tolede, et un tribunal d'examinateurs synodaux.

Hospices. Les établissements de bienfaisance publique sont très-multipliés dans cette ville.

Deux grands hôpitaux y reçoivent les malades de tous les sexes, de tous les âges, de toutes les nations. L'hôpital général est destiné aux hommes, celui de la Passion aux femmes; on reçoit des hommes et des femmes dans celui d'Anton Martin, tenu par des religieux de la Charité. La paroisse de S. Martin a un hôpital pour ses pauvres, et le tiers-ordre de S.-François une infirmerie; la Cour entretient aussi un hôpital, sous le titre du bon succès, pour les domestiques de la famille royale.

Le nombre des malades et celui des morts en 1788, 1794 et 1797 ont été les suivants:

	Malades en 1788.	Malades en 1794.	Malades en 1797.
Dans l'hôpital général	13,239	11,264	15,318
Dans l'hôpital de la Passion	4,038	4,185	4,991
Dans l'hôpital d'Anton Martin	2,090	2,702	3,482
	19,367	18,151	23,791
	Morts en 1788.	Morts en 1794.	Morts en 1797.
Dans l'hôpital général	526	1,416	1,685
Dans l'hôpital de la Passion	63	817	802
Dans l'hôpital d'Anton Martin	78	32	45
	667	2,265	2,532

aux tribunaux ecclésiastiques, ni le clergé des paroisses des maisons royales de Madrid, ni un très-grand nombre de prêtres attachés à des maisons particulieres.

Différentes nations et différentes provinces d'Espagne y ont aussi des hôpitaux; il y en a pour les Français, pour les Italiens, pour les Flamands, pour les Irlandais; la Navarre, la Biscaye, les provinces de la couronne d'Aragon ont chacun le leur; mais tous ces hôpitaux servent peu aujourd'hui au but auquel ils furent destinés dans leur origine.

Plusieurs établissements particuliers y sont destinés à donner un asile à des individus de différents âges et de différentes classes. On reçoit les enfants naturels, exposés ou abandonnés, des deux sexes, à Notre-Dame de Los Desemparados et dans l'hôpital de la Incluza, ceux du sexe féminin à Nuestra Senora de la Paz, les orphelins d'une naissance distinguée à Sainte-Elisabeth, les orphelins de toutes les classes à Saint-Ildefonse, les prêtres de toutes les nations dans l'hôpital de Saint-Pierre; celui de Sainte-Catherine de Los Donados est destiné à servir d'asile à douze pauvres vieillards bien nés.

Un autre hôpital, sous le nom d'hospice de la Cour de St.-Ferdinand, dû à la bienfaisance de la reine Marie d'Autriche, donne un asile à une foule d'individus. On y reçoit les malades des deux sexes; on y reçoit encore les pauvres des deux sexes et de différents âges; on y nourrit et on y entretient ceux qui ne peuvent point travailler; on occupe les autres, surtout les jeunes filles, à filer, à coudre, à faire des tissus de laine, des bas, de la blonde, de la dentelle, et à différents autres ouvrages.

Associations de bienfaisance. Il y a, à Madrid, différentes associations, dont le but est de venir au secours des indigents et des infortunés; on y trouve une assemblée de charité, composée de membres de la municipalité, de membres de la société économique et de quelques ecclésiastiques; une association de charité, formée par des dames, qui donne des secours aux femmes enfermées dans les prisons et dans les autres maisons de reclusion; un mont-de-piété, dont l'objet

principal est de faire des avances aux nécessiteux (1); et deux confréries, dont les fonds sont destinés au soulagement des indigents; celles-ci donnent des secours particuliers aux pauvres; elles les envoient aux eaux et aux bains; elles les font transporter dans les hôpitaux; elles les font traiter aussi chez eux dans leurs maladies; elles pourvoient à l'entretien d'enfants orphelins; elles donnent des secours aux incendiés et aux femmes enceintes; elles entretiennent de pauvres étudiants dans les universités et dans les colleges : ces deux confréries sont celles de Notre-Dame de l'Espérance (2) et de Notre-Dame du Refuge (3).

Administration. Madrid a un gouverneur militaire qui a les honneurs de capitaine général de province, un major, deux aides-major, et une garnison composée ordinairement de deux bataillons de gardes espagnoles et wallonnes, d'un régiment de cavalerie ou de dragons, du régiment de volontaires de Madrid, aussi dragons, et de trois régiments d'infanterie.

Cette ville est le siege des conseils du roi, du conseil suprême de Castille, du tribunal des alcades de Corte, de plusieurs autres tribunaux relatifs à diverses branches de l'administration, au commerce, aux finances, aux mines, aux courriers, postes et chemins, du tribunal du protomédicat, etc. Elle a, pour l'administration de la justice, un corrégidor d'épée, deux lieutenants de corrégidor et huit alcades de Corte; elle a un intendant particulier, un certain nombre de régidors, qui administrent la municipalité, un auditeur

(1) Il secourut, en 1794, dix mille personnes, et y employa 2,532,720 réaux, ou 633,180 livres tournois.

(2) Elle dépensa, en 1794, 57,400 réaux, ou 14,350 livres tournois.

(3) Ses dépenses furent, en 1794, de 574,166 réaux, ou 143,541 livres 10 sols tournois.

de

de guerre et un hôtel des monnoies. La police y est exercée par les alcades de Barrio pour les affaires sommaires et peu importantes, par les alcades de Corte, chacun dans son quartier, pour les objets de plus grande importance, et par un surintendant de police pour les affaires générales : celui-ci ne rendoit compte qu'au roi ; on l'a mis, en 1792, sous la jurisdiction du conseil de Castille.

Instruction publique. L'instruction des jeunes-gens étoit entre les mains des Jésuites; elle déchut beaucoup après l'expulsion de ces Religieux; Charles III la rétablit, en 1770, d'une maniere brillante. Elle est confiée à des prêtres séculiers, qui occupent une des maisons des Jésuites sous le nom de College de St. Isidore. Il y a seize maîtres et professeurs, trois pour la langue latine, trois pour les langues grecque, arabe et hébraïque, un pour la rhétorique, un pour la poésie, un pour l'histoire littéraire, un pour la logique, un pour la physique expérimentale, un pour la philosophie morale, deux pour les mathématiques, un pour le droit naturel et pour le droit des gens, et un pour la discipline ecclésiastique, avec une bibliotheque dirigée par deux bibliothécaires.

Madrid a encore un séminaire ou college pour la jeune noblesse; on y éleve cent dix-huit jeunes-gens; ils y sont divisés en sept salles, dont une est la salle française; il y a vingt-un maîtres, qui enseignent les langues latine, française, anglaise, grecque, les langues orientales, l'histoire, la géographie, la rhétorique, la poésie, la philosophie, la physique expérimentale, les mathématiques, l'art militaire, la confection des plans, le droit naturel et celui des gens.

Philippe IV y avoit établi, en 1625, une chaire de politique, qui n'eut point d'effet. Charles III y a établi un jardin de botanique, où l'on enseigne les éléments de cette science, un cours de chimie, qui étoit encore dans son enfance en 1791, un college de chirurgie, avec huit professeurs, un dissecteur d'anatomie et une bibliotheque publique, une école

de médecine pratique, et une école d'ingénieurs cosmographes; ces deux dernieres ont été établies en 1795 et 1796.

Plusieurs maisons y sont destinées à l'éducation des jeunes filles. On les reçoit dans le college de Monterey, dans celui de San Antonio de los Portugueses et aux Salesas, où l'on prétend que l'éducation est la meilleure; celui de Notre-Dame de Lorette est destiné à des orphelines, et ceux de Sainte-Elisabeth et de Leganez à des orphelines d'une naissance distinguée.

Il y a encore le college du roi, où l'on éleve des enfants musiciens de la chapelle du roi, et une école d'horlogerie sous la direction des frères Charost; celle-ci répond mal aux vues du fondateur.

Académies. Les académies sont assez multipliées à *Madrid.* Il y en a une pour le latin, qui n'est proprement qu'une école, quatre de jurisprudence, une de médecine, qui ne fait rien ou très-peu de chose, une académie d'histoire, une académie espagnole, l'académie de San Fernando et une société économique. Les quatre dernieres sont les seules dont les travaux sont de quelque considération.

La société économique, établie en 1775, s'occupe des moyens d'exciter l'industrie, l'agriculture et les arts; une compagnie de dames lui est associée pour concourir à ses travaux.

L'académie espagnole, fondée en 1714 par Philippe V à l'instar de l'académie française, a pour but l'élégance, la pureté et la perfection de la langue espagnole, ainsi que l'orthographe et la grammaire de cette langue; elle a publié déjà un dictionnaire de la langue espagnole.

L'académie d'histoire, fondée en 1735 par le même prince, a pour objet la recherche des points les plus difficiles et les plus obscurs de l'histoire d'Espagne relativement à la géographie et à la chronologie. Elle a une bibliotheque et de belles collections de médailles, de manuscrits, de pierres, d'écus d'ar-

moiries, de plans géographiques. Sa collection de chartes est la plus importante et la plus précieuse; elle réunit la plus grande partie des titres, diplômes, chartes et autres documents donnés, depuis les temps les plus reculés, aux villes, aux villages, aux communautés, aux églises, aux chapitres et aux monasteres d'Espagne; ils sont rassemblés par ordre chronologique.

L'académie de peinture, de sculpture et d'architecture, sous le titre de San Fernando, reconnoît encore Philippe V pour son fondateur. Elle donne des leçons dans chacune de ces trois parties; elle distribue, tous les trois ans, des prix, peut-être trop modiques, aux jeunes éleves qui ont donné les meilleurs morceaux de peinture et de sculpture et les meilleurs plans d'architecture. Elle a une collection belle et nombreuse de tableaux, de peintures, de plans, de dessins, de gravures, de statues et d'autre pieces de sculptures. Elle entretient un certain nombre d'éleves à Rome.

Bibliotheque. L'établissement de la bibliotheque du roi ne remonte qu'à l'an 1712. Elle ne fut composée d'abord que des livres, des médailles et des antiquités qui se trouvoient dans le palais du roi : le nombre n'en étoit point considérable; elle s'est accrue insensiblement. On y comptoit déjà, il y a vingt ans, plus de cent mille volumes imprimés, un grand nombre de manuscrits, beaucoup de médailles modernes, surtout une belle collection de médailles du haut et du bas-empire, grecques, romaines, gothiques, de rois, de villes et de colonies. Elle a été enrichie depuis peu de temps de la superbe bibliotheque du cardinal Arquinto, que le roi a fait acheter à Rome. Elle est ouverte toute l'année au public, hormis les jours de fêtes. Cette bibliotheque a été longtemps sous la direction d'un homme vraiment respectable, dont le nom seul fait l'éloge, de *don François Perez de Bayer;* ce digne ecclésiastique, que la mort a enlevé aux sciences, étoit aussi distingué par son affabilité et par les

encouragements qu'il ne cessa de solliciter pour les progrès des lettres, que par ses vertus politiques et chrétiennes; il s'est fait connoître par une érudition profonde, surtout par des connoissances très-étendues dans les langues orientales et dans la science héraldique.

Cabinet d'histoire naturelle. Le cabinet d'histoire naturelle a une origine plus moderne; il ne fut établi que sous le regne de Charles III; il ne comprit d'abord que les pieces peu nombreuses que le roi possédoit déjà, et surtout la collection précieuse qu'un simple particulier, don Pierre-François d'Avila, avoit rassemblée pendant son séjour à Paris, et qu'il offrit au roi. Il a pris en peu de temps un accroissement considérable; il renferme des collections précieuses dans tous les genres; il est enrichi des productions des quatre parties du monde; celles de l'Amérique espagnole en font une des principales richesses; celles du continent de l'Espagne y occupent une place aussi curieuse qu'intéressante; il est devenu un objet digne de la curiosité et de l'admiration des connoisseurs. Il est ouvert au public deux fois toutes les semaines, le matin et le soir; c'est aux soins de *don Eugene Izquierdo*, qui en a été longtemps le directeur, que ce cabinet doit le degré de perfection et de beauté qu'il possede.

Edifices curieux. On ne doit point chercher des antiquités à *Madrid;* cette ville n'étoit point connue dans les temps reculés; mais quelques-uns de ses édifices méritent de fixer l'attention. Les églises n'y présentent point en général ce luxe de peintures et d'architecture qu'elles ont dans une grande partie de l'Espagne; il y en a même peu qui aient quelque chose de remarquable; quelques-unes contiennent cependant des monuments intéressants des beaux-arts.

L'église de St.-Jérôme a un portail orné de quelques sculptures gothiques; elle a une nef, grande, de belle construction, dans le genre gothique, mais défigurée par le

chœur, qui, étant placé au-dessus de la porte d'entrée, l'écrase et l'obscurcit. Quelques-unes de ses chapelles ont des peintures assez bonnes; celle de St.-Jean est la seule qui soit riche en ornements; elle est d'architecture dorique, et enrichie de marbres de diverses couleurs. Cette église renferme plusieurs mausolées en marbre qui méritent d'être vus; on distingue surtout celui de Torelo Castiglioglio dans la chapelle de Sainte-Marthe, et celui du comte de Kevenuller dans le cloître; ils sont remarquables par la richesse des marbres, par la délicatesse du travail et par la beauté de l'exécution.

L'église de St.-Isidore a une belle façade; elle est formée de trois demi-colonnes d'ordre composite et de deux pilastres, du même ordre, rejetés en arriere; ils supportent une corniche, sur laquelle regne une balustrade; une tour qui n'est point finie s'éleve de chaque côté sur le corps des pilastres; trois grandes portes s'ouvrent dans le milieu; la statue de St.-Isidore est au-dessus. L'église est grande, belle, à une seule nef, bien proportionnée, d'architecture composite, ornée de pilastres, entre lesquels on a placé des statues de saints; sa croisée est surmontée d'un dôme, beau, grand, élevé, bien coupé, mais couvert de peintures à fresque très-médiocres, et trop chargé de dorures. Le sanctuaire est orné de pilastres; il a un entablement d'ordre corinthien; la voûte en est ornée avec goût. Le maître-autel, qui est en bois, a un grand et beau tableau de la Sainte-Trinité, d'Antoine Raphaël Mengs. Quelques-unes des chapelles ont de bonnes peintures, ainsi que les cloîtres et l'escalier; il y a une vie de S. François-Xavier, de Paul de Mateis, dans le cloître inférieur, quelques tableaux de saints hermites, de *Simon de Vos*, dans le cloître supérieur, un St. François-Xavier baptisant des Indiens, de Corneille Scut, sur l'escalier.

L'église des Mercenaires-Chaussés est une des plus gran-

des de Madrid ; elle est faite en forme de croix latine ; elle a un dôme peint à fresque par Michel Colonna. On y trouve beaucoup de peintures, ainsi que dans la sacristie et dans les cloîtres du couvent, parmi lesquelles il y en a peu de bonnes. La statue de St. Raimond, qui est dans une chapelle, est faite avec goût et avec délicatesse : elle est de Grégoire Hernandez. La croisée renferme un beau mausolée, de différents marbres, avec deux statues à genoux : c'est celui de *Fernand Cortez*, marquis del Valle, petit-fils du conquérant de la Nouvelle-Espagne, et de *Mencia de la Cerda*, son épouse.

L'église paroissiale de St.-André n'a de remarquable que la chapelle de St.-Isidore ; elle est entourée d'un soubassement de marbres, et divisée en deux parties ; la premiere est carrée et ornée de pilastres recouverts de stuc, qui s'élevent sur ce soubassement ; la derniere est octogone ; elle est ornée de douze colonnes de marbre noir à chapiteaux dorés de l'ordre corinthien, qui sont portées sur des piédestaux du même marbre ; elle est surmontée d'une coupole très-décorée, mais dont les ornements sont de mauvais goût. L'autel, qui est de différents marbres, est dans le milieu ; il est à quatre faces, chacune avec un arc soutenu par des colonnes d'ordre composite, appuyées sur des pilastres. Cette chapelle a beaucoup de peintures ; mais quatre tableaux méritent seuls de fixer l'attention ; ils sont dans la premiere piece et représentent des traits de la vie de St. Isidore ; deux sont de François Ricci, et deux de Jean Carreno. Les ornements en stuc y sont multipliés ; mais ils sont de mauvais goût, et leur ensemble fait une confusion ; la chapelle seroit plus belle, si on les supprimoit.

La Capilla del Obispo contient le mausolée de *Gutierrez de Vargas y Carvajal*, évêque de Plasencia, mort en 1556 ; il est remarquable par la variété et l'immensité du travail et par la richesse de la matière. On y a employé les marbres les plus beaux et les plus recherchés. Il est placé dans une grande

niche lambrissée et ornée de fleurons. Un modillon de chaque côté, rempli d'ornements de caprice, avec un chœur de jeunes-gens en surplis, jouant de divers instruments, supporte une femme en attitude de douleur, avec un bras appuyé sur une table. Deux piédestaux placés sur chaque modillon, portent, l'un une petite figure inclinée, l'autre une colonne de l'ordre ionique; une autre colonne du même ordre, mais plus petite, y est soutenue par un groupe d'enfants. Un second corps, orné de deux colonnes pareilles, est rempli par une petite figure d'un *Ecce homo*. Une estrade de trois marches, couverte d'un tapis travaillé avec délicatesse, occupe le milieu; elle supporte un coussin, sur lequel la statue de l'évêque, revêtue d'habits pontificaux, est à genoux, en attitude d'oraison, devant une petite table soutenue par trois colonnes et un pilier dans le milieu, et ayant une petite statue à chaque face. Derriere la statue du prélat sont celles de son aumônier et de deux ecclésiastiques en surplis, portant la mître et la crosse. Dans le fond, on voit un bas-relief de J.-C. priant dans le jardin des Olives. Le reste du mausolée est rempli de figures d'anges et d'enfants et de beaucoup d'ornements de caprice.

Deux autres mausolées occupent les deux côtés du sanctuaire; ce sont ceux du pere et de la mere du même prélat: ils ont des ornements analogues aux précédents, mais moins multipliés.

L'église de l'Incarnation, de religieuses augustines déchaussées, est de l'ordre ionique, et une des plus belles de Madrid. Son maître-autel est d'une grande magnificence; on y a employé diverses especes de beaux marbres, celui de Tortosa, le jaune de Cuenca, le vert de Grenade, les jaspes de Lanjuron, de Naqueta, d'Espeja et de Malaga. Il y a quatre grandes colonnes corinthiennes, appuyées sur un pareil nombre de pilastres, entre lesquelles est un tableau de l'Annonciation, de Vincent Carducho; deux anges forment l'attique.

Le tabernacle a la forme d'un petit temple carré, terminé par une coupole; il est orné de six petites colonnes corinthiennes, auxquelles répondent six petits anges, placés sur la corniche; deux docteurs de l'église sont assis sur les côtés; les ornements en sculpture, les bases des colonnes, leurs chapiteaux sont de bronze doré d'or moulu.

L'église des Prémontrés est précédée d'un portique demi-circulaire en saillie, avec trois portes; celle du milieu est accostée de quatre colonnes ioniques; un second corps s'élève au-dessus de ce portique; il est surmonté par une statue de St. Norbert; cette façade est accostée de deux tours, une de chaque côté; elles sont ornées de colonnes corinthiennes dans la partie où sont les cloches.

L'église del Salvador n'a de remarquable qu'un superbe autel, placé dans la croisée du côté de l'évangile; il est d'une très-bonne architecture; il a quatre colonnes de beau marbre vert, d'ordre composite, entre lesquelles un beau bas-relief présente un S. François Regis porté sur un groupe de nuages soutenu par des anges.

L'église de S. Martin ne renferme rien autre, qui mérite de fixer l'attention, qu'un très-beau tabernacle d'argent, du poids de 139 marcs, destiné à placer le S. Sacrement. Il est divisé en trois corps, l'un sur l'autre, tous hexagones, chacun orné de douze colonnes accouplées de deux en deux. Celles du premier corps sont de l'ordre corinthien, et leurs piédestaux sont couverts de bas-reliefs sur des sujets de l'ancien et du nouveau testament; six niches, placées sur l'imposte, y contiennent des figures allégoriques à six sacrements, qui, réunis à celui de l'Eucharistie auquel le tabernacle est destiné, font le nombre de sept; deux figures de saints sont à genoux à côté du S. Sacrement; la frise est couverte d'ornements de grotesque et de caprice, et la corniche supporte des figures d'anges, de deux en deux, avec des instruments de musique. Le second corps est fait à peu près de même que le premier;

ses colonnes sont d'ordre composite; les figures des niches au-dessus de l'imposte représentent des vertus; celle de Saint-Martin à cheval est placée au-dedans. Le troisieme corps ne differe des précédents, qu'en ce qu'il est moins grand, que sa corniche supporte des obélisques et qu'il renferme la statue de S. Benoît. Le tout est surmonté par une lanterne hexagone, qui se termine en coupole.

Le couvent des Carmes Déchaussés et *l'église de S. Pascal* sont riches l'un et l'autre en peintures excellentes de bons maîtres.

L'église des Descalzas Reales, de religieuses franciscaines, a un maître-autel, qui est un des plus beaux de Madrid; il a trois corps d'architecture; le premier est de quatre colonnes ioniques, portées sur des piédestaux qui sont ornés de figures des apôtres en bas-relief; il a une Assomption dans le milieu; le second est de quatre colonnes d'ordre composite, entre lesquelles sont placés un crucifix dans le milieu, une sainte Vierge et un S. Jean sur les côtés; le troisieme forme une niche, avec un frontispice, et une Résurrection dans le milieu.

Cette église fut le lieu de la sépulture de Jeanne d'Autriche, fille de Charles Ier, veuve de Jean de Portugal, prince du Brésil, et mere du roi Sébastien, fondatrice du couvent. Son mausolée est dans une chapelle au côté gauche du maître-autel; il est de marbre, et décoré avec beaucoup de goût; la statue de la princesse y est à genoux sur un piédestal; la chapelle où il se trouve est ornée de marbres et de pilastres ioniques.

L'église de la Visitation, appelée communément *las Salesas*, est moderne; elle a été bâtie pendant le regne de Ferdinand VI, qui, avec la reine Barbe, son épouse, a été le fondateur de cette maison.

La façade de cette église est formée par des pilastres d'ordre

composite, et décorée par beaucoup d'ornements en bas-relief; elle est précédée par un parvis, en forme de portique, fermé par une grille de fer.

L'église est grande et ornée de pilastres corinthiens. Elle a un dôme, décoré par des pilastres doriques accouplés, et dont la voûte est peinte à fresque. Le maître-autel a six belles colonnes de marbre vert de Grenade, chacune d'une seule piece, de quatorze pieds sept pouces huit lignes de hauteur, avec des chapiteaux de bronze doré, d'ordre corinthien; ce corps est surmonté d'un attique, rempli par un bas-relief en marbre, de S. François de Sales, en médaillon, et accosté de deux statues allégoriques de la Charité et de la Foi; cet autel seroit beau, si l'on avoit mieux disposé et rapporté les couleurs des marbres. Les autres autels sont tous ornés de colonnes corinthiennes du même marbre, mais plus petites, appuyées sur des pilastres de marbre jaune et violet, avec des chapiteaux dorés. Cette église et sa sacristie renferment plusieurs bons tableaux.

On y voit les mausolées des fondateurs, chacun avec une inscription; celui de la reine Barbe est dans le chœur, celui de Ferdinand VI dans la croisée. Le premier est orné d'enfants et de médaillons. Le dernier est dans une grande niche, dont la clef est formée par les armes d'Espagne, qui sont soutenues par un enfant et par une renommée. Il consiste en un tombeau, porté par deux lions de bronze au-dessus d'un piédestal, posé sur un socle; les deux statues allégoriques de la Justice et de l'Abondance sont sur les côtés; le tombeau est orné de bas-reliefs, qui représentent les trois arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, réunis sous la protection de ce prince; il est en partie couvert d'un drap, dont un enfant souleve une extrémité, tandis qu'un autre enfant tient une épée à la main; sur le fond, derriere le tombeau, s'eleve une espece de pyramide, avec la figure du Temps, qui, d'une main,

soutient, et, de l'autre, indique le médaillon de Ferdinand.

Cette église a beaucoup d'approbateurs et beaucoup de critiques. Les uns la louent comme une merveille; les autres prétendent qu'elle n'est imposante que par sa masse, et que le bon goût n'y a point présidé à la distribution des ornements. La dépense en fut immense, et le but de l'établissement n'obtint point une approbation générale; aussi dit-on en Espagne, en faisant allusion à l'immensité de l'édifice, à la dépense énorme qu'il a occasionné et au nom de la reine *Barbe*, qu'on prononce *Barbara* en espagnol, *Barbara reyna, Barbara obra, Barbaro gasto*, c'est-à-dire, *reine* (Barbe) *barbare, ouvrage barbare, dépense barbare.*

Le *Saladero* est un grand édifice destiné à la salaison des cochons; on y a rassemblé tout ce qui est nécessaire pour cette opération. La façade en est simple, mais grande et belle; elle orne l'entrée de Madrid par la porte de sainte Barbe, près de laquelle cet édifice est situé.

Le *quartier des Gardes-du-Corps* est le plus grand édifice de Madrid; il fut construit en 1720; il est près des portes de San Bernardino et du Comte-Duc, et à peu de distance de la place de los Afligidos. C'est un carré long, dont la façade et le portail sont au levant, ayant un commencement de tour à chaque extrémité; cette façade est chargée d'ornements de mauvais goût, qui la déparent. L'intérieur contient le logement pour les gardes-du-corps, trois grandes cours, et des écuries pour six ou sept cents chevaux.

La *porte des Récolets*, construite sous le regne de Ferdinand VI, consiste en un grand arc, orné, des deux côtés, de quatre colonnes doriques, accouplées de deux en deux; il est surmonté par un attique triangulaire, où sont les armes d'Espagne, avec des trophées, et, sur les côtés, des figures à demi-couchées; deux petites portes carrées s'ouvrent,

une de chaque côté; elles sont chargées d'inscriptions et surmontées d'une balustrade.

La *porte de Saint-Vincent* est derriere le palais et conduit à la belle promenade qui est sur le bord du Manzanarez; elle fut construite en 1757. C'est une grande porte en arc, ornée, en dehors, de deux colonnes doriques, et, en dedans, de deux pilastres du même ordre; elle est surmontée d'une corniche, sur laquelle s'éleve un attique triangulaire, qui se termine en un trophée d'armes; elle est accostée de deux autres portes carrées et plus basses, couronnées aussi par des trophées. Cette porte est d'une bonne architecture, et ses ornements sont distribués avec goût.

La *porte d'Alcala* est de construction moderne. Elle a cinq portes, trois dans le milieu, formées par trois arcs beaux et élevés, et deux petites, carrées, une de chaque côté. Elle est ornée, par dehors, de six colonnes ioniques, dont quatre sont accostées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu, et deux sont isolées et accolées, une de chaque côté, à chacun des arcs collatéraux; leurs chapiteaux sont semblables à ceux que Michel Ange imagina pour le Capitole de Rome; un attique s'éleve dans le milieu au-dessus de la corniche; il supporte les armes d'Espagne, qui sont soutenues par une Renommée et accostées de trophées. La décoration est la même par dedans, à la différence que des pilastres y sont substitués aux colonnes, au nombre de quatre seulement; les ornements y sont aussi moins multipliés; les dessus des portes sont ornés de cornes d'abondance, et les clefs des arcs de têtes de lions. La masse entiere de cette porte, sans y comprendre les armes, a soixante pieds quatre pouces d'élévation, et chacun des arcs quatorze pieds sept pouces d'ouverture sur vingt-neuf pieds deux pouces de hauteur; elle est toute de pierres de taille. Vue isolée, elle est belle; elle présente l'idée d'un arc de triomphe, qui réunit la magnificence à la noblesse

et à la majesté; mais vue avec l'ensemble de la rue d'Alcala, à laquelle elle conduit, elle présente une irrégularité choquante, formant une ligne oblique avec cette rue.

La *Douane* est un édifice moderne, construit, en 1769, dans la rue d'Alcala. Il est d'un carré fort long en profondeur, entouré de maisons, et ne présentant qu'une façade étroite. Son premier corps est percé par cinq portes, trois grandes en arc, et deux petites, qui sont carrées; les trois premieres soutiennent des balcons portés sur des modillons qui se terminent en des têtes de satyres et des cariatides, et ornés de balustrades de pierres de taille. Le corps supérieur a quatre rangs de fenêtres; celles du premier étage sont surmontées par des attiques alternativement triangulaires et demi-circulaires; celle du milieu est couronnée par l'écu des armes du roi, soutenu par deux Renommées en marbre.

L'*Académie de San Fernando* et le *Cabinet d'Histoire naturelle* sont réunis dans le même édifice, qui est contigu à celui de la Douane. C'est une ancienne maison, à la façade de laquelle on a donné une forme moderne et simple. La porte est ornée de deux colonnes doriques cannelées, qui portent un balcon.

La *Casa de Correos* ou *Hôtel des Postes* est construite depuis très-peu de temps à la Puerta del Sol. C'est un grand édifice carré, absolument isolé, d'une très-belle construction et d'un ensemble noble; il a une grande cour entourée d'un portique soutenu par des colonnes. Le sol en est très-élevé au-dessus de la rue; dès son entrée, on doit monter un grand nombre de marches pour parvenir jusqu'à la cour, ce qui fait une irrégularité choquante; mais il a fallu se conformer à l'inégalité du terrain.

La *Carcel de Corte* ou *prison de la Cour*, située dans la rue d'Atocha près de la plaza Mayor, fut construite en 1634, sous le regne de Philippe IV. Elle est d'une beauté peu com-

mune pour une prison ; malgré les grilles dont les fenêtres sont armées, on doute encore de l'usage auquel elle est destinée. Le corps de l'édifice, qui n'a qu'un seul étage, est percé de deux rangs de fenêtres; il est surmonté d'une mansarde et soutenu, de chaque côté, par une petite tour beaucoup plus élevée; la mansarde s'ouvre par trois fenêtres, l'une sur l'autre, et se termine par une aiguille, qui supporte un globe et une fleche en croix. Elle a un beau portail, d'ordre dorique, à deux corps d'architecture, chacun avec six colonnes, dont quatre sont accouplées de deux en deux; le corps inférieur s'ouvre par trois portes; le corps supérieur supporte deux statues à ses deux extrémités; il est surmonté par un troisieme corps, qui est rempli par les armes du roi, avec une statue d'un angé dans sa partie la plus élevée, et deux statues à ses deux angles; celles-ci, avec celles du second corps, représentent les quatre Vertus cardinales. Cet édifice est simple, mais d'une architecture belle et noble. L'intérieur et les toits en furent réduits en cendres par un incendie violent le 4 octobre 1791; la façade souffrit beaucoup; on a réparé ces dommages.

La *Casa de Ayuntamiento* ou *Hôtel-de-Ville* est sur la place du même nom. C'est un édifice d'un carré long, terminé, à ses quatre angles, par quatre tours d'une assez bonne architecture; sa cour principale est ornée de pilastres; son escalier est beau; sa chapelle contient beaucoup de bonnes peintures d'Antoine Palomino. On y garde un grand tabernacle d'argent, qui sert à porter le S. Sacrement à la procession de la Fête-Dieu; il a deux corps; le premier a huit colonnes corinthiennes, accouplées de deux en deux à chacun des quatre angles, portées sur leurs piédestaux, avec des ornements très-délicats à leurs deux extrémités; elles soutiennent des arcs, qui, en se réunissant, vont former une voûte couverte des mêmes ornements; quatre anges sont au-dessus, un à chaque face; une corniche se prolonge sur les quatre

côtés; elle supporte les quatre docteurs de l'église, placés, un au milieu de chaque face, avec des anges et des petits vases sur les côtés, en bas-relief. Le second corps forme une espece de petit temple rond, orné de huit colonnes accouplées de deux en deux, avec une corniche qui supporte quatre figures d'enfants; une Ascension de J. C. est placée dans le milieu; il est surmonté d'un globe formé par des cercles célestes, sur lequel est une croix. On place un second tabernacle plus petit sous la voûte du premier corps; celui-ci a aussi deux corps, chacun de huit colonnes accouplées, d'ordre composite au premier, et torses au second; le premier est orné de beaucoup de bas-reliefs, et quatre anges à genoux, adorant le S. Sacrement, sont placés aux quatre angles sur des piédestaux; le second a la forme d'un petit temple rond, au milieu duquel est une Résurrection.

Le *palacio de los Consejos* ou *palais des Conseils*, est une maison particuliere, qu'on a convertie en siege des tribunaux suprêmes. C'est un édifice d'une exécution superbe, orné avec goût et avec élégance, peut-être le plus beau de Madrid. Il a le rez-de-chaussée et deux étages sur la face principale au nord, et deux étages de plus à la face du midi. La facade principale présente un corps d'édifice vaste et symétrique, dont les deux extrémités forment deux especes de pavillons en saillie, qui ne sont pas plus élevés que le corps principal; elle a douze fenêtres et deux grandes portes au rez-de-chaussée, quatorze fenêtres au premier étage, et dix au second; celles-ci sont plus petites et carrées; elles sont couronnées par des especes d'attiques triangulaires au rez-de-chaussée, et demi-circulaires au premier étage; celles qui sont placées sur les deux portes, sont décorées, chacune, par deux colonnes ioniques, et ornées des écus des armes des propriétaires; les deux portes sont accostées, chacune, de deux colonnes doriques. La façade du midi, également terminée à ses deux extrémités par deux pavillons pareils, a

cinq rangs de fenêtres, quinze petites au rez-de-chaussée, sept grandes à chacun des premier, second et troisieme étages, et quinze petites au quatrieme. Cet édifice joint, à une parfaite régularité, une uniformité agréable, et en même temps noble et majestueuse.

La *Armeria real* ou *Magasin d'armes du roi* n'est point un bâtiment remarquable par sa beauté; il est très-simple, sans ornements, quoique d'une étendue considérable; mais il renferme une collection précieuse d'armures des différents siecles. On y voit celles de la reine Isabelle pendant le siege de Grenade, celle du Maure Chico, dernier roi de Grenade, celle de Charles I à son expédition de Tunis, plusieurs autres de différents temps, celle dont Louis XIV fit présent à Philippe V, plusieurs cottes de maille. On y montre un grand nombre d'écus et de boucliers; il y en a un, entr'autres, sur lequel quelques-unes des provinces des Indes espagnoles sont représentées en bas-relief; un autre représente la conquête de la Nouvelle Espagne, avec un Hercule qui arrache les colonnes, un Neptune, diverses autres figures; sa bordure est ornée d'enfants et de festons; un troisieme représente une bataille, et, sur la bordure, des médailles de Pompée, de Camille, d'Arthémise, des fruits formant des festons, et le mot *Carthagena;* un quatrieme a encore une bataille dans le milieu, et, en même temps, des animaux sur les côtés, et des trophées de guerre sur la bordure; un cinquieme est rempli par quatre sujets pris de la fable, entr'autres par la victoire d'Hercule sur les Centaures; un sixieme est orné du collier de la Toison-d'Or et de vingt-sept médailles, remplies de figures allégoriques, une dans le milieu et vingt-six autour; un septieme, dont le pape Pie V fit présent à don Juan d'Autriche, a un Christ d'argent dans le milieu; les ornements de presque tous ces boucliers sont en gravure et en ciselure. On trouve encore ici beaucoup de freins, d'étriers, d'éperons, de massues et d'autres objets, beaucoup

de

de queues de cheval prises sur les Turcs, d'étendards, de lances, de fleches, de hallebardes, beaucoup de fusils, de pistolets et d'autres armes à feu, anciennes et modernes, et un grand nombre d'épées antiques; parmi celles-ci, on fait remarquer celles qu'on prétend avoir appartenu à Pélage, au Cid, à Bernard del Carpio, à Roland, à François I, au duc de Weimar, au fameux Garcias de Paredes, etc.; quelques-unes sont couvertes de caracteres gothiques, arabes, allemands, etc.; quelques autres ont des poignées et des fourreaux enrichis d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses; plusieurs sont ornées de sculptures, de gravures, de ciselures. Il paroît que, parmi ces armes, il y en a peu qui soient plus anciennes que le quatorzieme siecle.

Le *Palais du roi* paroît avoir été toujours situé dans l'endroit où il est aujourd'hui. Il est isolé, sur une éminence, à une des extrémités de Madrid, dominant au loin sur des campagnes arrosées par le Manzanarez.

On rapporte sa premiere fondation au roi Alfonse VI de Léon et Ier. de Castille, vers la fin du onzieme siecle; il fut réparé après avoir été saccagé en 1109 par les Maures; il fut renversé par un tremblement de terre sous Pierre-le-Cruel, et rebâti par Henri II son successeur; il fut perfectionné par Henri IV, qui y fit de longs séjours; il fut agrandi et décoré en 1537 par Charles I, ensuite par Philippe II, par Philippe III et par Philippe IV; il devint la proie des flammes, et fut réduit en cendres en 1734; il fut rebâti par Philippe V. Sa construction commença en 1737 sous le regne de ce prince, et fut terminée sous celui de Ferdinand VI.

C'est un carré à quatre faces égales d'environ 404 pieds de lignes horizontales et 86 d'élévation depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la corniche, avec des saillies formant pavillon aux quatre angles, et une au milieu de la façade, où est la chapelle.

Depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'imposte du corps prin-

cipal, il est construit en pierres de taille, simple, et sans autres ornements que les moulures et les bordures des fenêtres, qui font saillie et qui sont d'une pierre blanche. Un grand corps s'éleve au-dessus; il approche beaucoup de l'ordre dorique en quelques-unes de ses parties, quoique son ensemble ne soit proprement d'aucun ordre; la corniche est soutenue par des demi-colonnes et des pilastres. Chacune des saillies des angles est ornée de six colonnes, dont quatre sont accouplées de deux en deux; il y en a quatre à la saillie du milieu; cinq pilastres de chaque côté séparent cette saillie de celle des angles: la façade du nord a six colonnes à chacune des saillies des angles, huit à celle du milieu et quatre pilastres de chaque côté dans l'espace intermédiaire, les chapiteaux des colonnes sont ioniques, et ceux des pilastres, doriques; leurs piédestaux s'élevent jusqu'à la hauteur des balcons.

Les deux faces du levant et du couchant n'ont point de portes, celle du nord en a une; celle du midi, qui est la principale, en a cinq, trois grandes dans le milieu, et deux petites un peu éloignées, une de chaque côté; les trois premieres sont ornées de quatre colonnes chacune.

Le premier corps est ouvert, sur chaque face, par vingt-une grandes fenêtres ou portes et par un pareil nombre de petites au-dessus. Le second corps a trois rangs de fenêtres, le premier de vingt-une, qui sont grandes, le second de dix-huit, qui sont petites, le troisieme de vingt-une, qui sont moyennes, ce qui fait cinq rangs de fenêtres à chaque face au nombre de cent deux, et de quatre cent huit pour les quatre faces. Celles du premier étage sont ornées de jambages et de frontispices, alternativement triangulaires et demi-circulaires, et trois des façades ont trois balcons chacune.

La corniche qui termine ces façades supporte une balustrade de pierre, interrompue d'espace en espace par des piédestaux posés sur la ligne perpendiculaire des colonnes et des

pilastres; on y avoit placé une suite de statues des rois d'Espagne depuis Altaufe jusqu'à Ferdinand VI; on les a ôtées dans la suite; on leur a substitué de grands vases en forme d'urnes.

Les portes de la façade principale conduisent à un vestibule spacieux, d'où l'on passe sous un portique fort large, où est le grand escalier; ils sont soutenus l'un et l'autre par un nombre considérable de pilastres et surtout par des colonnes d'une masse énorme, peut-être beaucoup trop multipliées.

Une grande cour d'environ 120 pieds en carré occupe le milieu du palais; elle est entourée d'un large et beau portique, soutenu par des colonnes, et sur lequel regne une galerie ornée de colonnes ioniques: une balustrade de pierres de taille s'éleve au-dessus de la corniche.

On monte au palais par un grand et superbe escalier, qu'on trouve, à la gauche, sous le portique; les marches en sont de marbre mélangé de noir: il est garni d'une balustrade du même marbre. Le premier palier est orné de deux lions de marbre blanc, portés sur deux piédestaux. La caisse de cet escalier est décorée de colonnes d'un ordre composite d'imagination, dont les chapiteaux sont ornés de colliers de la toison d'or, de châteaux, pour les armes de Castille, et de lions, pour celles du royaume de Léon. Cet escalier conduit à la salle des gardes, dont la porte est accostée de deux colonnes, et surmontée d'un frontispice de marbre jaspé.

Ce palais est extrêmement solide par l'épaisseur de ses murailles, par la profondeur de ses fondements, par le volume de ses colonnes et par la solidité de ses voûtes. Tout y est voûté: on n'a employé aucun bois dans sa construction; on l'a mis ainsi à l'abri des incendies.

On s'étoit proposé d'y faire des jardins; mais ce projet est resté jusqu'ici sans exécution. Cet ornement embelliroit sin-

gulièrement cet édifice; il lui donneroit un air de gaieté qu'il n'a point.

Une description de l'intérieur de ce palais seroit extrêmement longue. Il suffit de dire qu'on y trouve des pieces très-belles, que les voûtes et les plafonds sont couverts de peintures allégoriques, exécutées par les meilleurs maîtres; elles sont de Corrado Giacuinto, de J.-B. et de Dominique Tiepolo, d'Antoine-Raphaël Mengs, de Philippe de Castro, de Louis, d'Antoine et d'Alexandre Velasquez, de François Bayeu, de Guillaume Lauglois et de Mariano Maëlla. Les appartements sont également remplis de tableaux des meilleurs maîtres, du Titien, de Rubens, du Tintoret, de Bassan, d'Orrente, de Labrador, de Castiglione, de Velasquez, de Ronquillo, de Murillo, de Rivera, de Luc Jordan, de van-Dyck, de Teniers, du Guide, de Wauwermans, de Mengs, de Paul Veronese, du Poussin, de Marati, du Correge, de Léonard de Vinci, de Durer, de Vanloo, etc. La collection est considérable; la description en seroit aussi longue et difficile, que l'examen en est agréable.

Quelques-uns de ces tableaux méritent cependant d'être indiqués particulièrement.

On doit distinguer, entr'autres, une Adoration des rois, par Rubens, et un Portement de croix par Raphaël; le premier est remarquable par la richesse et la beauté des draperies, surtout par l'air de noblesse et de dignité qui éclate dans l'ensemble et la personne d'un des trois rois; Rubens paroît y avoir développé toute la magie de son pinceau; le dernier est d'une expression qu'on ne peut décrire; elle est à la fois touchante et sublime; une résignation parfaite, une sérénité pure, une inquiétude pour ce qui l'environne, plus que pour lui-même, éclatent sur la figure du Sauveur du monde, qui paroît plus succomber sous le poids de sa douleur, que sous celui de sa croix. Ces deux tableaux valent seuls une riche collection.

On doit distinguer encore une Vénus bandant les yeux à l'Amour, par le Titien, une Apothéose d'Hercule, un des meilleurs ouvrages de Mengs, une Adoration des bergers par le même peintre.

Un chœur de nymphes dansant autour de la statue du dieu des jardins, par Poussin; les formes y sont belles, les tailles sveltes, les attitudes variées, gracieuses, expressives; tout y respire les feux, les plaisirs de la jeunesse et de l'amour; mais il faut jeter un voile sur la partie de ce tableau que le peintre lui-même a cru devoir envelopper d'une ombre.

Les tableaux du roi d'Espagne forment une collection superbe, et une des plus précieuses qui existent en Europe; elle contient une quantité prodigieuse de chefs-d'œuvre de l'Italie; ceux de l'école flamande y abondent également; ceux de l'école espagnole y sont encore plus multipliés; elle en contient beaucoup moins de l'école française.

On doit voir surtout, dans ce palais, la salle *de los Reynos*, où le roi donne ses audiences publiques aux ambassadeurs. Elles est ornée de glaces d'un volume étonnant, et de quelques sculptures, comme de têtes antiques et une petite statue équestre de Philippe II en bronze doré. Le stuc y est répandu avec profusion et avec art; on y voit des figures d'enfants qui soutiennent quatre médaillons sur les portes, des ornements qui entourent des médaillons dorés, où l'on a représenté les éléments, et, dans les angles, des statues allégoriques de fleuves. La corniche, au-dessous de la voûte, est couverte de peintures allégoriques à chacune des provinces du continent de l'Espagne et des Indes espagnoles; elles y sont représentées par leurs productions et par des personnages vêtus dans les costumes qui leur sont particuliers. La voûte est peinte aussi; on y voit un assemblage de figures fabuleuses et allégoriques à la puissance, à la grandeur et à la religion de la monarchie espagnole. Ces peintures sont bien exécutées:

La chapelle de ce palais est de forme elliptique; quatre arcs s'élevent sur les massifs qui forment les angles entre ellipse et ellipse; ils s'unissent par leurs triangles curvilignes, et soutiennent un attique, avec quatre grands clair-voirs, au-dessus duquel s'éleve un dôme, dont la hauteur excede de beaucoup l'élévation du palais. L'intérieur en est orné de colonnes d'un marbre mélangé de noir et de blanc, approchantes de l'ordre corinthien. Toutes les parties d'architecture qui s'élevent au-dessus de la corniche, sont couvertes d'ornements de stuc doré, parsemées de figures et de statues de stuc, imitant le marbre blanc. La voûte de l'église, celle du dôme et les quatre triangles curvilignes de ce dernier sont peints à fresque. Quelques chapelles et la sacristie renferment de bons tableaux. On y conserve un tabernacle, destiné à placer le S. Sacrement; il est fort riche et très-grand; il est d'or et d'argent, et enrichi de pierres précieuses. Cette Chapelle à son clergé particulier, composé du grand aumônier, d'un grand sacristain, d'un curé, qui est le curé du palais, d'un magistrat, de deux pénitenciers, de deux maîtres de cérémonies et de trente chapelains. Elle a aussi son tribunal ecclésiastique, composé d'un juge et d'un fiscal.

On conserve, dans ce palais, les joyaux et les meubles précieux de la couronne. Il seroit trop long de les décrire; il suffira d'indiquer les suivants : Un superbe trône, avec son dais, fait sous Philippe II; il est rouge, brodé en or, semé de perles et de pierres précieuses, avec de riches broderies en bosse dans le milieu et aux angles..... Une croix de cristal de roche, d'environ trois pieds dix pouces de hauteur... Une urne d'argent, couverte de bas-reliefs... Plusieurs pendules d'argent; il y en a une de dix pieds de haut, qui a trois corps d'architecture, avec beaucoup de petites statues et de bas-reliefs; mais elle a été exécutée avec peu de goût.... Un bas-relief d'argent, d'environ trois pieds neuf pouces de haut, représentant le Pape S. Léon qui empêche Attila de

détruire Rome; il fut le modele sur lequel Alfonse Algardi exécuta, en marbre, celui qui est à un des autels du Vatican... Quelques autres bas-reliefs d'argent.... Différents bijoux et objets précieux, comme une aiguiere d'argent chargée de bas-reliefs, quelques urnes de jaspe, deux petits bustes de S. Jean et de S. François en or, une écritoire, avec tous ses accessoires, de porphire, garni en or, une petite aiguiere d'agathe, avec des ornements en or... Un groupe antique de marbre, qui représente l'apothéose de l'empereur Claude; ce morceau seroit précieux, s'il n'étoit pas dégradé : il est mutilé dans quelques-unes de ses parties... Un grand nombre de sculptures en marbre et en bronze, comme tables, statues, bustes, têtes antiques, animaux, saints, mysteres de notre religion, etc.

Le *Buen-Retiro* est un autre palais des rois d'Espagne, situé sur une petite éminence à une extrémité de Madrid opposée à celle où est le palais qui vient d'être décrit. Il s'ouvre sur la promenade du Prado, et s'étend sur les campagnes qui avoisinent le chemin par où l'on arrive d'Alcala à Madrid. Philippe IV le fit construire à la sollicitation du comte-duc d'Olivares; on y a fait ensuite différentes additions, mais sans aucun égard à l'édifice principal, de sorte qu'on y aperçoit une confusion de bâtiments qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres.

Le palais forme un grand carré régulier, flanqué d'une tour à chacun de ses quatre angles. C'est un édifice très-ordinaire, très-simple et sans magnificence; il est confondu avec les autres édifices qu'on y a joints depuis sa construction; leur ensemble paroît un composé informe de pieces de rapport. Les appartements n'ont aucune magnificence, mais ils renferment des chefs-d'œuvre de peinture; on y trouve des tableaux de très-bons maîtres, de Zurbaran, de la Corte, d'Orrente, de Jordan, de Ricci, de Borgiani, de Rivera, du Titien, de Pierre et de Corneille Vos, de Rubens, de

Carreno, de Bassan, de Pierre de Cortone, de Jordaens, du Poussin. Quelques uns sont relatifs à des traits de l'histoire de l'Espagne; ils sont de Castillo, de Carducho, de Caxes, de Mayno, de Leonardo, de la Corte, de Pereda. Jordan surtout a déployé toute l'étendue de ses talents dans un superbe salon, dont les peintures sont relatives à l'établissement de l'ordre de la Toison-d'Or.

Ce palais est environné de jardins multipliés, très-beaux et très-agréables. Leur enceinte, quoique irréguliere, est immense; elle a depuis 170 toises jusqu'à 510 et 700 dans les différentes dimensions de sa longueur, et depuis 310 et 520 jusqu'à 594 dans sa profondeur.

Le principal de ces jardins est décoré par la statue équestre de Philippe II, exécutée en bronze; le cheval y est représenté galoppant; l'exécution en étoit très-difficile, les deux jambes de derriere devant supporter un poids énorme et le maintenir en équilibre. Elle est du poids de 18,000 livres, et élevée sur un piédestal de marbre; elle fut fondue à Florence en 1640 par Pierre Tacca; le travail, surtout celui du cheval, en est très-beau. Cette statue mériteroit d'être placée dans un lieu plus exposé à la vue du public. Le tour de ce jardin est orné de bustes de marbre, qui n'ont rien de remarquable. Il a, dans son milieu, une fontaine, dont la cuvette, faite en coquille, supporte un triton.

On trouve aussi quelques morceaux de sculpture dans les jardins voisins; ils sont d'une exécution médiocre; le seul buste de Charles Ier. mérite d'être distingué.

Le jardin de S. Paul, séparé des précédents, a, dans son milieu, une superbe fontaine à trois cuvettes; la premiere, qui est la plus grande, est à terre; un piédestal s'éleve du centre, et, au-dessus, une balustrade soutient la seconde; celle-ci supporte un groupe de trois enfants qui portent la troisieme, sur laquelle s'éleve une statue de Narcisse, exécutée en bronze et dans une belle attitude. Ce jardin a en-

core quelques bonnes statues, parmi lesquelles on distingue celle de Charles Ier. foulant aux pieds la Fureur enchaînée; elle est accompagnée de trophées militaires; elle est de bronze, et placée sur un piédestal de marbre : son exécution est belle. Vis-à-vis de ce groupe, on apperçoit une maison, dont la porte principale est ornée de colonnes de marbre mélangé et des deux statues, également belles, de Philippe II dans sa jeunesse, et de la reine de Hongrie, dona Marie, portées sur des piédestaux de marbre. L'intérieur de cette maison est remarquable par la beauté des peintures à fresque de la grande salle; elles sont de Miteli et de Colona; la voûte en est couverte; celles des murailles forment une perspective bien entendue et bien exécutée.

Des allées, garnies d'arbres, conduisent de ce jardin à l'édifice, où l'on a établi une manufacture de porcelaine, d'où une autre allée mene au jeu de mail; celui-ci est couvert par une longue suite d'arbres; il s'étend le long d'un canal, qui, par un angle droit, va se réunir à un grand réservoir en étang, d'un carré long, d'environ 500 pieds de longueur sur 270 de largeur; à l'extrémité de ce canal, on trouve un bois épais et agréable, planté d'ormeaux, de peupliers, de frênes, de chênes, d'amandiers et d'autres arbres.

Près du palais, du côté des jardins, est un enclos, appelé *de los Reynos ;* un portique de six colonnes, qui est au fond, renferme les deux statues de Philippe V et d'Isabelle d'Autriche, l'une et l'autre en marbre.

Les autres jardins sont ici très-multipliés; on y trouve des parterres, des jardins potagers, des vergers, des plantations variées, des allées couvertes, et une ménagerie destinée à renfermer divers animaux.

Le Buen-Retiro a une église qui lui sert de paroisse, sous le titre de *Nuestra Señora de las Angustias ;* elle est placée au milieu des jardins; elle a quelques bonnes peintures de

Luc Jordan; on doit examiner surtout un beau groupe de bronze, placé sur le maître-autel, représentant la sainte Vierge qui tient son fils mort sur ses genoux; ce groupe perd beaucoup à ne pas être vu de près; il est hors de la vue par sa trop grande élévation, et il reçoit, par derriere, un faux jour qui nuit à son développement.

Le Buen-Retiro est un lieu très-agréable; il le seroit encore plus, s'il ne manquoit d'eau; elle lui vient des hauteurs de Chamartin; mais la quantité en a diminué depuis quelques années: on y supplée par des puits à roue. On en a tiré cependant tout le parti que la nature du terrain et le manque d'eau peuvent permettre. Il est très-fréquenté dans la belle saison, surtout par la bonne compagnie; la promenade y devient d'autant plus agréable, qu'on s'y promene à pied, que les femmes ne peuvent y entrer en mantille, qu'on y voit par conséquent les dames dans une variété de costumes et d'ajustemens qui augmente la beauté de la promenade.

Promenades. Madrid a plusieurs promenades, la plupart très-belles, mais placées toutes au-dehors ou à l'extrémité de cette ville; il n'y en a aucune dans l'intérieur, et on a le désagrément d'aller les chercher un peu loin.

La promenade de *los Altos*, appelée de *Chambery* depuis le retour des troupes de la derniere guerre d'Italie, est située hors de la porte de sainte Barbe; elle commence à cette porte, et se prolonge vers le nord; elle étoit très-fréquentée sous la reine Marie-Barbe de Portugal, épouse de Ferdinand VI; il y va très-peu de monde aujourd'hui.

La Florida est au-dehors de la porte de S. Vincent, sur la rive droite du Manzanarez; elle a de superbes allées plantées de beaux arbres; elles s'étendent fort loin, et sont coupées par quelques grandes places circulaires, ornées de bancs de pierre et ombragées par des arbres touffus. Tout y est champêtre sur la droite; des campagnes diversement cultivées s'y offrent à la vue; leur inégalité les rend plus pittoresques; les

arbres qui les couvrent, plantés sans régularité, présentent une idée de désordre qui contraste agréablement avec l'uniformité de la promenade; quelques maisons éparses y paroissent de loin à des distances inégales; une maison petite et simple, mais agréablement décorée, s'apperçoit sur une éminence; elle domine sur un vaste enclos de parterres, de jardins et de vergers, au milieu desquels elle est située: elle appartient au duc d'Alba. A la gauche coule la petite riviere de Manzanarez; si son lit étoit couvert d'eau, le coup-d'œil en seroit délicieux; la vue, fixée un instant sur le cours imposant de la riviere, se porteroit ensuite avec plus d'agrément sur les plantations dont la rive opposée est couverte. Cette promenade est délicieuse; elle est assez fréquentée, surtout par la famille royale, et par la bonne société, dans les beaux jours de l'été.

Les Délices sont une autre promenade également agréable hors de la ville; elle fait comme la continuation de celle du *Prado*, dont il va être parlé, depuis la porte d'Atocha jusqu'au canal de Manzanarez; elle est ornée de belles allées plantées d'arbres; les unes sont destinées aux personnes qui se promenent à pied, les autres aux voitures.

Le *Prado* est la promenade la plus fréquentée et la seule qui soit dans la ville. C'est ici ce *Prado*, qui a été tant célébré par les Espagnols dans leurs romans et dans leurs comédies, qui fut si fertile en aventures et en événements; ce *Prado*, qui fut si souvent le théâtre des intrigues amoureuses et des complots politiques, des serments et des trahisons, des plaisirs et des meurtres. C'est à la fréquence et à la diversité de ces événements qu'il dut sa réputation, bien plus qu'à sa beauté. Son terrein étoit inégal, sans arbres, sans décorations, sans ornements; la proximité de la Cour, qui étoit alors au Buen-Retiro, y attiroit du monde; son inégalité favorisoit les rendez-vous; son étendue les déroboit à la vue des passants; son éloignement des lieux habités

facilitoit l'exécution des complots : il étoit devenu un lieu suspect, même dangereux. Charles III le fit aplanir ; il le fit planter d'arbres ; il le décora ; il pourvut à son arrosement ; il en fit une des plus belles promenades de l'Europe. Ce lieu, autrefois le centre de l'intrigue, est devenu le séjour de la tranquillité ; s'il fut le théâtre du carnage, il est aujourd'hui un lieu de plaisir ; il ne conserve, des usages auxquels il fut si souvent consacré, que celui de servir encore à des rendez-vous d'amour.

Il commence au couvent d'Atocha ; il passe devant la porte de ce nom ; il y fait un retour à angle droit ; il fait un autre retour moins sensible à une certaine distance ; il se prolonge jusqu'à la porte d'Alcala ; il s'étend jusqu'à celle des Recolets ; il forme, dans un espace très-considérable, l'enceinte d'une partie de la ville. Son étendue est de six mille cinq cent vingt-trois pieds, ou mille quatre-vingt-sept toises.

Une grande allée très-large et deux allées collatérales, plantées d'arbres hauts et touffus, le parcourent dans toute son étendue ; la premiere est destinée aux carrosses, la derniere aux personnes qui se promenent à pied ; dans certaines parties, de nouvelles plantations forment d'autres allées et d'autres promenades ; tantôt celles-ci touchent aux premieres ; tantôt elles en sont séparées par une large esplanade, où l'on se promene à découvert. Elles sont garnies de chaises, ornées de bancs de pierre, décorées, d'espace en espace, par de grandes et belles fontaines de marbre, agréables par leurs jets diversifiés, embellies par des statues et autres ornements en sculpture, et exécutées, pour la plupart, avec magnificence.

Cette promenade devient plus agréable par la vue du Buen-Retiro et du jardin de botanique qu'elle côtoye à la droite jusqu'à la porte d'Alcala. C'est une promenade superbe ; il ne lui manque que d'être embellie, sur la gauche, par de

belles maisons ou de beaux jardins, et d'avoir des spectacles, des cafés et quelques autres ornements.

Le concours y est quelquefois prodigieux; mais le spectacle en est uniforme et monotone. Dans le jour, les dames qui se promenent dans leurs carrosses, n'en descendent jamais et ne sortent point de l'allée principale. On n'y voit se promener à pied, que les femmes du troisieme et du quatrieme rang; celles-ci ne peuvent y être et n'y paroissent en effet, que vêtues de noir et la tête couverte d'une mantille, espece de grand voile noir ou blanc, qui se rejette par derriere. Il en résulte qu'on n'y voit point cette diversité de costumes, de vêtements, d'ajustements, dont la variété embellit les lieux publics chez les autres nations.

Manufactures. Madrid n'a absolument aucune manufacture dont il puisse lui résulter quelque avantage. Il y en a trois de chapeaux et une de papier peint; mais elles ne fournissent presque qu'à la consommation de cette capitale. Il y a une fabrique de bierre, peu importante. Il y en a trois autres qui sont plus considérables, une de marqueterie en pierre, une de tapisseries et une de porcelaine; mais elles appartiennent au roi, et ne donnent rien au commerce. Celle de marqueterie et celle de porcelaine sont au Buen-Retiro. Dans la premiere, on taille, on rapproche, on rapporte des morceaux de marbres de diverses grandeurs et diversement colorés; on en forme des tableaux qui imitent très-bien la peinture: c'est un objet de caprice et de curiosité, qu'on ne vend point au public. La derniere a été établie par Charles III; on ne peut y pénétrer; les ordres les plus séveres en interdisent l'entrée; on n'en voit les productions que dans le palais du roi: ce n'est jusqu'ici qu'un objet de luxe, digne d'un souverain. La manufacture de tapisseries est hors de la porte de Sainte-Barbe, à l'entrée de la promenade de Los Altos ou de Chambery; elle fut établie, en 1720, par Philippe V, qui fit venir d'Anvers Jean Vergoten,

dont les fils lui ont succédé dans la direction de cet établissement. On y fait des tapis et des tapisseries de haute et de basse lice; on y représente des sujets pris de la fable et de l'histoire; on y copie les tableaux des bons maîtres; quatre-vingts personnes, teinturiers, dessinateurs et tapissiers, y sont employées journellement.

Une fabrique de salpêtre est encore établie aux portes de cette ville; elle est très-considérable. On y extrait le salpêtre des terres qu'on y apporte des campagnes, des balayures des rues, des balayures des chemins qu'on mêle ensemble, qu'on amoncele, qu'on entasse, qu'on laisse ainsi pendant quelque tems exposées à l'action de l'air, à la pluie, au serein, à l'ardeur du soleil. Après en avoir extrait le salpêtre qui s'y forme ou s'y développe, on étend ces mêmes terres sur le sol par couches peu épaisses; on les y laisse pendant quelque temps, on les amoncele ensuite, et on en extrait encore du nouveau salpêtre. Cette méthode est très-simple et peu dispendieuse.

Tout a concouru à favoriser les succès de cette fabrique; la qualité des terres qui l'avoisinent, la facilité du travail, l'économie qui en résulte, l'augmentation du bénéfice qui en est la suite, l'abondance de l'eau, qui y est conduite par des tuyaux souterrains. Aussi a-t-elle fait les progrès les plus rapides et les plus brillants. Elle ne fut établie qu'en 1779; en 1785, elle occupoit déjà quatre mille ouvriers, et le nombre en est beaucoup augmenté depuis cette époque. Les directeurs s'étoient obligés à fournir onze mille quintaux de salpêtre tous les ans; il y a long-tems qu'ils excèdent de beaucoup cette quantité. Cette fabrique fournit aujourd'hui assez de salpêtre pour suffire à tous les besoins de l'Espagne; elle sera bientôt en état d'en fabriquer une quantité beaucoup plus considérable, et de fournir ainsi à une nouvelle branche d'exportation. Le salpêtre en est d'une qualité supérieure; la poudre qu'il donne est excellente; elle passe pour porter

deux fois plus loin que la poudre ordinaire; les épreuves auxquelles elle a été soumise, ont confirmé l'idée qu'on avoit de sa bonté et de sa force.

Commerce. Le commerce de Madrid est absolument passif. Cette ville n'a, pour ainsi dire, aucune manufacture; les productions des campagnes voisines lui suffisent à peine pour vingt jours; elle reçoit tout de l'étranger ou des autres provinces de l'Espagne. Les vêtements, les toileries, les quincailleries, les objets de luxe, les comestibles y sont apportés d'autres endroits. Elle reçoit tout et ne fournit rien. Elle s'appauvriroit bientôt, si elle n'étoit alimentée par les personnes riches qui y ont fixé leur séjour, et par le numéraire des provinces qui, versé dans les coffres du roi, en ressort bientôt pour passer entre les mains de ceux qui jouissent des bienfaits du souverain ou qui occupent des emplois au service de la Cour.

Mœurs et coutumes. Madrid n'a aucun caractere, aucunes mœurs, aucunes coutumes qui lui soient particulieres. Cette ville est un assemblage de personnes qui y affluent de toutes les provinces; chacun y porte son caractere national, ses mœurs, ses coutumes, qui se confondent bientôt avec celles de ses voisins ou des personnes qu'il fréquente; il en résulte un ensemble, un mélange, une confusion qu'on ne peut définir, d'où il s'échappe seulement quelquefois des nuances qui caractérisent l'individu. Cependant il y regne un caractere dominant d'égoïsme, qui lui est commun avec toutes les grandes villes où réside le souverain et où est la source des grâces; l'ambition en est le mobile; l'avidité l'entretient.

C'est la ville d'Espagne où il y a le moins de préjugés, où l'on recherche le moins la conduite et les actions des autres, où l'on est le plus indulgent sur les fautes, les oublis, les défauts du prochain. Cela vient-il d'une plus grande civilisation, ou de ce que chacun étant occupé de ses affaires, n'a pas le loisir de penser à celles des autres?

Le peuple y est en général assez grossier, l'artisan hardi et présomptueux, mais honnête; le négociant civilisé; l'homme de loi sérieux, important, de difficile accès, mais integre et poli, quoique d'une politesse froide; les subalternes, et l'espece en est très-nombreuse, plus importants que leurs supérieurs, hardis, avides, repoussants, même dédaigneux et insupportables; le bon bourgeois honnête avec bonhomie, obligeant; les femmes douces, affables, attentives avec des grâces et des manières aisées; les Grands, unis, simples, affables, d'un accès facile, déposant aisément leur grandeur pour se mettre à la portée de ceux qui les approchent, bien différents de tant de petits nobles des provinces, qui font consister la grandeur en une vanité sotte.

On s'amuse beaucoup à Madrid. Des cafés nombreux y rassemblent la multitude oisive; la Puerta del Sol lui sert aussi de point de ralliement, surtout le matin. Les promenades y sont fréquentées. On s'y réunit en grande assemblée lorsque la nuit est venue; c'est ce qu'on appelle *tartulia*. La société y est en général assez gaie, douce et de bon ton; les étrangers y sont bien reçus; il n'y a point de lieu en Espagne où l'on dépose plus la prévention nationale.

La course des taureaux est un des plus grands plaisirs qu'on puisse offrir aux habitants de Madrid; ils en raffolent tous et dans tous les états; ils quittent tout; ils oublient tout pour ce spectacle, il n'y a point de sacrifice qu'ils ne puissent lui faire; malheur à la jeune femme ou à la jeune fille dont la fortune modique lui refuse le moyen de satisfaire son goût; sa vertu résiste avec peine aux instances de celui qui le lui procure. Ce genre de spectacle a été supprimé depuis quelques années. Il n'avoit lieu que dans la belle saison; il consistoit ordinairement en vingt courses tous les ans, une toutes les semaines. Tout Madrid étoit alors en mouvement; une gaîté impatiente se peignoit sur tous les visages; les carrosses faisoient retentir le pavé; les caleches voloient

à

à leur suite; les rues qui y conduisoient étoient remplies de la foule, trop heureuse de pouvoir s'y rendre à pied. Ce spectacle se donnoit dans une belle et grande place circulaire découverte, et construite hors de la porte d'Alcala. Le coup-d'œil en étoit superbe; les loges remplies de personnes vêtues de costumes aussi élégants que variés; l'amphithéâtre présentoit une gradation successive de la foule amoncelée, dont l'ensemble étoit imposant.

Théâtres. On compte trois théâtres ou salles de spectacle à Madrid, celui de *la Cruz* ou de *la Croix*, celui *del Principe* ou *du Prince*, placés dans les deux rues des mêmes noms; et celui *de los Caños del Peral*, sur la place du même nom. Les deux premiers sont des édifices ordinaires sans façades, sans ornements, situés l'un dans une espece d'entonnoir, l'autre au milieu d'une rue, l'un et l'autre sans dégagements, d'une arrivée difficile, d'une sortie gênée, intérieurement d'une coupe peu agréable, petits, mal décorés: celui *del Principe* l'est mieux que l'autre. Le dernier est également un édifice très-simple; mais il présente une façade assez large sur une très-grande place, qui en rend les avenues belles et faciles; la salle est mieux coupée, mieux distribuée, d'une décoration plus agréable. Les deux premieres sont occupées par deux troupes de comédiens espagnols, qui se succedent et se remplacent alternativement dans les deux salles; on y donne des représentations tous les jours, quelquefois deux fois par jour. Le dernier, construit en 1730, servit d'abord à des opéras; on y joua ensuite des comédies espagnoles; les bals masqués y prirent la place de ces dernieres; il est occupé aujourd'hui par une troupe étrangere, qui y donne des opéras italiens et des ballets de tous les genres; ce spectacle est ouvert quatre fois la semaine.

Ces trois spectacles se soutiennent avec peine; on en publie tous les jours la recette dans le journal de Madrid; celle de chacun des deux théâtres espagnols arrive rarement à mille

livres tournois; souvent elle ne passe point six ou sept cents livres; celle de l'opéra est ordinairement d'onze ou douze cents livres. L'opéra seroit déjà tombé, si un certain nombre de personnes opulentes ne l'avoient pris pour leur compte, et n'eussent consenti à en supporter les pertes. Il est surprenant que trois théâtres aient de la peine à se soutenir dans la capitale d'un grand empire; mais sa population est peu nombreuse; elle manque encore de ce qui contribue le plus partout ailleurs à alimenter ce genre d'établissements, le concours des étrangers, qui n'est jamais bien considérable à Madrid.

Madrid eut un spectacle beaucoup plus brillant sous le regne de Ferdinand VI. La Cour de ce prince fut galante et avide de fêtes; les musiciens, les chanteurs, les danseurs les plus fameux, les machinistes les plus habiles y étoient appelés de toutes les parties de l'Europe; le théâtre du Buen-Retiro fut celui où ils développerent leurs talents, où ils firent les délices de la Cour, où ils étonnerent souvent les spectateurs par la supériorité de leur jeu, par les prodiges de l'art, par la promptitude et la variété des machines, par la magnificence du spectacle. La situation de la salle favorisoit la magie du talent; elle est placée au milieu des jardins; le fond du théâtre disparoissoit en entier; le point d'optique devenoit superbe; des jardins, des campagnes, des montagnes s'offroient dans un instant à la vue; on y a vu manœuvrer jusqu'à huit cents chevaux; l'illusion étoit si forte, qu'on les croyoit sur le théâtre. Après la mort de Ferdinand VI, Charles III, son frere et son successeur, eut des goûts différents; ce genre de plaisir fut abandonné; ce théâtre, autrefois si fréquenté, si brillant, est aujourd'hui désert, et ses décorations sont couvertes de poussiere.

La procession du jour de la Fête-Dieu est belle et noble à Madrid. Elle est composée du clergé séculier et régulier de cette ville, et suivie presque toujours du roi, accompagné de sa Cour et de tous les Conseils; tout le monde

y porte un cierge de cire blanche. Les rues dans lesquelles elle doit passer sont tendues de tapisseries superbes; il y a peu de pays où il y en ait d'aussi riches qu'à Madrid; les balcons sont ornés de tapis, couverts de riches carreaux, souvent surmontés de dais; dans beaucoup d'endroits, le jour est absolument fermé par des tentures qui passent d'un côté de la rue à l'autre: les rues sont sablées et couvertes de fleurs; des reposoirs richement décorés sont distribués de distance en distance. Les dames, superbement parées, remplissent les balcons; elles ont des bouteilles d'eau de sentenr et des corbeilles remplies de fleurs; elles les jettent à l'envie lorsque la procession passe.

Climat. Le ciel de Madrid est très-beau: il est presque toujours pur et serein; on n'y voit presque jamais un nuage; l'air y est très-sec, très-vif, très-pénétrant dans toutes les saisons, surtout en hiver; il porte une action singuliere sur le genre nerveux; il occasionne un resserrement général, quelquefois subit, de toutes les parties du corps; cela le rend très-dangereux pour les poitrines foibles et délicates, et pour les personnes qui ont le genre nerveux sensible et délicat. Il ne perd point sa vivacité en été pendant les plus fortes chaleurs, qui sont quelquefois brûlantes; il est même alors des occasions, où, passant subitement du soleil à l'ombre, on se sent pénétré, au point d'éprouver des frémissements nerveux. On en ressent les effets, sans qu'il fasse un souffle d'air, ce qui a fait dire que *l'air de Madrid n'éteint point une chandelle, et qu'il tue un homme;* beaucoup d'étrangers ne parviennent à se garantir de ses impressions qu'en portant un gilet de peau collé immédiatement sur le corps. La grande élévation de Madrid en est en partie la cause; le voisinage des montagnes de Guadarrama, dont les cîmes sont couvertes de neige pendant plusieurs mois de l'année, peut y contribuer également.

Les vents qui regnent le plus fréquemment à Madrid, sont

celui de nord en hiver, ceux d'ouest et de sud dans le printemps; le premier est très-froid, très-sec et très-pénétrant; les derniers sont chauds et pluvieux. Le vent de sud s'y fait sentir quelquefois en été; le plus souvent il n'y a point un souffle d'air dans cette saison. Les printemps y sont généralement tempérés, souvent chauds, quelquefois pluvieux. Les étés y sont brûlants; les chaleurs du mois de juillet et d'une partie du mois d'août sont presque toujours étouffantes; les automnes y sont superbes; mais l'air commence à être frais, et il devient froid vers le milieu du mois de novembre; les hivers y sont rigoureux; le froid paroît d'autant plus sensible, que l'air est très-vif. Son climat est sec; il y pleut rarement, et les pluies y sont de peu de durée.

Le séjour de *Madrid* est assez sain. On y voit peu de maladies épidémiques; les maladies inflammatoires y sont assez fréquentes à cause des variations de l'atmosphere et des vents impétueux. Les affections nerveuses y sont aussi très-communes; la grande vivacité de l'air et les passions de l'âme, ordinairement plus vives dans les capitales que dans les provinces, peuvent y contribuer également. On y observe encore fréquemment cette affection hypocondriaque, qui est ordinairement dans toutes les Cours, et qui est une suite indispensable de l'ambition qui y regne; ce n'est point proprement une maladie, mais elle conduit à des maladies chroniques. Enfin, *Madrid* a une maladie endémique, qui fait quelquefois bien des ravages, et qui laisse souvent après elle des suites longues et fâcheuses; c'est une colique convulsive, qui paroît avoir quelque rapport avec la colique des peintres; elle produit rarement des paralysies; mais elle laisse une disposition décidée aux spasmes, aux convulsions et à des flux hépatiques et lientériques très-longs et très-rebelles; on la traite par la méthode des anodins, des narcotiques et des relâchants.

Productions et aliments. Les aliments dont on use dans cette

ville lui viennent de différentes parties de l'Espagne. Elle reçoit le bœuf et le veau de l'Aragon, le porc de l'Estremadure, le mouton des environs de Tolede et du royaume de Léon, la volaille de ces deux derniers endroits et de la Vieille Castille, le poisson de mer de Valence, le blé de la Vieille Castille, l'huile de l'Aragon et de la Nouvelle Castille, le vin de la Mancha, les fruits et les herbages de l'Aragon et du royaume de Valence; ceux de l'Aragon sont les plus savoureux; ceux du royaume de Valence sont plus aqueux et ont moins de saveur. Le pain y est beau et bon; les dindons y sont excellents; on pourroit les rendre plus délicats en les nourrissant pendant quelques jours avec des noix; c'est la méthode qu'on observe à Chaumont en France. L'eau y est généralement bonne, légere et pure; elle vient des montagnes de Guadarrama, en passant, par un espace de sept ou huit lieues, à travers un terrain graveleux et sablonneux, où elle ne se charge d'aucune matiere étrangere; celle des deux fontaines de la Red Saint-Louis et de la Calle ancha de San Bernardo est moins bonne; elle dépose une matiere un peu crayonneuse. La meilleure eau est celle de la fontaine *del Berro*, qui est à un quart de lieue de Madrid par la porte d'Alcala; elle sert à la boisson de la famille royale.

Auberges. Trois sortes de maisons servent à recevoir et à loger les étrangers à Madrid, les auberges, les *mesones*, et les *casas de posada*. Il y a trois auberges principales, qui sont très-décentes, la Fontaine d'Or, Saint-Sébastien et la Croix de Malte : elles sont tenues par des Italiens; on y paie douze réaux ou trois livres tournois par repas, outre le prix de la chambre, qui est un prix de convention; elles sont assez mal servies; la Croix de Malte est la moins mauvaise. On y trouve plusieurs autres auberges, dont les prix sont plus modiques; mais elles sont rarement décentes, et on y est mal nourri et logé. Les *mesones* sont des maisons où on donne un mauvais logement, où l'on ne donne point à

manger, mais où l'on prépare les vivres que l'étranger achete lui-même ou fait acheter : un homme honnête ne peut point y loger. On appelle *casas de posada* les maisons où on loue des chambres garnies ou meublées, mais ordinairement sans lit; on s'y charge d'acheter les provisions du locataire et de lui préparer ses repas; on doit y consacrer dix ou douze réaux par jour, c'est-à-dire, cinquante sols ou trois livres tournois, pour être logé décemment ; c'est la maniere la plus honnête et la plus économique, on mange chez soi comme l'on veut, ou l'on va manger à l'auberge.

Les auberges sont cheres à *Madrid*, quoique le prix des comestibles y soit assez modéré; on y vendoit, en 1799, le bœuf 14 quarts ou 8 sols 8 deniers tournois la livre, le mouton 15 quarts ou 8 sols 11 deniers, le veau 13 quarts ou 7 sols 9 deniers, le porc 20 quarts ou 11 sols 9 derniers, le pain très-blanc 6 quarts et demi ou 3 sols 9 deniers, le pain ordinaire 3 quarts et demi ou 2 sols, le vin 8 quarts ou 4 sols 6 deniers le quartillo.

Hommes célebres. *Madrid* fut le lieu de la naissance de plusieurs personnages distingués par leur piété et par leurs connoissances dans les sciences, dans la littérature et dans les arts.

Le pape *saint Melchiades* et le pape *saint Damase* y naquirent dans les temps reculés.

Dans les temps postérieurs, cette ville donna le jour à *Grégoire Lopez*, qui écrivit à la fois, dans le seizieme siecle, sur l'Apocalypse et sur les vertus des plantes; à *Alvarez Semple de Tovar*, qui se distingua dans la prédication au commencement du dix-septieme siecle; aux trois profonds jurisconsultes de la même époque, *Ramirez de Prado*, *Jean del Castillo Sotomayor* et *Didace Antoine Jañez de Faxardo*; à *Benoît-Pierre de Vargas*, dont il nous reste un ouvrage, publié en 1560, sur l'art d'exploiter les mines et d'essayer les métaux.

Cette ville produisit les deux historiens du dix-septieme siecle, *Gonzalve Cespedes y Menezes* et *Basile Varen de Soto; Didace Hernandez de Mendoza*, qui publia, à la fin du seizieme siecle, un bon nobiliaire de Castille : les poëtes *Ferdinand de Acuña*, et *Gabriel Tellez; Alfonse de Vatres*, poëte élégant et agréable du commencement du dix-septieme; *Antoine Cuello*, dont les bonnes comédies fesoient concevoir de lui les espérances les plus heureuses, si la mort ne l'eût enlevé dans sa jeunesse en 1552; *François de Quintana* et *J. C. Cortes de Tolosa*, connus dans le dix-septieme siecle par leurs romans et par leurs nouvelles; *J. Perez de Montalvan*, qui florissoit à la même époque, et qui fut à la fois romancier, poëte et auteur dramatique. On ne doit point oublier, dans cette liste, le fameux *François Quevedo de Villegas*, qui honora sa patrie et le dix-septieme siecle par sa critique, par ses nouvelles, par ses poésies, par ses comédies, dont les écrits, traduits en différentes langues, consacrerent les talents.

Antoine Cabezon, grand musicien du même siecle, qui écrivit avec succès sur l'art qu'il professoit, étoit de Madrid; cette ville vit naître encore *François Ricci*, peintre du second ordre, mort en 1680; *Claude Coello*, autre peintre, qui ne le cede point au précédent, mort en 1693, et trois autres peintres, qui, quoique inférieurs à ceux-ci, méritent d'être connus, *Jean Pantoja de la Cruz*, mort vers 1610, *Barthelemi Roman*, mort en 1659, et *François Solis*, mort en 1684.

Riviere, Canaux. La petite riviere de Manzanarez coule à côté de Madrid. La nécessité de faciliter le transport des provisions nécessaires à cette ville a fait naître depuis long-temps le projet d'établir une navigation sur cette riviere. Il fut proposé déjà sous le regne de Jean II; il fut regardé comme possible en y joignant le Xarama; mais il resta sans exécution. Philippe IV alloit l'entreprendre, lorsqu'il mourut.

Les freres Nuremberg le proposerent de nouveau en 1668 sous le regne de Charles II; mais on y opposa tant de difficultés, qu'il fut abandonné. Ce projet a été repris sous le regne de Charles III; ce monarque l'a mis à exécution. On a commencé à y faire un canal, qui doit s'étendre depuis le pont de Tolede près de Madrid jusqu'au Xarama, près du village de Manzanarez, dans une étendue de quatre lieues; on en a fait la moitié. On y compte déjà sept écluses et quatre moulins; les bords en sont couverts d'arbres, d'arbustes et de jardins; on voit une vingtaine de barques et de bateaux, qui portent jusqu'à neuf cents quintaux; mais on a cessé d'y travailler : il est à craindre que ce projet utile ne soit abandonné.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE MADRID.

Les environs de Madrid offrent la perspective la plus désagréable. De vastes campagnes arides, nues, sans arbres, sans maisons de campagne, y présentent une image de sécheresse et d'abandon; on n'y voit des arbres que sur les promenades, sur les avenues de Madrid et sur les bords du Manzanarez; on n'y trouve qu'une seule jolie maison, celle du duc d'Alba, près de la Floride : il en a été déjà parlé; encore, est-ce plutôt un lieu de dissipation et d'amusement, qu'une maison de campagne. Il seroit aisé cependant de boiser ces campagnes; elles ont été autrefois couvertes de bois, qu'il ne seroit pas impossible de rétablir. Elles sont semées aujourd'hui d'orge et de blé; on y trouve peu de vignes, quoique le terrain y soit propre à ce genre de plantation.

Ces campagnes, examinées dans leur ensemble, paroissent former une plaine unie; mais, vues de près, on les trouve remplies d'inégalités, de fondrieres, de coupures, qui les rendent désagréables; les villages y sont multipliés, mais sans aucun agrément pour le coup-d'œil; l'inégalité du terrain empêche d'en voir plusieurs à la fois.

On trouve cependant, aux environs de Madrid, des lieux agréables par leur situation, délicieux par les ornements dont l'art et la nature les ont embellis, recommandables par les monuments des beaux arts qu'ils renferment; la plupart appartiennent au souverain; ils sont destinés à ses plaisirs : je vais les parcourir rapidement avant de m'éloigner de Madrid.

CASA DEL CAMPO.

La *Casa del Campo* est très-près et à l'est de Madrid, sur la rive opposée du Manzanarez. C'est une maison de campagne destinée principalement à la chasse; des forêts de deux lieues de tour l'avoisinent; on y conservoit autrefois beaucoup d'animaux rares, des lions, des tigres, etc.

La Maison est petite; mais elle renferme de bonnes peintures; il y en a plusieurs de Paul de Matteis; il y a des portraits, des peintures de paysages et de fleurs dans le genre de l'école flamande. Parmi les tableaux, on y trouve une Tentation de St. Antoine, de Jacques Callot, et deux tableaux allégoriques de Jérôme Bosco, l'un la Folle vanité des mortels, l'autre la Création de l'homme et l'état auquel le vice le réduit; la chapelle renferme un Martyre de St. Laurent, bon tableau de Bassan.

La façade la plus belle de la maison est celle qui est du

côté des jardins; elle est ornée d'arcs, de portiques; elle a, au devant, la statue équestre de Philippe III, exécutée en bronze; cette statue est sur un piédestal de marbre, orné de cartouches du même métal : elle fut placée en 1616; on rapporte qu'il fut employé douze mille cinq cent dix-huit livres de bronze pour la statue, et onze cent trente livres pour les cartouches.

Le jardin voisin est orné, à ses quatre angles, de quatre statues de marbre de grandeur naturelle, et d'une très-belle fontaine, exécutée également en marbre, avec quatre cuves placées l'une sur l'autre et beaucoup d'ornements en sculpture. On y trouve cinq pêcheries, une faisanderie, et une voliere garnie de toutes sortes d'oiseaux.

C'est un lieu solitaire, mais très-agréable; tout y est vert, tout y est riant; mais on n'y trouve presque jamais personne; ces beaux lieux sont trop négligés.

LE PARDO.

Le *Pardo* est situé d'une maniere pittoresque entre deux collines, sur la rive gauche du Manzanarez, à deux lieues de Madrid; on y va de cette ville par la porte de S. Vincent et par une route superbe.

C'est une ancienne maison de chasse, avec une grande forêt; elle existoit avant que les rois eussent fixé leur séjour à Madrid. Elle fut rebâtie par Charles I, embellie par Philippe II, et agrandie considérablement par Charles III.

C'est un grand bâtiment carré, flanqué de quatre tours, une à chacun de ses angles, et composé de quatre corps de logis qui communiquent ensemble en dedans par des galeries, soutenues par des colonnes qui sont distribuées aux quatre faces. L'intérieur de ce palais est orné de décorations en stuc, de belles tapisseries de la manufacture royale de Madrid et de beaucoup de peintures à fresque de Gaspard Becerra. On trouve trois tableaux dans la chapelle, sur des autels, un

Ecce homo, une Conception et une Vierge des douleurs ; les deux premiers sont de François Bayeu et de Mariano Moëlla, et le dernier de Moralez.

Les bois qui avoisinent ce palais sont immenses ; ils sont encore plus étendus, si on y joint ceux de Viñuelas, de la Quinta royale, appelée communément du duc d'Arcos, et de la Zarzuela, qui se touchent et se suivent sans interruption ; tous ces bois réunis ont plus de vingt lieues.

TORRE DE LA PARADA.

La *Torre de la Parada* appartient également au roi ; c'est une simple maison ou une espece de rendez-vous, à une demi-lieue du Pardo : on y arrive de ce dernier en traversant une grande forêt. On y trouve beaucoup de peintures de l'école flamande, entr'autres de Pierre de Vos, d'Erasme Kelia, de Thomas Villevorts, de Cusier, de Yoris ; il y en a aussi de l'école espagnole, de Pantoja, de Carducho, etc.

LA ZARZUELA.

La *Zarzuela* est une maison royale, ornée de beaux jardins, et située au milieu d'un immense bois de chênes, à deux lieues nord de Madrid. Tout y paroît agreste et champêtre. L'édifice principal est un carré d'une bonne architecture, quoique simple ; on y entre, d'un côté, par un perron couvert d'un portique ; de l'autre côté, par un double perron, qui est à découvert ; celui-ci donne dans les jardins : il y a d'autres bâtiments accessoires. On y trouvoit autrefois beaucoup de peintures excellentes ; elles ont été transportées ailleurs : il n'y reste presque que des copies. Les jardins ont beaucoup de fontaines et de ruisseaux ; il y en a un, qui est fort long, fait en terrasse soutenue sur un grand nombre de voûtes qui, vues de loin, font un effet assez singulier ; on descend de ce jardin dans d'autres par un assez beau perron à deux rampes, orné de balustrades à claire-voie.

Cette maison pourroit être très-agréable; mais elle est négligée.

MEJORADA.

Mejorada est un village situé sur la rive droite du Xarama, à deux lieues de Madrid; il est recommandable par les beautés qu'on a multipliées dans une chapelle de son église paroissiale.

Cette chapelle s'ouvre par un dôme, orné de huit statues de marbre et d'onze grands tableaux relatifs à la vie de S. Fauste; ils sont d'Albert Arnon, et ont été faits en 1690. Un autel isolé est placé sous ce dôme; il a quatre faces très-décorées; les ornements en sont incrustés de belles pierres. Un piédestal s'éleve sur la table de cet autel; il est incrusté de divers marbres, d'albâtre, de lapis lazuli, et couvert d'ornements en bronze; il est encore orné, à chacun de ses quatre angles, d'un ange en bronze, d'une belle exécution; il supporte une urne, également couverte d'ornements en bronze et d'incrustations en divers marbres, et portée sur quatre sphynx du même métal. Cette chapelle a deux eau-bénitiers d'agathe, d'un travail élégant et délicat. Sa sacristie renferme un tableau de Jordan, d'environ quarante-cinq pouces de longueur: c'est une Fuite de Jésus en Egypte. Cette chapelle mérite d'être examinée avec attention dans tous ses détails.

LOECHES.

Loeches est un village qui appartient au duc d'Albe; il est situé entre Madrid et Alcala de Henarez, à quatre lieues de la premiere ville, à deux de la derniere, mais sur le côté, de maniere que les trois forment un triangle irrégulier. Ce village a un couvent de religieuses dominicaines, qui renferme une collection précieuse de tableaux de la plus grande beauté.

Tous ceux qui sont dans l'église sont de Rubens, à l'exception de ceux des autels collatéraux, qui paroissent être des copies. Le maître-autel seul en contient un grand nombre; quatre petits paysages sur les gradins, une Sainte-Vierge, avec l'Enfant-Jésus, entourée d'Anges, une Naissance du Seigneur, une Sainte-Famille, où l'Enfant-Jésus dort dans les bras de sa mere; deux grands tableaux y sont l'un sur l'autre; l'un est un Abraham présentant la dîme des dépouilles à Melchisedech; l'autre est allégorique et rempli de figures : c'est le Triomphe de la religion. Un peuple d'Israël, recevant la manne qui tombe du ciel, et un Elie dans le désert, auquel un ange apparoît pour l'animer et le fortifier. Ces tableaux sont dans la croisée, un de chaque côté.

La sacristie de cette église renferme d'autres tableaux de divers maîtres, également bons, une Apparition de J. C à la sainte Vierge après sa résurrection, et une Présentation au temple, de Paul Veronese, une Annonciation et un Jésus priant dans le jardin des Olives, du Bassan, un S. Dominique ressuscitant un mort, du Tintoret, une Fuite en Egypte, du Titien; celui-ci est remarquable par l'élégance des figures et la beauté du paysage.

Ces peintures méritent la peine de faire le voyage de Madrid à *Loeches*.

Route de Madrid *à l'*Escurial *et à* San-Lorenzo.

On va de Madrid à l'*Escurial* et à *San-Lorenzo* par un très-beau chemin de sept lieues, qui traverse des campagnes nues, désagréables, sans arbres, sans verdure. On côtoie le Manzanarez; on laisse sur les côtés la *Casa del Campo*; on passe au *Pardo*; on trouve successivement trois maisons, qui sont des relais de la poste; on arrive au village de *Valde-*

Morillo, d'où l'on découvre l'*Escurial*. Le village de ce nom, l'édifice immense de *San-Lorenzo*, leurs environs, leurs jardins, leurs prairies, leurs forêts se développent insensiblement; on est frappé de la masse imposante de l'édifice; on trouve une maison isolée, qui est une ferme des moines de l'Escurial; on monte le coteau sur lequel ce monastere est situé; on y traverse une petite forêt de frênes, où l'on voit paître pêle-mêle des bœufs, des chevaux et des daims; on passe le village de l'Escurial; on monte toujours; de belles allées plantées de quatre rangs d'ormeaux et de tilleuls, de demi-lieue de longueur, conduisent à une grande esplanade, d'où l'on passe dans une place fort longue et pavée en pierres rondes et carrées, disposées par compartiments; cette place a deux cents pieds de longueur, et cent quarante de largeur; elle est devant la façade principale de l'édifice qu'on va parcourir.

L'ESCURIAL et SAN-LORENZO (1).

Il y a peu de monuments qui aient autant partagé les opinions que l'*Escurial* et ses édifices. Les uns, parmi lesquels il faut placer la plupart des Espagnols, l'ont appelé la huitieme merveille du monde; il y a eu parmi eux des enthou-

(1) On confond ordinairement l'Escurial avec l'édifice superbe qui fut construit par Philippe II, et qui sert de couvent à deux cents moines, et de palais aux rois; mais cet édifice porte le nom de *San-Lorenzo*; l'*Escurial* est celui du village, qui en est à une petite demi-lieue.

siastes, entr'autres un *P. Santos*, qui n'a point hésité à l'appeler la seule merveille du monde. Les autres, qui n'ont jamais vu ce monument de la piété, de la grandeur, de la magnificence, de l'orgueil, peut-être de la peur de Philippe II, y ont supposé tout ce qu'une imagination exaltée a suggéré de ridicule et de faux; ils y ont multiplié avec excès le nombre des portes, des fenêtres, des pilastres, des colonnes; ils y ont parsemé avec prodigalité l'or, l'argent, les porphires, les agathes, les pierres précieuses, les ornements les plus variés, les plus finis, les plus riches. Quelques autres, dirigés par une injuste prévention, n'y ont trouvé qu'une masse énorme et confuse de pierres, qu'une masse lourde, monotone, fatigante, sans goût et sans élégance. Les uns et les autres ont donné dans des excès qu'un voyageur impartial doit éviter.

Je vais décrire ce que j'ai vu; on pourra juger, d'après la description vraie que j'en ferai, qu'on en a dit trop de bien et trop de mal; que l'Escurial, sans être une merveille, est cependant un édifice beau, noble, majestueux, imposant par sa masse, étonnant par les richesses qu'il renferme, remarquable par la beauté et par la régularité de son exécution, et digne, par sa magnificence, de la grandeur du monarque qui le fit construire.

Sa construction commença en 1557 sous la direction de Jean-Baptiste Manegro, de Tolede; celui-ci étant mort en 1567, l'ouvrage fut continué par un de ses éleves, par Jean d'Herrera Bustamante, né à Movella, village des montagnes des Asturies, et mort à Madrid en 1597.

Cet édifice est construit en pierres de taille grisâtres, qu'on a tirées des carrieres de la montagne voisine. On lui a donné la forme d'un gril, par allusion à l'instrument du martyre de St. Laurent. Huit tours, distribuées avec symétrie et avec intelligence, se confondent avec le dôme de l'église, qu'elles

entourent ; elles donnent à l'édifice un ensemble majestueux et imposant.

Il forme un carré un peu long. Il a quatre façades qui sont plus ou moins décorées. La façade principale a six cents trente-sept pieds de largeur et cinquante-un pied huit pouces d'élévation jusqu'à la corniche ; elle est flanquée, à chacun de ses deux angles, d'une tour d'environ cent quatre-vingts pieds d'élévation ; on y compte plus de deux cents fenêtres ; elle a trois portes ; celle du milieu a deux corps d'architecture, ornés de huit colonnes doriques au corps inférieur, et de quatre colonnes ioniques au corps supérieur. La façade opposée à la précédente du côté de l'est, est de la même étendue ; elle est précédée par une grande place, élevée sur des voûtes, faite en terrasse et bordée d'une balustrade à hauteur d'appui ; cette façade, en elle-même, n'a rien de remarquable. Les façades du nord et du sud sont de la même étendue ; Celle-ci a cinq rangs de fenêtres : la première en a beaucoup moins.

Cet édifice comprend un couvent de religieux hiéronymites et l'habitation des Rois.

Le prémier contient beaucoup d'objets dignes de remarque, comme les salles capitulaires, l'ancienne église, l'appartement du prieur, les réfectoires, les cloîtres, et des bibliotheques.

Les salles capitulaires, au nombre de deux, et l'appartement du prieur contiennent beaucoup de bons tableaux.

L'ancienne église a cent vingt-neuf pieds deux pouces de longueur et trente-deux pieds huit pouces de largeur ; les tableaux excellents y sont multipliés.

Le réfectoire est très-vaste ; il a cent trois pieds quatre pouces de longueur, et trente-deux pieds huit pouces de largeur. Parmi plusieurs tableaux qui le décorent, on distingue une superbe cene du Titien ; elle est d'un effet surprenant par la beauté du coloris, par la vérité des têtes et par la variété des attitudes.

Le

Le petit cloître n'a rien de remarquable. Le grand cloître est carré; il est formé par un double rang de portiques, l'un sur l'autre, de quatre-vingt-treize pieds en longueur sur chacune des quatre faces, et de dix-sept pieds deux pouces de largeur; les murs du cloître inférieur sont couverts de peintures de divers maîtres, de Louis Carvajal, de Michel Berroso, de Pellegrino Tibaldi, de Romulo Cincinnato. On monte de ce cloître au cloître supérieur par un superbe escalier, qui est orné de belles peintures à fresque, la plupart allégoriques, parmi lesquelles on distingue la Fondation du monastere, et la Bataille de Saint-Quentin, qui y donna lieu : elles sont de Luc Cambiaso, de Luc Jordan et de quelques autres. Le cloître supérieur est orné de peintures encore plus belles que celles du cloître inférieur; elles sont du Mudo, d'Alexandre Alori, de Frédéric Barocci, de Luc Jordan, de Michel Coxler, de Charles Cagliava, de l'Espagnolet et du Titien.

Ce double cloître est construit en granit. Il a, en dehors, cinquante-deux pieds d'élévation. Il est orné de quatre superbes façades, une à chaque face; elles s'ouvrent sur une grande aire ou cour carrée par quatre-vingt-huit arcs, onze à chaque rang, soutenus par quatre-vingt-seize colonnes, de l'ordre dorique au premier corps, de l'ordre ionique au second; elles se terminent par une corniche qui supporte une balustrade avec des parapets et des globes posés sur des piédestaux.

L'aire du cloître forme un parterre divisé en plusieurs compartiments : un petit édifice, en forme de temple, s'éleve dans le milieu; il a environ vingt-six pieds de diametre et cinquante-deux d'élévation; il est octogone et se termine par un dôme; il est construit en granit en dehors, et revêtu, en dedans, de beaux marbres jaspés. Ses huit faces sont ornées alternativement, les unes de colonnes en saillie, les autres de statues de grandeur naturelle; un ange, un aigle, un bœuf et un lion, qui sont les attributs ordinaires des quatre évan-

gélistes, y jettent de l'eau dans de belles coupes. Tous ces ornements sont en marbre de Gênes. Cet édifice, vu séparément et isolé, est très-joli; considéré ensemble avec le cloître, dont il égale l'élévation, il l'encombre, il en gêne la vue, il en empêche le développement et en diminue l'effet.

Les bibliotheques sont la partie la plus rare, la plus précieuse et la plus intéressante de tout ce qu'on a renfermé dans ce superbe bâtiment. On y a réuni environ trente mille volumes de livres rares, singuliers ou précieux. Une des deux bibliotheques renferme une belle collection de livres imprimés en arabe, en hébreu, en chinois, etc., et de quatre mille trois cents manuscrits; il y en a cinq cent soixante-sept en grec, soixante-sept en hébreu, dix-huit cent cinq en arabe, dix-huit cent vingt en latin, en castillan, en diverses autres langues; cette collection comprend plusieurs bibles en divers caracteres; on y trouve surtout la bible grecque de l'empereur Cantacuzene. Caziri a fait connoître les manuscrits arabes; une autre collection de médailles anciennes et modernes est jointe à la précédente. L'autre bibliotheque contient, dans une armoire particuliere, beaucoup de dessins précieux et un grand nombre de manuscrits anciens, beaux et bien conservés; on y distingue les quatre évangiles, manuscrit qui a plus de sept cents ans et qui est orné de superbes miniatures, et une liturgie en grec, qu'on dit avoir été écrite par St. Basile.

Cette seconde bibliotheque est ornée de colonnes doriques cannelées; la voûte, les lunettes, la frise en sont couvertes de peintures allégoriques aux sciences, aux arts, aux savans et aux littérateurs de divers ordres et de divers genres. Elle a, dans le milieu, sur une table, un petit temple octogone, au milieu duquel on voit Charlemagne environné de princes de la maison palatine du Rhin; il est d'argent avec des ornements en filigrane, en or, en lapis lazuli, et des agathes, des diamants et autres pierres précieuses; il y a vingt livres de lapis

lazuli, quarante-huit onces d'or et quatorze cent quarante-huit onces d'argent.

Les étrangers sont très-bien reçus dans les bibliothèques; les religieux qui les dirigent, sont complaisants et remplis d'une prévenance attentive; ils s'empressent à ouvrir les trésors qui leur sont confiés à ceux qui se présentent; ils répondent à leurs questions; ils cherchent à satisfaire leur curiosité ou leur désir de s'instruire.

La partie de ce vaste édifice qui sert de logement aux rois, et qu'on appelle le palais, n'a rien qui la distingue; mais elle est embellie par des peintures excellentes des meilleurs maîtres; on en trouve dans toutes les pieces, et elles y sont très-multipliées. On peut y distinguer deux galeries, à côté l'une de l'autre, celle de l'infante, et la galerie principale; la premiere renferme, entr'autres, plusieurs tableaux d'histoire, du Bassan, deux petits tableaux de Jérôme del Bosco, un tableau allégorique de la création de l'homme et de l'état où la vie le réduit, du même Bosco. La galerie principale, qui a cent soixante-dix pieds de longueur, est remplie de peintures à fresque, exécutées par les deux fils du Bergamasco, Granello et Fabrice; on y voit la Bataille d'Higuerela, où le roi Jean II triompha des Maures, celle de St.-Quentin, deux expéditions maritimes aux Açores; on trouve, dans ces peintures, l'exactitude des costumes, la vérité des attitudes, la vivacité des couleurs; mais la perspective y est mal observée: cette seconde galerie porte le nom de salle des batailles.

Un édifice particulier, appelé *la Campaña*, séparé du grand édifice, communique avec celui-ci au moyen d'une double galerie, l'une sur l'autre, de quatre-vingt-six pieds de longueur; elles sont ornées de colonnes, de l'ordre ionique, avec un architrave uni à la galerie supérieure, et de l'ordre dorique, avec des arcs, de la galerie inférieure. Celle-ci est ornée en dehors de pilastres de l'ordre toscan.

On monte à l'église par un très-bel escalier de cent trente-

six pieds de largeur et de trente-quatre d'élévation ; il conduit à un portique, qui précede l'église et en fait la façade ; ce portique s'ouvre par cinq arcades soutenues par des pilastres qui supportent des demi-colonnes de l'ordre dorique ; un second corps s'éleve au-dessus ; il est orné de six statues de rois d'Israël, de marbre blanc marqueté de noir, de dix-huit pieds de hauteur. Cette façade est accostée de deux belles tours, une de chaque côté, qui servent de clochers.

L'intérieur de l'église a la forme d'une croix grecque, avec un grand dôme au milieu ; l'architecture en est de l'ordre dorique ; il a trois cent treize pieds de longueur et cent quatre-vingt-dix-huit de largeur ; on y compte quarante-huit autels, où l'on trouve plusieurs beaux tableaux de bons maîtres : il y en a de Navarrete, de Zuccheri, de Cincinnato, de Cambiaso, de Cokier, d'Urbino, de Sanchez Coello, de Carvajal. Une très-belle statue de St. Laurent, de grandeur naturelle, est placée sur l'eau-bénitier ; elle est de marbre et d'une magnifique exécution ; on prétend que c'est une statue antique trouvée à Rome sous des ruines.

Le chœur est placé sur la porte de l'église, vis-à-vis du maître-autel ; il y fait une saillie, un avancement considérable dans la nef ; il défigure ainsi l'église ; il en diminue la majesté. L'intérieur en est beau ; les murs et la voûte en sont couverts de peintures à fresque de Luc Cambiaso ; elles sont d'une belle exécution ; mais l'idée et l'invention en sont ridicules ; les anges, les bienheureux, les divers autres personnages y sont rangés par lignes, par rangs, par files ; ils ressemblent plutôt à une armée rangée en bataille, qu'à des chœurs de bienheureux. Un beau pupitre de cedre, d'ébene, d'acajou, est placé dans le milieu du chœur ; il est couvert d'ornements de bronze et porté sur quatre colonnes du même métal ; il se termine en une espece de temple, formé par douze colonnes de l'ordre dorique. Ce chœur est garni de deux cent vingt-huit sieges, en deux rangs, faits des mêmes

bois que le pupitre; le rang supérieur est orné de colonnes cannelées; le siege du prieur est placé dans un corps d'architecture de douze colonnes, qui sont surmontées d'un frontispice avec un Christ portant la croix: c'est un excellent ouvrage de Sébastien del Piombo.

Le sanctuaire est élevé sur douze marches et orné de bronzes; les voûtes en sont couvertes de peintures à fresque de divers maîtres; il renferme deux superbes mausolées; l'un est orné des statues de Charles-Quint, armé et couvert du manteau impérial, de l'impératrice Elisabeth, son épouse, de l'impératrice Marie, leur fille, et des reines de France et de Hongrie, sœurs de Charles, toutes à genoux; l'autre présente, aussi à genoux, les statues du roi Philippe II, armé et en manteau royal, et des reines Anne, Marie et Elisabeth, ses trois épouses; ces statues sont toutes de bronze doré: elles sont de Pompée Léoni.

Trois portes, enrichies de pierres recherchées, de bronze et de cristal, s'ouvrent sous un arc dans le même sanctuaire; elles conduisent à trois pieces incrustées de différents marbres, où la famille royale assiste au service divin; les deux plus voisines du maître-autel ont chacune un autel particulier, avec deux tableaux, l'un d'un Christ avec la Sainte Vierge, l'autre d'un Christ portant sa croix: celui-ci est du Titien.

Le maître-autel a quatre corps d'architecture, ornés de colonnes, six au premier corps, qui est de l'ordre dorique, un pareil nombre de cannelées au second corps, de l'ordre ionique, quatre au troisieme, de l'ordre corinthien, et deux au quatrieme, de l'ordre composite. Ces différents corps contiennent quinze statues et plusieurs tableaux; on distingue, parmi ceux-ci, un Jésus-Christ portant la croix, un Jésus-Christ attaché à la colonne, une Assomption, une Résurrection, une Descente du St.-Esprit, tous de Fréderic Zuccheri, mais d'un mérite médiocre; un Martyre de St. Laurent, de Tibaldi, qui ne vaut pas mieux que les précé-

dents, une Naissance du Seigneur et une Adoration des Mages, du même Tibaldi; ceux-ci sont très-beaux; les statues du premier corps ont beaucoup d'expression : elles sont de Léon Leoni et de Pompée Leoni, son fils. Ces statues et les ornements des colonnes et des pilastres du premier corps sont de bronze doré.

Un tabernacle circulaire, d'architecture corinthienne, est placé au milieu de l'autel; il a quatorze pieds sept pouces d'élévation et six pieds sept pouces de diametre; il est orné des statues des douze apôtres en bronze doré et de huit colonnes de jaspe rouge veiné de blanc, si beau, qu'on le prend aisément pour de l'agathe; les chapiteaux, les soubassements, les médaillons et les autres ornements sont également de bronze doré; il se termine en un dôme du même jaspe qui renferme une statue du Sauveur, et qui est orné d'une topaze de la grosseur du poing encaissée dans une rosette d'or. Un second tabernacle, d'un pied sept pouces de hauteur, est enfermé dans le précédent; il est fait de pierres choisies, carré et orné, à chaque face, de quatre colonnes et de quatre pilastres; les chapiteaux et les soubassements sont d'or émaillé; la corniche est d'argent; elle est ornée d'aiguilles ou petites pyramides portées sur des piédestaux de pierres sanguines, avec des ornements en or; aux deux côtés sont deux portes de cristal de roche, garnies en or; ce second tabernacle se termine également en dôme, dont la clé est marquée, au dehors, par une émeraude dans une rosette d'or, et, au-dedans, par une très-belle topaze enchassée dans de l'or émaillé. Ce tabernacle, quoique fort riche, n'est beau que dans ses détails; son ensemble n'a rien d'agréable et ne fait aucun effet; la diversité et la multiplicité des ordres d'architecture y jettent une confusion qu'on ne peut démêler; vu même de loin, il paroît appliqué au mur sans aucune saillie, quoiqu'il soit cependant isolé.

La sacristie et la piece qui la précede, sont d'une richesse

inestimable en superbes tableaux; ils y sont si variés et si multipliés, que le détail en deviendroit fatigant. La plupart sont du plus grand mérite; ils sont tous de grands maîtres, de Pierre de Pérouse, de Jean-François Romanelli, de Jean-Antoine Regilio, dit *le Pordenone*, d'André Schiavone, de Castel Franco, appelé *le Giorgion*, d'Annibal-Carache, de Raphaël, de Sébastien del Piombo, du Correge, de Guido Rheni, de l'Espagnolet, de Rubens, de van-Dyck, du Tintoret, de Paul Veronese, du Titien.

Cette sacristie forme un beau vaisseau de quatre-vingt-treize pieds de long et de vingt-huit pieds cinq pouces de large. Elle renferme beaucoup de richesses en ornements d'église, en reliquaires, en châsses, en calices, en croix, en chandeliers. On y voit un autel, appelé *de la Santa Forma*, orné de beaux marbres, de jaspe, de bronze doré, où l'on conserve un tabernacle destiné à placer le St. Sacrement, et donné par l'empereur Léopold; ce tabernacle est d'argent doré et haut de sept pieds huit pouces; il est orné de plusieurs figures allégoriques et de beaucoup de pierres précieuses; il en contient un second, de la grandeur d'un calice ordinaire.

Le trésor de cette église renferme des choses précieuses; on y remarque, entr'autres, une statue de St. Laurent, du poids de neuf cents marcs d'argent et de trente-six marcs d'or, une statue allégorique de la ville de Messine, qui tient à la main un ostensoire d'or du poids de cinquante marcs, et dont la couronne et le collier sont de pierres précieuses, un petit temple de bronze doré, de plus de cinq pieds de haut, orné de huit colonnes doriques et terminé par un dôme, un crucifix d'argent attaché à une croix d'argent doré, ayant une grande topaze à la tête, un gros rubis à chaque main, et une pierre brillantée, d'un pouce, aux pieds: on a regardé pendant long-temps celle-ci comme un diamant fin.

Le Panthéon, lieu destiné à la sépulture des rois et de la

famille royale, est placé au-dessous de cette église; on y a réuni le plus grand luxe et la plus grande magnificence: c'est une des parties de l'Escurial qu'on s'empresse le plus à voir.

On y descend d'abord par cinquante-neuf marches, qui forment un premier escalier, dont les murs et les voûtes sont incrustés de marbres extrêmement variés et rapportés avec beaucoup d'élégance; il conduit à un palier fait en forme de rotonde, qui est décorée de la même maniere.

On tourne, on descend encore quelques marches, et l'on trouve une belle façade, formée par dix colonnes, de très-beaux marbres et de l'ordre dorique, dont les soubassements, les chapiteaux, les médaillons et les autres ornements sont de bronze doré; deux statues allégoriques du même métal, la Nature humaine et l'Espérance, sont placées, une de chaque côté. On descend de nouveau trente-quatre marches; on se trouve au milieu des marbres les plus choisis, les plus beaux, qui couvrent les murs et les voûtes.

On entre ici dans une piece très-ornée; elle est le lieu de la sépulture de la famille royale; les cendres de quarante-trois infants, infantes et reines y reposent dans des niches particulieres.

Une autre piece d'une extrême magnificence lui succede; c'est le lieu qui renferme les cendres des rois et celles des reines qui ont laissé de la postérité. Elle est octogone; elle a trente-un pieds de diametre, et trente-deux pieds huit pouces d'élévation; elle est placée immédiatement sous le sanctuaire de l'église. Elle est toute incrustée de très-beaux marbres de diverses couleurs, et couverte d'ornements de bronze doré. La porte s'ouvre dans un des octangles, et l'autel est placé dans l'octangle qui est en face de ce dernier. Les autres six octangles sont séparés par seize pilastres accouplés de l'ordre corinthien; vingt-quatre urnes ou tombeaux sont placés dans les intervalles, quatre dans chaque octangle; deux autres occupent le dessus de la porte d'entrée; ils sont de

marbre, et portés sur des griffes de lion de bronze. Quatorze de ces tombeaux contiennent les froides reliques d'autant de rois et de reines, presque tous de la maison d'Autriche; Louis I et Charles III sont les seuls princes de la maison de France dont les corps y aient été déposés; chaque tombeau est orné d'une inscription. Une grande lampe de bronze, garnie de vingt-quatre candelabres, est suspendue au milieu. L'autel est orné de deux colonnes cannelées de marbre mélangé de vert et de blanc, au milieu desquelles est placé un crucifix de bronze doré, attaché à une croix de marbre noir: c'est un excellent morceau.

Des jardins s'étendent et se développent à l'est et au sud de l'édifice précédent; ils sont construits sur un terrain inégal, et soutenus par des murailles en forme de terrasses, qui leur donnent l'apparence de jardins en l'air. Les uns sont élevés, les autres sont bas, la plupart sont en amphithéâtre; on passe des uns aux autres par des escaliers très-commodes et faits avec art.

Le village de l'*Escurial* est à une petite demi-lieue; on y va par un beau chemin planté d'arbres des deux côtés, qui forme une belle avenue.

Un autre beau chemin conduit à *la Fresneria*. C'est une maison de campagne, située à demi-lieue et à l'est de l'Escurial; elle a, dans son milieu, un portique, soutenu par des colonnes doriques. Les jardins en sont beaux, coupés par des bois et des prairies, remplis de fontaines, arrosés par plusieurs ruisseaux, embellis par plusieurs bassins et par de petits lacs remplis de poisson; un pavillon couvert s'élève au milieu d'un de ces lacs, il est orné de huit colonnes, et entouré d'un petit jardin, bordé d'une balustrade.

L'*Escurial* est couvert par des montagnes élevées qui séparent la Vieille et la Nouvelle Castille; elles sont nues, sans arbres, d'un aspect désagréable; on y trouve cependant quelques pâturages: on y a construit de beaux réservoirs,

d'où l'eau est conduite par un aquéduc pour fournir à environ quatre-vingt-douze fontaines, distribuées dans les diverses parties du palais, du couvent et des jardins de l'Escurial. Le coup-d'œil est superbe au haut de ces montagnes; la vue s'étend au loin au S. et à l'E. sur une vaste étendue de pays, qui est terminée par la ville de Madrid. Un corridor souterrain, voûté en pierres de taille, conduit du village de l'Escurial au palais; on l'appelle *la Mina*; il sert à faire ce trajet à l'abri des injures du temps.

Route de Madrid *à* la Granja *et à* St.-Ildefonse.

Deux chemins conduisent de Madrid à *la Granja* et à *St.-Ildefonse*; l'un est assez court, l'autre plus long de quatre lieues; le premier est le plus fréquenté; c'est le chemin de la Cour; il est très-beau; mais il est monotone et ennuyeux; le dernier est beaucoup moins beau; mais il est varié et amusant.

Celui-ci traverse des campagnes nues jusqu'au village d'*Alcobendas*, où il parvient après être passé à *Fuencarral*, petite ville d'environ deux mille âmes, à une lieue et demie de Madrid, renommée par ses navets, par ses vignes et par son vin muscat. Il parcourt alors une petite montagne couverte de chênes, et ensuite une grande plaine arrosée par le Xarama, dont les bords sont garnis de villages. Après avoir traversé une petite riviere qui prend son origine au village de San Augustino, il parvient à la montagne et au village du *Molar*, connus par leurs eaux minérales.

Ce chemin court ensuite à travers des campagnes verdoyantes, d'un aspect pittoresque, et au milieu de vignes et de jardins; il conduit à la petite rivière de *Malacuera*, dont les bords sont couverts d'arbres; il la traverse, et parvient bientôt à *Torrelaguna*. La vallée s'ouvre une demi-heure après à travers les petites montagnes qui en forment l'enceinte; elle laisse appercevoir alors le village, ou peut-être mieux, l'ancien royaume *des Patoncs* (1); on arrive bientôt après à *la Granja*.

Torrelaguna, dont il vient d'être parlé, est une petite ville, dans une situation charmante, au fond d'une campagne verdoyante, au pied d'une chaîne de petites collines qui paroissent terminer la plaine du Xarama; il fut la patrie du cardinal Cisneros, si fameux sous le nom de Ximenez. Elle a une église paroissiale, un couvent de moines, un de religieuses. L'église paroissiale est à trois nefs, d'une architecture gothique; il y a un beau tableau du martyre d'un saint, de Vincent Carducho, et une Madeleine, de Louis-Sauveur Carmona; c'est le lieu de la sépulture du poëte Jean de Mena, qui n'y a qu'une inscription pour mausolée. Le territoire de cette ville est couvert de vignes et produit beaucoup de vin.

LA GRANJA.

C'étoit ici autrefois une grange des religieux Hiéronymites de Ségovie, que Philippe V acheta pour y construire une

(1) *Voyez* à la fin de ce volume, p. 374.

maison royale; de là vient le nom de *Granja*, qu'il porte encore. Cette maison royale fut bâtie par Philippe V, qui s'y retira après son abdication; les travaux en furent confiés principalement à des artistes français, à *Dumandré*, à *Pituè*, à *Marchand*, qui planta les bosquets et les parterres, à *Boutelou*, qui fut chargé des jardins, à *Firmin* et à *Thierry*, qui eurent le soin des fontaines, des sculptures, des statues. On en évalue la dépense à 75,000,000 de piastres, somme vraisemblablement exagérée.

Le palais n'a rien de magnifique à l'extérieur, mais il a une belle façade sur les jardins; elle est formée par huit colonnes de l'ordre composite, accostées, de chaque côté, de pilastres et de demi-colonnes; elles sont surmontées d'un attique avec quatre cariatides et deux médaillons; le tout est terminé par une balustrade, ornée de quelques trophées.

Les appartements supérieurs sont remplis de tableaux des plus grands maîtres : on en compte plus de mille.

Les appartements inférieurs contiennent plus de soixante statues antiques, et un grand nombre de bustes, de termes, d'urnes, et d'autres morceaux également antiques, au nombre d'environ deux cents; ils comprennent douze pieces principales, qui méritent d'être examinées en détail.

La premiere piece renferme deux grandes statues de Jules César et d'Auguste, de bronze doré et d'agathe, une statue de Pâris, une Vénus, un Cupidon; quelques allégories du jour et de la nuit, six bustes d'empereurs romains, et une urne sépulcrale ronde, où l'on voit, en bas-relief, un sacrifice à Bacchus.

La seconde piece contient quatre colonnes antiques de marbre blanc, deux autres colonnes, mais modernes, une Vénus antique avec une tête moderne, un Narcisse, plus grand que le naturel, un Bacchus, mais petit, une Flore, un Apollon, qui est très-beau, un Méléagre, une belle

Daphné couchée. On y voit aussi quelques tableaux de Jérôme Bosco et de Benoît Castiglione.

On trouve, dans la troisieme piece, deux colonnes spirales de marbre rougeâtre, un Antinoüs, un Hercule, un Ptolomée, un Jupiter, une Arachné, une Flore, tous d'un mérite inférieur à celui des morceaux suivants; huit têtes d'empereurs et de divinités, un très-beau Faune, couvert de la peau d'un tigre et appuyé contre un tronc d'arbre, un petit Faune portant un chevreau derriere son col, deux Vénus très-belles, l'une dans le bain, habillée du milieu du corps en bas, tenant un vase d'une main, appuyée de l'autre sur le côté, et deux statues de la plus grande beauté, sur lesquelles on n'est point d'accord; les uns les prennent pour Castor et Pollux, les autres pour deux Génies sacrifiant à Isis, quelques autres pour des Divinités allégoriques des Lares et des Pénates, d'autres pour les étoiles Espero et Lucifer sacrifiant à Jupiter, quelques autres enfin pour les Décius immolés pour la patrie. On voit encore, dans cette piece, un très-beau tableau de Vénus à la toilette, de l'Albano.

La quatrieme piece n'est pas moins intéressante; on y voit huit Muses (Melpomene y manque) qui étoient mutilées et qui ont été restaurées dans des temps modernes, Pomone et Minerve, également restaurées, deux superbes têtes d'Alexandre et d'Antinoüs, avec leurs bustes, huit têtes, dont quelques-unes sont d'un très-beau travail; on y trouve également, dans une niche ornée de deux colonnes de marbre vert antique, un Apollon assis, le sceptre à la main, de grandeur au-dessus de la naturelle, ouvrage moderne de Firmin et de Thierry.

La cinquieme piece présente des beautés d'un autre genre, huit colonnes de marbre violet et jaune de Cuenca en Nouvelle Castille, des pilastres, des bandes, des feuillages de divers marbres d'Espagne, entr'autres de vert de Grenade,

divers bustes modernes d'empereurs romains, six urnes de porphire, dont une de deux pieds six pouces huit lignes de hauteur, deux petits navires du même porphire, deux bustes d'enfants, dont un est couvert d'une longue robe.

La sixieme piece contient des paysages, les uns de la province d'Artois, les autres dans le genre flamand, tous de Jean-François de Bologne, deux tableaux allégoriques en mosaïque, la Réputation et la Musique, une statue colossale de Cléopâtre, une Sibille, un Jupiter, un Pâris, un petit Faune, deux Taureaux plus petits que le naturel.

On trouve, dans la septieme piece, quelques petits tableaux, quelques bustes, quelques bas-reliefs, un Enfant couché couronné de fleurs, une urne funéraire antique, avec un excellent bas-relief, qu'on croit être la naissance de Minerve.

La huitieme piece est ornée de sculptures et de tableaux. Les premieres sont deux bustes modernes, dont un est de basalte, six statues, également modernes, deux Enfants. Les derniers sont une tête, de Guido Rheni, une Suzanne sollicitée par les vieillards, du Tintoret, une Lucrece imitée du Guide, l'enlèvement des Sabines, de l'école de Pierre de Cortone, quelques tableaux de fruits et de comestibles, de Marinno Nanni.

La neuvieme piece est également mêlée de sculptures et de peintures; on y voit une statue de Séneque, petite, mais excellente, une statue allégorique de la Foi, quelques autres statues d'un moindre prix, un tableau de fruit, de Nanni, deux tableaux sur des sujets pris de don Quichotte, de Dominique-Marie Sani.

On trouve, dans la dixieme piece, deux statues colossales de Jupiter et d'Apollon, l'une et l'autre d'un mérite très-médiocre, deux grandes statues en habits de pontifes, qu'on prétend être un Jules César et un Auguste, divers bustes et plusieurs têtes placées sur des tables et sur des colonnes de marbre mélangé.

La onzieme piece contient, en peintures, l'adultere de Mars et de Vénus, copié de Jules Romain, et, en sculptures, une belle tête d'Homere, trois statues antiques très-belles de Léda, de Diane et de Vénus, et un Ganymede enlevé dans l'Olympe par un aigle ; ce dernier morceau est superbe.

La douzieme piece renferme deux grands lions, une urne de porphyre, les bustes des rois Philippe V et Louis I, ceux des reines leurs épouses, et celui du dauphin de France, pere de Philippe V.

On a réuni, dans une galerie, la belle collection qui a appartenu à Christine, reine de Suede; ce sont des statues, des têtes, des bustes, des colonnes, des bas-reliefs, des urnes sépulchrales antiques, de bronze, de marbre et de porphyre.

Les jardins contiennent les plus grandes beautés; ils font le principal ornement de *la Granja.* L'industrie de l'homme s'y est développée dans toute son étendue; elle a secondé avec succès les intentions d'un prince, qui, fidele imitateur du roi son ayeul, voulut faire, d'un lieu montueux, escarpé, stérile, inhabité, inhabitable, un lieu de délices, comme Louis XIV l'avoit fait de Versailles. L'industrie dompta l'inégalité du terrain; elle aplanit des montagnes; elle fit disparoître des rochers; elle profita des aspérités des lieux pour varier les sites et leurs beautés, pour diversifier les points de vues et leurs agréments. L'art y subjugua partout la nature; les lieux trop bas furent élevés, les terrains trop hauts furent abaissés, les lieux escarpés furent aplanis, ceux des rochers auxquels on laissa la place qu'ils avoient reçue de la nature, furent percés pour donner passage à des canaux; les roches seches, ingrates, stériles furent couvertes d'une terre fertile et végétative. Bientôt, les productions les plus variées embellirent un sol qui étoit à peine couvert autrefois d'une mousse inutile et désagréable; bientôt, des plantations dirigées avec art, des avenues variées, des allées multipliées, des bosquets prirent la place de bois épais et

impraticables, d'arbustes inutiles, de buissons repoussants; bientôt, des arbres exotiques s'éleverent à côté des arbres indigenes; bientôt, des fleurs de toutes les especes, des fruits de tous les genres étalerent leurs beautés et leurs richesses, malgré l'aspérité du sol et la froideur du climat.

Les ruisseaux, les fontaines, les cascades, les nappes d'eau, les bassins s'y multiplierent en même temps. Les eaux y furent dirigées avec une industrieuse diversité; les ornements, les sculptures, les décorations y furent multipliés sans confusion. On conduisit des ruisseaux nombreux du haut des montagnes; les uns, par leur réunion, forment la riviere d'Eresma; les autres parcourent les diverses parties des jardins, et s'écoulent dans un immense réservoir, d'où les eaux se divisent, les unes pour alimenter les fontaines, les autres pour vivifier les plantations.

Trois belles allées plantées d'arbres, et interrompues d'espace en espace par de petites places, se développent dans une assez grande longueur, à la gauche et à l'est de la façade du palais. Les réservoirs, les fontaines, les bassins, les nappes d'eau y sont souvent répétés.

On y distingue surtout la fontaine de Neptune; elle s'éleve sur un grand bassin d'un carré long, un grand et beau groupe y présente ce dieu, le trident à la main, la couronne sur la tête, debout sur un char de coquillages, qui est traîné par des chevaux marins; des Amours le précedent; ils sont environnés de tritons et de dauphins qui jettent de l'eau; un beau triton, monté sur un dauphin, en lance un volume considérable par la bouche. Le char est accosté d'enfants portés sur des chevaux marins, qui sont conduits par des tritons; ces enfants sont armés de cornes d'abondance, qui jettent l'eau à une élévation de trente-cinq pieds.

Une superbe décoration se développe sur un vaste bassin à quelque distance de la fontaine de Neptune. Les statues allégoriques de l'Ebre et de la Segre, fleuve et riviere considérables

dérables de l'Espagne, y sont portées sur des piédestaux, dont les ornements imitent des cristallisations et des glaces; deux mascarons voisins jettent des torrents d'eau. Un bel escalier de pierre conduit à un grand bassin, avec trois cascades; l'une est décorée par deux dragons qui jettent de l'eau; une autre est ornée d'une tête de monstre marin, qui donne de l'eau en assez grande quantité pour fournir aux trois cascades; la troisieme se fait distinguer par un groupe de figures, entr'autres par un Apollon, avec sa lyre, ayant sous ses pieds le serpent Python, qui jette de l'eau par la gueule à la hauteur de trente-deux pieds, et une figure allégorique de la Vertu triomphante de l'Envie, tenant un rameau d'olives; on y voit encore deux dragons lançant de l'eau à la hauteur de cinquante-deux pieds, tandis que quatre petits Amours paroissent les engager à se dérober à la colere d'Apollon.

Une rampe, en forme d'escalier, garnie d'une balustrade de fer, conduit à un grand parterre, orné de vases et de statues. On y trouve une place en forme de demi-lune; elle contient un grand bassin circulaire, où l'on voit Andromède enchaînée; Persée, l'épée d'une main, la tête de Méduse de l'autre, semble accourir pour la délivrer, tandis qu'un monstre sort du creux du rocher, jetant, de dessous ses écailles, une multiplicité de filets d'eau, et, par la gueule, un grand jet de dix-huit lignes de diametre, qui s'éleve à la hauteur de quatre-vingt-dix-neuf pieds; Minerve, armée de la lance et de l'écu, est du côté opposé.

Un autre parterre, vis-à-vis de la façade du palais, renferme une très-belle cascade ornée de marbres de diverses couleurs. L'eau y tombe dans un bassin demi-circulaire, au milieu duquel Amphitrite est sur son char, traîné par quatre dauphins qui jettent de l'eau à une hauteur considérable; un Zéphyr et trois Naïades présentent du corail et des perles à la déesse, tandis que des enfants, réunis en

formés en grenouilles par le milieu du corps, jettent encore de l'eau, dont les jets forment d'autres figures également singulieres.

Vient ensuite une grande place, ornée de grands et beaux vases et des statues de huit Nymphes en habit de châsse, portées sur des piédestaux. La fontaine des bains de Diane est au milieu dans un grand bassin, dont la figure est irréguliere et qui a de quarante-cinq à cinquante toises dans ses divers diametres. Un grand corps de marbre blanc s'éleve au milieu de ce bassin à la hauteur de quarante-trois pieds; il se termine en un grand vase de plomb, qui imite le marbre, et d'où il sort une grande quantité d'eau; il est accosté, de chaque côté, d'un corps plus petit et d'un groupe formé par un lion et des serpents qui jettent également de l'eau. Une tête de monstre marin est placée au-dessous; elle vomit un torrent d'eau qui tombe dans un bassin. Une grotte, ornée de coquillages et de divers autres corps marins, est encore plus bas; Anthée y est assis sur un rocher en situation de jouer de la flûte traversiere; deux cascades tombent, aux deux côtés de cette grotte, sur quatre bassins placés l'un sur l'autre, dont le dernier est soutenu par deux Sirenes; une biche jette de l'eau dans l'intervalle entre le bassin et la grotte; toute l'eau se précipite sur trois marches de marbre mélangé qui entourent le dessous de la grotte, et va se jetter dans un bassin où l'on voit des Nymphes qui caressent des poissons. Diane, environnée de Nymphes qui la cachent aux yeux d'Anthée, est assise sur la marche du milieu; dans un instant, cette Déesse et ses Nymphes sont dérobées aux regards des spectateurs par un déluge d'eau qui part de plus de cent tuyaux et qui les couvre et les cache absolument. On éprouve ici une impression singuliere; on croit entendre tout-à-coup un mélange confus de voix de divers animaux; le chant des oiseaux paroît se mêler aux rugissements des bêtes féroces; le murmure des eaux, leur chute,

leur lutte ont été ménagés avec tant d'art, qu'on est parvenu à leur faire produire un effet aussi surprenant.

Il reste encore à voir un beau parterre, dans lequel on trouve la fontaine de la Renommée. Un rocher de plomb, coloré en marbre, s'éleve au milieu d'un grand bassin ovale; il porte, à son sommet, la Renommée à cheval sur Pégase; elle jette une colonne d'eau de deux pouces de diametre à la hauteur de cent douze pieds, laquelle retombe en maniere de petite pluie et présente les plus belles couleurs du prisme, lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil; quatre figures, armées d'arcs, de fleches et de boucliers, sont comme précipitées aux pieds de Pégase. Les quatre principaux fleuves de l'Espagne, le Tage, le Duero, le Guadalquivir, et l'Ebre, sont appuyés sur des grottes au bas du rocher; ils jettent, par leurs urnes, un immense volume d'eau qui tombe dans le bassin, tandis que des dauphins, en grand nombre, en jettent par la bouche et par les narines.

SAINT-ILDEFONSE.

Il s'est formé insensiblement une petite ville auprès de *la Granja*, dont il vient d'être parlé; elle porte le nom de *Saint-Ildefonse.* On y compte une population d'environ quatre mille trois cents habitants. Elle est le lieu de la résidence de l'intendant de la maison royale et du district de la Granja et de St.-Ildefonse; elle a une église paroissiale, un chapitre de collégiale, un hôpital, un gouverneur et plusieurs manufactures.

Le chapitre de la collégiale est composé d'un abbé, qui le préside, de douze chanoines, de six prébendés, de six demi-prébendés et de quatre chapelains; il a une chapelle de musique; les abbés ont toujours été, depuis leur création, évêques *in partibus infidelium;* ils ne sont soumis à aucun évêque; ils exercent une juridiction *quasi* épiscopale

dans le territoire de leur abbaye, qui comprend neuf villages et six églises paroissiales; ils en sont en même temps les juges, quant au civil.

L'église collégiale renferme le mausolée du roi Philippe V; il est de divers marbres, avec des ornements en bronze; il fut exécuté par Pitué et par Dumandré. Le tombeau est placé sur un piédestal; il supporte une urne, posée sur un carreau : il y a deux statues, une de chaque côté, l'une en attitude de la douleur, l'autre est la statue allégorique de la charité. Deux médaillons sont placés au-dessus; ils contiennent les portraits de Philippe V et de la reine, son épouse; ils sont couverts d'un voile, qu'une Renommée paroît vouloir relever. Derriere le tombeau s'éleve une pyramide, surmontée d'un vase de parfums; les armes d'Espagne, soutenues par un ange et par un enfant, sont placées au-dessus; on lit l'inscription suivante sur le piédestal.

PHILIPPO V,
PRINCIPI MAXIMO
OPTIMO PARENTI
FERDINANDVS VI
POSVIT.

Ce mausolée est peu compliqué; mais il a quelque chose d'imposant dans sa simplicité.

On a établi plusieurs manufactures dans cette ville.

Une d'ouvrages de fer et d'acier : elle est jusqu'ici peu importante.

Une de toiles de lin et de chanvre; elle fut établie par le roi, en 1782; elle a vingt métiers en activité, et deux grandes machines destinées à laver et à fouler les toiles.

Il y a encore une verrerie, où l'on fait des bouteilles d'assez bonne qualité, et des verres blancs, qui sont ciselés avec assez d'adresse.

On a établi, auprès de cette verrerie, une manufacture de glaces, dans un édifice vaste et bien distribué; il y a deux fourneaux et un grand nombre de fours, où l'on fait refroidir lentement les glaces après les avoir coulées. On en fabrique de toutes les grandeurs, et des plus grandes qu'on ait encore coulé nulle part; on en a coulé de cent vingt, de cent trente, de cent trente-cinq pouces de haut, sur cinquante, soixante et soixante-cinq pouces de large. On les dégrossit à la main; on acheve de les polir au moyen d'une machine que l'on fait mouvoir; on les transporte ensuite à Madrid, où on les étame. On y voit des tables de bronze, sur lesquelles on étend les glaces: elles ont cent soixante-deux pouces de longueur et quatre-vingt-treize de largeur.

Itinéraire depuis Madrid *jusqu'à* Aranjuez *et aux frontieres de* la Mancha, 9 lieues (1).

MADRID.	
Manzanarez, *riviere, et pont dit* de Tolede.	
PINTO, *ville.*	3 lieues.
VALDEMORO, *ville.*	1
Xarama, *riviere et pont.*	2
Le Tage, *fleuve et pont.* } ARANJUEZ. }	1
Frontieres de la Mancha à Ocaña.	2

On sort de Madrid; on passe peu après le *Manzanarez* à gué ou sur le pont dit *de Tolede*, dont il sera parlé dans la description de la route de Madrid à Tolede; on entre ensuite dans un chemin superbe, large, uni, qui conduit en droite ligne, sans

(1) Route de Madrid à Murcie, à Carthagene, etc. *V.* l'Atlas, pl. 5.

aucun détour, jusqu'à Aranjuez. Il traverse une grande plaine, qui s'étend, par un espace de six lieues, jusqu'à l'entrée de la vallée d'Aranjuez, mais qui est absolument nue et sans arbres.

Après trois heures de marche, on passe à *Pinto*, petite ville d'environ deux mille âmes, avec une église paroissiale, un couvent de moines et un couvent de religieuses. Une heure après, on arrive à *Valdemoro*, autre petite ville, qui fut remarquable autrefois par son commerce et par son agriculture. Elle fut fondée par les Maures; un de leurs rois y établit le siege de sa Cour; ils lui donnerent, selon quelques-uns, le nom de *Valle de Miro*, tandis que, selon d'autres, son nom actuel est une corruption de *Valle de Moro*, comme fondée dans une vallée habitée par les Maures. Cette ville est dans un vallon abondant en blé, en vin, en huile; elle fut autrefois beaucoup plus considérable; mais sa population est réduite aujourd'hui à deux mille huit cents habitans; elle a une église paroissiale, un couvent de moines, un couvent de religieuses, deux alcades, et une foire à la Toussaint, qui dure vingt jours et qui est assez fameuse; elle fut le lieu de la naissance de *Didace Pantoja*, connu par ses écrits en théologie, et mort en 1618. Elle a, depuis peu de temps, une fabrique de draps et une manufacture où l'on fait des rubans, des galons, des bas, des bonnets, des gants de soie, des étoffes de laine, de lin et de coton.

On continue à suivre le même chemin pendant deux heures; on descend par une pente douce, presque tournée en spirale, et on entre dans la vallée d'Aranjuez. On passe, peu après, le *Xarama* sur un beau pont, construit par Marc de Vierna sous le regne de Charles III, et terminé en 1761.

Les objets changent ici dans un instant; le passage est si subit, qu'on se croiroit transporté dans un climat nouveau.

On perd de vue les campagnes nues et stériles qu'on vient de parcourir; on se trouve tout-à-coup dans une vallée charmante. Des arbres élevés et touffus ombragent le chemin; d'autres forment au loin des bouquets de verdure; des ruisseaux multipliés serpentent de tous côtés; ils mêlent leur bruit à celui des cascades; de vastes prairies étalent des tapis verdoyants; ils sont couverts de fleurs de toutes les especes. Tout présente une culture plus soignée, une terre plus fertile, une seve plus active, une végétation plus forte; tout annonce le voisinage d'un fleuve dont les eaux animent la végétation, répandent la fécondité : les eaux du Tage operent cette merveille.

On parcourt ce lieu enchanté; on s'approche insensiblement des bords de ce fleuve; on parvient à une place circulaire, à laquelle aboutissent douze allées ou avenues formées par des arbres également beaux; ce qui lui a fait donner le nom de *las Doce Calles*. On suit une de ces avenues, au bout de la-

quelle on passe le *Tage* sur un pont de bateaux, garni d'une balustrade de fer; on entre à *Aranjuez*.

Le spectacle est ici superbe : la vue se porte d'abord sur la magnifique place de St.-Antoine, qui se présente en face; elle se promene, à la droite, sur les beaux jardins situés derriere le palais, et, à la gauche, sur deux belles rues hollandoises, où les arbres, entremêlés avec les maisons, élevent leurs cîmes verdoyantes au-dessus du faîte des édifices.

On sort d'*Aranjuez* (1) par la place de St.-Antoine et par la porte qui est à côté de l'église de ce nom; on suit, pendant dix minutes, un beau chemin bordé d'arbres des deux côtés. On commence ensuite à monter sur les montagnes qui sont au midi d'Aranjuez, par un beau chemin et par une pente douce.

Après être monté pendant un quart-d'heure, on jouit, en se tournant, d'un spectacle agréable; la vue plonge sur le fond dans lequel Aranjuez est situé; elle en découvre le palais; elle se promene avec plaisir sur un tapis vert, épais et prolongé, formé par l'immensité des arbres qui couvrent ce séjour; à travers l'épaisseur des bois, elle apperçoit, par intervalles, les eaux du Tage, qui présentent l'image d'autant de glaces entourées de bordures

(1) La description d'*Aranjuez* sera ci-après, à la suite de la description de *Tolede*, p. 293.

verdoyantes; elle se porte au loin sur une vaste étendue de campagnes diversifiées; elle va se reposer sur des montagnes, qui, dans le lointain, terminent l'horizon.

On monte encore pendant un quart-d'heure sur des montagnes arides et incultes, par un chemin doux, large, bien tracé, et qui continue d'être également beau jusqu'à Ocaña. On descend pendant dix minutes; on traverse successivement trois vallons assez grands, mais arides; le premier est en partie cultivé; le second l'est entièrement et laisse voir quelques arbres dans l'éloignement; le troisieme est plus joli, plus riant, mieux cultivé, en partie semé de grains, en partie planté de vignes, couvert d'une assez grande quantité d'oliviers, offrant par intervalles quelques tapis de verdure assez prolongés; une partie du chemin y est bordée de gazon et de fleurs champêtres.

En sortant des vallons, on rentre dans les montagnes; on les tourne pendant une petite demi-heure; on apperçoit *Ocaña* sur une hauteur assez considérable; on arrive bientôt dans cette ville par une montée douce, et l'on se trouve dans la Mancha.

Itinéraire depuis Madrid *jusqu'à* Tolede, 12 lieues. (V. l'Atlas, pl. 5.)

MADRID.	
Le Manzanarez, *riviere et pont*, *dit* de Tolede.	lieues.
Venta de Prado longo.	½
GETANE ou GETAFE, *petite ville.*	1 ½

Venta de Torrejon.	2
ILLESCAS, *ville.*	2
Yuncas, *village.*	1
Cabanas, *village.*	2
OLIAS, *petite ville.*	1
TOLEDE, *ville.*	2

On sort de Madrid par la porte de Tolede; on passe peu après le Manzanarez sur le pont du même nom (1); on trouve, après une demi-heure, la *Venta del Prado longo*; une heure et demie ensuite, on arrive à une petite ville, qui a été appelée tantôt *Getane*, tantôt *Getafe*; elle a beaucoup déchu; sa population, qui étoit de douze mille âmes, n'est plus que de cinq mille; elle a une église paroissiale, grande, spacieuse, belle, à trois nefs, qui sont séparées par de grosses colonnes, dont celles du milieu sont isolées; le maître-autel est d'une bonne architecture; il est orné de plusieurs bons tableaux, relatifs à diverses époques de la vie de sainte Marie-Madeleine : ils sont d'Alonzo Cano; on trouve, aux deux autels collatéraux, deux tableaux du même peintre, supérieurs aux précédents, un Enfant-Jésus et une sainte Vierge de la paix. On passe, deux heures après, à la *Venta de Torrejon*, et, autres deux heures ensuite, on arrive à *Illescas*.

Tout le terrain, qu'on vient de parcourir depuis

(1) Il fut construit sous le regne de Philippe II. Il est grand et solide, mais massif, et les parapets en sont chargés d'ornements de mauvais goût.

Madrid, est absolument nu, monotone, triste et désagréable; on n'y apperçoit point un seul arbre.

Illescas est une petite ville, dont la population, autrefois considérable, est réduite aujourd'hui à deux mille âmes. Elle a cinq églises, deux couvents et un hôpital; elle est célebre par une image de la Sainte-Vierge, sous le titre de la Charité, qu'on prétend avoir été dans l'Oratoire de S. Ildefonse. L'église des Franciscains renferme un tableau de la Sainte-Vierge, assez bon, et les deux mausolées de Gedéon Hinojosa et de Catherine Velasco, son épouse, fondateurs du couvent; ils sont ornés de frontispices, et de pilastres: les statues des fondateurs y sont à genoux; elles sont en marbre, de grandeur naturelle, et d'une belle exécution; ces mausolées sont de Dominique Teocopoli, plus connu sous le nom du *Grec*, qui fut à la fois peintre, architecte et sculpteur. L'église de l'Hôpital de la Charité a six autels, du même *Grec*; ils sont d'une architecture simple, mais très-belle, chacun avec deux colonnes doriques; le maître-autel a des colonnes accouplées de l'ordre corinthien : on y voit deux belles statues de prophêtes, quelques bonnes peintures allégoriques à la Sainte-Vierge, du même *Grec*, et un excellent tableau de S. Ildefonse.

En suivant la route après *Illescas*, on passe aux villages d'*Yuncas* et de *Cabanas*, et on arrive, après quatre lieues, à *Olias*; c'est une très-petite ville, mais la plus agréable de toute la route, et

la seule où l'on trouve des arbres fruitiers; elle est à deux lieues de *Tolede*, où l'on arrive enfin, et où l'on entre par la porte de Visagra (1).

La campagne qu'on parcourt pendant les quatre dernieres lieues, porte le nom de *la Sagra*, et la route qui la traverse, celui de *Visagra*; on prétend que celui-ci est une corruption de *Via sacra*, qu'elle avoit autrefois; d'autres croient que ce nom lui est venu de celui de la porte de Tolede, à laquelle elle se termine; selon les uns, cette porte étoit appelée en arabe *Bab-Clacra*, c'est-à-dire, *Porte Rouge*, à cause de la couleur rouge des terres voisines; selon les autres, son nom arabe étoit *Bab-Sahra*, c'est-à-dire, *Porte des Champs*.

Itinéraire depuis Madrid *jusqu'à* Requeña *et aux frontieres du royaume de* Valence, 44 lieues (2).

Madrid.	
Vacia Madrid, *village*.	3 lieues.
Perales, *village*.	3
Fuenti Dueñas, *village*.	3
Frontieres du royaume de Valence.	35

Cette route joint, à *Fuenti Dueñas*, celle qui

(1) La description de *Tolede* se trouvera (p. 254) après celle de *Talavera de la Reyna*, sur la route de Madrid aux frontieres de l'Estremadure.

(2) Ancienne route de la poste de Madrid à Valence; on ne peut la faire qu'à cheval.

conduit d'Aranjuez aux frontieres du royaume de Valence.

Itinéraire depuis Aranjuez *jusqu'à* Requeña *et aux frontieres du royaume de* Valence, 42 lieues (1). (*Voy.* l'Atlas, pl. 13.)

Aranjuez.	
Villamanrique, *village.* / Fuenti Dueñas, *village.*	7 lieues.
Tarancon, *ville.*	3
Villarubio, *village.*	1
Château d'Uclés.	1
Saelices, *petite ville.*	1
Montalva, *village.* / Le Congosto, *village.* / Villar de Suz, *village.*	6
Olivarez, *village.*	3
Bonache, *village.*	3
La Motilla, *village.*	4
Le Cabriel, *riviere, et pont dit* del Pajazo. / Venta de las Contreras.	5
Villagordo, *village.*	2
Requeña, *ville.*	4
Frontieres du royaume de Valence *sur la montagne de* las Cabrillas.	2

On sort d'Aranjuez par la promenade de la Calle de la Reyna, à l'extrémité de laquelle on tourne à gauche; on s'enfonce dans des campagnes, qui, quoi-

(1) Ancienne route de la poste d'Aranjuez à Valence; on ne peut la faire qu'à cheval; les voitures ne peuvent y passer que dans une partie du chemin.

que voisines du Tage, ne présentent point la plus foible image du pays que l'on vient de quitter.

On marche toujours à peu de distance de ce fleuve; on s'en rapproche de temps en temps : ses rives sont arides, nues et dépeuplées. On partage insensiblement la tristesse de la route; mais un moment après on est surpris agréablement par la vue d'arbres touffus qui environnent un hameau de douze ou quinze maisons, qu'ils paroissent couvrir de leur ombrage; un ruisseau serpente tout auprès, tandis qu'une chute d'eau, disposée pour mettre deux moulins en mouvement, forme une cascade artificielle, dont la vue et le bruit distraient agréablement. Une heure après, on arrive à *Villamanrique*, village peu important, et de là à *Fuenti-Dueñas*, village assez grand, mais où tout annonce la misere.

Jusques-là, les campagnes qu'on parcourt sont nues, seches, sans eau, sans arbres, presque entièrement dépeuplées, monotones et tristes.

Le même chemin conduit, après trois lieues, à *Tarancon*, petite ville d'environ quatre mille âmes, une heure après au village de *Villarubio*, et, une autre heure après, au *Château d'Uclés*. Celui-ci est habité par des moines; il paroît avoir été autrefois une forteresse, dont il conserve encore la forme et les vestiges. Ce lieu fut, en 1108, le théâtre d'une bataille sanglante entre les Espagnols et les Maures Almoravides, où l'infant don Sanche, fils

fils unique du roi Alfonse Ier. et sept comtes furent tués; la bataille en conserva le nom de *la journée des sept Comtes*. On trouve, à peu de distance de ce château, une fontaine qui produit la riviere d'Uclez; elle a toujours un mouvement de tourbillon accompagné d'un bruit, ou murmure continuel.

On passe à *Saelices*, petite ville, et à peu de distance on apperçoit, sur une éminence, les restes d'un ancien retranchement fait par les Maures ou contre les Maures. Un chemin de six lieues, pendant lequel on traverse les villages de *Montalva* et du *Congosto*, l'un et l'autre assez agréables, conduit à *Villar de Suz;* il parcourt un terrain inégal, sans arbres, cultivé par intervalles, mais d'une culture languissante.

Le terrain est encore le même pendant deux lieues et demie; on parvient alors à une espece de conque formée par une enceinte presque circulaire de coteaux rapprochés, au milieu de laquelle est le village *d'Olivarez*, dans une situation assez pittoresque: on y arrive une demi-heure après. Le chemin est toujours inégal, surtout hérissé de rocailles. Tout paroît stérile dans les environs; on n'y voit ni culture, ni peuplades, ni lieux habités; on arrive à *Bonache* après trois heures de marche : on y cultive du safran. Une montagne, qui est à la gauche du chemin, renferme une crypte spacieuse, dont l'entrée est très-étroite; elle est remplie de stalactites et de stalagmites. Le chemin et les campagnes

continuent à être les mêmes; on les parcourt avec beaucoup d'ennui pendant cinq heures, après lesquelles on arrive à *la Motilla*, où l'on recueille du safran.

Au sortir de *la Motilla*, la route devient plus difficile, scabreuse, souvent dangereuse. On entre dans des montagnes escarpées, qui, sous le nom de *las Contreras*, sont l'effroi des voyageurs. On grimpe plutôt qu'on ne monte: on suit pendant long-temps la crête de plusieurs montagnes qui se succedent les unes aux autres. Le chemin n'est proprement qu'un sentier étroit, où deux chevaux, qui se rencontreroient, auroient bien de la peine à passer; il est environné de tous côtés de précipices et de vallées profondes; un faux pas précipiteroit aisément le voyageur. Ce chemin est souvent sur le rocher, quelquefois coupé par de mauvaises racines. La vue cherche ici vainement une culture, une population: elle n'apperçoit qu'un désert aride, triste et dangereux.

On fait ainsi quatre lieues d'une maniere très-désagréable. On descend ensuite pendant une demi-heure par un chemin tortueux; on se trouve alors à mi-côte; on découvre tout-à-coup un vallon étroit, mais tapissé de verdure, dont le coup-d'œil devient d'autant plus agréable qu'il contraste singulièrement avec le pays aride, nu et triste qu'on vient de parcourir: il doit sa beauté à la riviere de Cabriel qui l'arrose.

On continue à descendre pendant une autre demi-heure; on entre dans le vallon; on passe le *Cabriel* sur un pont d'une arche, appelé pont *de Pajazo*, à côté duquel est la *Venta de las Contreras;* on apperçoit, sur les côtés, l'ouverture d'une caverne profonde, qui s'étend au loin dans le sein des montagnes qu'on a parcourues.

Non loin de cet endroit, et sur les mêmes montagnes, à trois lieues de la Motilla, est la grande et belle saline de *Minglanilla*, qui est exploitée pour le compte du roi. C'est une suite de cavernes noires et profondes; on y descend par un escalier d'environ deux cents marches, creusées dans le roc, et couvertes de concrétions salines qui luisent à la lueur des flambeaux, c'est du sel gemme, quelquefois pur, rougeâtre et cristallisé, le plus souvent mêlé aveo un peu de terre gypseuse. On prétend qu'elle est en exploitation depuis le temps des Romains; trente hommes y sont employés; elle rapporte un bénéfice considérable.

Après avoir passé le *pont de Pajazo*, on tourne à gauche, et on entre dans le lit d'un ruisseau, qui sert de chemin; on le suit pendant quelque temps. On monte ensuite par une côte rude et escarpée, et, après deux heures depuis le pont, on arrive à *Villagordo*, village pauvre et peu peuplé, situé dans des bois.

On ne marche plus ensuite qu'au milieu d'arbres plus ou moins épais, plus ou moins multipliés, de

bois de pins et de chênes verts de la petite espece, interrompus de temps en temps par des lambeaux de terre cultivés en grains.

On parvient à une grande plaine, où l'on rencontre une végétation plus active, une culture plus soignée, où le climat paroît plus doux, où le sol est plus fertile, où les champs, les vignes, les pâturages se succedent rapidement, où l'on recueille du bled, du vin, du lin, où l'on cultive avec succès les mûriers, qui l'embellissent singulièrement. Les terres y sont coupées par des canaux, qui y portent les principes de la végétation; la petite riviere de *Caudete* y promene et y distribue ses eaux. On est frappé des beautés qu'on y découvre; et on se croit transporté dans un nouvel hémisphere.

Après quatre heures depuis *Villagordo*, on arrive à *Requeña*, et l'on apperçoit, sur les côtés, les villages de *Mira*, de *Campo-roble*, de *Fuente-roble*, et les petites villes de *Caudete* et d'*Uriel*.

Requeña est une petite ville d'environ six ou sept mille âmes, située sur le sommet d'un coteau peu élevé, mais qui domine la belle plaine qu'on vient de parcourir. Elle est gouvernée par un corrégidor. Elle a une société économique, trois églises paroissiales, deux couvents de moines et un couvent de religieuses. On y trouve beaucoup d'activité; tout y annonce le bien-être. Elle fait une récolte abondante de vin et de fruits. On y compte environ huit cents métiers d'étoffes et de rubans de soie;

qu'on envoie à Séville, à Cadix et à Madrid. Ses environs sont charmants; ils sont couverts de jardins, dont les arbres fruitiers font le plus grand produit et le principal ornement.

On rentre dans les montagnes; on s'enfonce dans les *Cabrillas*, nom qu'on leur a donné par rapport au grand nombre de chevres qui y paissent. Le chemin y est très-difficile, tantôt enfoncé entre des roches avancées ou dans des gorges profondes, tantôt creusé sur le roc même, souvent rempli de grandes ornieres; quelques-uns des passages y sont étroits, serrés, presque couverts; les tours et les détours s'y multiplient à chaque instant; on y est éloigné de toute habitation; le passage en est dangereux; aussi est-il connu pour être souvent la retraite des voleurs. On monte et on descend pendant deux heures, après lesquelles on trouve les limites de la Nouvelle Castille et du royaume de Valence.

Itinéraire depuis Madrid *jusqu'à* Requeña, *aux frontieres du royaume de* Valence, *en passant par* Cuenca *dans la* Sierra *de ce nom*, 55 lieues.

De Madrid à	
Ballecas, *petite ville.*	1 lieues.
Arganda, *bourgade.*	3
Perales, *village.*	2
Villarejo de Salvanes, *ville.*	1
Fuentidueñas, *village.*	2
Velinchon, *village.*	2
Tarancon, *ville.*	1

Huelves, *hameau.*	2
Paredes, *hameau.*	1
Huete, *ville.*	2
Ver del pino, *village.*	2
Caracenilla, *village.*	3 ½
Caracena, *bourgade.*	3
Javaga, *village.*	4
Cuenca, *ville.*	2 ½
Valera d'en bas, *ville.*	5
Valera d'en haut, *ville.*	1
Bonache de Arlacon, *ville.*	2
Arlacon, *ville.*	2
Villa-Nueva del Xara, *ville.*	3
Iniesta, *ville.*	2
Villa-Gordo, *village.*	3
Venta de Contreras.	3
Requeña, *ou* Requegna, *ville.*	2

Le chemin de Madrid à Ballecas est affreux dans les temps de pluie, à cause d'un ruisseau nommé *Breñigal* qui passe au milieu, et qui devient dangereux dans la crue des eaux. Plusieurs voyageurs ont péri en voulant le traverser à gué pour éviter un pont plus mauvais en apparence. On a raison d'être étonné qu'à une lieue de Madrid, et dans le village qui approvisionne journellement la capitale du royaume d'Espagne, le chemin soit aussi horrible. Il en est à-peu-près de même de tous les environs de Madrid. On voit au bord du ruisseau qui passe à Ballecas quelques peupliers qui prouvent combien ils pourroient prospérer, si l'on en multiplioit les plantations.

Ballecas ou *Vallecas*, est une grande peuplade qui fournit beaucoup de pain à Madrid. L'église paroissiale est vaste, sa façade est décorée d'une porte de l'ordre dorique, avec deux colonnes de chaque côté, et la frise est ornée de thiares et de doubles clefs, allégories qui conviennent à St. Pierre, dont elle porte le nom. Au-dessus se trouvent quatre petites pyramides et au milieu un bas-relief du saint Apôtre. Dans l'intérieur, on voit une assez jolie chapelle, *dite Notre-Dame du Carmen;* une autre dédiée à Ste. Catherine. Le maître-autel est d'une assez bonne architecture. On voit dans la sacristie un tableau de la Conception, peint par *Alonzo del Arco*, et un autre, meilleur que celui-ci, représentant un ange qui sort St. Pierre de la prison; il est peint dans la maniere de *Angelo Nardi*. Cette ville est renommée pour la culture de ses terres; mais on pourroit encore y améliorer l'agriculture en y donnant plus de soin.

L'espace que l'on parcourt de Ballecas à Arganda offre le même aspect. On traverse un grand terrain sablonneux jusqu'à de certaines maisons près de la jonction des rivieres *Manzanarez* et *Xarama*. Ces maisons composent un village nommé Vacia-Madrid. Le chemin est en pente douce; mais dans les temps pluvieux ce chemin est horrible. On arrive plus loin à une terre sablonneuse, et on passe la riviere *Xarama* dans une barque; lors de la crue des eaux le voyageur est obligé de se détourner de cinq à six

lieues pour prendre un pont très-long qui appartient à la route de Madrid à Aranjuez. Si on en construisoit un ici et une chaussée sur l'espace sablonneux, il en résulteroit un grand bien pour ce canton. Après avoir passé la Xarama dans la barque, on voit sur les bords et les environs plusieurs petites forêts qui rapportent beaucoup aux propriétaires. Il y en a deux, l'une appartenante à l'archevêque de Tolede, et l'autre, nommée *del Piul*, aux religieux de l'Escurial; il y a beaucoup de gibier dans l'une et l'autre. De la rive de Xarama jusqu'à *Arganda*, on fait une bonne lieue sur un chemin sablonneux et plat. En approchant de la ville, on voit quelques petits jardins, et sur les monticules des espaces plantés d'oliviers.

ARGANDA. Cette petite ville ou bourgade a environ six cents habitants. A gauche on découvre *Mejorada* et la ville *del Campo*, située sur une montagne; on distingue à plusieurs lieues de distance les deux tours de sa principale église. A Arganda il y a cent paires de bœufs de labour. On descend à deux allées bien garnies d'arbres et formées par la nature; on a tiré beaucoup de ces arbres pour les promenades de Madrid.

D'Arganda à *Perales* on fait deux lieues sur un terrain peu cultivé, et pour arriver au village on descend une grande côte jusqu'à l'entrée d'une vallée où serpente la riviere Tajuña; il y a aux environs des plantations de chanvre avec une petite

quantité de jardins: ce village a deux cents habitants. — De Perales au pont il y a un quart de lieue; on en compte une jusqu'à Villarejo; mais elle en vaut bien deux.

VILLAREJO. Cette ville contient sept cents habitants. Avant d'arriver aux oliviers qui sont près de Villarejo, on trouve beaucoup de terres incultes. L'église paroissiale est assez grande et appartient à l'ordre de St. Jacques; son architecture tient au gothique, et son maître-autel est assez beau. Il y a des peintures exécutées par Pedro Orente. *Villarejo de Salvanes* appartient à l'infant duc de Parme. En sortant de cette ville, on trouve, pendant un quart de lieue, un bois d'oliviers, on traverse une montagne couverte de chênes. Avant d'entrer à Fuentidueñas on voit à gauche sur un monticule le château; sa situation et ses murailles le feroient prendre pour une forteresse.

Fuentidueñas est agréablement situé, près du Tage; après qu'on l'a passé dans une barque, on voit une grande plaine fertile, que l'on pourroit arroser dans toute son étendue et dont on feroit un endroit délicieux : aujourd'hui elle ne doit ses productions qu'aux eaux de pluie. Après avoir fait deux grandes lieues, on arrive à *Velinchon*, situé sur une éminence, d'où l'on descend dans une autre plaine qui mene tout auprès de *Tarancon*. On y récolte du bled et autres grains; mais nulle part on ne trouve de culture soignée. *Velinchon* contient environ

deux cents habitants. Avant d'arriver à Tarancon, on monte, à l'extrémité de la plaine, une côte, sur la hauteur de laquelle on voit une quantité de moulins à vent.

Tarancon, petite ville, qui contient mille et quelques habitants. L'architecture de ses bâtiments est mauvaise, quoique la pierre en soit en général fort bonne : les rues sont mal pavées. L'eau qu'on y boit est du plus mauvais goût; mais on peut s'en procurer de meilleure en la faisant venir d'un site éloigné nommé la *Zarza*. En revanche, les habitants récoltent en quantité du vin, réputé un des meilleurs de la Mancha. On en fait monter le produit à cent cinquante mille arobas: on y récolte aussi beaucoup d'huile. Il y a peu de jardins, et ils manquent de légumes et de fruits. Il paroît que l'église paroissiale de cette ville avoit anciennement la forme gothique; mais sous Philippe II elle fut réparée à la moderne; on voit encore le premier genre dans la grande chapelle. L'intérieur est très-spacieux et contient trois nefs. L'église, à l'extérieur, a trois façades; celle qui regarde le couchant est gothique; celle qui regarde le nord a quatre colonnes d'ordre ionique sur des piédestaux, exécutées avec un assez bon goût. Cette ville a donné naissance à *Melchior Cano*, célebre théologien.

Huelves. Cette peuplade est située sur le penchant d'une colline; on s'apperçoit qu'anciennement cet endroit fut fortifié. A *Paredes*, il n'y a que quelques

maisons. De là à *Hueta*, c'est un désert; on découvre seulement du chemin deux chétifs villages, *Vellisea* et *Alcazar;* on passe auprès d'un autre en ruine et abandonné.

HUETA (ou *Huete*), est une assez jolie petite ville, où l'on compte six cents feux. On y trouve un château fort; elle est située sur un fort ruisseau ou petite rivière, et elle a huit paroisses, trois couvents de religieux et deux de religieuses, un hospice de l'ordre de St. Benoît. La façade de l'église de *Notre-Dame de la Merci* est ornée de colonnes doriques. Le couvent des R. P. Dominicains est beau, mais vieux. Le couvent des religieuses de St. Laurent mérite d'être remarqué. Il y a dans la ville douze tableaux de *Pablo Mathei;* ils sont dignes de l'attention des amateurs. Le ruisseau fournissant de l'eau à cette ville, fait tourner des moulins et sert à l'arrosage des jardins et des terrains où croît le chanvre; il est bon, et on estime sa récolte annuelle à six cents arobas. *Hueta* recueille aussi jusqu'à vingt arobas pesant de safran.

En sortant de *Hueta*, qui est à quinze lieues de Cuenca et à son nord-ouest, les environs offrent différentes sortes de cultures ordinaires. On passe à *Ver del pino*, et on laisse à droite la peuplade de Langa. A *Caracenilla* le pays est un peu montueux; on apperçoit de l'autre côté d'un ruisseau, au milieu de quelques arbres, *Castillejo.* A *Caracena* le pays s'aplatit; on voit au loin, à droite et à gauche,

les clochers de quelques petites peuplades, et on passe le territoire du *Val de Colmenas*, dont on voit le village à gauche, et à droite le village de *Peñuela*, ensuite *Val Metero*. Ayant passé à *Javaga*, on traverse à gué un ruisseau qui, à peu de distance, tombe dans la riviere de Jucar; on peut remarquer à gauche les montagnes d'*Arcos*, qui sont séparées de *Cuenca* par le *Jucar*, qu'on rencontre lui-même après avoir fait une lieue, et on voit *Cuenca*, environnée d'une chaîne de montagnes. Dans cette étendue de la Sierra, au midi, il y a des vallons extrêmement agréables. Ceux de *Zafra*, d'*Almareha*, de *Santa-Maria* au sud de la riviere de *Zancara* et enclavés entre le *Jucar* et la riviere de *Rus*; ceux de *Torre-Joncillo*, d'*Avia*, du *Villar-de-Aguila* et du *Villar-de-Canas*, au nord et à l'ouest de la riviere de *Zancara*. Ce sont des contrées qui rappellent la nourriture et les travaux des Patriarches : on y vit de lait et de miel. Le climat y est fort doux et très-agréable; on y cultive du grain, un peu de lin, du chanvre, quelques légumes et des fruits : on y soigne des abeilles.

Cuenca (*Concha*), capitale de *la Sierra*, est le siege d'un évêché, suffragant de Tolede, qui vaut 60,000 écus. La cité de *Cuenca* fut donnée en dot par le roi maure de Séville, *Ben-Abet*, à *Zaïda*, sa fille, en la mariant avec le roi catholique *Alfonse VI*, qui quitta le cloître en 1072, pour succéder à son frere. Les Maures soulevés la lui firent

perdre ; mais ce même Alfonse la reprit, les armes à la main, l'an 1106. Parmi les grands capitaines qui seconderent ce monarque, on distingue *Navillo*, *Velasquez*, *Trillos*, *Minagas*, *Zurraguinez*, etc. Cette ville, surprise de nouveau par les Maures, leur fut pour toujours enlevée par Alfonse IX, dans le douzieme siecle ; ce conquérant fonda la cathédrale.

Situation. Étendue. Cuenca est située sur un coteau élevé, placé lui-même entre deux autres encore plus élevés, et cette cité se trouve divisée par deux énormes profondeurs où s'écoulent les rivieres de *Huecar* et de *Jucar* ou *Xucar*. Les murailles commencent au pied du coteau et se terminent à une hauteur extraordinaire; elles offrent six portes pour entrer dans la ville, où les rues sont si irrégulieres et si fort en pente, qu'il y en a où l'on ne peut monter qu'avec peine. On a vu des mulets qui, à la fin de leur journée de marche, étant arrivés au pied de la ville et ayant été forcés d'arriver avec leurs charges dans les rues hautes, y ont péri de fatigue.

Population. On compte dans cette ville six mille habitants.

Clergé. On y trouve un palais épiscopal, treize paroisses, une collégiale, une cathédrale, six couvents de religieux, six de religieuses.

Établissements publics. Un séminaire, trois colleges, un hospice de *Miséricorde*, deux hôpitaux, l'un de *St. Antoine*, l'autre de *Sant-Iago*, et beaucoup de fontaines publiques.

Edifices curieux. La *cathédrale*, d'un beau plan gothique, forme un demi-cercle vers le maître-autel : elle est composée de trois nefs, séparées par des arceaux et colonnes aussi gothiques. L'église a plus de trois cents pieds de long, et sa lar-

geur, y compris le cloître, est de cent quatre-vingts pieds environ. A la façade on ne voit aucun de ces ornements de caprice qui tiennent au genre gothique; elle offre un portail bizarre par sa nudité. Cependant on trouve dans les environs de Cuenca des carrieres de marbre jaspé bien propre à l'architecture. Dans l'intérieur de la cathédrale on remarque la *chapelle des Apôtres;* ils sont peints sur l'autel principal, dont le décor se compose de quatre colonnes d'ordre dorique, et au-dessus quatre de l'ordre corinthien. La façade du cloître se fait admirer; on y voit avec plaisir une quantité d'ornements d'une parfaite exécution. Passant à la salle du chapitre, on trouve des portes fort belles en bois de noyer; les stalles qui entourent cette salle sont de même bois et exécutées avec soin. On ne peut qu'admirer dans le trésor et la sacristie, beaucoup de vases sacrés des plus précieux, particulièrement un ostensoir du poids de 616 marcs d'argent, et dont la façon a coûté 16,000 ducats. Un calice tout en or émaillé qui pese 7 marcs 6 onces; c'est un présent d'un des anciens évêques, don Ramire de Haro. Il y a en outre une quantité de reliques entourées d'ornements riches.

Le *couvent des Carmelites.* L'église renferme plusieurs bons tableaux.

Le couvent des religieuses de *San Lorenzo-Justiniano,* où l'on a placé quelques peintures assez bonnes.

Les portails des églises de *St. Dominique, St. André,* etc. sont recommandables, ainsi que l'église qui appartenoit aux Jésuites, dont les bâtiments forment l'hospice de *Miséricorde;* c'est là que l'on reçoit les indigents: on les y occupe à différents travaux peu fatigants, mais utiles; l'archidiacre *don Palafox* fut comme le fondateur de ce bel œuvre de la charité chrétienne, dont, à la louange des Espagnols, le royaume présente une infinité d'établissements.

Il y a plusieurs autres églises, tant dans la ville que dans le faubourg, et en général elles sont assez belles.

Le pont, dit de *San Pablo*, construit sur la Huecar, s'annonce avec noblesse, on y compte cinq arches; il est appuyé à ses deux extrémités sur les coteaux; ses piliers du milieu ressemblent à des tours qui s'élevent de la profondeur où coule la riviere, il y en a qui ont 150 pieds de hauteur; la longueur du pont est d'environ soixante toises; on dit que les piliers seuls ont coûté 63,000 ducats. Son fondateur, le chanoine *Jean del Pozo*, eut en vue d'établir en faveur du public ce passage pour arriver tout droit à un monastere de St. Dominique placé sur la rive opposée.

Fabriques et Manufactures. Dans le dix-septieme siecle les lavoirs de *Cuenca* étoient renommés; il s'y nettoyoit jusqu'à six millions deux cent cinquante mille livres de laine qu'on destinoit à l'étranger, et elle avoit même aussi des fabriques. Aujourd'hui on y lave à peine deux cent mille pesant de laine, et elle en travaille fort peu. On récolte dans son territoire une grande quantité de bon miel et de cire.

Cuenca est la patrie du fameux *Louis Molina*, de l'ordre des Jésuites; du cardinal *Gil Alvarez Carillo Albornoz*, fondateur du college des Espagnols à Bologne; des célebres capitaines *Mendoza*, et de quelques poëtes, entre autres *Cortez*, *Figuera* et *Villa Viciosa*.

Avant de parler de la route de Cuenca à Requeña, nous dirons un mot de la *Sierra de Cuenca*, que l'on traverse pour y arriver. Cette montagne, formant la partie de l'Espagne la plus élevée, étoit connue des Romains sous le nom de *Montes Orospedani*. Elle est située à l'est de la Nouvelle Castille, à l'ouest du royaume de Valence, et confine à l'ancienne Celtibérie.

Les habitants de LA SIERRA ont beaucoup d'intelligence et d'adresse, et un grand attachement à leur maniere de vivre; ils préferent la vie pastorale aux travaux agricoles. Le pays fournit d'excellents pâturages, les troupeaux y sont bien entretenus et en nombre suffisant. On y tire un parti profi-

table de la tonte, en vendant la plus belle toison et en confectionnant la médiocre. Les femmes lavent, filent et préparent la laine, dont ensuite elles font plusieurs étoffes à l'usage des familles. Toute cette contrée a beaucoup de fabriques de bouracan assez bien frappé. La température y est variée : il y a des cantons où le froid et la chaleur y sont plus ou moins durables et plus ou moins sensibles, selon le revers des montagnes qui y dominent. On y recueille du *grain*, du *chanvre*, du *safran*, des *légumes*, des *herbes potageres*, des *fruits* et beaucoup de cire et de miel. On y entretient de la volaille, il s'y rencontre de bons poissons, et dans les montagnes quelque gibier.

A peu de distance de Cuenca, on traverse un petit ruisseau nommé *las Moscas* (les mouches); et quand les Espagnols veulent plaisanter, ils citent au nombre des choses remarquables du pays de Cuenca *un pont pour les mouches*. La Moscas prend sa source dans une plaine de la ville de Fuentes, à trois lieues de là. On passe à Arcas, où il y a peu d'habitants; on y trouve un petit ruisseau d'eau salée qui se jette par la Moscas dans le Xucar ou Jucar. Sur la route, on laisse à main gauche le village de la Melgosa, et à la droite celui de Tortolas. On fait une partie du chemin entre des sapins, et on arrive à *Valera d'en Bas*. Cette ville a deux cents habitants. On peut voir chez le duc de Granada, qui en est le seigneur, des pierres sépulcrales antiques, avec diverses inscriptions; on trouve dans les rues quelques fragments de chapiteaux qui veulent encore rappeler son ancienne grandeur. De

là

là on va tout droit, en montant, à un autre *Valera*, dit *d'en Haut*, en marchant toujours entre deux collines élevées, et pendant une lieue.

VALERA *d'en Haut* est, en effet, assez élevé; il a plus d'habitants que l'autre; on y voit aussi un château seigneurial. La façade de son église paroissiale est belle, composée de colonnes d'ordre ionique; en dedans le vaisseau en est spacieux et tient de l'ordre gothique, qui, en général, convient le mieux à la sévere dignité des églises. En sortant, on trouve près de la ville quelques jardins. Alors la route s'élargit dans une plaine très-fertile; on y récolte du bled, d'autres grains, et on y recueille du safran. Les deux lieues que l'on fait jusqu'à *Bonache*, parcourent un terrain plus découvert, et on peut dire qu'il commence les vastes plaines de *la Mancha*. A main droite, on voit les villages de *Al-Badejo*, *Valverde* et *Ontecillas*; à gauche ceux de *Pigneras*, *Solera*, *Barchin* et *Al-Modavar-del-Pinar*.

BONACHE de *Alarcon* est situé dans une plaine agréable et assez étendue; on y voit des *oliviers*, des *vignes*, quelques jardins; on y recueille du *safran*. Cette petite ville a cinq cents habitants; les maisons y sont passablement bâties: on voit dans son intérieur et ses environs beaucoup de *tilleuls*. On passe ensuite au village de *Olmedilla*, situé sur le chemin de Madrid à Valence et à moitié de la *Route royale* qui conduit à ces deux capitales.

Alarcon, ville de deux cents feux, est placée sur une roche presqu'entièrement entourée par le *Jucar*, qui forme une profonde coupure, et la sépare de la campagne sur laquelle elle domine. Cette riviere commence à la cerner du côté le plus incliné, vers l'orient, la tourne en revenant sur elle-même, et ne laisse qu'une entrée étroite. Une telle position rendoit autrefois cette ville très-forte, et l'art avoit ajouté à la nature ; car la langue de terre pour y arriver se trouve entre deux précipices ; on l'avoit garnie de murailles et de trois portes fortifiées, où l'on communiquoit par des ponts avant d'arriver à la ville. On voit encore aujourd'hui, à l'entrée, une tour élevée et une autre avant l'espece d'isthme dont on vient de parler. Dans la ville on voit aussi, sur des roches, un château solidement bâti, où réside l'*Alcalde mayor*. A en juger par les anciennes murailles, la population a pu y être autrefois de deux mille personnes : ses cinq paroisses viennent à l'appui de cette opinion. L'église de *Santa-Maria* a une belle façade élevée sous le regne de Charles-Quint. La façade de l'église *Saint-Jean* est assez bien, et de l'ordre dorique ; on doit aussi voir le grand et bel autel de l'église paroissiale de *St. Domingo de Silos*. Au surplus, on ne rencontre que des ruines de murailles et des maisons tombées en vétusté. Sa situation est pittoresque, et dans les temps reculés elle dut être fort considérée comme place militaire. On

ignore quel nom elle reçut dans son origine. Alfonse VIII l'enleva aux Maures par le courage et le talent de Fernand-Martinez Cevallos, qui reçut le surnom de Al-Arcon, que portent encore aujourd'hui ses descendants.

On fait ensuite trois lieues sur un territoire en partie cultivé, et on gravit une petite montagne où il y a des chênes, quelques sapins, quantité de romarins, et on y trouve beaucoup de gibier. A gauche, on laisse les villages de *Valhermoso* et de *Rubielos-Altos*, et à droite celui de *Rubielos Baxos*. A moitié chemin, on voit une grande plaine, qui, par son étendue, représente une mer tranquille, on la traverse et on arrive à *Villa-Nueva*.

VILLA-NUEVA *de la Xara* est située à côté d'une sorte de petite riviere. C'est une des villes, avoisinant la Mancha, où les maisons sont le mieux bâties: les rues y sont droites, larges et alignées; le terrain est plat. Avant d'y entrer, on trouve une quantité de vignobles et d'oliviers entourés par des haies vives qui égayent ses approches. Le portique de la maison de ville est d'une bonne architecture de l'ordre dorique : au-dessus des colonnes qui forment le rez-de-chaussée du portique, s'élevent de semblables colonnes qui soutiennent une galerie. Parmi ses églises on distingue la façade d'une paroisse, ornée de quatre colonnes d'ordre ionique; l'intérieur offre un beau vaisseau, et l'on trouve

dans la sacristie deux tableaux peints par *Villa.* Sainte Thérese y a fondé un monastere de Carmélites : on ne peut y entrer ; mais on voit l'église, qui est très-bien bâtie. On ne parle pas du couvent de S.-François, qui est fort simple. Le territoire de cette ville est favorable à la culture, principalement dans la campagne arrosée par la petite riviere. On y voit différentes especes d'arbres. La récolte y consiste en bled, orge, légumes en petite quantité, huile et vin : on tire de celui-ci jusqu'à 50,000 arobes.

Quittant *Villa-Nueva* et passant à *Iniesta*, on laisse à gauche les villages de la *Motilla*, *Peral*, et plus à l'horizon *Campillo de Alto Buey* ; sur la droite on découvre aussi le château de *Chinchilla* et les roches de *S.-Pedro.* Iniesta, ville où l'on compte un millier d'habitants : l'église paroissiale est assez grande, elle a trois nefs ; sa façade a une architecture réguliere, et est ornée de pilastres d'ordre dorique. D'*Iniesta* à la *Minglanilla* on découvre la seigneurie ou, en langage espagnol, l'Etat de la *Jorquera*, qui se compose de quelques peuplades, et à gauche on voit le village de *La Graja.* La *Minglanilla*, dont la population est de deux cents habitants, est connue par les salines qui l'avoisinent ; ce sont des cavernes spacieuses ; dans leur plus grande profondeur on trouve un large espace circulaire, qui présente l'aspect d'une place dont la voûte, la circonférence, etc., sont de pierre

saline, et à la lueur des flambeaux nécessaires pour la parcourir on est ébloui; on croit voir de vastes constructions formées de miroirs ou de purs cristaux. Il faut descendre plus de deux cents pieds pour y arriver. Nous en avons déjà parlé: la couronne d'Espagne en tire un grand revenu: ce sont de vraies carrieres de sel. Dans les environs, les arbres y sont un peu rares, quoique le gibier y abonde. Déjà la chaîne de montagnes qui sépare les royaumes de Valence et de Murcie de la Castille commence à se manifester de ce côté.

Villalgardo est un petit village; deux lieues avant d'y arriver on passe la riviere Cabriel, qui est alors assez considérable, et où l'on arrive en descendant une côte assez pénible, et bientôt après il faut en remonter une autre qui l'est davantage. Assez près de la riviere on trouve la *Venta de Contreras*, maison isolée. C'est à une journée de distance de cet endroit, et au sud, que les eaux du Cabriel se marient à celles du Jucar, cernant le village de *Coflentes*, nom qui peut-être dérive du mot *Confluentes*. De Villalgardo à Requeña, il y a cinq lieues, on les fait sur un territoire couvert de bois mêlés de chênes et de sapins: on apperçoit, par quelques échappées, des terres ensemencées. On traverse ensuite une plaine assez large, bien cultivée, riante, et où l'on voit avec plaisir beaucoup d'habitations champêtres: elle est arrrosée par une petite riviere, nommée par les uns *Oliana*, par les

autres *Caudeta*, ces derniers s'appuyant de ce qu'elle a sa source à côté de Caudete, village à trois lieues de Requeña. L'Oliana se grossit non loin de sa source des eaux de l'Alguira, et son cours, compris ses sinuosités, n'est que de onze lieues, après quoi il se perd dans le *Cabriel*.

REQUEÑA (*Requegna* en espagnol), dont nous avons déjà parlé, est chef-lieu d'un territoire nommé *Tierra de Requeña*. Cette ville est fortifiée et placée sur les limites du royaume de Valence, près les bords de la riviere *Magro*, qui prend sa source au *Pico-el-Rejo*. Elle a des rues droites bordées de maisons alignées et bien bâties, une assez jolie place, des fontaines et environ six mille habitants. Elle a un bon château, qui fut pris en 1706 par les Anglais au nom de l'archiduc d'Autriche, et repris sur eux par les Français en 1707 au nom de Philippe V. L'*Oliana* passe auprès. Le *Tierra de Requeña*, abrité au nord et à l'est, placé entre les rivieres *Cabriel* et *Guadalaviar*, est très-fertile: il est traversé et arrosé par plusieurs ruisseaux ou petites rivieres; à l'ouest la *Ranera*, qui vient du *Pico-Ranero*, et reçoit quelques sources avant d'entrer dans le Magro; au nord-est *La Magro*, qui s'écoule dans le Valence à *Siete Aguas*, et se confond dans le Xucar, au dessous de l'île d'Alzire, à six lieues de Valence. Le pays est abondant en *grains*, *vin*, *safran*, *fruits*, *légumes*, *gibiers*. Il y a beaucoup de chevres, dont le lait est estimé.

Les terres en sont bien soignées, il se trouve différentes sortes de manufactures qui rendent les habitants de la ville assez riches : ils sont francs, gais, aimant le chant et la danse.

Itinéraire depuis Madrid *jusqu'aux frontieres de l'*Estremadure, 27 lieues (1). *V.* l'Atlas, pl. 5 et 25.

MADRID.	
Manzanarez, *riviere, et pont dit* de Ségovie.	
Alcorcon, *village.*	2 lieues.
Mostoles, *village.*	1
Arroyo-Molinos, *village.*	1
Guadarrama, *riviere, et pont de bois.*	1
Alamo, *village.*	1
CASARUBIOS, *ville.*	1
Ventas de Retamoso.	1
Venta del Gallo.	1
NOVEZ, *ville.*	2
Venta de Domingo Perez.	1 1/4
SANTA OLALLA, *ville.*	1/4
Le Bravo, *village.*	2
Alberche, *riviere, et pont de bois.*	3
TALAVERA DE LA REYNA, *ville.*	1
Venta Peralvanegas.	4
Torralva, *village.*	2
Calzada de Oropesa.	2

On sort de Madrid par la porte de Ségovie; un très-beau chemin, fait en forme de chaussée, conduit en peu de temps à la riviere de Manzanarez, que l'on passe sur un grand et beau pont de neuf

(1) Route de Madrid en Portugal par l'Estrémadure.

arches, construit sous le regne de Philippe II sur les plans de Jean de Herrera; le voyageur étonné voit un pont et cherche une riviere; le plus souvent il n'y a point une goutte d'eau; aussi a-t-on dit qu'avant de faire le pont, on auroit dû faire une riviere; mais il est des temps où ce pont est à peine assez long pour le volume d'eau qui passe dessous. On ne peut y passer sans payer; il en coûte une piécette ou vingt sols pour une caleche à deux places, et le double pour un carrosse.

Le chemin devient ensuite un chemin très-ordinaire, tel qu'il a été fait par la nature; il est cependant uni et assez bon, quoiqu'il soit coupé quelquefois par plusieurs ravins. On entre en même temps dans une grande plaine; l'œil ne peut en parcourir l'étendue; on y cherche vainement un arbre: elle n'en a d'aucune espece. Après deux lieues, on arrive à *Alcorcon*, autrefois ville, aujourd'hui à peine village d'environ deux cent cinquante habitants; les maisons y sont bâties en terre; on y fait de la poterie de terre.

Des landes ou terres incultes, qu'on parcourt pendant une heure, conduisent à *Mostoles*, village de quatre cents habitants, dont les maisons sont presque toutes de terre; son église paroissiale renferme un beau tableau de la Véronique, de Dominique Greco; le maître-autel est orné de quatre colonnes de l'ordre corinthien et de deux statues de St. Antoine et de St. François; il contient

un grand et beau tableau de l'Assomption de la Ste. Vierge, et trois autres tableaux, également bons, une Ste. Trinité, une Annonciation et une Présentation : ils sont tous de François Ricci.

On fait encore une lieue jusqu'au village d'*Arroyo-Molinos*, auprès duquel quelques arbres couvrent les bords d'un grand ruisseau. Une lieue après, on passe la riviere de *Guadarrama* sur un mauvais pont de bois. Une forêt de chênes verts se prolonge, sur la gauche, dans une étendue considérable; on apperçoit en même temps, sur la droite, le village de *Moralexa*, et, sur la gauche, ceux de *Carranche*, de *Palomeque*, de *Viso* et de *Lomincha*. Après une heure de marche, on passe au village d'*Alamo*, auprès duquel on trouve quelques vignes et des oliviers. On marche encore pendant une heure, et l'on arrive à *Casarrubios*, après avoir laissé, à la droite, *Navalcarneto* et *Valmojado*.

CASARRUBIOS est une petite ville réduite aujourd'hui à environ cinq cents habitants, mais qui fut autrefois beaucoup plus peuplée; ses maisons, plus apparentes et mieux bâties que dans les peuplades voisines, annoncent qu'elle fut un lieu plus important et mieux habité. Elle avoit un château, situé sur une éminence, d'où il dominoit les environs: il est en ruines; il n'en reste qu'un carré, avec un fortin à chacun des quatre angles, une place d'armes et un fossé rempli de décombres: on voit qu'il étoit

construit avec beaucoup de solidité; ses murailles sont faites de briques; elles ont près de huit pieds d'épaisseur. Cette ville a deux églises paroissiales, qui ne font cependant qu'une paroisse, un couvent de religieux Augustins et un couvent de religieuses Bernardines. L'architecture des deux églises paroissiales est simple, mais bonne: on y trouve quelques bonnes peintures d'Antoine Pizzaro. Cette ville fut le lieu de la naissance de l'astronome *Alvarez de Piña y Roxas*, et de *François Nunez de Orio*: qui fut à-la-fois poëte et médecin, et qui nous laissa des écrits dans ces deux genres.

On passe, après une lieue, à *las Ventas de Retamoso*, et, après une autre lieue, à *la Venta del Gallo*; celle-ci est située à l'entrée d'un bois de chênes verts qui appartient à la ville de *Camarena*, éloignée d'une lieue. On commence à trouver des vignes et des oliviers, mais entremêlés de beaucoup de terres incultes. On laisse sur le côté, à une petite lieue de distance, les villages de *Portillo* et de *Fuen-Salida*; celui-ci fut le lieu de la naissance du théologien *André de Losa*, qui florissoit au milieu du seizieme siecle. On arrive à *Novez* après deux heures de marche depuis la Venta del Gallo; c'est une petite ville d'environ huit cents habitants, qui a une église paroissiale, grande, à trois nefs, et plusieurs bonnes fontaines; une tradition, vraie ou fausse, la fait regarder comme fondée par les hébreux.

A peine est-on sorti de *Novez* qu'on apperçoit, à peu de distance, les villages de *Santo-Domingo* et d'*Alcabon* sur la droite, et la petite ville de *Maqueda* sur la gauche. On passe, après une heure et un quart, à la *Venta de Domingo Perez*, où commence une plantation considérable d'oliviers, qu'on traverse pendant une demi-lieue; on estime qu'elle contient environ cent mille pieds d'oliviers, mais elle paroît mal soignée. Un petit quart-d'heure après en être sorti, on arrive à *Santa Olalla*; c'est une petite ville, autrefois de trois mille habitants, aujourd'hui réduite à trois cents; elle est située dans un terrain gras et abondant en bonnes eaux; elle a deux églises paroissiales et un couvent de Franciscains; on voit par les ruines de ses fauxbourgs, de ses murailles, de son château, de ses maisons, qu'elle fut autrefois bien plus considérable; elle fut la patrie de l'historien *Alvarez Gomez de Castro* et du prédicateur *Christophe de Fonseca*, l'un et l'autre du milieu du seizieme siecle.

Au sortir de *Santa Olalla* on trouve, par intervalles, beaucoup de vignes et d'oliviers. On parcourt ensuite, pendant une heure, une vallée arrosée par un ruisseau; elle est délicieuse en été par sa fraîcheur, mais désagréable, même dangereuse dans les temps de pluies; sa situation favoriseroit beaucoup les plantations : on n'en tire aucun parti, et elle est presque sans arbres. A peine en est-on sorti qu'on apperçoit, sur les côtés, le village de

Carmena à la gauche, et celui de *Techada* à la droite. On arrive, bientôt après, au *Bravo*, village qui n'a qu'une rue, mais belle, large, longue, droite, dont les maisons ont un air de propreté; la *posada* n'y est point mauvaise, et on y trouve quelques provisions.

On parcourt ensuite un terrain d'une étendue immense, sans arbres, inculte, quoiqu'il fût aisé d'en cultiver une partie et de l'arroser par les eaux du Tage, qui l'avoisine. On laisse, à la gauche, le village de *Lucillos*, celui de *Monte-Aragon* et la petite ville de *Cebolla*, et, à la droite, les villages de *Brugel* et de *Cazalegas*. Le terrain devient plus inégal, toujours sans arbres, sans culture, couvert de quelques arbustes, surtout de genêt : il sert de pâturage. On arrive, après trois lieues depuis le *Bravo*, sur les bords de la riviere d'*Alberche*, à trois portées de fusil de son embouchure dans le Tage; son lit est ici fort large; elle déborde cependant quelquefois, et inonde les campagnes du côté opposé. Il y avoit ici un pont de maçonnerie, qui fut emporté il y a vingt-cinq ou trente ans; on voulut le reconstruire; on fit payer, jusqu'à trois fois, une contribution à toutes les peuplades à dix lieues à la ronde; on transporta les bois nécessaires pour cette construction; mais ces bois resterent et restent encore sur les bords de la riviere, où ils se pourrissent, et le pont n'est point encore commencé. On passe actuellement sur un pont de bois assez bien

construit, de vingt arches ou divisions; de cinq cents pieds de longeur et de douze de largeur. On y paie un droit de passage, qui est de deux réaux de vellon ou dix sols tournois pour une caleche et le double pour un carrosse.

Les objets changent dès l'instant qu'on a passé le pont. Une plaine, grande, belle, bien découverte, se présente à la vue; elle est terminée des deux côtés par des montagnes, qui sont basses et assez rapprochées à la gauche, plus hautes et plus éloignées à la droite; le Tage la côtoie: il roule ses eaux au pied des montagnes de la gauche; elle est bien cultivée et fertile; elle se couvre insensiblement d'oliviers qui, à mesure qu'on avance, deviennent plus épàis et plus multipliés; après une demi-lieue, ce ne sont plus que des forêts de ces arbres utiles. On pourroit aisément la rendre encore plus fertile au moyen des eaux du Tage, et surtout de l'Alberche, qu'il seroit aisé d'y conduire, et dont on ne tire aucun parti.

On parcourt cette plaine par un chemin qui est beau, uni, très-large, assez droit, mais poudreux et très-négligé, on apperçoit bientôt *Talavera de la Reyna.* Cette ville s'annonce bien; elle se présente en flanc, et on en découvre toute l'étendue. On y distingue de grandes masses formées par les dômes de quelques églises, qui, groupées avec un grand nombre de clochers, élancés sous la forme d'autant de pyramides, présentent un coup-d'œil agréable,

et donnent une idée avantageuse de cette ville. On entre dans une superbe avenue plantée d'arbres; on passe à côté de la chapelle de Notre Dame du Prado; on côtoie une belle promenade, dont cette avenue fait partie; on arrive enfin à *Talavera* après une lieue depuis la riviere d'Alberche.

TALAVERA DE LA REYNA.

TALAVERA DE LA REYNA est une ville ancienne; elle existoit déjà sous les Romains : on y trouve encore des monuments de ces peuples. On n'est point d'accord sur le nom qu'elle porta dans les temps reculés; les uns l'appellent *Ibora*, les autres *Ebura*; quelques-uns croient que c'est la fameuse *Evora* des Romains, tandis que d'autres, avec plus de raison, placent cette ville en Portugal; d'autres enfin veulent qu'elle soit l'ancienne *Talabrica*, que quelques-uns croient être *Talavera la Vieja*.

Elle subit le sort du reste de l'Espagne; elle passa de la domination des Romains à celle des Goths; elle tomba sous le pouvoir des Maures en 714; elle dépendit d'abord des califes de Damas; elle fit partie ensuite du royaume de Cordoue; elle fut assiégée, en 914, par Orduño II, roi de Léon, qui la prit d'assaut, la mit au pillage et la réduisit presqu'en cendres. Reprise par les Maures, elle fit partie du royaume de Tolede; elle suivit le sort de la ville de ce nom. A peine Alfonse VI, ou le Brave, roi de Castille et de Léon, se fut-il emparé de cette der-

niere, qu'il mit le siege devant *Talavera;* il la força, en 1085, à lui ouvrir ses portes; il la réunit à la couronne de Castille. Le commencement du siecle suivant fut de nouveau l'époque de sa destruction; Hali, roi maure de Cordoue, ayant assiégé inutilement Tolede en 1109, se rabattit sur *Talavera;* il saccagea cette ville et renversa ses murailles. Elle se rétablit cependant et devint un apanage des reines d'Espagne; mais la reine Jeanne, épouse du roi Henri II, la céda aux archevêques de Tolede, qui la possedent encore, et qui donnerent en échange à cette princesse la ville d'Alcaraz dans la Mancha.

Il y reste encore des vestiges de ses remparts, dont quelques-uns font remonter l'antiquité jusqu'au temps des Romains; on les voit du côté du Tage; ils seroient peut-être encore entiers, si des mains barbares ne les eussent dégradés il y a vingt-cinq ou trente ans; l'avidité en fut le mobile; un particulier en arracha de grandes pierres de taille pour les faire servir à la construction d'une maison; son exemple fut contagieux : on s'empressa de l'imiter. J'ai vu quelques-unes de ces pierres, qui, par leur masse, leur volume, leur régularité, ont quelque chose d'imposant; plusieurs étoient chargées d'inscriptions. J'en ai vu de pareilles dans quelques maisons, surtout dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, et dans la maison de don Manuel Duque, où elles servent de marches à l'escalier; on en trouve deux dans la cour de la même maison qui, par

leur volume, n'ont pu être employées à aucun usage; on y voit encore des vestiges d'inscriptions et d'especes d'hiéroglyphes.

Les restes de ces murailles s'étendent le long de la rive droite du Tage; les unes sont sur un terrain un peu élevé au-dessus et à une petite distance de ce fleuve; les autres sont dans le lit même du fleuve; elles sont construites en grandes pierres de taille carrées, et flanquées de tours; celles-ci sont carrées et de la même construction. Une de ces tours, qui fait l'angle de la partie où l'on prétend qu'étoit l'Alcazar ou Palais des Rois, est presque entiere; elle a une forme majestueuse; elle étoit chargée d'inscriptions: on voit encore les vides qu'ont laissés les pierres qu'on en a détachées et sur lesquelles elles se trouvent.

Le hasard m'a fait faire cependant une découverte qui m'a fait hésiter sur le jugement qu'il faut porter de ces murailles et de ces tours. Une de celles-ci, placée au bord de la riviere, à une petite distance derriere l'église de St. Clément, à l'extrémité sud-ouest de la ville, est très-dégradée par la grande quantité de pierres de taille qu'on en a arrachées; elle a fait un mouvement dans sa partie supérieure: on y voit comme une incrustation de pierres de taille appliquée sur une tour plus ancienne, construite aussi en grandes pierres de taille. Cette incrustation se sépare évidemment de la tour; on voit très-certainement que la tour fut d'abord ronde, et

que

que dans la suite on appliqua par-dessus une nouvelle maçonnerie pour la rendre carrée. La premiere tour fut-elle bâtie par les Romains? L'addition qui la rendit carrée, fut-elle l'ouvrage des mêmes peuples, ou des Maures, ou bien postérieurement celui des rois de Castille? C'est un problême qu'il ne paroît pas aisé de résoudre. Les inscriptions romaines dont ces tours et ces murailles étoient chargées, paroîtroient devoir en faire attribuer la construction aux Romains; mais ces inscriptions peuvent aussi avoir été trouvées dans quelqu'autre partie de la ville et avoir été transportées sur ces tours et ces murailles; les pierres sur lesquelles elles étoient, peuvent aussi avoir fait partie de quelque grand édifice, de quelque temple, de bains publics, et avoir servi à la construction postérieure de ces tours et de ces murailles, après la destruction de l'édifice où elles avoient été employées. Il faut encore observer que les Romains n'eurent aucun motif pour fortifier cette ville, qu'ils n'eurent jamais aucun ennemi à craindre de ce côté-là, que cette ville est située très-avant dans l'intérieur des terres, au centre de l'Espagne, très-loin des frontieres; au contraire, les Maures et ensuite les rois de Castille et de Léon furent obligés de la munir de bonnes fortifications pour la garantir de l'invasion à laquelle elle ne cessa d'être exposée pendant le cours de trois siecles.

Etendue, Division. On ignore quelle étoit l'enceinte de

cette ville sous les Romains, et si elle étoit la même que celle des Maures; celle-ci subsiste dans son entier : on la suit aisément. Elle commence presqu'au sortir du petit bois qui sépare le Tage de la promenade du Prado, très-près du bord de ce fleuve, à l'extrémité S. E. de la ville, où elle forme un angle obtus; elle est composée d'une muraille de pierres irrégulieres et de chaux, soutenue par des tours rondes de la même construction, petites et très-rapprochées; elle se prolonge le long de la riviere; à cent cinquante pas plus loin, elle se réunit à la muraille que je viens de décrire, qui se prolonge de même sur le bord du Tage. Avant d'arriver derriere l'église de St. Clément, elle s'éloigne du fleuve; elle rentre insensiblement dans les terres, et se dirige vers la porte de S. Clément, appelée autrefois porte *de Merida*. Elle suit le couvent des Bénédictines par une ligne directe; ensuite rentrant comme insensiblement et formant un angle obtus, elle va gagner l'église de S. Sauveur; elle suit directement la terrasse de l'ancienne maison des Jésuites, derriere les maisons de la rue de la Correderia, l'arc de S. Pierre, jusques sur les flancs de Sainte-Leucadie, où elle se retourne encore pour s'étendre vers la riviere jusqu'au lieu d'où l'on est parti.

Cette enceinte est un carré fort long et étroit, dont les extrémités sont légèrement arrondies; elle est petite; elle ne forme point le quart de l'étendue actuelle de la ville. Deux de ses portes subsistent en entier, celle de S. Clément et l'arc de S. Pierre; on voit les vestiges d'une troisieme, qui a été détruite depuis très-peu de temps, dans la rue de la Correderia, à l'entrée d'une rue qui conduit à la place de la Collégiale, vis-à-vis de la terrasse de l'ancienne maison des Jésuites. Elle renfermoit un alcazar ou palais des rois Maures, dont on voit encore quelques vestiges : il étoit sur la partie des murailles qui dominent sur le Tage, dans l'endroit même où étoit le couvent des Augustins déchaussés; il

y reste des souterrains considérables, qui s'étendent fort loin en formant des ramifications en différents sens.

Cette enceinte étoit soutenue par un genre particulier de fortification qui existe encore. Ce sont des murailles, séparées les unes des autres, de six ou sept toises de longueur, de plus d'une toise d'épaisseur, de la hauteur des murailles, terminées en terrasse, armées de créneaux, percées d'une porte ronde très-haute et d'environ une toise et demie d'ouverture; elles sont adossées par dehors aux murs de l'enceinte dans un sens transversal et en forme d'étriers; elles sont placées de maniere que leurs portes se répondent mutuellement, et qu'en passant d'une porte à l'autre on pouvoit faire le tour de la ville.

Cette ville s'accrut insensiblement sous les rois de Castille; elle prit une étendue plus considérable; on forma une nouvelle enceinte, qui subsiste encore et qui comprend toute la partie septentrionale et une portion de la partie occidentale; elle s'étend en forme d'un très-grand demi-cercle depuis l'angle oriental de l'enceinte des Maures sur le bord de la riviere, et va se joindre à cette même enceinte, dans sa partie occidentale, à la porte de S. Clément; on en voit encore les murailles, flanquées de quelques tours, quoique dégradées. Cette enceinte, jointe à celle des Maures, forme la ville actuelle.

De nouveaux accroissements firent construire un faubourg dans la partie occidentale, où est la paroisse de S. André, sur le chemin qui conduit en Estremadure et en Portugal. Ce faubourg eut une porte, qui existoit déjà sous le regne de Sanche-le-Brave, puisqu'elle fut le lieu où l'on exposa les membres séparés de quatre cents nobles de cette ville, punis de mort en 1289 pour avoir soutenu le parti des infortunés La Cerda, contre l'usurpation de ce prince; elle en a retenu le nom de *Puerta de Quartos*, c'est-à-dire, *Porte de Quartiers*.

Cette ville s'est accrue de nouveau dans ce siecle. Ses faubourgs ont pris une étendue considérable; ils se prolongent aujourd'hui depuis les bord du Tage à l'E. jusqu'aux bords de ce fleuve à l'O., en formant une enceinte demi-circulaire qui renferme la ville à l'est, au sud et à l'ouest. C'est comme une nouvelle ville, d'une population considérable, dans une situation plus ouverte et plus riante, où l'on trouve les deux plus belles rues de *Talavera*, celle de S. André, qui conduit à la porte de *Quartos* et au chemin du Portugal, et celle d'Olivares, qui est de construction très-moderne.

A mesure que *Talavera* s'est accru, on a établi de nouvelles paroisses pour ses nouveaux habitants, et ses couvents des ordres religieux se sont multipliés dans les différentes enceintes. La premiere, celle des Maures, contient une église collégiale, deux autres paroisses, deux couvents de moines et deux couvents de religieuses. La seconde enceinte, bien plus considérable que la premiere, contient quatre églises paroissiales, deux couvents de moines et trois couvents de religieuses. Les faubourgs ont une paroisse et quatre couvents de moines; ils avoient une maison d'Antonins, qui a été supprimée en 1791.

Situation. Talavera est dans une très-belle situation, dans une plaine, bien découverte, vaste, belle, fertile, riante, sur la rive droite du Tage, qui baigne ses murailles, et sous un très-beau ciel. Elle est percée de neuf portes, sans compter celle *Quartos*, qui est dans les faubourgs.

Places, Rues. Elle est mal percée et mal bâtie. Ses rues sont étroites, souvent tortueuses, plus souvent encore coupées par de petites ruelles, pavées sans soin et inégalement, de sorte que, dans les temps de pluie, l'eau y croupit longtemps. Les maisons y sont toutes fort basses, à un seul étage, percées d'un petit nombre de fenêtres. Elle n'a proprement qu'une seule place, qui est devant l'hôtel-de-ville et l'église

collégiale; elle est grande, belle, d'un carré long, ornée des maisons les plus belles qu'il y ait à *Talavera*.

Pont. Elle a un pont sur le Tage, appelé *pont de Sainte-Catherine*, situé derriere le couvent des Hiéronymites; il fut construit en 1400 aux frais du cardinal Pierre de Mendoza, archevêque de Tolede; il est de pierres de taille; mais on ne le soigne point : il dépérit; plusieurs arches se sont déjà écroulées : on y a substitué de la charpente; plusieurs autres crouleront dans peu de temps, si on ne veille à leur conservation. Ce pont n'est point droit : il fait à peu près, au tiers de son étendue, un angle aigu qui le rejette fort loin sur l'autre rive du fleuve. Il a trente-cinq arches, et environ douze cents pieds de longueur.

Clergé. Cette ville a un chapitre de collégiale, huit églises paroissiales, dont une est la collégiale, neuf couvents de moines, cinq couvents de religieuses, une chapelle très-renommée sous le titre de *la sainte Vierge du Prado.* Elle est le lieu de la résidence d'un vicaire général de l'archevêque de Tolede, pour l'administration de la juridiction ecclésiastique; elle a un tribunal d'officialité diocésaine, qui est composé de ce vicaire général, d'un fiscal, d'un alguasil mayor, et d'un greffier.

Son chapitre de collégiale fut fondé en 1211 par don Rodrigue Ximenez, archevêque de Tolede, avec l'obligation de payer tous les ans cinq maravedis à cette église en signe d'assujettissement. Il a quatre dignitaires, parmi lesquels le doyen, qui est toujours le plus ancien chanoine, est le premier, sept chanoines, huit prébendés et six chapelains; il a une chapelle de dix musiciens et douze enfants de chœur. Parmi les dignitaires, l'archidiacre, qui réside à Tolede, a un revenu de seize mille ducats ou quarante-quatre mille livres tournois; le doyen n'a que trois cents ducats ou huit cent vingt-cinq livres tournois de plus que les chanoines; ceux-ci ont deux mille ducats ou cinq mille cinq cents liv.

tournois, les prébendés cinq cents ducats ou treize cent soixante-quinze livres, et les chapelains deux cents ducats ou cinq cent cinquante livres. L'habit des chanoines et des prébendés consiste en un grand manteau et un camail noirs, qu'ils mettent sur le surplis; ils ne les portent que dans l'église; ils n'ont que le seul surplis aux processions.

Les paroisses n'ont d'autre clergé que le curé et un ou deux vicaires, sous le nom de lieutenants. La chapelle du Prado a trois chapelains, un desquels a le titre de chapelain majeur; celui-ci a trois cents ducats ou huit cent vingt-cinq livres tournois de rente, chacun des autres deux cents ducats ou cinq cent cinquante livres.

Administration civile et militaire. Talavera a un alcade mayor pour l'administration de la justice, dépendant de l'archevêque de Tolede, et dont les jugements ressortent à la chancellerie de Valladolid, un alguasil mayor, une douane, une administration du tabac, une administration du sel, un garde des bois et forêts, un surintendant des fermes du roi, une sainte Hermandad, un capitaine commandant pour le fait de contrebande, une société économique qui ne s'assemble presque jamais, des écoles de grammaire latine, des écoles de philosophie et de théologie dans les couvents des Dominicains et des Cordeliers. Son corps municipal est composé de douze régidors héréditaires, de trois jurés nobles, de trois jurés de l'état général, électifs tous les ans, d'un procureur général, aussi électif tous les ans, d'un alguasil mayor et d'un lieutenant de l'alguasil mayor.

Hôpitaux. Elle a quatre hôpitaux, celui de S. Lazare, où l'on doit traiter les maladies vénériennes, mais qui est dans la plus grande décadence, celui de la Charité ou de S. Jean de Dieu où il y a six lits pour des hommes, celui de *la Càridad*, où l'on reçoit les malades des deux sexes et qui a depuis six jusqu'à dix lits, et celui de la Miséricorde, aussi pour les deux sexes, avec quatorze lits, douze pour des ma-

lades et deux pour des convalescents ; ce dernier est à la charge du chapitre de la collégiale.

Edifices. Quelques-uns des édifices de *Talavera* méritent de fixer l'attention du voyageur.

L'église des religieuses Carmélites a deux petits autels, sur lesquels on voit deux bons tableaux, l'un de J. C. mort dans les bras du Pere éternel, l'autre une sainte Thérese, dans le genre de J. B. Maino.

Le maître-autel de *l'église des Franciscains Déchaussés* est orné d'un tableau de sainte Anne, donnant une leçon à la Sainte Vierge, qu'on dit être de Jean de Tolede.

L'église des Dominicains est à une seule nef, et non à trois, comme le dit *M. Pons ;* elle est grande, belle, bien proportionnée, dans le genre gothique-moderne, avec sa porte dans le milieu en face du maître-autel ; mais on lui a ôté toute sa grandeur et sa majesté, en supprimant une partie de sa longueur pour construire un vestibule à l'entrée du couvent : on y entre aujourd'hui par les côtés. Le sanctuaire renferme trois mausolées ; l'un est celui du cardinal Garcias de Loaisa, natif de Talavera, grand inquisiteur, président du conseil des Indes, archevêque de Séville, et fondateur du couvent, mort en 1546 ; c'est un tombeau sur lequel la statue du cardinal, en habits pontificaux, de marbre blanc, est couchée, avec son épitaphe à ses pieds ; elle est d'une belle exécution : elle auroit mérité que la niche où elle est placée fut revêtue de quelques ornements ; les autres sont ceux de Pierre de Loaisa et de Catherine de Mendoza, pere et mere du même cardinal ; ils ont chacun une statue de marbre blanc à genoux.

L'église des Augustins Déchaussés a une façade qui se présente assez bien ; elle est précédée d'une grande et belle terrasse élevée, découverte des deux côtés, pavée en grandes pierres de taille, à laquelle on monte par un double escalier garni de balustrades de fer ; cette façade est décorée par

un portail, orné de deux colonnes de pierres de taille et surmonté d'un grand tableau de marbre blanc en relief, représentant S. Ildefonse qui reçoit la chasuble des mains de la sainte Vierge; mais les colonnes sont beaucoup trop saillantes eu égard à ce tableau, qui est plaqué contre la muraille, par conséquent très-enfoncé.

L'église n'a qu'une nef, assez grande, élevée, bien éclairée, ornée de pilastres unis, avec quatre chapelles de chaque côté. Elle paroît agréable au premier coup-d'œil; mais les détails en sont révoltants. Les chapelles sont très-basses; chacun des arcs qui les forment est surmonté d'une petite fenêtre avec un petit balcon, qui font un effet ridicule. Le chœur, placé au-dessus de la porte d'entrée, s'avance, en forme de fer-à cheval, presque jusqu'à la moitié de l'église; il en diminue la grâce et la majesté. Les pilastres n'ont ni base, ni piédestal; leurs chapiteaux sont surchargés d'ornements; la corniche, également trop ornée, est extrêmement large; elle s'avance beaucoup trop et se prolonge jusques derriere le maître-autel. Les arcs de la voûte ne portent point sur les pilastres; ils paroissent se jeter en arriere bien loin au-dehors de la nef. La croisée est grande et spacieuse; elle s'ouvre par un dôme bien coupé, qui se termine en une lanterne d'assez bon goût; mais il est chargé d'ornements massifs. Cette église n'a aucun autel qui ne soit ridicule par son architecture, par ses ornements et par ses peintures; mais on trouve, dans une grande chapelle qui lui est contiguë, un grand tableau d'une très-belle exécution; c'est un J.-C. mort, la Madeleine lui baisant les pieds, et la sainte Vierge dans une expression frappante de douleur.

L'église des Hiéronymites n'a ni façade, ni portail; on y entre par les côtés et par une porte qui est petite et mesquine; mais, par une inconséquence dont on ne peut deviner les motifs, on a décoré par dehors le derriere du sanctuaire; on y a placé les décorations qui auroient convenu au portail.

On y voit deux grands corps d'architecture formés de pilastres, doriques au premier corps, ioniques au second; ils supportent un attique, sur lequel regne une balustrade. Cette décoration, dans un lieu où elle est déplacée, perd le peu de mérite qu'elle peut avoir, par des étriers de maçonnerie commune, irréguliers, massifs, même d'un volume énorme, qu'on y a appliqués par la crainte que l'édifice ne croulât; ils cachent une partie de la décoration; leur volume et leur matiere forment en même temps un contraste ridiculement bizarre avec les ornements, qui paroissent s'échapper du milieu de leur masse.

L'église paroît avoir été construite en deux fois: le sanctuaire est d'une construction différente de celle de la nef. Celle-ci est grande, vaste, d'une largeur proportionnée à son élévation, mais beaucoup trop courte, et encore beaucoup plus raccourcie par deux chœurs placés dans le fond, au-dessus l'un de l'autre, qui s'avancent jusqu'au tiers de la nef; le chœur inférieur la raccourcit réellement; le supérieur l'écrase; il ne reste que deux chapelles entre le chœur et le sanctuaire. L'architecture en est assez bonne; mais on l'a défigurée par une galerie mesquine, qu'on a conduite de chaque côté depuis le chœur supérieur jusqu'au sanctuaire, et qui fait une saillie considérable. Pour mettre le comble au ridicule, on a construit des arcades pour porter cette galerie; elles coupent absolument l'ouverture des chapelles aux deux tiers de leur élévation, de sorte que les chapelles sont devenues trop basses, qu'on voit une arcade qui est parallele à leur voûte, et qu'on apperçoit, à une certaine élévation, une seconde arcade, qui est isolée, sans savoir où elle prend naissance et sur quel appui elle est supportée.

Cette église n'a point de croisée; en revanche, son sanctuaire est ridiculement vaste; c'est comme une seconde église. Il est cependant d'une bonne architecture; elle est formée de deux corps, qui sont ornés de pilastres rehaussés, qui

sont d'ordre dorique au premier, ionique au second; ceux-ci supportent les arcs de la voûte, qui sont lambrissés d'une maniere uniforme. Un dôme s'éleve au milieu; il est plat, écrasé, mal éclairé, chargé d'ornements massifs; les quatre triangles curvilignes qu'il laisse à sa naissance, sont remplis par les figures des quatre Evangélistes en bas-relief, qu'on a accostées de mauvaises peintures à fresque. On eut cependant le temps de faire de bonnes choses, car on employa soixante et quinze ans à la construction de cette église; elle commença en 1549, et fut terminée en 1624.

On a placé deux chaires dans ce sanctuaire, une de chaque côté, sans faire réflexion que le sanctuaire n'est point la place du peuple, et que c'est dans le corps de l'église qu'on doit lui annoncer la parole de Dieu.

Le chœur inférieur et le sanctuaire sont fermés par des grilles de fer; des balustrades du même métal ornent le chœur supérieur et les galeries latérales; on les a peintes en rouge; cette couleur choque désagréablement la vue.

Le maître-autel est tout de stuc, imitant des marbres de différentes couleurs. Il a deux corps d'architecture; le premier est très-élevé; il a trois colonnes corinthiennes de chaque côté; deux, imitant le marbre mélangé de rouge et de blanc, sont placées en avant, avec une statue de Saint entre-deux; la troisieme, imitant le marbre blanc, est rejetée en arriere et presque cachée par la statue; elles supportent, de chaque côté, un ange, imitant le marbre blanc, d'une exécution très-médiocre; un grand tableau, en demi-relief, imitant le marbre blanc, de la hauteur des colonnes, occupe le milieu; c'est un S. Jérôme, avec plusieurs autres figures, dont la petitesse, jointe à la nudité du tableau, le font paroître mesquin. Le second corps est extrêmement petit par rapport au premier; il a deux pilastres peints, et, dans le milieu, un petit tableau de stuc en demi-relief.

On a placé dans le sanctuaire deux petits autels, aussi de stuc; mais, au lieu de les mettre dans le milieu des deux côtés, où l'espace est très-grand, on les a accolés aux angles que forme la chute des pilastres; ce défaut et leur petitesse les rendent difformes eu égard à l'étendue immense du sanctuaire, dans lequel ils paroissent se perdre.

En passant de l'église dans la sacristie, on trouve une piece octogone assez belle, à côté de laquelle est un magnifique escalier de pierre de taille, large, orné d'une balustrade; il est du genre de ceux qu'on appelle *volants*, c'est-à-dire qui sont absolument détachés de la muraille.

Il paroît qu'on a pris à tâche de défigurer cette église: on y a amoncelé les ridicules de toutes les especes; on y a employé des sommes considérables, qui auroient suffi pour construire un édifice vaste, noble, régulier, orné avec goût et décoré avec élégance; elle passe cependant à *Talavera* et à plusieurs lieues à la ronde, pour une merveille de goût et de magnificence; la réputation dont elle jouit m'a engagé à en faire connoître les défauts dans tous les détails.

L'église collégiale a une façade et un portail dans le genre gothique, mais sans ornements; ils sont accostés, sur la droite, d'une tour carrée, de construction beaucoup plus moderne: elle est d'assez bon goût; une pareille tour de l'autre côté orneroit mieux cette façade.

L'église est d'architecture gothique; elle a trois nefs, grandes et bien dégagées, séparées, de chaque côté, par quatre grands piliers qui soutiennent les arcs de la voûte; ces piliers sont formés chacun par quatre petites colonnes adossées les unes contre les autres. La grande nef seroit belle si elle n'étoit défigurée par quatre arcs volants, servant d'étriers, qui la traversent et qui portent sur les piliers collatéraux. Le chœur lui ôte encore beaucoup de sa majesté; il est placé au milieu et entièrement fermé de murailles sur

trois faces : il paroît une maison construite au milieu de l'église.

Il n'y a point ici de croisée. Le chœur et le sanctuaire sont fermés par une belle grille de fer, avec des ornements dorés; une balustrade pareille orne les cinq marches par lesquelles on monte au maître-autel. Celui-ci est très-moderne; il a deux beaux pilastres de marbre gris-bleu, entre lesquels est placé un grand tableau de l'Assomption de la Sainte-Vierge, d'une création assez heureuse, dans un encadrement du même marbre.

La nef collatérale du côté de l'évangile a un autel de St. Ildefonse, où l'on voit un beau tableau de ce saint, de l'école de *Blaise de Prado.* On trouve encore dans cette nef trois mausolées, deux dans le fond à côté du sanctuaire, et le troisieme dans la chapelle de St. François. Un des deux premiers consiste en un grand tombeau couvert d'ornements gothiques très-multipliés; l'autre est aussi un tombeau rempli d'ornements pareils et d'armoiries, sur lequel une statue de marbre blanc est couchée; elle est armée à l'antique, avec la tête nue et le casque placé à ses pieds; elle est accostée d'un enfant qui pleure; le dernier est celui d'un chanoine de la même église; sa statue, de marbre blanc, y est à genoux, les mains jointes, couverte d'un manteau, avec un livre ouvert à terre et un bonnet carré devant le livre; cette statue est précieuse par l'excellence des formes et par la délicatesse du travail.

On conserve, dans la sacristie de cette église, un grand tableau de S. Joseph, d'Antoine Palomino.

L'église de la Ste. Vierge du Prado est située hors de la ville sur la promenade dont elle porte le nom; elle est fameuse par la dévotion qu'on a pour la statue de la Vierge qu'on y révere. On y entre par un grand portique de sept arcades, qui sont soutenues par des piliers de pierres de taille. Elle a trois nefs, grandes et spacieuses, séparées par sept

grands et beaux arcs de pierres de taille, qui sont soutenus sur de belles colonnes des mêmes pierres. La croisée est également grande et belle; elle est ornée de pilastres, et surmontée d'un dôme élevé, beau, bien coupé, qui se termine par une lanterne d'assez bon goût. Cette église est d'une architecture simple, mais bonne et majestueuse; elle seroit encore plus belle, si on continuoit la voûte, qui ne remplit qu'une partie de la grande nef.

Antiquités. En entrant dans cette église, on trouve, à gauche, dans une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, un tombeau de pierre blanche, en forme de coffre uni, sans ornements, d'environ sept pieds de long, deux pieds six pouces de large, trois pieds neuf pouces de hauteur. Une pierre d'ardoise, placée au-dessus, contient deux inscriptions, l'une au-dessous de l'autre, séparées par une croix qui est gravée sur la même pierre; la premiere est en lettres romaines très-mal faites et inégales, et non en lettres gothiques, comme le dit M. *Pons;* elle est ainsi conçue :

LITORIVS FA
MVLVS DEI VI
XIT ANNOS PLVS
MINVS LXXV RE
QVIEVIT IN PACE DIE
VIIII KAL. JVLIAS
AERA D XXXXVIII.

La derniere, en lettres ordinaires du seizieme siecle, nous apprend que ce tombeau fut trouvé en 1513 dans une plantation d'oliviers près du couvent des Trinitaires, qu'on jugea, par l'inscription précédente, que la personne dont les cendres y sont renfermées, étoit chrétienne, et qu'il fut transporté dans cette église.

La premiere inscription peut être soupçonnée aisément de supposition; le nom de *Litorius* est romain, et dans le sixieme

siecle les Goths possédoient l'Espagne; ces peuples avoient leurs caracteres particuliers, et ne se servoient point de lettres romaines; celles de cette inscription sont très-mal faites, inégales, irrégulieres; elles présentent la touche du seizieme siecle; elles paroissent de la même main que celles de la seconde. Il faudroit supposer encore qu'on eût choisi une grande pierre pour placer une inscription fort courte, comme prévoyant qu'il falloit laisser une grande place pour en placer une autre dans la suite.

Une tradition populaire fait regarder ce *Litorius* comme un général romain; on ne veut point entendre qu'il n'y avoit plus de généraux romains en Espagne dans le sixieme siecle.

Une maison, appelée *Casa de los Baños* ou *Maison des Bains*, située dans la seconde enceinte, et appartenant à la maison de Montera, est regardée comme ayant été construite par les Maures pour servir aux bains de ces peuples; on prétend qu'il reste encore un conduit très-large et très-élevé qui va s'ouvrir dans la riviere, et qui étoit destiné à y porter l'eau; mais cette maison ne présente aucuns vestiges de construction moresque; elle paroît avoir été bâtie sur le même emplacement où il y avoit eu des bains, et *Talavera* peut avoir eu ses bains publics, comme Madrid, Barcelone, où des rues en portent encore les noms.

Il reste encore à *Talavera* beaucoup d'inscriptions romaines, la plupart du Bas-Empire.

On y conserve aussi deux autels votifs de marbre blanc dans la cour de la maison de doña Maria Felipa Baquero, à côté de la manufacture de soieries.

Promenades. *Talavera* a deux promenades principales, situées au dehors et aux deux extrémités de la ville, la premiere à l'arrivée du Portugal, la derniere à l'arrivée de Madrid, chacune touchant les faubourgs, l'une ceux du sud-ouest; l'autre ceux du nord.

La premiere est appelée *Promenade française*, parce qu'elle

fut construite par un français, nommé *Rullier*, fondateur des manufactures de soieries de la même ville. C'est une grande et belle allée, plantée d'arbres, qui s'étend depuis la porte de Quartos et le chemin du Portugal, jusqu'à la rive du Tage, dans un étendue de mille pieds; elle est ornée de bancs de pierre, et se termine en une terrasse qui est garnie aussi de bancs, et qui domine sur le fleuve; cette allée est couverte, sur la gauche, de maisons neuves, et découverte, sur la droite, où la vue s'étend dans la campagne. Cette promenade est peu fréquentée, peut-être à cause de son éloignement; elle est même négligée, mal tenue, beaucoup d'arbres ont péri : on commençoit à la réparer en 1791.

La derniere, appelée *le Prado* ou *le Pré*, est grande, spacieuse, belle, bien découverte, située à très-peu de distance de la rive droite du Tage. Elle forme un carré long, mais inégal, finissant presqu'en pointe à son entrée par le chemin de Madrid, s'élargissant considérablement vers son milieu, et se rétrécissant de nouveau du côté de la ville; cette inégalité n'est point cependant choquante : les plantations la font paroître réguliere. Elle a quatorze cents pieds de longueur, deux cents de largeur à l'arrivée de Madrid, quatre cents dans le milieu et deux cent soixante du côté de la ville. Une allée fort large, plantée d'arbres, en côtoie toute la longueur; cinq autres allées, également plantées d'arbres, en parcourent l'étendue jusqu'aux approches de la chapelle, qui est située sur les côtés aux deux tiers de sa longueur; elles s'y terminent, et laissent un espace vide, qui forme une grande place devant cette chapelle; elles sont ornées de bancs de pierre. Dans le milieu de l'espace qui est entre la ville et la chapelle, est une grande fontaine, en forme de pyramide, portée sur deux lions et sur deux canons garnis de leurs affuts, qui versent l'eau, et entourée d'un grand bassin circulaire; elle est toute de pierres de taille, mais extrêmement massive, d'une mauvaise architecture et d'une sculpture en-

core plus mauvaise; elle est au milieu d'une grande place circulaire, formée par deux rangs d'arbres qui en font l'enceinte. Il reste, sur la droite, un grand espace vide qui est couvert de gazon; un petit bois de peupliers côtoye cet espace, et sépare la promenade du fleuve; il est très-agréable en été; mais il dépérira bientôt: on le dégrade tous les jours, et on n'a pas le soin d'y renouveler les plantations.

Un grand édifice carré, appuyé, par une extrémité, sur la chapelle, par derriere sur le bois, s'éleve sur le côté droit de cette promenade; il renferme une place destinée aux combats des taureaux. Elle est grande, belle, réguliere et presque carrée, de cent quarante pieds de longueur sur cent vingt de largeur; elle est ornée, sur trois faces, de galeries ouvertes qui portent des loges où se placent les spectateurs.

Manufactures. Talavera étoit une ville fort pauvre; l'établissement des manufactures de soieries a augmenté sa population, et y a amené, sinon l'opulence, au moins le bien-être. Il fut fait en 1748, sous la protection et aux frais du roi, par *Jean Rullier*, français, natif de Nîmes en Languedoc, auquel on doit, pour ainsi dire, la régénération de ce pays; il l'auroit rendu plus agréable et plus florissant, s'il n'eût été arrêté dans l'exécution de ses projets utiles par des obstacles qu'il ne m'appartient point de développer ici; il mourut dans cette ville il y a environ quinze ou vingt ans, ne laissant qu'une fille, mariée avec *don Joseph Zepada*, gentilhomme d'une des premieres familles du pays; leur maison est un asile agréable pour les étrangers.

Talavera a des manufactures de savon, de chapeaux, de poterie de terre, de faïence, de soieries, dorures et galons.

Elle a six fabriques de savon; mais on n'y fait que du savon mol; cet objet est peu important.

Celle de chapeaux est établie depuis peu d'années par un français; elle commençoit, en 1791, à avoir quelque vogue.

La poterie et la faïence de Talavera ont eu beaucoup de réputation;

réputation; elles ont fourni pendant long-temps à une branche de commerce qui étoit assez importante; ces fabriques ont beaucoup déchu: il n'en reste plus que sept ou huit; leurs ouvrages n'ont plus la même finesse; ils pechent aussi par le dessin; on les fait avec une terre qu'on trouve près de Calera, à trois lieues de Talavera.

La manufacture de soieries, dorures et galons est, au contraire, très-importante. Elle est dans trois grands édifices, construits à cet effet, et cependant insuffisants; on est obligé de tenir beaucoup de métiers chez des particuliers. Les fondements de cette manufacture furent jetés par un français; les fabricants, les dessinateurs, les teinturiers furent aussi français.

On construisit aussi à Cervera, village à deux lieues de Talavera, un autre grand édifice, où l'on plaça douze moulins pour tordre la soie, quatre grands dévidoirs pour la dévider, et six machines pour la doubler. Tout y est mis en mouvement par quatre bœufs; on y dévide, on y double, et on y tord sept mille soixante-douze fils de soie à la fois.

Cet établissement prit un accroissement rapide sous la direction de *Rullier* et la coopération des Français qui l'avoient suivi; bientôt, on y imita les plus belles étoffes de France, et on vit l'instant où elle alloit nuire au débit de celles-ci. Des circonstances ayant obligé *Rullier* à quitter cette direction en 1762, la manufacture fut cédée à une compagnie; les Français se retirerent: à peine en resta-t-il trois ou quatre. Elle déchut bientôt; les étoffes furent d'une qualité inférieure et de mauvais goût; la consommation diminua; on renvoya insensiblement des employés, des ouvriers; elle alloit tomber absolument, lorsque le roi la reprit pour son compte; elle a été enfin cédée au corps des *Gremios* de Madrid; mais elle est loin encore d'avoir repris son ancien éclat.

On y fait des taffetas, des satins, des draps de soie, des serges de soie, des rubans de soie, des velours pleins et cise-

lés; des étoffes de soie et argent, des étoffes de soie et or, des galons, des crépines d'or et d'argent, et des bas de soie. Elle contient aujourd'hui trois cent soixante-six métiers, et occupe, dans l'intérieur, deux mille personnes. On y consomme, tous les ans, environ cent mille livres de soie, quatre mille marcs d'argent et soixante-dix marcs d'or.

Quelques-unes des étoffes qui sortent de cette manufacture sont belles et bonnes, mais on ne sait point leur donner le lustre et l'éclat de celles de France; elles sont même plus cheres que celles-ci, malgré les frais immenses de commission, de transport, de droits que ces dernieres supportent; elles ne peuvent ni en soutenir la concurrence, ni nuire à leur débit. Les bas y sont absolument mauvais, cotonneux ou plucheux et mal apprêtés; les marchandises qui en sortent passent en grande partie dans les colonies espagnoles.

Cette manufacture a produit cependant un grand bien dans le pays où elle est établie; elle y a détruit en partie la paresse et l'inaction; elle fournit des ressources à une partie nombreuse du peuple. Beaucoup d'hommes y sont employés pour la fabrication, pour la manutention, pour l'expédition; les femmes filent la soie; les jeunes filles brodent les bas à l'aiguille; beaucoup de jeunes demoiselles s'occupent de ce dernier travail: elles y trouvent de quoi fournir aux frais de leurs ajustements.

Commerce. Talavera de la Reyna n'a absolument aucun commerce. Sa situation seroit cependant très-heureuse, si on rendoit le Tage navigable; son commerce pourroit alors devenir très-brillant.

Cette ville pourroit en être dédommagée par la grande fertilité des terres qui l'environnent et par la variété des productions qu'elles peuvent fournir. Le terrain n'y demande qu'à être aidé par l'industrie; une riviere considérable et un grand fleuve l'avoisinent; il seroit aisé d'en conduire les eaux dans l'intérieur des terres, d'y multiplier les prai-

ries, les jardins, les arbres fruitiers, d'assurer les récoltes, qui n'y périssent que par la sécheresse, de recueillir beaucoup plus de blé, d'huile, de vin, d'y établir plusieurs autres nouveaux genres de culture. Les habitants, plongés dans une indifférence apathique, restent dans la sphere étroite où ils ont été élevés, ils suivent aveuglément l'exemple de leurs prédécesseurs, ils ne pensent point seulement qu'il puisse être en leur pouvoir d'améliorer leur position. *Mariana*, leur compatriote, leur faisoit déjà ce reproche au commencement du dix-septieme siecle: le cours de près de deux siecles n'a apporté aucun changement dans leur maniere d'être.

Hommes célebres. Cette ville a produit cependant plusieurs hommes célebres, qui n'ont dû leur réputation qu'à un travail long, pénible et assidu. Elle fut le lieu de la naissance des jurisconsultes *Antoine Gomez* (1), *Fernand Gomez Arias* (2), *Antoine de Meneses y Padilla* (3) et *Barthelemi Frias de Albornos* (4), *d'Alfonse de Herrera*, connu par son livre de l'agriculture, publié en 1520, dont ses compatriotes savent si peu profiter, de *Garzia de Loaisa Giron*, archevêque de Tolede, auteur de la collection des conciles d'Espagne, publiée en 1593, de *Bernardin de Meneses*, qui écrivit l'histoire de la guerre de Flandres, et du célebre *Jean de Mariana*, le plus grand historien de l'Espagne, et le modele des historiens de toutes les nations, mort nonagénaire en 1623. On prétend à Talavera que St. *Vincent* et les saintes *Sabina* et *Christeta*, qui souffrirent le martyre à Avila,

(1) Il écrivit sur le droit civil et commenta les lois de l'Espagne, au milieu du seizieme siecle.

(2) Il donna, en 1546, un commentaire sur les lois de *Toro*.

(3) Il écrivit sur le droit civil, vers l'an 1570.

(4) Il publia, en 1570, *Arte de los Contratos*; il est aussi auteur de *Linages de España*, ouvrage, dit-on, excellent, qui n'a point été imprimé.

sont nés dans cette ville; mais quelques historiens soutiennent qu'ils naquirent à Évora en Portugal.

Mœurs et coutumes. Talavera pourroit être une ville agréable; elle est dans une belle situation, sous un beau ciel; elle a de belles promenades; elle réunit un assez grand nombre de familles, qui, sans être riches, vivent honorablement; mais, par une fatalité inconcevable, chacun y reste isolé, chacun y vit seul; on ne se voit que dans les occasions d'étiquette, et le genre de vie y devient insipide, monotone et triste.

On y profite peu de la beauté des promenades; elles sont très-peu fréquentées, à l'exception de certains jours qui sont comme privilégiés ou des jours d'étiquette; par une suite des mêmes motifs, les femmes osent à peine y permettre aux hommes de les accoster.

Les divertissements publics y sont fort rares; il y a peu de bals; on n'y joue la comédie qu'une partie de l'année: les combats de taureaux y sont suspendus comme dans toute l'Espagne: le gouvernement ne les permet plus que très-difficilement.

On peut reprocher aux peres et meres d'y négliger l'éducation de leurs enfants: on ne leur apprend rien; lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, les demoiselles savent à peine faire quelque chose, et les hommes vivent dans l'oisiveté; quelques-uns se livrent aux soins de leurs héritages. On y trouvoit cependant dernièrement quelques personnes instruites, *don Joseph Zepeda*, dont j'ai déjà parlé, le *marquis de Buscayolo*, aujourd'hui à Madrid sous le nom de *marquis de Contreras*, possesseur et amateur de bons livres, et rempli de connoissances; M. *Manso*, avocat, *don Francisco à Ponte*, appelé aussi *Mejorada*, et connu plus communément sous le nom de *Marchena*, qui sous un extérieur peu prévenant et sous un costume d'une simplicité plus que philosophique, cache un fond inépuisable de connoissances

dans la géographie, l'histoire et les antiquités; il ne les doit ni à l'éducation qu'il a reçue de ses parens, ni à la fréquentation de personnes instruites; il les doit à lui-même : il n'est jamais sorti de son pays; mais il a su s'occuper et tirer parti du peu de ressources qu'il a pu se procurer; il a une bibliotheque choisie, quoique peu nombreuse; sa fortune ne lui a point permis de se livrer à son goût et de la rendre plus considérable.

On n'entend parler ni de poignards, ni de meurtres, ni d'assassinats à Talavera, et les disputes n'y sont point fréquentes.

Les amusements du peuple sont simples et peu diversifiés; un de ses plaisirs est de chanter, soit dans les maisons, soit la nuit dans les rues, en s'accompagnant avec la *Zambomba,* instrument monotone et glapissant dont il sera parlé ailleurs : cela dure depuis la Toussaint jusqu'à la veille de Noël. L'usage de la *zambomba* cesse alors; on lui substitue le *pandero,* instrument qui a quelque rapport avec le tambour de basque, au son duquel, réuni avec le chant, on danse des *seguidillas.*

On conserve à *Talavera* quelques usages, consacrés par leur ancienneté, mais qui, par un mélange mal entendu des cérémonies de notre religion avec des usages profanes, mériteroient d'être supprimés.

Le matin du jour de Pâques on construit un bûcher sur une des principales places; on y éleve, au milieu, une statue gigantesque, couverte d'habits les plus à la mode : on la regarde comme la représentation de Judas. Lorsque la procession, où l'on célebre le mystere de la Résurrection, commence à passer, on y met le feu; le bûcher s'allume, la statue brûle et se réduit en cendres dans le temps que la procession passe. Le peuple, dont la foule est prodigieuse, est plus attentif à ce spectacle qu'à la cérémonie religieuse qu'il a sous les yeux; il le célebre par des éclats de rire, par des cris

immodérés, par des huées, par des paroles souvent licencieuses.

Un autre usage, peut-être encore plus répréhensible, y est en vigueur. Pendant les neuf jours qui précedent le jour de Noël, on célebre une grande messe aux Cordeliers à six heures du matin; les enfants, armés de sifflets, y courent et s'y rassemblent: au moment où la messe commence, des sifflements multipliés, très-forts et très-aigus, font retentir les voûtes de l'église: ils se mêlent aux chants des prêtres; ce bruit scandaleux se renouvelle à l'élévation, à la communion et à la fin de la messe. C'est ce qu'on appelle la *Misa de Aginaldo.*

Les *Mondas de Talavera* ont été fameuses: c'est le nom qu'on donne à une fête qu'on y célebre tous les ans après Pâques, en l'honneur de la Ste. Vierge du Prado. Les habitants des villages voisins s'y rendent le même jour en procession, successivement les uns après les autres; chaque procession est précédée d'un grand cierge, orné de rubans et de fleurs, qu'on porte élevé comme la croix: on y porte également une grande machine en forme d'entonnoir, élevée au haut d'un long bâton; elle est ornée de fleurs, qui sont tissues et arrangées de différentes manieres; elle contient une partie des offrandes qu'on doit faire à la Ste. Vierge; on y voit paroître des brancards portés par des hommes, des chars traînés par des bœufs, les uns et les autres ornés de fleurs et de rubans, et également chargés d'offrandes; celles-ci consistent en productions de la terre, en blé, en vin, en huile, en fruits, en fleurs, même en bois, selon le goût, la volonté, la dévotion de chacun; on y voit quelquefois des animaux ornés de la même maniere, des agneaux, des moutons, des brebis, des chevaux, des ânes, des cochons, qu'on offre aussi à la Ste. Vierge. Toutes ces processions entrent dans la chapelle, et, avec elles, les brancards, les charriots, les animaux, qu'on conduit jusqu'au pied des autels. Elles donnent lieu à des disputes fréquentes; la rencontre de deux

processions fait naître des disputes sur la préférence; on en vient quelquefois aux mains; les processions se mêlent, se confondent : on se bat à coups de poing, à coups de bâton, à coups de pierres; la scene est souvent ensanglantée. On ignore l'origine de cet usage; peut-être la trouveroit-on dans les antiquités du Paganisme, dans les fêtes de Pomone ou de Cérès.

On célebre cette fête par des jeux particuliers. Les combats de taureaux en faisoient le principal ornement : ils sont aujourd'hui prohibés. Les *chevaliers de la Ste. Vierge du Prado* la dirigent : ils concourent eux-mêmes à lui donner plus d'éclat. Il est bon de faire connoître ici l'origine et le genre de cette chevalerie particuliere.

Quelques gentilshommes de Talavera formerent une association en 1538; ils s'obligerent, pour eux et leurs successeurs, à paroître à cheval et en habits mêlés de bleu et de blanc aux fêtes qu'on célébroit tous les ans en l'honneur de la Ste. Vierge du Prado, à courir contre les taureaux, à jouter les uns contre les autres, et à faire tout ce que les chevaliers ont coutume de faire en de semblables fêtes. Leur association et leurs réglemens furent approuvés par l'archevêque de Tolede, seigneur de la ville, et confirmés par le roi. On les appela quelquefois, dans le seizieme siecle, *Caballeros hermanos de la fiesta de los toros*, ou *Chevaliers confreres de la fête des taureaux*; mais leur vraie dénomination est celle de *Hermandad de los Caballeros de la Virgen del Prado*, c'est-à-dire, *Confrérie* ou *Association de Chevaliers de la Vierge du Prado*.

Cette association subsiste encore. Elle ne devroit être composée que de gentilshommes; mais il s'y est glissé des abus, comme il s'en glisse partout. Elle a un chef, sous le nom de *Hermano major*, qui est élu tous les ans par les chevaliers; ils choisissent également eux-mêmes ceux qu'ils veulent admettre dans leur corps.

Ces chevaliers ont des habits particuliers; les uns sont des

habits de *gala*, les autres des habits de deuil. Les premiers sont un mélange de costume mauresque et de l'ancien costume espagnol; c'est une espece de jaquette de laine blanche, dont les manches, qui sont fort larges, sont d'une étoffe de soie bleue à fleurs en argent; elle est entièrement fermée par-devant, et ornée, sur le côté gauche de la poitrine, d'un grand médaillon brodé en argent, représentant une Conception de la Ste. Vierge; la culotte est de la même étoffe de soie bleue et argent; une espece de petit manteau de la même étoffe de laine blanche, imitant parfaitement l'ancien manteau espagnol, est placé sur une épaule et tombe jusqu'à la ceinture en suivant en longueur le milieu du dos; la tête des chevaliers est couverte en même temps d'un bonnet, qui imite imparfaitement un turban : il est rond, de la hauteur d'environ cinquante pouces, mélangé de bleu et de blanc, entouré d'une gaze extrêmement plissée, et surmonté d'un croissant d'argent. L'habit de deuil est plus simple et plus noble : il est noir; c'est absolument l'ancien habit espagnol, avec un petit chapeau rond, relevé sur un côté et orné de plumes. L'épée, avec l'un et l'autre de ces habits, est une ancienne épée espagnole, appelée *de golilla*, à poignée noire, armée d'une grande coquille. Lorsque les chevaliers paroissent à cheval, ils portent, au bras gauche, un bouclier où est peint l'écu de leurs armes. Leurs chevaux sont caparaçonnés d'un assemblage de grandes rosettes et de cocardes de rubans garnis d'une dentelle en argent; la selle est couverte d'une étoffe de soie à fleurs en argent, dont le fond est bleu lorsqu'ils portent l'habit blanc, et rouge lorsqu'ils sont vêtus de noir.

Ces chevaliers, ainsi vêtus, accompagnent la statue de la Ste. Vierge toutes les fois qu'elle sort de sa chapelle : ils la précedent l'épée à la main. Ils paroissent aux fêtes qui se célebrent tous les ans en son honneur le samedi de la semaine de *Quasimodo* et le jour suivant; ils y font des tournois, des

joutes; ils entrent à cheval dans la lice, deux à deux, suivis chacun par deux laquais couverts de leurs livrées, aussi à cheval. Ils courent sur la place; ils y font différentes évolutions; ils y joutent avec des cannes, et, par une espece particuliere de galanterie, ils jettent de petites cannes aux dames qui sont aux balcons.

Climat et productions. Le climat de *Talavera* est très-beau: le ciel y est pur et serein, les hivers fort doux, les eaux très-bonnes, les aliments de bonne qualité; les étés y sont très-chauds. On y jouit généralement d'une bonne santé, et à peine y voit-on des maladies pendant une grande partie de l'année; mais les chaleurs de l'été y amenent presque toujours des fievres tierces intermittentes, qui, le plus souvent, deviennent opiniâtres, de mauvaise espece, ou dégénerent en maladies chroniques; elles dépendent moins de la nature du climat, que des eaux croupissantes dans les rues et dans les alentours de cette ville; il seroit très-aisé d'y remédier, en donnant de l'écoulement aux eaux; elles n'y séjournent que par le mauvais état du pavé, qui est souvent dégradé, et qui n'a ni pente, ni écoulement. Ces fievres n'ont rien de dangereux par elles-mêmes: elles le deviennent par la maniere dont elles sont traitées. On gorge sur-le-champ le malade de quinquina; on en continue un usage excessif pendant plusieurs jours. Les anti-septiques acides végétaux paroîtroient mieux indiqués.

Au sortir de *Talavera* on continue à parcourir la même plaine, mais qui devient insensiblement plus belle. On ne trouve aucune peuplade avant *Torralva*, qui en est éloigné de six lieues; on passe seulement à la *Venta de Peralvanegas*, deux heures avant d'arriver à ce village: deux heures après l'avoir passé, on arrive à la *Calzada*

de Oropeza, après laquelle on entre dans l'Estremadure.

Itinéraire depuis Talavera de la Reyna *jusqu'à* Tolede, 11 lieues. (*Voyez* l'Atlas, pl. 5.)

TALAVERA DE LA REYNA.	
L'Alberche, *riviere et pont de bois.*	1 lieues.
CEBOLLA, *petite ville.*	3
Erustes, *village.*	1
Cariches, *village.*	$\frac{3}{4}$
CARMONA, *petite ville.*	$\frac{3}{4}$
Cerindote, *village.*	1 $\frac{1}{2}$
Rielbe, *village.*	1
Guadarrama, *riviere et pont.*	1
TOLEDE, *ville.*	1

On revient sur ses pas au sortir de Talavera, par le même chemin par où l'on y est arrivé de Madrid; on le suit jusqu'à une demi-lieue au delà de la riviere d'Alberche, qu'on passe sur le même pont de bois. On quitte alors ce chemin, et on se détourne à la droite. On apperçoit bientôt le Tage; la campagne devient cultivée par intervalles; elle se couvre ensuite de vignes, qui sont plantées et tenues d'une maniere assez singuliere: chaque souche y est au milieu et au haut d'une motte de terre, isolée, élevée à la hauteur d'environ deux pieds. Tout ce terrein est sablonneux, ce qui rend le chemin difficile, quoiqu'il soit uni et en assez bon état: on ne découvre aucun arbre. On voit à la gauche le village de *Monte-Aragon*, ensuite celui de

Manoza; bientôt après, on arrive à *Cebolla*, après quatre heures de marche depuis Talavera.

CEBOLLA est une très-petite ville, d'environ deux mille cinq cents habitants, bâtie en partie sur une hauteur, en partie au pied de la hauteur : elle paroît avoir été plus considérable, si on en juge par le grand nombre de maisons qui y sont en ruines. Elle a une église paroissiale, une église succursale et un hôpital. Le palais du duc d'Alba, seigneur du lieu, est sur la place : c'est un grand édifice, à neuf grandes croisées de face; la façade en est ornée, à chacune de ses deux extrémités, de quatres pilastres, accouplés de deux en deux, mais sans chapiteaux ; elle forme, dans le milieu, une saillie bombée, ornée de quatre pilastres pareils, et garnie d'un grand balcon de fer. La porte ne répond point à l'étendue de l'édifice ; elle est très-petite, sans ornements, et placée à une des extrémités.

On sort de *Cèbolla* par une montée assez rude, et par un chemin étroit qui est en assez bon état, mais coupé par des montées et des descentes; il est cependant agréable par la culture des campagnes voisines, par les oliviers dont elles sont couvertes, surtout par des rideaux de verdure qui ornent fréquemment les flancs des coteaux qu'on traverse.

Après une demi-heure, un autre spectacle s'offre à la vue. A la gauche, les campagnes sont bien cultivées et couvertes d'oliviers; elles annoncent l'in-

dustrie des habitants; un petit bois se développe à la droite; il est courronné par un rideau verdoyant qui se prolonge sur un coteau sur lequel le bois est appuyé, et qui s'éleve au-dessus de la cime des arbres : ce joli spectacle dure un quart d'heure.

Les campagnes, toujours cultivées, sont ensuite tantôt sans arbres, tantôt couvertes d'oliviers; on monte pendant un quart de lieue; on descend; on passe à *Erustes*, petit village situé à une lieue de Cebolla, dans un vallon étroit, bien cultivé, qui seroit agréable si les arbres y étoient un peu multipliés. A une demi-lieue de ce village, on traverse, pendant dix minutes, un petit bois de chênes verts, qui conduit à *Carriches*, grand village, mal bâti, dont la plupart des maisons n'ont que le rez-de-chaussée et sont construites en terre: il est situé dans un vallon extrêmement boisé. On passe ensuite à *Carmona*, petite ville d'environ deux mille quatre cents habitants, dont la *Posada* est très-mauvaise; elle est le chef-lieu d'un corrégidorat.

Le chemin seroit ensuite beau, s'il n'étoit très-boueux en hiver, poudreux en été, rempli d'ornieres dans toutes les saisons; il traverse une grande plaine cultivée, couverte d'oliviers, dans laquelle on trouve le village de *Cerindote*; on apperçoit en même temps, à la gauche, à un petit quart de lieue dans les terres, la petite ville de *Torrijos*. Une heure après, on arrive à *Rielbe*, mauvais petit village, après lequel la plaine commence

à être coupée par de petits monticules; elle devient insensiblement très-montueuse; les montées et les descentes se succedent pendant une demi-lieue; elles conduisent à un grand vallon, dont le sol est excellent, mais qui est aride et presque sans arbres, quoiqu'il soit arrosé par le *Guadarrama*. On y passe cette riviere sur un pont de onze arches. Une montée, assez longue, extrêmement rude, pavée en gros cailloux jusqu'à la moitié de son élévation, lui succede : on la monte avec beaucoup de peine. On continue à monter et à descendre dans un terrain aride et inculte qui mene, d'une maniere désagréable et par un chemin difficile et pénible, jusqu'à peu de distance de *Tolede*.

On apperçoit cette ville du haut de la derniere montée : elle s'annonce d'une maniere peu agréable; elle paroît un monceau d'édifices informes, accumulés et comme entassés les uns sur les autres. On n'en suit le développement que lorsqu'on est descendu dans le vallon : ce développement ne lui est pas favorable; parmi le grand nombre d'édifices qui s'offrent à la vue, un seul paroît digne de fixer l'attention : c'est l'Alcazar.

On arrive à *Tolede* en traversant le vallon par un terrain qu'on appelle *la Vega;* on suit une promenade, qu'on vient d'y construire; elle conduit depuis la porte de Visagra jusqu'à la manufacture d'épées, dans une étendue d'un quart de

lieue; elle est composée de trois allées directes, qui se croisent, à quelques distances, avec des allées transversales; ces allées sont ornées de bancs de pierre et plantées d'arbres, qui sont encore fort jeunes: ce sera une très-belle promenade, lorsque les arbres auront pris leur accroissement.

On entre à *Tolede* par la porte de Visagra; on monte par des rues étroites, tortueuses, mal percées, d'une montée extrêmement rude et pénible; on ne parvient à l'auberge qu'avec beaucoup de peine.

TOLEDE.

TOLEDE, en espagnol *Toledo*, est une ville ancienne qui fut très-célebre. Elle fut successivement le siege de l'Empire des Goths, des Arabes et des rois de Castille. Les rois Goths y fixerent leur résidence en 567; conquise sur eux par les Maures en 711, elle dépendit des califes de Damas et de Bagdad; elle fit ensuite partie du royaume de Cordoue; un prince du sang de ses nouveaux maîtres ayant levé l'étendard de la révolte, établit un empire séparé, dont *Tolede* devint la capitale vers l'an 1027. Alfonse VI, dit le Brave, roi de Castille et de Léon, l'assiégea en 1085, et l'enleva aux descendants de l'usurpateur. Cette ville, après avoir été pendant trois cent soixante-onze ans sous la domination des Maures, revint ainsi sous celle

des successeurs des anciens rois Goths, qui y établirent de nouveau le lieu de leur résidence.

Les rois de Castille ne furent point cependant possesseurs tranquilles de cette ville. Les Maures l'assiégerent en 1109, sous la conduite de Hali, leur roi; mais leurs efforts furent inutiles: ils leverent le siege après avoir fait éclater leur vengeance sur les environs de Tolede, après avoir mis les campagnes voisines à feu et à sang, après avoir saccagé les villes de Madrid et de Talavera. Ils l'assiégerent de nouveau en 1114; mais cette ville fut sauvée par la valeur de don Rodrigue Nuñez. Ils tenterent encore de s'en emparer en 1127, mais aussi inutilement.

Dans la suite, *Tolede* fut souvent la victime des fureurs des guerres civiles; elle vit plusieurs fois ses murailles renversées, ses édifices réduits en cendres, ses citoyens massacrés. Elle ne peut rappeler sans horreur le regne de Henri l'Impuissant. En 1467, le sang de ses habitants ruissela dans les rues, dans les places, dans les maisons, dans les églises; plusieurs de ses quartiers furent consumés par les flammes: les mêmes horreurs s'y renouvelerent en 1641.

Situation. Cette ville est située dans un vallon étroit et prolongé, fermé de tous côtés par des montagnes élevées. Elle est sur la crête et sur les flancs d'une montagne de granit, presque absolument isolée, rude, escarpée, entourée de trois côtés par le Tage, environnée de toutes parts par des

montagnes, aussi de granit, qui en sont plus éloignées; elles la dominent même, surtout par derriere, où elles forment une enceinte d'autant plus désagréable qu'elles sont arides, nues, sans arbres, d'un aspect triste et monotone.

Population. Si l'on doit en croire les historiens, cette ville contint autrefois une très-grande population; on la porte jusqu'à deux cent mille âmes; il est certain que les manufactures seules y occupoient près de cent mille personnes. On voit, en effet, par l'ancienne étendue de cette ville, qu'elle dut être beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. On y rencontre partout des vestiges de sa grandeur passée et de sa destruction. On ne peut en parcourir la partie méridionale, sans gémir sur le sort des vicissitudes humaines; des monceaux de terre, de briques, de tuiles y présentent les tristes restes des maisons, dont ils occupent la place : on ne peut faire un pas dans les autres quartiers sans trouver des ruines pareilles. Cependant, si l'on en juge par l'étendue de la ville, il est difficile de croire qu'elle ait pu contenir une population aussi nombreuse; la diminution en seroit prodigieuse: elle est réduite aujourd'hui à environ vingt mille âmes.

On y compte actuellement quatre mille deux cent soixante-trois familles, soixante-dix-neuf églises, trente-neuf couvents des deux sexes, quinze hôpitaux ou hospices, et un grand nombre de beaux édifices.

Etendue. On y voit encore les murailles qui formoient l'enceinte de cette ville sous les rois de Castille; elles sont basses, bâties presqu'au pied de la montagne, garnies de petites tours de distance en distance; elles sont construites d'une maniere qui les fait paroître plutôt comme destinées à soutenir les terres qu'à servir de défense à la ville. L'enceinte des Maures étoit plus petite; elle étoit bornée à la partie haute de la ville; elle étoit flanquée des mêmes murailles transversales, qui ont été décrites en parlant de Talavera

lavera de la Reyna : il en reste encore quelques-unes; il y reste aussi des lambeaux de murailles de cette enceinte, qui sont flanqués de tours rondes, et deux portes, dont une est garnie de créneaux et de meurtrieres.

Places et Rues. Tolede est une des villes dont l'aspect est le plus repoussant et dont l'intérieur est le plus désagréable. Les maisons y sont bâties en amphithéâtre; elles sont amoncèlées, serrées, pressées les unes contre les autres; elles paroissent devoir s'écraser mutuellement. Les rues y sont étroites, tortueuses, mal pavées, toujours montueuses; il n'y en a pas une qui soit droite; il n'y en a pas une où deux carrosses puissent passer à la fois : il n'y en a pas une où il ne faille monter et descendre; plusieurs sont même escarpées, rudes, pénibles pour les voitures : deux chevaux ou deux mules n'y suffisent point, ou suffiroient très-peu de temps; les personnes riches en mettent quatre ou six pour aller seulement dans la ville. Les rues y sont éclairées depuis peu de temps pendant la nuit, mais d'une maniere mesquine et insuffisante.

Clergé. Tolede est le siege d'un archevêché, qui fut rétabli en 1085, après l'expulsion des Maures; son diocese comprend un chapitre de cathédrale, quatre chapitres de collégiale, une abbaye sous le titre de St. Vincent, vingt-cinq archiprêtres, douze vicaires et huit cent deux paroisses. C'est l'archevêché le plus riche de l'Espagne, et vraisemblablement de la chrétienté; on porte son revenu à douze millions de réaux ou trois millions de livres tournois. L'archevêque prend le titre de primat des Espagnes, que les églises de Séville et de Tarragona lui ont contesté pendant long-temps; il jouit de celui de grand chancelier de Castille, qui n'est depuis long-temps qu'un titre sans fonctions; il a un grand nombre d'officiers attachés à sa personne ou à son siege, un conseil de gouvernement, composé d'un président, de quatre conseillers, d'un rapporteur et d'un secrétaire, un secrétaire

de cabinet, deux secrétaires d'ordres, c'est-à-dire, de commandement, un avocat de la chambre, trois avocats de la dignité, deux théologiens de la chambre, deux bibliothécaires, un trésorier général, des trésoriers particuliers, des contadors, cinq agens généraux de la dignité, etc.

Cette ville a un chapitre de cathédrale, un clergé extrêmement nombreux, vingt-cinq églises paroissiales, seize couvents de moines, vingt-trois couvents de religieuses, quatorze hôpitaux, un hospice et un tribunal de l'inquisition.

Le clergé de l'église métropolitaine est extrêmement nombreux; le chapitre comprend quatorze dignitaires, vingt-sept chanoines et cinquante prébendés; un grand nombre de chapelains et de prêtres subalternes est encore attaché au service du chœur. Cette église renferme trois autres corps de clergé, qui sont distincts l'un de l'autre et indépendants du chapitre, celui de la paroisse de St. Pierre, qui est dans la même église, celui de la chapelle de *los Reyes* et celui de la chapelle *Muzarabe*; le premier est de deux curés, de vingt chapelains et d'un sacristain; le second est présidé par un chapelain majeur et comprend vingt-quatre chapelains et un grand sacristain; le dernier a un grand sacristain et quatre chapelains.

Tolede fut le lieu de la tenue de vingt conciles, dont le premier fut assemblé l'an 400 contre les Priscilliennites, le dernier l'an 860 sous l'empire des Maures (1). Cette ville fut encore le lieu où se tinrent souvent les assemblées de la na-

(1) Quelques-uns de ces conciles sont remarquables : celui de 579 fit un formulaire pour concilier les Catholiques et les Ariens, dont les suites furent fâcheuses; celui de 646 adjugea la suprématie des Espagnes à l'archevêque de Tolede; celui de 684 reçut les décrets du Concile général de Constantinople contre le monothelisme, auquel l'église d'Espagne n'avoit point été appelée; celui de 860 ne fut composé que d'évêques soumis aux rois Maures de Cordoue, presque

tion, connues d'abord sous le nom de conciles, ensuite sous celui de *Cortes* ou États-généraux; la premiere est de l'an 589 (1).

Hôpitaux. Un des hôpitaux de cette ville est destiné à traiter les maladies vénériennes au moyen des frictions mercurielles; on s'y rend de fort loin de diverses parties de l'Espagne; on ne sait y traiter ces maladies qu'à force de mercure; on l'y prodigue outre mesure; les traitements y sont longs, désagréables, souvent dangereux, presque toujours accompagnés d'accidents, les guérisons deviennent difficiles, incertaines et très-rares. Un autre hôpital reçoit et entretient soixante incurables, la moitié de chacun des deux sexes; celui de Sainte-Croix est pour les bâtards et les enfants exposés; la plupart des autres reçoivent les pauvres malades: le principal est celui de St. Jean-Baptiste. Il y a encore un hospice pour les pauvres.

Administration. Tolède est le chef-lieu de la province du même nom, et le lieu de la résidence d'un intendant de province. Cette ville a un corrégidor, un alcade major, une université, qui a vingt-quatre professeurs et quatre mille

tous demi-mahométans; les évêques s'y érigerent en collecteurs des tailles; ils condamnerent *Samson*, le seul prêtre orthodoxe qui fût peut-être en Espagne.

(1) Ces assemblées furent d'abord composées des prélats et des grands; les communes n'y entrerent que vers le milieu du treizieme siecle. Celle de 589 fut l'époque du partage du pouvoir législatif entre le roi et la nation; celle de 633 obligea le roi à convoquer la nation tous les ans; celle de 636 confirma l'élection de Swinthilla à la royauté, et donna au roi le droit de faire grâce aux criminels; celle de 637 s'occupa des moyens de prévenir ou de réprimer les cabales et les troubles inséparables de l'élection des rois; celle de 653 déclara les domaines de la couronne inaliénables; celle de 680 confirma l'élection du roi Ervige, et dispensa ses peuples du serment de fidélité prêté au roi Vamba.

étudiants, et qui n'en est pas meilleure, quatre colleges, une société économique, une manufacture d'armes blanches, une manufacture de soieries, et un bataillon de milices dont les officiers et les soldats sont distribués dans les divers lieux de l'arrondissement et s'assemblent pendant vingt jours tous les ans.

Edifices curieux. C'est une des villes de l'Espagne où l'on trouve le plus de ces beaux édifices qui annoncent la grandeur et la puissance des empires, et dont plusieurs peuvent aller de pair avec quelques-uns des monuments qui nous restent des Romains.

L'église du couvent des grands Carmes a une façade qui est ornée de belles colonnes doriques, mais chargée d'ornements de mauvais goût. Le maître-autel de cette église est orné de bonnes peintures, d'*Antoine Arias*, exécutées par ce peintre à l'âge de quatorze ans. La croisée contient deux mausolées, avec des statues de marbre à genoux, d'une belle exécution; l'un est celui de *Pierre Lopez de Ayala*, célebre par la victoire qu'il remporta sur les Maures, mort en 1444; l'autre renferme les cendres de *Pierre Lopez de Ayala*, majordome major du roi Philippe II, et conseiller d'Etat, mort en 1599.

L'église de San Juan de los Reyes appartient à des religieux Franciscains; elle doit sa construction au roi Ferdinand V et à la reine Isabelle, son épouse. Elle n'a de remarquable que les chaînes et les fers dont ses murailles sont couvertes par dehors; ce sont ceux que portoient les Chrétiens qu'on trouva dans l'esclavage à Grenade, lorsqu'on fit la conquête de cette ville.

L'église des religieuses Capucines renferme quelques morceaux dignes d'être remarqués.... Une statue de la Conception de la Sainte Vierge, en marbre, placée sur la porte; elle est de Pereyra..... Quelques morceaux d'une assez bonne sculpture dans une chapelle, à côté d'une des portes

latérales de l'église, comme un crucifix, en bois, de grandeur naturelle, un Jésus-Christ portant la croix, un groupe de Jésus-Christ dans les bras de la Sainte Vierge.... Quelques bonnes peintures, comme les tableaux des deux autels collatéraux, surtout une Sainte Vierge apparoissant à Sainte-Rose de Lima; celui-ci est une des meilleurs productions de Gimigniani ... Le maître-autel, exécuté en marbres noir et rouge, est orné d'un tabernacle circulaire, de bonne architecture, en beau marbre de Sicile, avec des têtes de Séraphins sur la frise et quelques autres ornements en bronze.

L'église de St. Pierre Martyr appartient aux Dominicains. L'église et le cloître renferment quelques bons tableaux. Le portail, qui est d'une bonne architecture, est composé de deux pilastres et de deux colonnes de l'ordre corinthien, avec la statue de St. Pierre Martyr dans le milieu, et celles de la Religion et de la Charité sur les côtés : il est surmonté des armes du roi.

L'ancienne église des Jésuites est grande, mais sans élégance. Sa façade est de l'ordre corinthien; elle a deux grands corps à colonnes, ornés de statues, et un portail qui est surmonté d'un groupe de la Sainte Vierge et de St. Ildefonse, en bas-relief, elle est imposante au premier coup-d'œil; mais un examen un peu réfléchi y fait appercevoir une architecture lourde et des ornements beaucoup trop multipliés et de mauvais goût.

L'église des Carmes déchaussés n'a de remarquable qu'une statue de la Conception, d'une belle exécution, et un tableau de la Descente du Saint-Esprit; celui-ci est au maître-autel : on le dit du Dominiquin; mais il ne paroît point avoir la touche de ce fameux peintre; la statue est placée sur le portail de l'église, qui est de l'ordre dorique.

L'église de Silos ou *Santo Domingo el Antiquo* appartient à des religieuses Bernardines. Elle est de l'ordre ionique et

d'une belle architecture. Le maître-autel, qui est en bois, a deux corps; le premier est orné de pilastres, et de colonnes de l'ordre corinthien, avec les statues de St. Paul et de St. Jean l'Evangéliste, le milieu en est rempli par un grand tableau de l'Assomption de la Sainte Vierge, avec les apôtres, tous de grandeur naturelle; un autre tableau de Jésus-Christ mourant dans les bras du Pere éternel, avec des groupes d'anges à genoux, remplit le milieu du second corps; les deux autels collatéraux sont de l'ordre corinthien; ils ont chacun un bon tableau, une Nativité et une Résurrection.

La Casa de los Vargas, c'est-à-dire, *la maison, l'hôtel* ou *le palais des Vargas*, est un monument superbe de la magnificence d'un particulier; il fut construit, vers la fin du seizieme siecle, par Diego de Vargas, secrétaire d'Etat du roi Philippe II. Cet édifice est sur les remparts, près de la porte Cambron, dans une très-belle situation, d'où l'on découvre une certaine étendue de riviere et toute la *Vega*, c'est-à-dire, la petite plaine qui remplit le vallon; il appartient aujourd'hui au comte de Mora, qui le laisse tomber en ruines. La façade est construite en beaux marbres; elle est de l'ordre corinthien; elle a un portail d'une belle exécution, accosté de deux colonnes doriques cannelées, dont les piédestaux sont couverts de trophées militaires en bas-relief; la frise est ornée de morrions, de têtes de taureaux et de médaillons; la corniche est surmontée de deux statues de femmes assises, de grandeur naturelle, qui supportent un écu d'armes. La cour est spacieuse; elle est entourée de deux rangs de belles galeries, l'un au-dessus de l'autre; elles sont soutenues par des colonnes, qui sont de l'ordre dorique au premier rang, et de l'ordre ionique au second. Un superbe escalier conduit dans les appartements, où l'on trouve beaucoup de grandes cheminées, qui sont couvertes d'ornements de caprice en bas-relief.

L'*Alcazar*, mot arabe qui signifie *le palais*, est l'édifice

le plus remarquable de Tolede; il fut rebâti par le roi Alfonse X, et restauré par Charles I; il fut presque détruit par les flammes au commencement de ce siecle, pendant les guerres de la succession : les troupes portugaises, alliées de l'empereur, eurent la barbarie de l'incendier au moment où elles se retirerent de Tolede après la conclusion de la paix; (elles commirent la même atrocité sur le beau pont d'Alcantara, dans l'Estremadure). Il n'en restoit que les murailles principales, la cour, le grand escalier, la chapelle, qui étoit à moitié découverte, et quelques autres portions; les pieces principales étoient découvertes, sans toits, sans planchers, exposées à la pluie, aux intempéries des saisons. On ne pensoit ni à le rétablir, ni à le conserver; il tendoit tous les jours à son entiere destruction. Le *cardinal de Lorenzana*, archevêque de Tolede, mort en 1803, dont le zele pour le bien public répondoit à l'immensité de ses revenus, a désiré de consacrer cet édifice à deux usages, également utiles; ce prélat l'a restauré en entier; il a fait tous les frais de cette entreprise, qui étoit digne des soins d'un monarque.

Cet édifice est situé sur la partie la plus élevée de la ville; il est sur une place longitudinale ou d'un carré oblong, qui est couverte de gazon, et d'où la vue plonge au loin sur le vallon et sur les montagnes voisines. On a placé, en 1790, aux deux côtés de la porte de l'Alcazar, deux statues en pied, de grandeur naturelle, de terre cuite peinte en blanc, portées sur des piédestaux de pierres de taille; ce sont les statues de deux des plus fameux rois goths qui régnerent en Espagne, de *Recaredo I*, mort en 601, et de *Recesuinto*, mort en 672.

Le palais présente, sur cette place, une façade de cent soixante pieds; elle est solide, noble, majestueuse, décorée avec goût; elle a trois rangs de huit fenêtres, chacune desquelles est surmontée d'un attique orné d'une tête, mais de maniere que les vingt-quatre têtes sont absolument différentes et ne se ressemblent en rien. Elle se termine, à chaque

extrémité, par un corps un peu avancé, en forme de grand pavillon carré, sans aucun ornement.

Le portail est en arc et placé dans le milieu; il est orné de quatre colonnes ioniques, portées sur leurs piédestaux, sur lesquelles une corniche est surmontée des armes d'Espagne et des armes impériales, accostées de deux rois-d'armes, un de chaque côté : on lit sur la frise l'inscription suivante:

CAR. V. RO. IMP. HIS. REX. MDLI.

On entre dans un superbe vestibule, qui est soutenu par de grosses et fortes colonnes accouplées. On y voyoit autrefois deux statues de marbre, qui ont été mutilées, dégradées, enfin détruites, pendant le temps que ce monument a été comme abandonné. Ce vestibule conduit à une grande cour carrée, entourée sur les quatre faces d'un double portique, l'un au-dessus de l'autre; ces portiques sont soutenus par soixante-quatorze colonnes de pierres de taille, les unes composites, les autres de l'ordre corinthien : l'ensemble en est noble et majestueux.

La chapelle est carrée, simple, peu ornée; elle a, à chaque face, quatre pilastres de l'ordre corinthien, sur lesquels porte la corniche.

Le grand escalier est de pierres de taille et d'une construction solide; il se présente en face par une largeur de quarante-trois pieds; au premier palier, il se retourne à droite et à gauche, et fait un second retour à une certaine élévation; il n'a plus alors que vingt-deux pieds de large; il est enfermé dans un vestibule, qui est orné de deux rangs de pilastres de l'ordre corinthien. Cet escalier est superbe; mais sa largeur paroît peu proportionnée à son étendue; on est tout étonné de le voir finir aussitôt pour se retourner à droite et à gauche et diminuer tout à coup de la moitié de sa largeur; on n'éprouve point l'impression de grandeur et de noblesse, qu'un ouvrage semblable devroit inspirer.

Les pieces intérieures ne contiennent rien de particulier; mais il y a des souterrains qui sont beaux, spacieux, bien voûtés; *M. Pons* dit qu'ils contiennent une écurie assez grande pour cinq mille chevaux; mais tous les souterrains ensemble ne pourroient point en contenir cinq cents.

L'hôpital de Sainte-Croix doit sa fondation au cardinal Pierre Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolede, qui mourut en 1495. Il fut construit sur le terrain d'un ancien palais des rois Goths, qui fut occupé ensuite par quelques rois Maures; sa construction dura depuis l'an 1504 jusqu'en 1514. On y a étalé la plus grande magnificence; l'architecture, la sculpture, la peinture contribuent également à sa beauté; tout y est grand, noble, majestueux: tout y répond à la munificence et à la générosité du fondateur, qui n'eut point la satisfaction de consommer son ouvrage.

Un grand et beau portail, en partie de marbre, en partie d'une belle pierre blanche, supporte plusieurs figures en bas-relief, entr'autres une Invention de la Croix, une Ste. Hélene et la statue du fondateur, à genoux. On trouve tout de suite après, à la droite, un grand et superbe escalier, dont les marches sont de marbre; il est orné de balustrades, qui sont couvertes d'ornements en feuillages. Deux grandes cours viennent ensuite; elles sont, l'une et l'autre, entourées d'un double rang de beaux portiques, ouverts par des arcs qui sont soutenus par des colonnes de marbre.

L'église est faite en forme de croix, et surmontée d'un dôme; elle renferme une collection de bonnes peintures; les principales sont six grands tableaux, placés dans la nef, où ils forment une espece de tapisserie, et paroissent tenir les uns aux autres par des ornements variés; ils représentent un St. Augustin apparoissant à St. Julien, un St. Eugene III enseignant le chant à des jeunes-gens, un St. Ildefonse présentant un livre à un roi assis sur son trône, un St. Euloge écrivant devant un chœur de vierges, un St. Helade donnant

l'aumône, et un St. Eugene I administrant le baptême; ils sont tous d'une très-belle exécution; ils passent à Tolede pour être de Rubens; mais on n'y reconnoît ni la maniere, ni le pinceau de ce peintre. On trouve encore, sur le maître-autel, quelques tableaux sur des sujets de la vie de Jésus-Christ et de l'Invention de la Croix, et, sur un des autels collatéraux, une belle copie du crucifiement de St. Pierre, du Guide.

L'hôpital de St. Jean-Baptiste ne cede au précédent ni en beauté, ni en magnificence; il le surpasse même par sa régularité, par la richesse de ses ornements, par la noblesse de son ensemble, par la délicatesse de ses détails. Il est bien situé, hors de la ville, vis-à-vis de la porte de Visagra, au milieu de la campagne, dans une exposition bien découverte, dans un air libre et pur. Il fut bâti vers le milieu du seizieme siecle, par ordre et aux frais du cardinal Jean de Tavera, archevêque de Tolede, qui mourut en 1545, dans le moment où l'on venoit à peine d'en jeter les fondements.

On ne doit point s'arrêter à la façade de ce bâtiment, qui étoit sans ornements; ceux qu'elle a actuellement sont modernes et de mauvais goût; ils ne répondent ni à la noblesse, ni à la beauté de l'édifice.

Un vestibule conduit à un superbe portique qui sépare deux grandes cours. Ce portique s'ouvre, des deux côtés, sur les cours, par des arcs bien coupés, qui sont soutenus par des colonnes de l'ordre dorique; il est recouvert par une galerie, qui symétrise avec les galeries supérieures des deux cours et en fait la continuation. Ces deux cours sont grandes, presque carrées et entourées, chacune sur trois faces, d'une galerie formant portique, qui s'ouvre par des arcs portés sur des colonnes pareilles aux précédentes; le portique, dont il vient d'être parlé, forme la quatrieme face; une galerie pareille regne au-dessus; mais les colonnes dont elle est ornée sont de l'ordre ionique. On y compte cent colonnes et quatre-vingt-seize arcs; il y a sept de ces derniers à chaque rang

sur chacune des deux faces de chaque cour, et cinq, aussi à chaque rang, sur chacune des deux autres faces. L'ensemble en est majestueux; on y a réuni la noblesse et l'élégance: c'est un ouvrage digne des plus beaux siecles de l'architecture.

L'église est placée à l'extrémité du portique qui sépare les deux cours. Elle a une façade, de l'ordre dorique, qui est exécutée en marbre blanc; son portail est accosté de colonnes cannelées, qui supportent une corniche, sur laquelle deux statues, en costume militaire, supportent les armes du fondateur; ses principaux ornements sont des plats placés entre des sabres ou coutelas croisés, faisant allusion à la décolation de St. Jean-Baptiste. Cette église est grande, belle, bien proportionnée, ornée d'un dôme, qui a cent quatre-vingt pieds d'élévation depuis le sol jusqu'à la croix qui le surmonte. Le maître-autel est d'une bonne architecture ionique; il seroit beau, s'il n'étoit défiguré par des ornements superflus, dont il est surchargé: il a un tabernacle, dont l'architecture est encore meilleure. On y voit des peintures de différents maîtres. Le mausolée du fondateur est placé au-dessous du dôme; c'est un grand tombeau, dont le piédestal est couvert d'ornements; la statue du cardinal y est couchée; celles des quatre vertus cardinales sont placées aux quatre angles; des médaillons variés sont distribués sur différentes parties de ce monument.

Cet hôpital renferme plusieurs grandes salles, bien construites, pour y placer les malades; il y en a pour l'hiver et pour l'été. Les hommes occupent celles du rez-de-chaussée, les femmes, les salles supérieures.

Le palais archi-épiscopal est situé sur la place de l'hôtel-de-ville; sa façade est grande, mais sans ornements: son portail est orné de quatre colonnes de l'ordre ionique et de statues placées au-dessus.

L'hôtel-de-ville est sur la même place. Une terrasse un peu élevée, ornée d'une balustrade de pierre, s'élevé au de-

vant du corps de l'édifice; celui-ci a deux rangs de galeries, l'une sur l'autre; celle du premier étage s'ouvre par neuf arcs, qui sont séparés par autant de colonnes; celle du second étage est percée de neuf fenêtres, qui sont également séparées par des colonnes : cette façade se termine, à chaque extrémité, par un pavillon carré, qui s'éleve au-dessus de l'édifice; l'architecture en est belle, en partie dorique, en partie ionique, et exécutée avec goût. L'escalier est orné des portraits du roi Charles II et de la reine son épouse, à cheval, peints par Carreno, et d'un grand tableau de Greco, représentant la vue de Tolede et de ses environs.

L'église métropolitaine est un des monuments qui fixent le plus l'attention des voyageurs en Espagne. Quelques-uns en font remonter la fondation aux premiers siecles de l'église; la premiere époque connue est celle de la consécration faite en 630, la premiere année du regne du roi goth *Flavio Recaredo*; elle est constatée par l'inscription suivante :

In nomine Dn̄i consecra
ta ecclesia Sc̄te Marie
in catolico (1) *die primo*
idus aprilis anno feli
citer primo regni Dn̄i
nostri gloriosissimi fl
Recaredi regis era
DC XXX.

Cette inscription est sur une pierre blanche qu'on voit dans le cloître de cette église; cette pierre est faite en forme de colonne; elle a environ quinze pouces de hauteur; on la trouva, en 1581, en creusant les fondements de l'église de St. Jean de la Pénitence.

Cette église fut convertie en mosquée après la conquête

(1) C'est-à-dire le *dimanche*.

de Tolede par les Maures en 714; lorsque cette ville se rendit, en 1085, au roi Alfonse VI, elle dut être maintenue en état de mosquée en vertu d'un des articles de la capitulation; mais, pendant l'absence du roi, des soldats armés, envoyés par la reine Constance à la sollicitation de l'archevêque Bernard, y entrerent dans la nuit; ils en chasserent les Maures; ils y éleverent des autels: la mosquée fut convertie en église. Le roi St. Ferdinand la fit rebâtir en 1227, et la mit dans l'état où elle est encore.

Cet édifice forme une masse immense et majestueuse, l'architecture en est gothique; les ornements du même genre y sont multipliés dans toutes ses parties; mais il est déprécié par la façade, qui est basse, écrasée, irréguliere, et ne répond ni à la grandeur, ni à la majesté de l'édifice. Cette façade est accostée, d'un côté, d'une tour carrée, très-haute et très-belle, dans le genre gothique, qui sert de clocher, tandis qu'on ne voit, au côté opposé, que le dôme qui s'éleve au-dessus de la chapelle Muzarabe, et qui paroît former une espece de tour, mais ronde et beaucoup plus basse que l'autre; cette disproportion est choquante. Le portail est au milieu de cette façade; il s'ouvre par trois portes, qui sont séparées par deux petites tours et chargées de figures, de moulures et d'autres ornements dans le genre gothique.

Cette église a encore deux portails latéraux, un de chaque côté. Celui du *Relox* ou *de l'Horloge*, appelé encore *del Niño perdido* ou *de l'Enfant perdu*, est couvert de figures et d'ornements en bas-relief dans le genre gothique; mais ils y sont trop multipliés, confus et mal exécutés. On y a construit depuis une grande et belle tour, destinée à contenir une horloge. L'autre portail, appelé *de los Leones*, ou *des Lions*, contient beaucoup d'ornements, de statues, de bas-reliefs, qui sont mieux exécutés, mais peut-être encore trop multipliés; les portes en sont couvertes de plaques de bronze, où l'on voit divers ornements de caprice, travaillés avec délica-

tesse ; il est précédé d'une petite terrasse, fermée par des grilles de fer, qui sont soutenues p[illegible]x colonnes de marbre blanc, sur lesquelles sont placés six lions du même marbre.

L'église est d'une étendue considérable ; elle a trois cent quarante-huit pieds de longueur et cent soixante-quatorze de largeur. Elle a cinq nefs ; celle du milieu est la plus large : elle a cent trente-huit pieds d'élévation ; les deux suivantes, une de chaque côté, sont moins élevées, les deux dernières sont encore plus basses. Elles sont formées par des voûtes et des arcs, qui sont soutenus sur quatre-vingt-quatre colonnes d'un volume énorme, ou, pour mieux dire, par quatre-vingt-quatre groupes de colonnes adossées, toutes dans le genre gothique. Elle est pavée de grands carreaux, les uns de marbre blanc, les autres de marbre bleu. Malgré cela, on ne trouve point à cette église un ensemble noble, majestueux et imposant ; elle est dépréciée par le chœur, qui est placé dans la grande nef et qui en remplit toute la largeur ; c'est comme une muraille élevée et massive, qui arrête la vue, qui obstrue l'église, qui nuit à son développement.

La grande nef est divisée en cinq parties différentes ; 1°. l'espace qui est entre la grande porte et le chœur : il est nud et sans ornements ; 2°. le chœur, qui forme une enceinte considérable, fermée de tous côtés ; il occupe toute la largeur et environ un quart de la longueur de la grande nef ; 3°. un espace vide entre le chœur et le sanctuaire ; 4°. le sanctuaire, dont l'enceinte est aussi vaste que celle du chœur et est fermée entièrement sur trois faces ; 5°. l'espace entre le sanctuaire et une chapelle qui termine la longueur de l'église. Ces divisions, ces séparations répétées nuisent au developpement, et à la majesté du temple.

Le chœur forme une enceinte grande et élevée, dont les dehors sont couverts de statues, de figures, de bas-reliefs, extrêmement multipliés. Au dedans, il a deux rangs de

sieges, composés de soixante-une stalles au rang supérieur, et de cinquante au rang inférieur; les bras, les dossiers, les sieges en sont ornés de bas-reliefs, exécutés par Alfonse Berruguete et par Philippe de Bourgogne; le travail en est délicat : il réunit l'élégance au bon goût; chacun d'eux, considéré en particulier, est un chef-d'œuvre pour la beauté et la délicatesse de l'exécution; mais leur ensemble est une masse confuse, où les ornements sont tellement multipliés, qu'ils paroissent s'écraser et s'anéantir les uns les autres. La corniche du rang supérieur supporte, tout autour du chœur, des statues de patriarches, de prophetes et de quelques saints, en marbre; une transfiguration du Seigneur, aussi de marbre, surmonte la chaire archi-épiscopale : elle est de Berruguete. Un des trois pupitres de ce chœur, d'un volume considérable, est d'acier : il est fait en forme de château hexagone, à deux rangs de fenêtres, dans lesquelles on voit les figures des douze apôtres, en bronze; il est surmonté d'une aigle de la même matiere. Les deux autres pupitres forment chacun un piédestal, sur lequel s'élevent trois colonnes dorique cannelées; elles soutiennent un architrave, une frise ornée de médaillons de bronze en bas-relief, et une corniche qui supporte des figures, aussi de bronze. L'entrée de ce chœur est fermée par une grille de fer argenté, exécutée avec magnificence et couverte de figures en bas-relief.

La *Capilla mayor*, ou le sanctuaire, forme une enceinte pareille à celle du chœur, mais encore plus élevée; l'architecture en est gothique; des groupes énormes de piliers accostés la soutiennent en dehors, et une multiplicité d'ornements la couvrent en dehors et en dedans; ce sont des statues, des figures, des bas-reliefs, où l'or éclate de tous côtés, mais avec une confusion qui ne permet point d'en suivre les détails. On y fait remarquer la statue du berger qui guida le roi Alfonse VIII à la bataille de las Navas de Tolosa; on y montre encore la statue du maure *Alfaqui*, qui eut la générosité

d'aller au-devant du roi Alfonse VI, et d'appaiser sa colere, lorsque ce prince se rendoit à Tolede pour châtier la reine Constance et l'archevêque Bernard, qui avoient converti la mosquée en église, contre la foi qu'il avoit donnée. *V.* p. 269.

Le sanctuaire contient les mausolées des rois Alfonse VII, Sanche le Désiré et Sanche le Brave, celui de l'infant don Pedro, fils du roi Alphonse, celui du cardinal Pierre de Mendoza; celui-ci surtout est d'une belle architecture et orné de figures d'un beau travail.

Il est fermé par une grille pareille à celle du chœur. Deux chaires hexagones, de bronze, portées sur des colonnes de marbre, lui sont adossées en dehors, une de chaque côté; leurs six faces sont divisées par de petits pilastres, qui se terminent par des figures de satyres, sur lesquels la corniche est appuyée; les quatre évangélistes en bas-relief ornent quatre de ces faces. L'exécution de ces chaires est d'un beau travail.

Le maître-autel est une masse énorme et confuse de sculptures accumulées et entassées les unes sur les autres; on le laisse subsister par respect pour son ancienneté; et en effet il ne manque pas de majesté.

Un autel, qui s'éleve jusqu'à la voûte, est placé derriere le maître-autel, hors du sanctuaire et vis-à-vis de la chapelle de St. Ildefonse : on l'appelle *le Transparent*, parce qu'à une certaine élévation, on a pratiqué une ouverture, qui s'ouvre dans le sanctuaire au milieu du maître-autel, et dans laquelle on fait l'exposition du St. Sacrement. Les connoisseurs se réunissent pour en blâmer l'idée et l'exécution; M. *Pons* le dit sans ménagement; le P. *Caymo* l'avoit déjà présenté comme une union confuse et bizarre de contradictions et de hors-d'œuvres, où la profusion nuit à la symétrie. C'est en effet une masse énorme, confuse et monstrueuse de marbres, de statues, d'ornements en sculpture, exécutée sans dessin, sans goût, sans élégance; une Sainte Vierge est

est assise dans le milieu, entourée d'anges, de saints, de bas-reliefs. Ce morceau est également sans grâce et sans beauté.

Près de cet autel, on voit un assez beau tableau de St. Antoine, abbé, peint à la manière de Tristan.

Les vitraux des croisées de cette église sont couverts de peintures représentant des sujets de l'Histoire Sainte; elles sont de différentes époques : on y reconnoît même le goût des siecles où elles furent faites. Les plus anciennes, qui sont dans le genre gothique, sont les meilleures pour la distribution et la beauté des couleurs; mais on les a défigurées presque partout par des peintures difformes et monstrueuses dont on a couvert en différents temps les vitres qu'on a substituées à celles qui se sont cassées.

Cette église a plusieurs chapelles qui méritent une attention particuliere.

La chapelle Muzarabe, fondée par le cardinal Ximenez ou Cisneros, n'a de particulier qu'une peinture à fresque, qui représente la conquête d'Oran.

La chapelle de St. Pierre, qui sert d'église paroissiale, a été restaurée en 1791. C'est un vaisseau d'architecture gothique, où il n'y a de remarquable qu'un grand tableau très-moderne, qui forme seul le maître-autel; c'est un St. Pierre guérissant le boîteux à la porte du temple; il est de Vallego. On voit avec plaisir les tables de tous les autels de cette chapelle; elles sont de marbres choisis, de la plus grande beauté.

La chapelle de los Reyes nuevos, ou des rois nouveaux, contient les mausolées de plusieurs rois et reines.... Celui du roi Henri II, fils naturel du roi Alfonse II, devenu roi lui-même en détrônant Pierre le Cruel ou le Justicier, son frère naturel, mort en 1379... Celui de la reine Jeanne, son épouse.... Ceux du roi Jean I, fils de Henri II, mort en 1390, à l'âge de trente-deux ans, et de la reine Éléonor son épouse.... Ceux du roi Henri III, fils de Jean I, mort

en 1407, à vingt-sept ans, et de la reine Catherine, son épouse, morte en 1418.... On y voit encore un tableau de la Naissance de Jésus-Christ, d'Orrente, et la statue du roi Jean II, qui fut enterré dans la Chartreuse de Miraflores, près de Burgos.

La chapelle de St. Jacques est à côté de celle de St. Ildefonse, dont il va être parlé; elle a le même genre d'architecture. Elle est grande, spacieuse, presque carrée, ornée magnifiquement dans le style gothique; on y voit deux tableaux de St. Antoine de Padoue et de St. Vincent-Ferrier. Elle contient trois beaux mausolées... Celui de Jean de Zerezuola, archevêque de Tolede, mort en 1742: il est superbe... Celui d'Alvarez de Luna, grand-maître de l'ordre de St. Jacques, connétable de Castille, prémier ministre et favori du roi Jean II, qui après avoir gouverné pendant long-temps les Etats de Castille et de Léon, perdit la tête sur un échafaud à Valladolid, en 1452, par ordre de ce même prince; on voit ici un grand tombeau, orné de figures en bas-relief, et accosté, aux quatre angles, de quatre statues de grandeur naturelle, à genoux, avec toute l'expression de la douleur; il supporte la statue du connétable couchée, armée, couverte des marques distinctives de la grande maîtrise de l'ordre de St. Jacques.... Celui de Jeanne de Pimentel, épouse de ce connétable; c'est une répétition du precédent, avec la différence que les quatre statues à genoux y sont celles de quatre religieux franciscains.

La chapelle de St. Ildefonse est au fond de la grande nef, en face du transparent. C'est un carré octogone, d'une architecture gothique, ayant, à chacune de ses huit faces, deux colonnes cannelées à feuillages dorés, qui soutiennent les arcs de la voûte: ceux-ci sont entièrement dorés; elle a quatre niches, une à chaque angle, accostées chacune de deux colonnes cannelées à moulures dorées, et formées par des arcs du même genre; mais d'un goût différent à chaque ni-

che. L'autel principal, construit depuis quelques années consiste en deux colonnes cannelées, de marbre bleu, dont les cannelures sont incrustées de cuivre doré; leurs bases et leurs piédestaux sont de-marbre blanc, dans un encadrement doré; leurs chapiteaux sont également dorés; un grand tableau en relief, représentant St. Ildefonse au moment où il reçoit la chasuble de la Sainte Vierge, remplit le milieu de cet autel : il est de marbre blanc, bien exécuté, et rempli d'expression.

Cette chapelle renferme plusieurs mausolées de marbre...... Celui de Gilles de Albornos, cardinal, archevêque de Tolede; la statue du prélat est couchée sur un tombeau, orné de figures...... Celui de Jean de Contreras, archevêque de Tolede; il est très-orné : la statue du prélat y est couchée en habits pontificaux..... Celui de Inigo Lopez Carillo de Mendoza, vice-roi de Sardaigne, mort en 1497; il est aussi très-beau, mais moins que le précédent : la statue de Mendoza y est couchée, couverte de ses armes........ Celui d'Alfonse Carrillo de Albornos, évêque d'Avila, mort en 1524; il est magnifique, d'une élévation proportionnée, d'une bonne architecture, orné de beaucoup de sculptures, dont quelques-unes sont exécutées avec beaucoup de délicatessé : la statue du prélat est couchée, en habits pontificaux.

La chapelle de Nuestra Señora del Sacrario ou de Notre-Dame du Tabernacle, fut construite au commencement du dix-septieme siecle sur les dessins et sous la direction de Jean-Baptiste Monegro. Elle est comme composée de trois chapelles qui se suivent et se communiquent; la premiere est celle de Ste. Marine, qu'on traverse pour entrer dans la suivante : elle n'a rien de particulier. La seconde est celle où est l'image de la Ste. Vierge, qui est extrêmement vénérée à Tolede. La troisieme est appelée l'*Ochavo*, nom qu'elle a pris de sa figure.

La seconde de ces chapelles est carrée; son architecture est

de l'ordre composite; elle présente un ensemble de richesse et de magnificence. Des panneaux et divers ornements, exécutés avec les plus beaux marbres d'Espagne, en couvrent les murailles; elle est décorée de huit pilastres de marbre rouge et blanc, bordés de marbre bleu, à chapiteaux dorés; elle est pavée de grands carreaux de marbre blanc, de marbre rouge et de marbre bleu : elle renferme deux mausolées, un de chaque côté : ils sont d'un genre extrêmement simple. Sa voûte s'ouvre par un dôme peu élevé, orné de peintures à fresque, exécutées par Caxes et par Carducho. Le maître-autel a deux corps d'architecture; le premier est de quatre pilastres de marbre rouge veiné de blanc, encadré dans du marbre bleu, avec les chapiteaux dorés; un arc de marbre blanc s'éleve dans le milieu, et forme une grande niche, qui renferme la statue de la Ste. Vierge; le second corps a une pyramide de chaque côté, et dans le milieu, deux pilastres du même marbre rouge veiné de blanc, surmontés d'un couronnement en marbre blanc.

La troisieme est octogone; elle est également décorée avec les mêmes marbres et ornée de peintures de Ricci et de Carreno. Elle est remplie de niches très-ornées, dans lesquelles on conserve une quantité prodigieuse de reliques dans des châsses, des urnes, des reliquaires d'or, d'argent, dont plusieurs sont enrichis de pierres précieuses. On y voit, entre autres, un Enfant Jésus, d'un pied de hauteur, d'or, et couvert de pierres précieuses; un petit autel à deux colonnes, entièrement de porphyre, de trois pieds de hauteur; un trône d'argent, du poids de deux mille cinq cents marcs, sur lequel on place la statue de la Ste. Vierge, un grand et superbe brasier d'argent, de trois pieds de diametre, surmonté d'un couvert en forme de cône, de filigrane d'argent, d'un travail infini, qui s'éleve à une hauteur considérable : l'ensemble a cinq pieds de haut.

On passe de l'église dans un cloître, qui est grand, spa-

cieux, beau, construit avec autant de goût que de noblesse et d'élégance. Il est carré et orné de colonnes gothiques; il s'ouvre dans un jardin par des arcs élevés et bien coupés, dont les ouvertures sont fermées par des grilles de fer d'un beau travail; il est pavé de grands carreaux de pierre de taille. Les murs de ce cloître étoient ornés de peintures, que le temps avoit presque détruites; on leur a substitué, depuis quelques années, des peintures à fresque, exécutées par Maella et par Vallego : elles forment de grands tableaux qui remplissent les vides que les colonnes laissent entre elles : il y en a douze; mais l'humidité les gâte et les détruit insensiblement; un de ces nouveaux tableaux est déjà dégradé; ce qui en a fait suspendre la continuation.

On fait voir ensuite la salle capitulaire qui, quoique belle, ne répond point à l'idée qu'on s'en forme d'après la richesse de l'église et de son chapitre. On y voit une suite des portraits des archevêques de Tolede, la plupart peints à fresque, quelques-uns à l'huile; ceux des archevêques Siliceo, Tavera, Carranza, Quicoga, Loyaa, Sandoval, et de l'archiduc Albert, sont excellents. On y trouve aussi quelques peintures sur des sujets de l'Histoire sainte; elles ont de l'expression, quoiqu'elles n'aient point le fini qu'on trouve dans les ouvrages des grands maîtres.

On montre, dans les archives du chapitre, les caissons qui en contiennent les titres; ils ont été exécutés par Berruguete; ils sont de bois, d'une architecture dorique; ils ont chacun six pilastres, dont les piédestaux, ainsi que la corniche, supportent des figures allégoriques, d'un très-beau caractere; les caissons sont couverts de jeux d'enfants, de médaillons, de festons, d'autres objets de caprice, tous en bas-relief et exécutés avec précision et délicatesse.

La sacristie est composée de plusieurs pieces qui méritent d'être parcourues en détail.

La premiere contient quelques bons tableaux, entre autres,

un crucifiement de St. Pierre, d'Eugene Caxes, et un crucifiement de St. André, de Vincent Carducho; l'un et l'autre sont remarquables par le goût, l'expression, le coloris et la correction du dessin.

La piece suivante, qui est proprement la sacristie, est belle, grande, spacieuse; elle forme un vaisseau d'un carré long, qui se présente avec noblesse et se développe avec grâce : l'architecture en est de l'ordre corinthien. Elle est ornée de deux rangs de pilastres dans chacune de ses deux faces de longueur; elle est pavée de grands carreaux, les uns de marbre blanc, les autres de marbre rouge. Elle renferme un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns sont bons, entre autres un Déluge universel, de Bassan, une Naissance de Jésus-Christ, d'Orrente, une Assomption, avec des groupes d'anges, à la façon de Charles Maratte, une collection des apôtres, un Partage des habits de Jésus-Christ avant son crucifiement, à la maniere du Titien, une Adoration des rois, d'Orrente, un St. Augustin et divers autres fondateurs d'ordres religieux, une Ste. Leucadie sortant du tombeau, d'Orrente; celui-ci est meilleur que les autres. La voûte est couverte de peintures à fresque, de Luc Jordan.

Une piece voisine, appelée le *Vestuario*, renferme beaucoup d'assez bons tableaux, dont la plupart sont de Bassan, de van-Dyck, de Rubens, de Rheni, du Greco, de Fiori, de Bellino, etc.

Les pieces adjacentes contiennent le principal trésor de l'église de Tolede. Des richesses immenses y sont accumulées; l'or, l'argent, les pierres précieuses y sont dans une grande profusion. Les croix simples, les croix archi-épiscopales, les pectoraux, les anneaux, les colliers, les vases, les vaisseaux, les urnes, les aiguieres, les bassins, les calices, les chandeliers, les encensoirs, les porte-paix, et autres objets destinés au service divin, y sont multipliés à l'infini. Les ornements d'église y sont d'une magnificence sans égale : ils

sont faits des étoffes les plus riches; ils sont couverts de broderies en or, en argent, en perles; une superbe broderie en or et en perles couvre entièrement l'étoffe d'une robe de la Ste. Vierge, dont le devant étale une plus grande richesse en diamants et en pierres précieuses.

Deux objets principaux fixent particulièrement l'attention dans l'examen de ce trésor, une collection de quatre spheres, et un tabernacle où l'on porte le St. Sacrement à la procession du jour de la Fête-Dieu.

Les quatre spheres représentent les quatre parties du monde, qui y sont gravées avec exactitude; chacune d'elles en particulier présente les attributs qui peuvent la caractériser; elles sont portées sur des animaux qui sont propres à chacune d'elles; elles sont surmontées d'une statue symbolique de la partie du monde qu'elles représentent; la premiere, qui est portée sur trois chevaux, est surmontée par la statue allégorique de l'Europe; la seconde, qui porte la statue de l'Asie, est placée sur trois chameaux; la troisieme, supportée par trois lions, est surmontée par la statue de l'Afrique : la derniere a trois caïmans pour support, et porte au-dessus la statue de l'Amérique. Ces quatre spheres, leurs ornements, leurs attributs sont d'argent; elles ont chacune environ trois pieds d'élévation; elles sont travaillées avec beaucoup de soin et de délicatesse. Elles furent données à l'église de Tolede par la reine Marie-Anne de Neubourg.

Le tabernacle est une piece d'un travail prodigieux dans le genre gothique; il est hexagone; deux cent soixante-dix figures y sont distribuées sans confusion; les bas-reliefs y sont multipliés; il se termine par une croix; il est porté sur un grand piédestal d'où partent six colonnes, travaillées à jour avec beaucoup de délicatesse; il a, dans sa totalité, neuf pieds d'élévation : il est tout d'argent doré, et pese sept cent quatre-vingt quatorze marcs cinq onces. On place, dans le milieu, un petit ostensoire, orné de figures, de bas-reliefs et de

pierres précieuses ; il est d'or, et pese cinquante-sept marcs. Le travail de ces deux pieces est d'une superbe exécution.

L'église de Tolede a une bibliotheque qui mérite d'être vue : elle est riche de plus de sept cents manuscrits, dont beaucoup sont précieux. On montre, dans la sacristie, une bible en caracteres du douzieme siecle, ornée de vignettes très-bien conservées : elle fut donnée à l'église de Tolede par St. Louis, roi de France.

Portes. Tolede a quatre portes, devant chacune desquelles on a placé, depuis peu de temps, deux statues d'anciens rois. Celle de St.-Martin n'a rien de particulier ; celle de Cambron est d'une bonne architecture d'ordre dorique ; celle d'Alcantara, qui est sans ornements, s'ouvre dans une place irréguliere, où l'on trouve deux autres portes, par où l'on entre dans la ville ; celle de Visagra est soutenue par deux grosses tours rondes, très-massives, une de chaque côté, qui portent, en bas-relief, les figures de deux anciens rois goths.

Ponts. Cette ville a deux ponts sur le Tage, celui de St.-Martin et celui d'Alcantara, l'un et l'autre au sortir des portes des mêmes noms. Le premier a une tour, où l'on voit, dans une niche, une statue de St. Julien, de Berruguete ; on y lit des inscriptions qui constatent les époques des réparations et de la restauration de ce pont. Le dernier est d'une construction solide ; il a trois arches, sur une desquelles on voit l'inscription sépulcrale romaine suivante :

CAECILIA
MARCELLA
H. S. E.

Il est fermé au-dehors par une grande et belle porte, d'une bonne architecture, ornée de deux colonnes de l'ordre corinthien ; on y lit une inscription qui nous apprend que ce pont avoit été construit l'an 387 de l'ere des Arabes par Alef, fils de Mahomed Alameri, alcayde de Tolede, par ordre d'Al-

manzor Almoraenim Hixem; que les pluies furent si abondantes et durerent si long-temps en 1258, depuis le mois d'août jusqu'au 26 décembre, qu'elles firent comme un vrai déluge dans toute l'Espagne, qu'elles submergerent toutes les terres, qu'elles renverserent presque tous les ponts, qu'une grande partie de celui de Tolede fut détruite, et que le roi Alfonse, fils du roi Ferdinand et de la reine Béatrix, le fit rétablir.

Antiquités. Les romains éleverent à Tolede des monuments de leur grandeur et de leur magnificence; a peine en reste-t-il quelques vestiges. On voit encore des fragments de portiques et de sieges, qui sont les restes d'un ancien cirque; leur masse et leur direction en annoncent l'étendue et la solidité : ils sont hors de la ville, du côté de la porte de Cambron, dans la Vega, près d'un couvent de minimes. On apperçoit aussi, hors de la ville, de l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de l'Alcazar, des restes d'un aquéduc qui passoit par-dessus le Tage et portoit l'eau de la montagne voisine jusqu'à la hauteur de l'Alcazar. Un lambeau de chemin, qui existe encore au-dessous du château de San-Servanda, et qui porte aujourd'hui le nom de *Via de la Plata*, est un reste d'un chemin des Romains, sous lesquels il étoit appelé *Via Lata;* il est large et pavé de pierres carrées.

Les Juifs eurent autrefois une école célèbre dans cette ville; elle étoit près de Santa Maria la Blanca; on voit sur les murailles et sur les poutres de cette église des inscriptions hébraïques, en beaux caracteres.

Promenades. Tolede a deux promenades belles et agréables, mais très-éloignées, hors de la ville, au-delà du Tage, et dans le vallon. La premiere est à *la Vega,* sur le chemin par où l'on arrive de Talavera de la Reyna dans cette ville: il en a déjà été parlé. L'autre commence à deux cents pas du pont d'Alcantara; elle forme une grande et belle avenue de demi-lieue de longueur, toujours en ligne directe, très-

large, prolongée par un espace assez long sur le bord du fleuve; on y a formé, dans certaines parties, une, quelquefois deux petites contre-allées, dans quelques autres, des petits bosquets; on y a construit, à de certaines distances, et dans des endroits où le terrain s'élargit, trois grandes places; l'une est carrée, les deux autres sont circulaires; elles sont garnies, tout autour, de bancs en mâçonnerie; deux d'entre elles sont ornées chacune d'une belle fontaine jaillissante, mais qui manque souvent d'eau. On y a tiré le plus grand parti des inégalités du terrain, qui est très-resserré du côté de la montagne; dans les endroits où il s'élargit, on l'a orné, on l'a embelli, on y a varié les plantations; les arbres sont encore jeunes; lorsqu'ils seront grands, cette promenade sera très-agréable; mais elle a deux inconvénients, qui en diminueront toujours l'agrément; elle est boueuse en hiver, poudreuse en été; elle est encore au pied d'une montagne, dont la proximité arrête la vue, et dont la nudité inspire un sentiment de tristesse; il seroit à désirer qu'on travaillât à rendre le terrain plus ferme et qu'on essayât de planter quelques arbres sur le flanc de la montagne.

Le Tage coule au pied de la montagne où Tolede est situé; ce fleuve pourroit être aisément navigable; il le fut autrefois; la navigation y eut lieu en 1588; les barques alloient de Tolede à Lisbonne; on voit encore, au-dessous de cette premiere ville, la place qui servoit au débarquement : elle est appelée *Plazuela de las Barcas;* cet avantage ne fut point de longue durée : la navigation cessa sous le regne de Philippe III (1).

Il n'en résulteroit point cependant un avantage considérable pour cette ville; son commerce n'en deviendroit gueres plus étendu. Elle n'auroit aucune production à exporter; elle ne pourroit être qu'un entrepôt pour les con-

(1) Il en sera parlé dans le tome 4, p. 410.

trées voisines; ses manufactures sont en même temps trop bornées pour faire une branche importante.

Manufactures. Les manufactures de Tolede furent cependant autrefois très-variées et très-considérables.

On y fabriquoit beaucoup d'aiguilles, qui fournissoient une petite branche de commerce.

On y trouvoit plusieurs fabriques excellentes d'épées, de ces épées dont la forme étoit particuliere à l'Espagne, et qui étoient les seules en usage dans ce royaume (1). Après l'avénement de Philippe V au trône, l'habit espagnol disparut; l'habit françois lui succéda; les épées espagnoles furent abandonnées; les fabricants ignorerent ou négligerent la maniere de fabriquer les nouvelles épées dont la mode venoit de s'introduire; on les tira des pays étrangers; les fabriques nationales tomberent.

Les manufactures de lainages y étoient très-nombreuses. Un mémoire présenté au roi en 1620 et en 1621, nous apprend que ces manufactures, jointes à celles de la Mancha, employoient tous les ans quarante-cinq mille quintaux de laine pour la fabrication de gros draps, de bures, de serges et d'étamines, qu'elles occupoient trente-huit mille deux cent cinquante personnes, qu'elles étoient alors en décadence, que le préjudice qui en résultoit alloit tous les ans à 845,454 ducats 6 réaux, ou 2,325,000 livres tournois.

On y fabriquoit aussi des bas de laine; le même mémoire porte à sept mille quintaux la quantité de laine que ces fabriques consommoient tous les ans, à sept cent mille paires celle des bas qui y étoient fabriqués, à seize mille neuf cents le nombre des individus qui y étoient occupés, et à 413,636 ducats 4 réaux ou 1,137,500 livres tournois les sommes à la distribution desquelles elles donnoient lieu.

L'introduction des marchandises étrangeres produisit la

(1) Voyez leur forme dans le tome 5, art. *Costumes*, p. 397.

décadence de ces différentes manufactures dans le commencement du dix-septieme siecle, et bientôt il n'en resta plus aucun vestige.

Tolede eut encore dés manufactures florissantes de bonnets de laine rouge. Vers le milieu du seizieme siecle, on y comptoit cinq cent soixante-quatre fabricants; en 1621, la seule paroisse de St. Michel contenoit six cent quatre-vingt-dix huit familles occupées à ce travail. En 1624, le nombre des fabricants étoit réduit à deux cents; ils fabriquoient cependant encore tous les ans cinq millions de bonnets; mais, en 1655, il n'y restoit plus que treize bonnetiers.

Les manufactures de soieries n'y étoient pas moins considérables; il est aisé d'en juger par le préjudice qu'elles avoient éprouvé, dès 1620, de l'introduction des marchandises étrangeres; d'après le même mémoire, la quantité de soie qu'on y consommoit étoit déjà alors diminuée de quatre cent trente mille livres tous les ans; la perte occasionnée aux ouvriers par le défaut de travail alloit à 1,937,727 ducats 3 réaux ou 5,328,750 livres tournois; cette perte rejaillissoit sur trente-huit mille quatre cent quatre-vingt-quatre personnes, qui y étoient employées autrefois. Leur décadence augmenta de plus en plus; dès le milieu du siecle dernier, il n'en restoit plus de vestiges.

La ville de *Tolede* étoit, depuis plus d'un siecle, sans aucune espece de manufactures. L'archevêque Lorenzana voulut y réveiller l'industrie, y faire renaître l'amour du travail, et donner en même temps un asile à une foule d'infortunés, qui, acoutumés dès leur enfance à vivre d'aumônes, prenoient l'habitude et le goût de l'oisiveté. Ce prélat a établi, dans l'Alcazar, des manufactures de différents genres; on y fabrique, depuis peu d'années, des toiles, des rubans de filoselle, des draps, des serges et autres petites étoffes de laine, et toutes sortes d'étoffes de soie; il y en a une en particulier pour les ornements d'église. On y comptoit, en 1791, cent

douze métiers, dix pour les toiles de lin et de chanvre, douze pour les rubans, vingt-huit pour les draps et étoffes de laine, sept pour les ornements d'église et cinquante-cinq pour les étoffes de soie (1). On y recueille aussi les pauvres au nombre de six cents; on les y accoutume au travail; on leur apprend à dessiner, à préparer les matieres pour les manufactures, à fabriquer eux-mêmes; chacun y est employé à un genre d'occupation relatif à son âge, à ses dispositions et à ses progrès.

On a rétabli aussi, depuis quelques années, l'ancienne manufacture d'épées; on l'a placée dans un bel édifice à un petit quart de lieue de Tolede, presque sur les bords du Tage. Elle commence à prendre un peu de vigueur; les lames y sont d'un acier excellent et d'une très-bonne trempe.

On trouve, à *Tolede*, un autre genre d'industrie, celui des *Artesilleros*, qui consiste à chercher les matieres d'or que le Tage entraîne quelquefois dans ses crues et dans ses débordements: j'en décrirai ailleurs le procédé (2).

Hommes célebres. Tolede fut, sous les Goths, la patrie de St. Hermenegilde, de Ste. Leucadie, de St. Casilde, de St. Ildefonse, prélat aussi distingué par ses lumieres en théologie que par ses vertus. Cette ville produisit, sous les Arabes, le botaniste *Joleus Joli*, le mathématicien *Abraham ei Zurakee*, l'astrologue *Ali Albucazem*. Dans les siecles postérieurs, elle donna naissance à *Alfonse de Andrada*, théologien ascétique du dix-septieme siecle, au fameux jurisconsulte *Didace de Covarrubias*, appelé le *Barthole espagnol*, à *Christophe Roxas*, qui écrivit, dans le dix-septieme siecle, sur la tactique militaire et les fortifications, au naturaliste *François Hernandez*, dont les écrits sur l'Histoire naturelle de la Nouvelle Espagne parurent en 1615, au poëte *Bal-*

(1) Il y avoit en 1799 plus de cent cinquante métiers.

(2) Ci-après, dans l'*Abrégé statistique de la Nouvelle Castille*, article *Histoire naturelle*, p. 326.

thazar-Eloi de Medinilla, à l'historien *Jérôme Roman de la Higuera*. Elle fut la patrie de *Jean-Baptiste Monegro*, fameux architecte du dix-septieme siecle, et de *Blaise del Prado*, peintre du second ordre, du siecle précédent; celui-ci avoit de la correction dans le dessin, un coloris excellent, une douceur d'expression dans les figures. Elle donna encore le jour à deux femmes qui honorerent leur patrie et le seizieme siecle, aux deux sœurs *Ange* et *Louise Sigé*, nées d'une famille originaire de France; la premiere fut à-la-fois poëte et grande musicienne : elle écrivit sur la musique; la derniere, profonde dans la connoissance des langues orientales, écrivit une lettre au pape Paul III en grec, en hébreu, en arabe et en syriaque.

Auberges. Il y a plusieurs *Posadas* et auberges à *Tolede*. Celle du Sacré Sang de Jésus-Christ, qu'on appelle aussi *el Parador* et *la Fonda del Arzobispo* est belle et une des meilleures de l'Espagne. C'est un grand édifice, où l'on a réuni la magnificence à la commodité; il a deux grandes cours entourées, l'une et l'autre, de vastes et belles galeries, ouvertes en forme de portiques et soutenues par des colonnes de pierres de taille : il a des cuisines spacieuses, des écuries nombreuses et bien disposées, un escalier superbe, des appartements bien distribués, bien éclairés, propres, multipliés au point de pouvoir loger cinquante ou soixante maîtres; il a été construit aux frais de l'archevêque Lorenzana qui n'a eu d'autres vues que celles que lui inspiroit le zele dont il ne cessoit d'être animé pour le bien public. L'auberge y est tenue par un Catalan; on y est servi avec exactitude, avec soin, avec propreté, et les prix ensont assez modérés.

Mœurs et coutumes. *Tolede* est une ville peu agréable et peu susceptible de le devenir; la proximité du Tage, qui l'entoure des trois côtés de l'est, du nord et de l'ouest, ne sauroit y contribuer. Elle est sur une montagne escarpée, dans un vallon étroit, entourée de toutes parts de montagnes élevées

qui la dominent; et qui forment autour d'elle comme un circuit d'autant plus triste qu'elles sont très-rapprochées, nues et sans arbres. Les chaleurs y sont excessives et insupportables en été par la réverbération des rayons du soleil, qui sont réfléchis par ces montagnes et dont l'action porte directement sur la ville; la chaleur engouffrée en même temps daus le vallon, s'éleve et l'entoure comme d'un nuage brûlant. Elle n'a ni puits, ni fontaines; elle manque absolument d'eau; on va chercher au loin celle qui sert à la boisson des habitants; on la transporte sur des ânes; on la conserve dans les maisons pendant quatre, cinq ou six mois. Les rues sont étroites, tortueuses, montueuses, escarpées, mal pavées, très-fatigantes; elle n'a ni places, ni spectacles, ni lieux de ralliement; il y a très-peu de noblesse; le commerce y est réduit à quelques petites boutiques; les gens de loi y abondent davantage. Les prêtres, les moines, les étudiants de l'université font la partie dominante de sa population. Aussi est-ce une ville sans beauté, sans majesté, sans société, sans objets de dissipation, sans aucune espece d'agrément, triste, monotone, ennuyeuse, désagréable.

La beauté des promenades qu'on a pratiquées dans le vallon, ne peut fournir un agrément qu'au nombre infiniment petit de ceux qui ont des carrosses. On doit aller les chercher très-loin; on doit marcher long-temps sur un pavé fatigant; on doit toujours descendre par des rues escarpées : on est à moitié fatigué quand on arrive à la promenade. Le retour en est encore plus désagréable; à la suite de la fatigue qu'on a éprouvée pour y aller, à la suite du mouvement qu'on s'y estdonné, on doit grimper et comme gravir jusqu'au sommet de la montagne.

On vit à bon marché à *Tolede.* Les logements n'y sont point chers; le bœuf s'y vend huit quarts ou quatre sols huit deniers tournois la livre de seize onces, le mouton onze quarts ou six sols cinq deniers, le pain cinq quarts ou deux sols onze de-

niers; les journées des ouvriers s'y payent quatre réaux ou vingt sols en hiver, et quatre réaux et demi ou vingt-deux sols six deniers en été. C'étoient là les prix en 1794.

Itinéraire depuis Tolede *jusqu'à* Aranjuez, 7 lieues. (*V.* l'Atlas, pl. 5.)

TOLEDE.	
Valdecaba, *Venta*	2 lieues.
Villamejor, *Venta.*	2
ARANJUEZ.	3

On sort de *Tolede* par la porte d'Alcantara et par le pont du même nom; on suit, dans sa longueur, la belle promenade qui en est à peu de distance. Le chemin continue ensuite à être boueux en hiver, et poudreux en été.

Après une lieue et demie, on entre dans une plaine arrosée par le Tage, qui coule à la gauche et à peu de distance du chemin; elle est en partie cultivée, en partie inculte et sans arbres, à l'exception de ceux qui bordent les rives du fleuve, et qu'on apperçoit de loin. Une demi-heure après on passe à la *Venta de Valdecaba.*

On entre ici dans un grand et superbe pâturage, destiné aux bœufs et aux vaches du roi. On apperçoit, à la gauche, de l'autre côté du Tage, les villages de *Mocejon* et de *Villaseca,* et peu après le palais d'*Aceja;* celui-ci est situé sur une hauteur; il fut construit, ou au moins restauré et augmenté par le roi Philippe II; c'est proprement

ment une maison de chasse, qui appartient au roi; elle paroît peu considérable mais assez bien bâtie. On parcourt ce pâturage pendant deux lieues, après lesquelles on arrive à *Villamejor.*

On trouve ici un grand et bel édifice moderne, qui appartient au roi; il est destiné à enfermer les troupeaux de bœufs et de vaches du souverain, et à loger les personnes qui sont employées à leur exploitation. Il a douze fenêtres de face sur le chemin; il est orné, dans le milieu, d'un petit portique avancé, qui précede la chapelle. Il y demeure environ cent personnes; on y voit une belle écurie, qui peut contenir deux cents chevaux.

La chapelle sert de paroisse aux individus qui l'habitent; elle est desservie par un prêtre qui y remplit les fonctions curiales. Elle est petite et jolie; c'est un carré simple et sans ornements, mais beau dans sa simplicité. L'autel est d'une bonne architecture de l'ordre corinthien; il est orné de trois tableaux, d'une Sainte Vierge des douleurs, avec des groupes d'anges, dont quelques-uns lui présentent la croix; d'une sainte Thérese, et d'un S. François-Xavier prêchant aux infideles; ils sont d'Amiconi, et ne démentent point la réputation de ce peintre.

On laisse ici, à la gauche, de l'autre côté et sur les bords du Tage, entre les embouchures du Xarama et du Guadarrama, le village d'*Anover;* il est curieux à voir par la qualité du terrain sur le-

quel il est bâti, et par la singularité des demeures souterraines que les pauvres paysans y ont pratiquées. Celles-ci sont creusées dans la terre et dans la profondeur des ravins; elles ont toutes leurs cheminées; elles sont chaudes en hiver, fraîches en été, et l'humidité n'y pénetre jamais. Le terrain à la tête duquel le village est construit, a un sol mêlé de gypse, de sable et d'argile; il est coupé par une multiplicité de ravins profonds, où l'on trouve des rochers gypseux à couches horizontales, au milieu d'une argile bleue, dure et très-polie; celle-ci est entremêlée d'un gypse, souvent crystallisé, quelquefois solide, strié, étoilé, à lames, ou en forme de stalactites. On y trouve une terre blanche, qui devient humide pendant la nuit et prend alors une teinte foncée: on en tire du salpêtre. Deux sources d'eau minérales salines sont dans un ravin près du village.

Au sortir de *Villamejor*, le chemin devient beau, large, bien tenu; il parcourt la même plaine, au milieu de riches pâturages, qui sont la continuation des précédents; le terrain est nu, sans arbres, à l'exception de ceux qu'on apperçoit au loin sur les bords du Tage, dont on s'approche de plus en plus.

Après une lieue, la plaine commence tout-à-coup à se développer à la gauche avec plus d'étendue. La vue se porte au loin sur le superbe vallon que le Tage arrose; les tapis de verdure s'y pro-

longent, les arbres s'y multiplient; un vaste rideau formé par les montagnes voisines termine le tableau; son aridité contraste singulièrement avec la fraîcheur des campagnes sur lesquelles la vue se promene.

Une demi-heure après, le chemin devient absolument droit: il ne cesse de l'être jusqu'à Aranjuez; il est bordé, de chaque côté, de deux rangs de peupliers; bientôt les arbres se multiplient; ils couvrent l'intérieur des terres; ils remplissent les environs du chemin; ils forment des allées droites, transversales, obliques, diversifiées de différentes manieres, qui coupent le chemin en divers sens, et qui l'embellissent singulièrement.

L'étendue et l'inutilité du pays qu'on vient de parcourir, fournissent le sujet d'une réflexion bien importante. On trouve cinq lieues d'un terrain superbe, fertile, sans une habitation, sans une peuplade; ce n'est qu'un pâturage, dont le public ne retire aucun avantage, dont le roi ne perçoit aucun revenu, dont les dépenses sont au contraire très-considérables pour l'exploitation du bétail qu'on y entretient. Il rapporteroit des sommes immenses, s'il étoit cédé à des particuliers et mis en culture; le roi en retireroit lui-même un avantage infiniment supérieur à la satisfaction stérile d'avoir un troupeau à lui.

Après deux heures de marche depuis *Villamejor*, une grande porte, ornée de deux colonnes

de l'ordre corinthien, annonce l'entrée du territoire d'*Aranjuez*.

L'aspect devient ici plus pittoresque; la même double allée continue à border le chemin; les arbres deviennent plus multipliés; ils forment tantôt des contre-allées, des allées transversales, des allées dirigées dans tous les sens, tantôt des bosquets, des bocages, des bouquets plus ou moins touffus.

On voit ici des champs, là des vergers, d'un autre côté des jardins potagers; ici, tout paroît agreste; là, tout développe la culture la plus soignée. Une variété d'objets attire tour à tour l'attention: tout y est riant, tout y est agréable, tout annonce la beauté du lieu où l'on va arriver. Des montagnes peu éloignées se présentent à la droite, cultivées et plantées avec soin, elles offrent de nouvelles beautés. C'est au milieu de ce pays agréable qu'on parvient à *Aranjuez*, après une heure de marche.

Le palais qu'habitent les rois se présente d'abord; dans le même instant, la vue se promene sur une variété nouvelle d'objets, dont la combinaison et la diversité forment un ensemble pittoresque. Des édifices nombreux, décorés avec une élégante simplicité, y forment un contraste charmant avec des groupes d'arbres épais, qui élevent avec majesté leurs cimes au-dessus du faîte des bâtiments.

ARANJUEZ.

Aranjuez, dont quelques-uns font dériver le nom de *Ara Jovis*, comme s'il y eût eu autrefois dans ce lieu un temple dédié à Jupiter, est situé dans le vallon qu'arrose le Tage, sur la rive gauche de ce fleuve au-dessus de l'embouchure du Xarama. Ce n'étoit autrefois qu'une maison de chasse, bâtie par Charles I, et augmentée par Charles II; elle fut agrandie par les successeurs de ces princes; Philippe V et Ferdinand VI y firent de nouveaux changements; Charles III y fit des additions considérables; on doit à Charles IV la construction d'un jardin qui en fait un des principaux ornements.

Cette maison de chasse, devenue insensiblement un lieu de plaisir et de divertissement pour les souverains, est aujourd'hui le siege de leur Cour pendant trois mois de l'année; ils y passent tous les ans le printemps; ils vont y respirer un air plus sain, s'y délasser des fatigues du gouvernement, et y partager leur temps entre le soin des affaires et les agréments de la campagne.

La résidence du souverain y attire les Officiers attachés à sa personne, les seigneurs de sa Cour, les ministres des Cours étrangeres, les personnes qui ont des affaires à traiter ou à solliciter, et un grand nombre d'autres individus, les uns par curiosité, les autres par délassement, beaucoup pour s'y

rendre utiles à la foule qui s'y porte et en faire leur profit.

Aussi, *Aranjuez* est-il devenu aujourd'hui une petite ville fort agréable. Elle contient neuf ou dix mille âmes; tout y respire un air de vie et d'activité; mais, il faut l'avouer, la présence seule du souverain la vivifie; dès qu'il s'éloigne, elle n'est plus qu'un désert.

C'est une espece de petite ville hollandoise, dont le marquis de Grimaldi rapporta l'idée au retour de son ambassade en Hollande. Ses rues sont en petit nombre, mais elles occupent un espace considérable; elles sont fort longues, très-larges, tirées au cordeau, couvertes de maisons uniformes, qui sont ornées avec simplicité et avec goût. Quelques-unes de ces rues sont garnies d'arbres; elles forment des promenades qui seroient superbes dans les plus belles villes de l'Europe.

Cette petite ville réunit tout ce qui peut être agréable, utile ou nécessaire. Elle a des rues superbes, des maisons commodes, de belles places, un marché pour les comestibles, des auberges bonnes et nombreuses, mais fort cheres, des promenades, belles, multipliées, très-fréquentées, une place circulaire pour les combats des taureaux, une salle de spectacle, qui ne le cede point en beauté à celles de Madrid, la comédie tous les jours pendant le séjour du roi, des cafés dans tous les quartiers, des marchands dans tous les

genres, deux ponts sur le Tage et sur le Xarama, une église paroissiale, deux couvents de religieux Franciscains, un gouverneur et un état-major.

Places. La place de San-Antonio est grande, belle, majestueuse, elle se présente dans tout son développement à l'arrivée de Madrid. C'est un carré long, d'une étendue considérable, entièrement ouvert du côté de l'avenue de Madrid, décoré, dans cette partie, par une grande et belle fontaine circulaire de marbre, qui, outre une grande variété d'ornements, est surmontée d'une statue de marbre blanc, de grandeur naturelle. Elle est ornée, des deux côtés, d'une galerie saillante, en forme de portique, qui en occupe toute la longueur, et qui se prolonge ensuite sur la face du midi pour y prendre une forme demi-circulaire. L'église de St. Antoine est placée dans cette partie : sa forme ajoute à la décoration de la place, qu'elle termine d'une maniere majestueuse ; un portique, ouvert par cinq arcades, s'y avance en saillie en forme de fer à cheval ; il est décoré par six pilastres ; il est couvert d'une terrasse, ornée d'une balustrade de pierre de taille ; derriere ce portique s'éleve un dôme circulaire, terminé en une lanterne octogone et orné d'une balustrade pareille, placée à sa naissance ; cette décoration fait un très-bel effet, lorsqu'on examine cette place par son entrée principale.

Un ornement étranger augmente la beauté de cette place. Des montagnes, situées au sud et à une demi-lieue d'Aranjuez, élevent leurs cimes par derriere et au-dessus du dôme qui la termine ; elles étoient entièrement nues ; on vient de les couvrir d'arbres encore jeunes, mais qui formeront un jour une perspective d'autant plus pittoresque, qu'ils paroîtront naître du fond de la place.

Édifices. L'église paroissiale d'Aranjuez n'a rien de re-

marquable. Celle des Franciscains déchaussés est construite avec goût et selon les regles de la bonne architecture, sur les plans de Sabatini; sa façade est accostée de deux petites tours et ornée de colonnes et de pilastres de l'ordre dorique; l'intérieur est du même ordre; on y voit quelques bons tableaux modernes de Jean-Baptiste Tiepolo. On a sacrifié la régularité de l'église de St. Antoine à la décoration de la place qui la précede; on y trouve d'abord un vestibule hexagone, qui s'ouvre par six arcades, soutenues par des pilastres, et qui est surmonté d'une galerie, ornée d'un balcon de fer, qui en fait le tour; le dôme s'éleve au-dessus sans presqu'aucun ornement; on entre ensuite dans la chapelle, qui n'est qu'un carré, très-petit, très-simple, sans ornements; elle n'a qu'un petit autel, composé d'un seul tableau, sans aucune décoration.

On voit à *Aranjuez* plusieurs autres édifices publics, la *salle de spectacle*, le *palais de la feue reine mere*, les *écuries du roi*, qui sont grandes, belles, situées sur les bords du Xarama.

Le palais du souverain n'est point un édifice remarquable par sa magnificence ou son architecture; quoique construit, changé, augmenté à différentes époques, il a toujours conservé la forme qu'on lui donna dans les premiers temps; il n'étoit point destiné alors à devenir le siege de la Cour d'un grand roi. C'est un édifice, bâti en briques, avec un corps et deux ailes, ornés de pilastres et d'une balustrade de pierres de taille.

L'intérieur de ce palais, quoique décoré avec élégance, ne renferme point de ces objets qui attirent fortement l'attention des connoisseurs. On y trouve cependant quelques peintures qui méritent d'être connues; on doit voir les peintures à fresque du plafond de la piece qui servit de salle à manger au roi Charles IV avant de monter sur le trône : elles sont de Jacques Amiconi; on trouve, dans le *gabinete Antiguo*, sept

tableaux sur des sujets pris de la mythologie, de Jordan, et quatre paysages de Jean-Baptiste del Mozo; la voûte et les frises de la même piece sont couvertes de peintures à fresque du même Jordan; la salle des mayordomos contient six tableaux allégoriques ou sur des sujets pris de la fable, encore de Jordan; on y distingue un Orphée, entouré d'animaux; la chapelle renferme deux tableaux, un S. Antoine de Padoue, de Giaquinto, et une Assomption de la Vierge, du Titien.

Promenades. Les promenades et les jardins sont ici très-variés et de la plus grande beauté; ils font le plus bel ornement et le principal agrément d'*Aranjuez*.

Chacune des avenues du côté de Madrid et du côté de Tolede forme une promenade agréable et diversifiée par la beauté des allées principales, qui se prolongent jusqu'à une lieue, et par la multiplicité des allées collatérales, obliques, transversales, qui vont se croiser d'espace en espace et se réunir en forme d'étoiles. Elles sont toutes ombragées par des arbres élevés, épais, touffus, qui, le plus souvent, les couvrent entièrement.

Une autre promenade, également belle, également couverte d'arbres touffus, commence à l'extrémité du pont de bateaux, à côté du chemin de Madrid; quoique peu étendue, elle n'en est pas moins agréable, elle conduit à une grande place découverte, garnie de gazon et entourée d'arbres épais.

Les deux rues qui répondent à l'espace que la place de San Antonio et le pont de bateaux laissent entre eux, forment encore deux belles promenades. Elles sont d'une largeur prodigieuse; des maisons basses, mais uniformes, sont construites de chaque côté; une allée extrêmement large court entre ces deux rues; elle est bordée, de chaque côté, de larges plateaux de gazon, entourés de barrieres basses

peintes en vert, et plantées d'arbres de haute futaie, qui ombragent le gazon.

La *calle de la Reyna*, construite le long du jardin *del Principe*, est la promenade la plus fréquentée. Elle est formée par une allée principale et par deux contre-allées, garnies d'arbres élevés et épais, qui les couvrent entièrement, et qui, en plein midi, permettent de s'y promener à l'abri des rayons du soleil. Cette promenade se prolonge dans un espace d'une lieue; elle se termine à un pont sur le Tage; elle s'élargit en trois endroits différents, pour former trois grandes et belles places circulaires, entourées d'arbres et garnies de bancs de pierre. Les arbres qui ombragent cette promenade, annoncent leur antiquité par leur élévation, par l'énormité de leurs troncs et par l'épaisseur de leurs feuillages.

Un parterre, dont la porte s'ouvre à l'entrée d'*Aranjuez* par la route de Madrid, est situé derriere et à l'est du palais du roi. Il est divisé en compartiments, très-variés, quoique symétriques entre eux; ils sont remplis, dans les différents temps, de fleurs de chaque saison. Il est orné d'une fontaine avec un grand bassin, d'une statue de Neptune, et de petits arbres peu élevés, maintenus dans une forme symétrique au moyen d'une taille bien soignée. Le Tage roule ses eaux au-dessous de ce parterre, du côté du nord; il y forme une grande cascade, au moyen d'une chute qui tient toute la largeur de ce fleuve.

On passe de ce parterre dans le *jardin de l'Isle*, ainsi appelé parce qu'il est entouré de tous côtés par le Tage. Il est situé à côté et au nord du palais du roi; il est remarquable surtout par le grand nombre et par la décoration de ses fontaines.

La premiere, qui est la plus grande, est la *fontaine d'Hercule*. Elle est placée au milieu d'un grand bassin, entouré

d'une balustrade de fer, sur lequel on a pratiqué quatre passages de pierres de taille en forme de croix, garnis de pareilles balustrades. Cette fontaine a plusieurs cuvettes; la plus grande est entourée de statues de marbre blanc; celle du milieu supporte un Hercule luttant avec l'hydre. Ces statues sont d'une exécution médiocre.

Au-dessus et à la gauche de cette fontaine, le Tage forme une autre cascade, mais plus belle que la premiere: elle a une double chute.

La *fontaine des Dauphins* est encore une des plus grandes. La cuvette du milieu supporte une statue d'Apollon. Un grand bassin regne autour; les faces en sont chargées de bas-reliefs, qui représentent les travaux d'Hercule. Huit enfants sont groupés avec des dauphins aux huit angles du bassin principal, qui est octogone. Les bas-reliefs ont quelque mérite; les groupes des enfants et des dauphins sont exécutés d'une maniere agréable.

La *fontaine de don Juan de Austria* est la plus simple. Une Vénus, d'un mérite très-inférieur, est en pied sur la cuvette; quelques enfants, mieux exécutés, sont posés sur les piédestaux.

La *fontaine de Neptune* est ornée de la statue de ce dieu, armée de son trident, et traînée par des tritons, dans une coquille en forme de char; elle est entourée de six piédestaux qui supportent six groupes de bronze, de moyenne grandeur, représentant un Neptune, armé de son trident, sur une coquille tirée par des tritons, une Cérès sur un char traîné par des lions, une Junon en attitude de lancer la foudre sur les géants, un Jupiter dans la même attitude, la même Cérès et la même Junon répétées une seconde fois. Ces groupes sont beaux et bien exécutés: on les attribue à Alexandre Algardi, mort en 1654.

La *fontaine de la Espiña* ou *de las Harpias* consiste en un piédestal posé dans le milieu du bassin, qui porte une

colonne, sur laquelle est placée une cuvette; celle-ci supporte la statue d'un jeune homme assis, qui, une jambe posée sur le genou, et le corps incliné, ôte une épine de son pied: c'est une copie d'une statue antique qu'on voyoit à Rome dans le Capitole, et qui se trouve à présent au Musée Napoléon. Le bassin de cette fontaine est carré; quatre colonnes de marbre bleu et blanc s'élevent près des quatre angles; elles supportent chacune une harpie de marbre blanc.

La *fontaine de Bacchus* consiste principalement en une cuvette, sur laquelle une statue de ce dieu, d'un visage jeune et d'une grosseur monstrueuse, est assise sur un tonneau.

La *fontaine des Tritons* est la plus décorée et la plus belle. Un grand bassin soutient trois tritons, qui portent chacun un vase sur l'épaule; au milieu, est placé un piédestal, sur lequel s'éleve une colonne; celle-ci est entourée par trois statues de Nymphes de cinq pieds de haut, séparées par des groupes de mascarons, de fruits et d'autres ornements de caprice. Une belle cuvette, placée sur cette colonne, est ornée de sirenes, qui prennent des dauphins par les ouies et les nageoires; une autre cuvette plus petite s'éleve au-dessus; on voit, entre les deux, deux figures ailées, agroupées avec deux colonnes, dont les chapiteaux sont ornés de mascarons. L'ensemble de cette fontaine a vingt pieds d'élévation.

La plupart des sculptures de ces fontaines sont peu importantes; les unes n'ont aucun mérite; les autres ne sont que des copies; celle des Tritons est la plus belle, la plus originale, la mieux exécutée. Elles sont toutes en marbre, à l'exception de quelques statues, qui sont en bronze; elles ont toutes des jeux d'eau très-variés.

Ces fontaines sont situées au milieu de grandes places, carrées, rondes, hexagones ou octogones, ornées, dans leur contour, de canapés de marbre; elles sont environnées

d'arbres de haute futaie, dont les branches s'étendant, se réunissant dans le milieu, les ombragent presque entièrement et les rendent agréables dans le milieu du jour pendant les fortes chaleurs. Aussi, ces lieux sont-ils très-fréquentés; on y trouve, à toutes les heures du jour, des personnes de tous les rangs, qui vont y chercher un asyle contre les chaleurs, souvent excessives pendant le séjour de la Cour à *Aranjuez*.

Ce jardin contient une multiplicité d'allées et de contre-allées, qui sont dirigées dans tous les sens, qui se coupent, se croisent, se réunissent; il est rempli de bois de haute futaie, de bois taillis, de bosquets, de bereeaux multipliés et variés. Un seul de ces berceaux, qui en parcourt toute la longueur en ligne directe, a quinze cents pieds d'étendue; il n'est interrompu que par les places où les fontaines sont situées. Ils sont tous très-épais; on s'y promene en été en plein midi, absolument à l'abri des rayons du soleil.

Le Tage roule ses eaux autour de ce jardin. On ne peut qu'admirer la maniere dont on est parvenu à les contenir et à les assujétir à des tours, des détours, des circonvolutions, qui contribuent beaucoup à embellir ces lieux.

A la suite de ce jardin, on trouve un vaste potager, qui n'est remarquable que par le soin avec lequel on y éleve les herbages et les fruits les plus recherchés.

Le *jardin del Principe* est ainsi appelé parce qu'il fut établi par le roi Charles IV dans le temps qu'il n'étoit encore que prince des Asturies. Il occupe tout l'espace qui s'étend depuis la calle de la Reyna au sud jusqu'au Tage au nord, et depuis le contour que ce fleuve fait à l'ouest jusqu'à la démarcation de la premiere place circulaire que la calle de la Reyna forme à l'est; ce dernier espace, qui fait la longueur du jardin, est d'environ cinq cent cinquante toises d'étendue. La face de l'est donne sur des campagnes, celle

du sud sur la calle de la Reyna, celle de l'ouest et du nord sur le Tage.

Ce jardin s'ouvre sur la calle de la Reyna par trois portes diversement décorées. Une allée d'arbres épais en parcourt la longueur dans une direction parallele à celle de cette promenade; trois autres grandes allées, qui répondent aux trois portes principales, le coupent transversalement: elles sont accompagnées, de chaque côté, de deux contre-allées, plantées d'arbres épais, qui les ombragent et les couvrent entièrement; elles sont fort longues; la premiere traverse le jardin dans toute sa largeur, et se termine à un parterre fermé par de petites grilles de fer.

Ce parterre est orné de trois pavillons en maçonnerie, qui sont placés de maniere à former un triangle. La figure d'un fleuve, en bronze, s'éleve au milieu d'un bassin, dont les quatre angles sont décorés par quatre groupes de petites figures allégoriques, aussi en bronze, portées sur des piédestaux. Une petite place circulaire sépare le parterre du pavillon du milieu; elle est ornée de dix bustes de marbre, dont neuf sont antiques; le dixieme est celui d'un des princes de la maison d'Autriche qui ont régné en Espagne.

Un bois de haute futaie, épais et touffu, commence à côté de ce parterre; il se prolonge vers le midi et l'ouest dans un espace considérable.

Un nouveau spectacle se présente à quelques pas de là. On aperçoit le Tage; deux batteries de vingt pieces de canon en défendent les approches; des bateaux bordent le rivage; des cordages, des mats s'élevent dans les airs; des banderolles, des pavillons flottent au gré des vents; des frégates armées, des bateaux élégants couvrent la surface des eaux: les premieres servent à présenter aux souverains une image des manœuvres et des évolutions de la marine royale; les derniers, décorés avec magnificence, sont destinés à donner à la reine le plaisir de la promenade sur l'eau.

Les allées sont très-multipliées dans ce jardin ; elles se dirigent dans tous les sens possibles ; les unes sont droites, les autres obliques, les autres transversales, quelques-unes tortueuses; elles se croisent quelquefois; elles sont toutes couvertes d'arbres épais qui les couvrent entièrement.

Mille objets divers se succedent ici avec rapidité; des allées, des contre-allées, des berceaux, des parterres, des jardins potagers, des places d'arbres, des bois, des bosquets, des vergers; d'un côté, tout y est agreste, tout y paroît représenter la nature livrée à elle-même; de l'autre, tout y est soigné, tout y offre des traces de l'empire du génie qui assujettit la nature aux lois de l'art et aux caprices de l'imagination. On ne peut y faire un pas sans y rencontrer des objets nouveaux : on y trouve beaucoup d'arbres étrangers.

On ne peut parcourir ce jardin, sans éprouver à chaque pas des impressions agréables qui se renouvellent à chaque instant. Quoiqu'il soit d'une étendue immense, on le parcourt sans fatigue, tant on y est diversement distrait par la variété des objets qu'on y rencontre. Ce seroit un séjour de délices, s'il y avoit de l'eau; la grande proximité du Tage peut faciliter les moyens d'y pratiquer des canaux, des lacs, des cascades.

Ce jardin est fermé tous les matins pendant le séjour de la Cour à *Aranjuez;* il est destiné alors à la promenade du roi et de la famille royale; mais il est ouvert au public tous les jours après midi; on s'y rend à l'envi, et quelquefois une foule nombreuse s'y rassemble. Aranjuez seroit encore susceptible d'être embelli beaucoup; en général je ne connois pas un lieu au monde dont il soit possible de faire un plus beau parc. Tel qu'il est, on peut déjà le mettre au-dessus de presque toutes les résidences royales des autres pays. Il aura pour le roi actuel un avantage sur les autres *sitios*, celui de lui rappeler souvent les aspects enchanteurs de Morfontaine.

Abrégé de la Statistique particuliere de la NOUVELLE CASTILLE.

Population. La Nouvelle Castille fut beaucoup plus peuplée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, et elle ne l'est point d'une maniere proportionnée à son étendue.

On y retrouve partout des vestiges de son ancienne population, des maisons isolées, d'autres réunies au nombre de trois ou quatre, qui sont les restes d'anciennes peuplades; on trouve des chapelles, qui forment aujourd'hui autant de bénéfices ruraux, dont la plupart étoient autrefois des églises paroissiales de lieux qui ne subsistent plus et dont même il ne reste aucun vestige; on y compte cent quatre-vingt-quinze lieux, qui furent peuplés autrefois, qui n'ont point aujourd'hui un seul habitant.

Les lieux qui sont encore habités ont souffert une diminution considérable dans leur population; les ruines dont ils sont remplis n'en laissent aucun doute, et les dénombrements en fournissent une preuve évidente. La ville de Tolede avoit deux cent mille habitants dans le seizieme siecle. Elle est réduite à vingt mille; celle d'Alarcon comptoit six cents familles vers la même époque: à peine en a-t-elle deux cents; Casarrubios, qui avoit mille habitants, est réduit à la moitié; la Puebla comptoit dix mille âmes encore au commencement du dix-huitieme siecle, il n'y en a plus que mille ou douze cents.

La population actuelle de la Nouvelle Castille, d'après le dénombrement de 1787 et 1788, sans y comprendre la Mancha, est de neuf cent quarante mille six cent quarante-neuf habitants, distribués de la maniere suivante:

Province

Province de Cuenca	266,182
Province de Guadalaxara	114,379
Province de Madrid	58,943
Ville de Madrid	156,672
Province de Tolede	334,425
District d'Aranjuez	2,653
District du Pardo	611
District de S. Ildefonse	4,331
District de San-Lorenzo ou l'Escurial	2,453
TOTAL	940,649

On compte dans ce nombre,

Curés	767
Prêtres séculiers	4,676
Moines	5,949
Religieuses	2,845
Nobles	12,687
Avocats	1,032
Ecrivains	1,091
Etudiants	2,859
Domestiques	46,742

Agriculture. Un terrain excellent couvre la surface de la Nouvelle Castille. La terre en est généralement bonne et fertile, à l'exception de quelques parties montagneuses et d'un petit nombre de portions isolées ; mais elle est consumée par la sécheresse ; on tire peu d'avantage des rivieres nombreuses qui la parcourent, et qui pourroient fournir abondamment à un arrosage utile.

Des plaines et de grands vallons se présentent de tous côtés ; ils sont traversés ou côtoyés par des rivieres, sans qu'on ait cherché à en conduire les eaux dans l'intérieur des terres. Une grande partie de l'Alcarria, ou mieux la vaste plaine qui est entre Guadalaxara et Alcala de Henarez, et

celle qui est au-dessus de cette derniere ville, pourroient être arrosées aisément par les eaux du Henarez, qui les côtoie; l'Alberche fourniroit le même avantage à la plaine de Talavera de la Reyna; cette même riviere et le Tage pourroient féconder les plaines arides où sont situés Brugel, Cazalegas, Lucillos, Monte-Aragon, Cebolla. La riviere de Guadarrama traverse inutilement le grand vallon qui est entre Tolede et Rielbe. Le pâturage immense qu'on trouve entre Tolede et Aranjuez seroit d'une production très-riche, si l'on y conduisoit les eaux du Tage, qui les côtoie. Des canaux tirés de ce fleuve et du Xarama arroseroient avec succès la plaine de Cienpozuelos; déjà, vers le milieu du dix-septieme siecle, *Michel Alvarez Ozorio* proposa d'y arroser par ce moyen soixante mille *fanegas* de terre, et son fils démontra en 1687 que la petite riviere de Narez pouvoit aisément en fertiliser quatre-vingt mille *fanegas* : les choses ont demeuré cependant dans le même état où elles étoient alors.

Les terres de la Nouvelle Castille seroient propres à toutes sortes de productions, si elles n'étoient desséchées par l'ardeur du soleil; une industrie mieux entendue pourroit en même temps y multiplier les essais qui ont réussi dans presque tous les lieux de l'Espagne où on les a tentés. On n'y recueille presque que du blé; on y récolte de l'orge, un peu de vin, très-peu de chanvre et de lin, une certaine quantité de safran; on y fait de l'huile dans quelques cantons; on y cultive peu les jardinages; on y trouve peu d'arbres fruitiers; les plantations y sont trop négligées.

On y parcourt des espaces d'une étendue immense sans rencontrer un arbre. A peine en apperçoit-on quelques-uns de loin en loin depuis l'entrée de la Nouvelle Castille par l'Aragon jusqu'à Guadalaxara; la vaste plaine qui conduit de cette ville à Alcala de Henarez, et celle qui s'étend depuis celle-ci jusqu'à Madrid, en sont absolument dépour-

vues; les environs de Madrid, à plusieurs lieues à la ronde, en présentent à peine quelques bouquets, distribués de loin en loin à des distances très-éloignées. La grande plaine que le chemin du Portugal traverse au sortir de Madrid, est entièrement nue dans un espace de plusieurs lieues. La plaine qu'on parcourt à la sortie de la même ville pour se rendre à Aranjuez, n'a aucun arbre dans une étendue d'environ six lieues; celle qui conduit de Tolede à Aranjuez, de six lieues d'étendue, est également sans arbres; à peine en trouve-t-on quelques-uns dans un espace d'environ quarante lieues qu'on parcourt depuis Aranjuez jusqu'aux frontieres du royaume de Valence en passant par Requeña.

Il y a cependant des endroits comme privilégiés, où l'on se plaît particulièrement à les cultiver et où ils sont assez multipliés. La vallée d'Aranjuez en est couverte; la plaine de Requeña en contient beaucoup; les bords des rivieres en sont garnis dans plusieurs endroits.

On trouve, dans beaucoup de lieux, de ces arbres qu'on ne doit qu'à la nature, qui viennent sans culture, ou qui n'exigent que très-peu de soins. Plusieurs des montagnes de la Nouvelle-Castille sont couvertes de pins et de chênes de différentes especes. Les montagnes de Cuenca sont les plus riches dans cette partie. On trouve le *quercus coccifera* près de Flores, quelques bois de chênes verts aux environs de Torrija, un bois des mêmes arbres, mais de la petite espece, et des pins près de Villagordo et près de Cebolla, des bois de peupliers à Talavera de la Reyna, des saules, des peupliers, des ormeaux aux bords des rivieres.

Les terres absolument abandonnées et incultes sont communes dans cette province : elles contiennent cependant des principes de végétation et de fertilité qui ne demandent qu'à être développés. On en trouve beaucoup depuis l'entrée de la Nouvelle Castille par l'Aragon jusqu'à Torrija par un espace de vingt lieues; on en voit entre le Bravo et la riviere

d'Alberche; on en rencontre souvent le long du chemin qui conduit de Madrid et d'Aranjuez aux confins du royaume de Valence en passant par Requeña; il y en a vers Alcorcon sur le chemin de Madrid à Talavera de la Reyna, ainsi qu'entre Aranjuez et Tolede, dans une étendue de cinq lieues.

Les cantons bien cultivés sont cependant assez multipliés dans la Nouvelle Castille; plusieurs sont plantés d'oliviers; on parcourroit les autres avec plaisir s'ils avoient des arbres. La grande plaine qui est entre Guadalaxara et Alcala de Henarez, celle qui conduit de Madrid à l'entrée de la vallée d'Aranjuez dans une étendue de six lieues, la petite plaine qui est entre Tolede et la Venta de Valdecaba, une petite plaine, à cailloux sablonneux d'un grain très-fin, entre Alcala de Henarez et le territoire de Hita, une autre plaine de terre calcaire, située sur le sommet des coteaux qui avoisinent Alcala de Henarez, sont très-bien cultivées; elles donnent beaucoup de grains; mais elles sont presque absolument sans arbres. Le terrain qui est entre le village de Hita et celui de Flores, celui qu'on parcourt entre Cebolla et le pont d'Alberche, le territoire de Talavera de la Reyna, ceux de Noves, du Bravo, de Santa-Olalla, sont également bien cultivés; ils sont encore couverts d'oliviers; celui de Santa-Olalla contient une forêt de ces arbres, où l'on en compte environ cent mille. Le territoire de Torrelaguno, qui est arrosé par la riviere de Malacuero, est couvert de jardins, de vignes et d'oliviers. La superbe plaine de Requeña présente la culture la plus brillante; elle produit tout ce que l'industrie humaine peut arracher du sein de la terre; mais rien n'approche de la beauté de la vallée d'Aranjuez.

Le blé fait la principale récolte de la Nouvelle Castille; on en recueille presque partout. L'Alcarria, les vallées de Terrè, de Tortuera, de Valdemoro et d'Aranjuez, les envi-

rons de Madrid, de Cebolla, de Manosa, de Cerindote, de Carmona, de Torrijos, en donnent beaucoup; les plaines de Grajunejo, de Trijueque, de Torrija, de Requeña, de Talavera de la Reyna en produisent encore plus; on en recueille également beaucoup dans plusieurs vallées de la Sierra de Cuenca. Ces cantons fournissent une quantité de blé qui suffit aux besoins de la Nouvelle Castille, quelquefois même au-delà de sa consommation.

La plupart des terres de cette province seroient très-propres à la culture de l'olivier; on y parcourt cependant des plaines d'une étendue considérable sans en appercevoir un seul. Les plantations en sont assez nombreuses dans quelques cantons, comme dans les territoires d'Alamo, de Camarena, de Maqueda, de Santa-Olalla, de Cebolla, d'Erustes, dans toute la plaine qui s'étend depuis Cebolla jusqu'à la riviere de Guadarrama vers Tolede, dans les plaines de Requeña et de Talavera de la Reyna, dans la vallée de Valdemoro, dans la partie méridionale de la Nouvelle Castille. Les plus considérables sont vers Maqueda, entre Cebolla et le Guadarrama, vers Valdemoro, dans la plaine de Talavera.

On peut appliquer à l'olive de la Nouvelle Castille et à l'huile qu'on en tire, ce qui a été dit de l'olive et de l'huile de l'Aragon; l'olive en est également bonne, peut-être encore plus douce et plus belle; mais l'huile en est également mauvaise; ces deux provinces observent la même méthode pour cueillir les olives et pour fabriquer l'huile; elles devroient y faire les mêmes changements, et l'huile seroit délicieuse.

On cultive la vigne dans beaucoup de cantons de la Nouvelle Castille, à Alamo, à Camarena, à Santa-Olalla, près de Talavera de la Reyna, à Cebolla, dans la vallée de Valdemoro, dans la plaine de Requeña, à Torrelaguno, à Queixigar, etc. Les vignes sont plantées et tenues d'une maniere assez singuliere vers Cebolla; les souches y sont dans des

mottes de terre, rondes, isolées, élevées de deux pieds ou deux pieds et demi sur un terrain sablonneux, séparées l'une de l'autre d'environ trois pieds.

Le vin de la Nouvelle Castille est bon; mais il est presque toujours gros et un peu dur : cela vient peut-être de la maniere de le faire. Il ne vaut ni le vin de l'Aragon, ni celui des parties plus méridionales de l'Espagne; on lui préfère, à Madrid, celui de la Mancha.

On ne cultive le lin que dans très-peu d'endroits de la Nouvelle Castille; le terrain seroit cependant propre à cette culture dans une partie assez considérable de cette province. La plaine de Requeña est principalement celle où l'on s'y livre le plus, quoique d'une maniere bornée.

La culture du chanvre y est plus étendue; on en cultive une assez grande quantité dans l'Alcarria, où il est d'une très-bonne qualité, et où l'on pourroit aisément étendre davantage cette branche importante de l'agriculture. Le territoire de Huete, sur le chemin de Madrid à Cuenca, est celui où l'on en récolte le plus : on en porte la quantité, année commune, à cinq ou six mille arobas, c'est-à-dire, douze cent cinquante ou quinze cents quintaux.

Les fruits sont assez rares dans cette province, malgré la fertilité du terrain et la facilité de l'arrosage : on ne trouve des arbres fruitiers que légèrement parsemés dans quelques endroits; la plaine de Requeña et une partie de l'Alcarria sont les lieux où ils sont le plus abondants. Les fruits qu'on mange dans cette province, lui viennent principalement des royaumes de Valence et d'Aragon. Ce seroit cependant un objet d'une spéculation d'autant plus importante, que le terrain est très-propre à cette espece de culture.

Plusieurs montagnes, plusieurs vallées de la Nouvelle Castille sont couvertes de pâturages abondants; la plupart sont excellents; les meilleurs sont sur plusieurs montagnes et dans plusieurs vallées de la Sierra de Cuenca, dans la

vallée de Tortuera. On en trouve d'également bons et non moins abondants dans la grande et vaste plaine qui est entre Tolede et Aranjuez, et dans une infinité d'endroits situés le long du Tage, du Xarama, du Guadarrama, du Cabriel, du Jucar, de l'Alberche, etc. On y éleve des troupeaux de bœufs et de bêtes à laine. Je n'ai pu parvenir à me procurer des renseignements satisfaisants sur cet objet.

On éleve des abeilles dans quelques lieux de cette province, principalement dans l'Alcarria et sur les montagnes de Cuenca. Ces montagnes sont la partie où il y en a le plus; le miel y est excellent : il passe pour être le meilleur de toute l'Espagne. Sa quantité, ainsi que celle de la cire, varie dans les différentes années; les seules montagnes de Cuenca fournirent, en 1773, trois mille trois cent trente-quatre arobas ou huit cent trente-trois quintaux et demi de miel, et cent cinquante-six arobas ou trente-neuf quintaux de cire. On pourroit donner aisément plus d'étendue à cet objet.

La culture du safran fait un objet important par la grande consommation qui s'en fait en Espagne, surtout dans les provinces de la couronne de Castille. On le cultive en beaucoup d'endroits de la Nouvelle Castille, à Bonaché, à San-Clemente, à Valera, à Jorquera, à la Motilla, à Huete, sur le chemin de Madrid à Cuenca, généralement dans presque toutes les parties qui avoisinent ce chemin. Cette culture étoit plus étendue; elle a diminué considérablement dans plusieurs endroits; par exemple, on en recueilloit quarante quintaux à Huete : on n'y en récolte point aujourd'hui au-delà de cinq quintaux.

Il est bon de faire connoître ici la maniere dont on y cultive le safran. On plante en terre, dans le mois de septembre, des oignons de safran, qui sont de la grosseur et presque de la figure d'une noix : ils commencent, vers la mi-octobre, à pousser des jets blancs en forme de tuyaux; trois ou quatre petites tiges montent dans chacun de ces

tuyaux ; elles portent une petite rose bleue, fermée, qui s'ouvre bientôt au soleil : cette pousse dure environ quinze jours ; il sort en même temps de ces tuyaux des fils détachés verdâtres. On cueille ces roses le matin ; on en retire le safran avant qu'elles se flétrissent, ce qui arrive promptement ; on le fait sécher au feu ou au soleil. Il perd beaucoup de son volume et de son poids ; celui qui est séché au feu perd les quatre cinquiemes ; celui qui est séché au soleil ne perd que les trois quarts.

Manufactures. La Nouvelle Castille fut autrefois une des provinces d'Espagne la plus riche en manufactures.

La seule ville de Tolede en réunissoit un nombre considérable. On y comptoit beaucoup de fabricants d'aiguilles, une excellente manufacture d'épées, près de six cents fabricants de bonnets de laine rouge, qui occupoient environ douze cents familles, et un grand nombre de métiers de bas de laine, qui, en y comprenant les métiers distribués dans la Mancha, en fabriquoient tous les ans sept cent mille paires, consommoient sept mille quintaux de laine, et occupoient seize mille neuf cents personnes. Elle avoit des manufactures multipliées de lainages, de bures, de serges, d'étamines, lesquelles, jointes à celles de la Mancha, employoient tous les ans quarante-cinq mille quintaux de laine et occupoient trente-huit mille deux cent cinquante personnes. Elle avoit encore un nombre assez considérable de manufactures de soieries, pour occuper trente-huit mille quatre cent quatre-vingt-quatre personnes, et pour que l'introduction des marchandises étrangeres y eût déjà occasionné, au commencement du siecle dernier, une diminution de quatre cent trente-cinq mille livres dans la quantité de soie qui y étoit employée tous les ans, et une perte annuelle d'un million neuf cent trente-sept mille cent vingt-sept ducats trois réaux ou cinq millions trois cent vingt-huit mille sept cent cinquante livres tournois, éprouvée par les ouvriers qu'elles occupoient.

La ville de Cuenca étoit encore fameuse par ses manufactures. On y fabriquoit des draps verts et bleus, qu'on transportoit en Turquie et sur les côtes d'Afrique, des bouracans, des serges, des bures et autres lainages. Elle étoit également connue par ses teintures, dont on célébroit la bonté. *Michel Caxa de Leruela*, dans sa *Restauracion de la Abundancia de España*, écrite vers l'an 1600, nous apprend que, dans le seizieme siecle, on y lavoit tous les ans deux cent cinquante mille arobas ou soixante-deux mille cinq cents quintaux de laine, et qu'on y en teignoit cinquante mille arobas ou douze mille cinq cents quintaux.

Ce tableau est sans doute très-beau, mais j'ai déjà démontré qu'il étoit exagéré. L'industrie n'est jamais parvenue à un très-haut point de perfection en Espagne, de même qu'elle ne s'y est jamais totalement perdue. Si les provinces de la Castille ont dégénéré, celles de l'Aragon en même temps se sont améliorées, et ce n'est point aux dépens les unes des autres, mais par le changement de rapports en Europe, l'agrandissement de l'Espagne, et la découverte de l'Amérique.

Les manufactures de la Castille disparurent sans doute vers le commencement du dix-septieme siecle, mais elles n'avoient jamais été bien considérables. Elles tendent à se rétablir depuis soixante ans. Ferdinand VI fut le premier qui s'occupa de cet objet important et qui vivifia cette province, tombée depuis long-temps dans un état d'inertie et de misère; Charles III maintint et perfectionna l'ouvrage de son frère; Charles IV, fils de ce dernier, accorda aux établissements de ce genre une protection qui dut en accélérer les progrès et en soutenir les succès.

Les manufactures de lainage dans la Nouvelle Castille sont les plus nombreuses et les plus considérables. On fait des draps à Tolede, à Chinchon, à Brihuega, à Guadalaxara, à Valdemore; des ratines à Brihuega et à Gua-

dalaxara; des serges, étamines, flanelles et autres lainages à Guadalaxara, à Tolede, à Cuenca, à Guascueña, à Sigueuza, etc. Les draps de Brihuega sont beaux et d'une bonne qualité; ceux de Guadalaxara leur sont supérieurs; on distingue, parmi ceux-ci, les fameux et superbes draps de Vigogne. On compte vingt-huit métiers à Tolede, quarante à Guasmeña, cent à Brihuega, six cent cinquante-six à Guadalaxara; les manufactures de cette derniere ville sont les plus importantes.

La Nouvelle Castille a trois grandes manufactures de soieries et de dorures; elles sont à Tolede, à Requeña et à Talavera de la Reyna. On y fait des velours pleins, ciselés, de couleurs mélangées, tissus d'or; on y fabrique des taffetas, des satins, des serges de soie, des draps de soie, des étoffes tissues d'or et d'argent, des rubans de soie; celle de Talavera travaille encore beaucoup de bas de soie. On compte huit cents métiers à Requeñá, mais tous isolés et sous différentes mains, cent cinquante à Tolede, trois cent soixante-six à Talavera; ceux-ci consomment annuellement cent mille livres de soie, quatre mille marcs d'argent et soixante-dix marcs d'or; on y fabrique aussi des galons et des crépines d'or et d'argent. Le village de Cervera, voisin de Talavera, a douze moulins en activité, destinés à tordre la soie, avec quatre grands dévidoirs pour la dévider et six machines pour la doubler; on y dévide, on y double et on y tord sept mille soixante-douze fils de soie à la fois.

On s'est peu livré jusqu'ici, dans cette province, à la fabrication des toiles. Quelques tisserands, répandus dans des villages, font une très-petite quantité de toiles de ménage. On n'y trouve proprement que deux manufactures de toileries, qui ne sont pas même considérables; la première est à l'Alcazar de Tolede; elle n'a que dix métiers; l'autre est au dehors du château de St. Ildefonse; elle fut établie en 1782 par le roi Charles III; elle a vingt métiers en activité, avec

deux grandes machines destinées à fouler et à laver les toiles.

Les autres manufactures de la Nouvelle Castille sont : une manufacture de toiles de coton à Siguenza ; une fabrique de biere à Madrid ; une manufacture de rubans, galons, bonnets, bas et gants de laine, de fil, de soie, de coton à Valdemoro ; des fabriques de chapeaux à Guadalaxara, à Madrid, à Talavera de la Reyna ; une manufacture d'armes blanches à Tolede ; six fabriques de savon mou à Talavera de la Reyna ; une de savon dur à Ontigola près d'Aranjuez ; des fabriques de faïence à Talavera et à Puente-del-Arzobispo ; des fabriques de salpêtre à Anover et à Madrid ; trois manufactures à Madrid, une de porcelaine, une de marqueterie en marbre et une de tapis et tapisseries ; une fabrique de coutellerie à Mora ; des fabriques de papier à trois quarts de lieues de Cuenca et près de la Chartreuse du Paular, au pied des montagnes qui dominent la Granja et St. Ildefonse ; une fabrique de papier peint, pour meubles, à Madrid ; une verrerie à St. Ildefonse, où l'on fait des bouteilles d'assez bonne qualité, et des verres blancs qu'on y cisele avec assez d'adresse.

Une manufacture de glaces est à côté de cette verrerie. Un édifice vaste et bien distribué contient deux fourneaux et un grand nombre de fours où l'on fait refroidir lentement les glaces après les avoir coulées. On y coule des glaces de toutes les grandeurs, et des plus grandes qu'on ait encore coulé nulle part ; il y en a eu de cent vingt, de cent trente, de cent trente-cinq pouces de hauteur, sur cinquante, soixante et soixante-cinq de largeur. On les dégrossit à la main, et on acheve de les polir au moyen d'une machine que l'eau met en mouvement ; on les transporte ensuite à Madrid, où on leur donne le tain. Ces glaces sont belles, quoique moins blanches et peut-être moins polies que celles de Venise et de St.-Gobin en France. Cette manufacture appartient au roi ; elle est proprement un objet de luxe ; les frais y sont considérables par

l'éloignement des matieres premieres, par le défaut de rivieres navigables propres à les transporter à moins de frais, et parce que tout ce qui se fait pour le compte du souverain se fait toujours avec moins d'économie et devient plus dispendieux ; aussi les glaces de cette manufacture sont-elles plus cheres que partout ailleurs ; il s'en vend très-peu aux particuliers : le roi en fait des présents.

Commerce. Le commerce de la Nouvelle Castille est presque absolument passif ; cette province n'a aucune de ses productions à exporter, tandis qu'elle en reçoit beaucoup des provinces voisines ; elle consomme son blé, son huile, son vin ; elle en reçoit même quelquefois d'ailleurs. Ses fruits, ses herbages, ses légumes ne lui suffisent point ; les royaumes de Valence et d'Aragon fournissent à la plus grande partie de sa consommation dans ce genre.

Les manufactures de Requeña et de Talavera de la Reyna sont proprement les seules qui fournissent à une exportation ; une très-petite partie des soieries qu'on y fabrique se vend dans le pays ou s'envoie à Madrid ; encore en vend-on très-peu dans cette ville : elles ne peuvent y soutenir la concurrence ni de celles de France, qui sont infiniment plus belles et ne se vendent point à un prix plus haut, ni de celles fabriquées en Catalogne et dans le royaume de Valence, qui sont moins cheres et tout au moins également belles. La plus grande partie des étoffes de ces manufactures passe à Séville et à Cadix, d'où on les envoie en Amérique.

La manufacture de Tolede n'est point, à beaucoup près, aussi considérable ; elle ne fait, pour ainsi dire, que commencer ; le plus grand avantage qu'elle procure, consiste à donner de l'occupation à une foule d'individus, qui, sans ce secours, languiroient dans l'oisiveté et dans la misere ; elle comprend tant d'objets différents, que malgré le grand nombre de métiers qu'elle contient, elle fournit peu d'objets de chaque espece : la plupart sont consommés dans le pays.

La manufacture de draps et de lainages de Guadalaxara fournit une autre branche qui pourroit devenir importante; les draps en sont beaux; mais ils sont encore inférieurs aux beaux draps de France et d'Angleterre et se vendent à peu près au même prix; aussi donne-t-on en général la préférence à ceux-ci; ce qui en diminue beaucoup la consommation. La concurrence des draps d'Alcoy, dans le royaume de Valence, et de ceux de Tarrassa en Catalogne nuit également à leur débit; ceux-ci sont, à la vérité, un peu inférieurs en qualité; mais leur prix est infiniment plus bas.

Les autres manufactures de la Nouvelle Castille sont toutes de très-peu d'importance; elles fournissent à peine à une partie de la consommation des cantons où elles sont établies.

L'exportation est presque nulle dans cette province, tandis que l'importation y est très-considérable. Elle reçoit du dehors une partie des comestibles nécessaires à sa consommation, et toutes sortes d'objets, soit de luxe, soit d'utilité, soit de nécessité, les bijoux, les modes, les quincailleries, les toileries, les beaux draps, les belles soieries, les cuirs, les semelles, en un mot, presque tout. Aussi cette province s'appauvrit-elle tous les jours. Quelques villes se soutiennent par des moyens qui leur sont particuliers; Requeña, Talavera et Guadalaxara par leurs manufactures, Alcala par son université, Tolede par son clergé, Madrid par l'or que la Cour et ceux qui l'approchent répandent; tous les autres lieux sont généralement pauvres.

Cette province réunit cependant tout ce qui peut concourir à enrichir un pays. Des terres extrêmement fertiles fourniroient abondamment les productions de tous les genres nécessaires à la nourriture des habitants; elles donneroient encore les matieres premieres de toutes sortes de manufactures; elles ne demandent qu'à être cultivées avec soin et qu'on mette à profit les rivieres nombreuses qui les arrosent ou qui les avoisinent.

Un fleuve, le Tage, parcourt cette province, et ce fleuve a été autrefois navigable : il ne l'est plus depuis long-temps; un canal, celui de Manzanarez, a été entrepris sous le regne de Charles III, il n'a point été terminé; il est même abandonné. Si l'on rétablissoit la navigation sur le Tage, si l'on terminoit le canal de Manzanarez, avec la précaution d'y conduire de nouvelles eaux pour en augmenter le volume, si l'on mettoit en exécution le projet conçu plusieurs fois d'un canal aveo le Xarama et le Guadarrama, l'espérance d'une exportation aisée pourroit ranimer l'ardeur du travail, l'industrie, la culture des terres, et provoquer des établissements plus étendus et plus importants.

Six sociétés économiques, établies à Madrid, à Talavera de la Reyna, à Chinchon, à Cuenca et à Requeña, paroîtroient devoir animer l'industrie, l'agriculture et le commerce; celles de Zaragoza et de Biscaye leur en fournissent l'exemple; mais celle de Madrid s'est plus occupée jusqu'ici d'actes de bienfaisance, que de l'agriculture et du commerce; les autres n'ont encore rien fait; à peine même s'assemblent-elles trois ou quatre fois tous les ans.

Chemins, auberges, charrois. On ne trouve presque plus, dans la Nouvelle Castille, ni les chemins boueux de la Catalogne, ni les chemins pierreux et cahotants de l'Aragon; ils y sont généralement plus secs, plus unis, mais souvent plus poudreux.

Plusieurs des chemins de la Nouvelle Castille ont été construits depuis peu de temps; ils ont été faits avec soin; ils ont succédé à des chemins dont la plupart étoient impraticables. Les chemins de traverse offrent encore une image de ce qu'ils étoient tous autrefois; à peine sont-ils quelquefois frayés; ils sont étroits, tortueux, inégaux, livrés à eux-mêmes sans aucun soin, sans aucun entretien, quelquefois même dangereux.

Les nouveaux chemins de cette province sont très-beaux,

larges, alignés, bien soignés et bien entretenus aux approches de Madrid, quelquefois plus ou moins négligés à mesure qu'ils s'éloignent de cette capitale. On a déjà vu la description de celui qu'on trouve à la sortie de Torrija, de celui par lequel on arrive d'Alcala de Henarez à Madrid, de celui qui conduit de Madrid à la frontiere de la Mancha. Tous ceux qui menent de cette ville aux différentes maisons royales sont également beaux; un autre chemin ouvert sous le regne de Ferdinand VI ne le cede, ni en beauté, ni en utilité, aux précédents; il fait la communication des deux Castilles; il conduit de Madrid au haut du Puerto de Guadarrama, montagne qu'on ne pouvoit franchir autrefois qu'avec des travaux infinis et au milieu de mille dangers : on la passe aujourd'hui avec la plus grande facilité.

Ces chemins sont quelquefois plantés d'arbres des deux côtés, surtout aux environs des peuplades; ces plantations y sont principalement multipliées aux approches de Madrid.

Ces chemins sont coupés souvent par des rivieres, dont quelques-unes sont considérables ; mais les ponts y sont multipliés; à peine y a-t-il quelques rivieres qui n'en aient point. On passe à gué le Henarez au sortir de Guadalaxara, et le Guadarrama sur le chemin de Madrid à Talavera de la Reyna; mais on trouve le pont de Viverez sur un torrent, qui est quelquefois dangereux, le pont de Tolede et le pont de Ségovie sur le Manzanarez près de Madrid, le pont d'Alberche sur la riviere de ce nom au-dessus de Talavera de la Reyna, le pont de Sainte-Catherine sur le Tage près de cette derniere ville, le pont de Saint-Martin et le pont d'Alcantara sur le même fleuve à Tolede, le pont d'Aranjuez encore sur le Tage, le pont de Guadarrama sur la riviere de ce nom, route de Talavera de la Reyna à Tolede, celui du Xarama sur la riviere du même nom, route de Madrid à Aranjuez, le pont de Pajaso sur le Cabriel. Plusieurs de ces ponts sont beaux, larges, solides et bien entretenus.

Les auberges sont plus multipliées dans la Nouvelle Castille que dans la plupart des autres provinces de la monarchie espagnole; on en trouve d'assez bonnes à Madrid, à Alcala de Henarez, à Tolede: il en a été parlé dans la description de ces villes; celle du Puerto de Guadarrama est bonne; mais elle ne pourra se soutenir long-tems par le défaut d'un nombre suffisant de voyageurs; celles des maisons royales d'Aranjuez, de Saint-Ildefonse, de l'Escurial sont très-bonnes, mais à un prix exorbitant.

Les *Posadas* y sont mal-propres, dégoûtantes, sans provisions, sans lits, ou avec des lits dans lesquels on ne peut coucher. On en distingue cependant quelques-unes qui sont moins mauvaises, comme celles du Bravo, de Talavera de la Reyna, de Cebolla, etc.

Le voyageur ne peut être trompé dans aucunes parties de cette province; les prix des chambres, des lits, des comestibles sont taxés, comme, par exemple, à la sortie de Madrid sur le chemin du Portugal.

Les charrois sont ici les mêmes que dans les autres parties de l'Espagne; mais les bons attelages des carrosses, des charrettes, des chariots, y appartiennent ordinairement à des Valenciens, surtout à des Catalans. Les Castillans se livrent peu à ce métier; ils ont beaucoup plus de volants, de calèches, de calessins que de carrosses; on n'en trouve même, pour ainsi dire, qu'à Madrid; à peine y en a-t-il un ou deux dans chacune des autres villes principales de cette province.

On distingue aisément les charrettes castillanes des charrettes catalannes; elles sont traînées les unes et les autres par des mules; mais ces animaux sont attelés de deux en deux aux charrettes castillanes, tandis qu'ils sont rangés à la file les uns des autres aux charettes catalannes.

Les petites charrettes traînées par des bœufs, sont très-communes dans la Nouvelle Castille. Elles sont étroites, courtes, portées sur deux ou quatre roues d'une largeur considérable,

sidérable, qui sont armées de fers vacillants, dont le bruit est très-aigu et continuel. Elles font environ quatre lieues par jour. Elles vont ordinairement par compagnies, quelquefois de quatre-vingts, de cent, de cent cinquante, même de deux cents, rangées sur deux files, une de chaque côté du chemin, à la suite l'une de l'autre; vues ainsi de loin, elles forment un spectacle assez singulier; elles présentent au voyageur l'image d'une procession ou d'une caravanne.

Observations sur l'Histoire Naturelle. Les pays de plaines sont ordinairement peu fertiles en objets relatifs à l'histoire naturelle; aussi la Nouvelle Castille n'offre-t-elle point, dans cette partie, un tableau bien intéressant. On y trouve cependant, quoiqu'en petit nombre, quelques objets qui méritent qu'on s'y arrête un instant.

Les plaines de cette province offrent peu de sujets dignes des recherches d'un botaniste; mais plusieurs de ses montagnes étalent les plus grandes richesses dans cette partie; on ne peut, pour ainsi dire, faire un pas sur les montagnes de Guadarrama, de Pineda et de Cuenca, sans fouler aux pieds les plantes les plus nombreuses, les plus variées, les plus utiles, mais les moins connues par le peu de soin qu'on a eu jusqu'ici de faire des courses sur ces montagnes et d'en décrire les recherches. Ces richesses sont dignes de l'attention des botanistes espagnols; *M. l'abbé Cavanilles*, qui a cultivé la botanique avec succès, et qui a perfectionné ses connoissances pendant un séjour de quinze ans à Paris, avoit ouvert cette carriere; il avoit commencé ses courses par le royaume de Valence; il se proposoit de les poursuivre dans les différentes provinces de la monarchie espagnole. Ce travail exige du zele, de l'activité, des connoissances; cet habile botaniste réunissoit toutes ces qualités; mais la mort l'a empêché de mettre fin à cette entreprise utile.

Le regne animal ne mérite aucune attention particuliere. On trouve, sur quelques-unes des montagnes de Cuenca,

les mêmes bêtes fauves que sur quelques montagnes de l'Aragon. Cette province produit encore le *coccus*, ou *kermès*, ou *gall-insecte*, ce vers précieux qui donne la couleur incarnat; on le recueille sur le *quercus ilex* ou *quercus coccifera;* il y a une forêt de ces arbres au sortir de Florez, entre ce village et la riviere de Henarez, sur le chemin de Pampelune à Madrid.

Les montagnes de Cuenca sont celles où l'on trouve les objets les plus intéressants du regne minéral. Une riviere qui y prend sa source et qui passe à Valera, la riviere de Moscas, est un peu salée. On trouve une mine de couperose et une mine de charbon de terre sur la montagne de Barbaxeda, à côté du village de Nuestra Señora del Val, près de Beteta, des hyacinthes près des lacs de Tobar et de Beteta sur la même montagne, des fragments de pisolites, des belemnites, des bucardites et autres coquilles bivalves fossiles, sur un fond calcaire, près de Maranchon. On y trouve aussi diverses especes de marbres, un marbre violet et jaune à deux lieues Est de Cuenca, un marbre jaunâtre mélangé de violet, un marbre jaunâtre mélangé de couleur de rose, un marbre mélangé de plusieurs couleurs, ces trois derniers à Bonache de la Sierra, village à deux lieues Nord de Cuenca, et à Cierva, village à quatre lieues Est de la même ville.

Ces mêmes montagnes offrent un autre phénomene; on voit deux grands lacs sur une partie assez élevée de la montagne de Barbaxeda, près du village de Tobar, à un quart de lieue de la petite ville de Beteta et à quatre lieues de Priego; l'un est plus grand que l'autre. Ils ont une profondeur si considérable, qu'on ne peut en atteindre le fond en employant quatre cents brasses de corde; on y trouve beaucoup de sarcelles, de canards, d'autres oiseaux aquatiques, et une grande quantité de belles tanches, dont on fait une pêche abondante dans les mois de mai et de juin.

On peut rapporter ici des carrieres de pierres à fusil, dis-

posées par couches, dont les environs de Madrid sont remplis, et un émeri à gros grains, qu'on trouve au pied de la montagne de Guadarrama : on s'en sert pour polir les glaces de la manufacture de St. Ildefonse.

La montagne de las Contreras contient une saline considérable, qui étoit déjà exploitée sous les Romains; elle est à trois lieues de la Motilla, village situé sur le chemin qui conduit de Madrid aux frontieres du royaume de Valence par Requeña; elle est appelée *saline de Minglanilla.* Elle consiste en une suite de cavernes noires et profondes, creusées dans le roc et couvertes de concrétions salines qui luisent à la lueur des flambeaux; c'est du sel gemme, quelquefois pur, rougeâtre et cristallisé, le plus souvent mêlé avec un peu de terre gypseuse; on y descend par un escalier de deux cents marches. Elle est exploitée pour le compte du roi, et est d'un produit considérable.

On trouve plusieurs cryptes intéressantes dans les montagnes de la Nouvelle Castille : elles sont dans les montagnes de Cuenca et dans celles de las Contreras.

On en distingue deux sur la montagne de las Contreras, près du chemin qui conduit de Madrid aux frontieres du royaume de Valence par Requeña. L'une s'ouvre sur les côtés de ce chemin, près de la Venta de las Contreras et du pont de Pajazo : c'est une caverne profonde qui s'étend au loin dans le sein des montagnes. L'autre est dans une montagne qu'on trouve à la gauche du chemin de Bonache en venant de Madrid; elle est très-spacieuse et remplie de stalactites et de stalagmites; on y entre par une ouverture très-étroite; on l'appelle *Cueva de las Judias.*

On en distingue principalement trois sur les montagnes de Cuenca; elles sont connues par des noms particuliers. La *Cueva de los Griegos* ou *Caverne des Grecs*, est dans l'endroit appelé *Belvalle*, à côté du village de *Masegosa;* elle est fort large; sa hauteur est d'environ quarante pieds; sa

profondeur est inconnue; on y trouve des congélations très-singulieres : quelques-unes forment des especes de colonnes de différentes grandeurs, et quelques-autres comme des figures en relief. La *Cueva del hierro* ou *Caverne du fer*, est assez près de la précédente, à une lieue de Beteta; elle a une entrée étroite; elle est percée par plusieurs galeries, dont les unes sont interrompues, et les autres terminées par des places; on y trouve une fontaine dont l'eau est très-fraîche, à laquelle on monte par une espece d'escalier; on ne peut aller jusqu'au fond de cette crypte; il y a apparence qu'elle est un reste de mine qui fut exploitée dans des temps reculés. La *Cueva de Pedro Cotillas* ou *Caverne de Pierre Cotillas*, s'ouvre sur le haut d'une montagne près de Cuenca et à une lieue de Palomera; son ouverture est étroite et difficile; elle est très-vaste et forme diverses branches ou galeries, qu'on ne peut suivre dans toute leur longueur; elle est remarquable par le grand nombre et la beauté de ses congélations, qui forment des stalactites et des stalagmites de toutes sortes de grandeurs et de figures; on croit y appercevoir des figures humaines, des couleuvres, des chiens, des pyramides, de longues suites de colonnes, etc. Elles luisent à la lueur des flambeaux; quelques-unes d'entre elles paroissent même, par leur transparence, imiter le cristal; l'eau distille de toutes parts de la voûte de cette caverne. C'est encore vraisemblablement le reste d'une ancienne mine.

Les eaux minérales sont multipliées dans la Nouvelle Castille; les unes sont froides, les autres thermales.

Les eaux froides sont..... la fontaine *de la Alameda Sagra*, sur des montagnes de plâtre, à quatre lieues de Tolede; on la dit salée et purgative..... Celle *de Colmenar Viejo*, à six lieues de Madrid.... Celle de *Vacia-Madrid*, village à trois lieues de la même ville : selon *Bowles*, elle contient du sel d'epsom, du sel de glauber et de la selenite,

elle est très-purgative.... Plusieurs sources qui sortent des rochers, à côté de *Cevica*, grange de Hiéronymites à une lieue et demie de Brihuega, dans l'Alcarria : il paroît que l'eau en est saline et purgative.... La *Fuente del Canalon*, près de Duron, village de la jurisdiction de Beteta, sur les montagnes de Cuenca.... Deux sources dans un ravin, près du village d'Anover, entre Tolede et Aranjuez : l'eau en est chargée d'un sel d'epsom qui, après l'évaporation au soleil, forme des flocons marmelleux et spongieux d'un très-beau blanc; on trouve ce même sel en efflorescence sur le sol gypseux et argilleux qui est au-dessus de ces sources.

Les eaux thermales sont les suivantes.... La *Fuente del Rosal*, derriere l'hermitage du même nom, près de Beteta, à quatre lieues de Priego, sur la Sierra de Cuenca : elle est très-abondante et très-chaude; on prétend, sans aucun fondement, qu'elle contient un safran de mars; elle ne sert qu'à la boisson..... Une source située à demi-lieue de *Buendia*, petite ville de l'évêché de Cuenca, à quatre lieues de Hueta et dix-huit de Madrid; on la dit alkaline, mais sans aucun fondement.... La source de *Sacedon*, à une lieue de la précédente; il y a des bains; on en emploie aussi les boues.... Les eaux de *Trillo*, dans l'Alcarria; il y a des bains; on en emploie aussi les boues (1)...... La *Fuente del Toro*, près de Molar, à six lieues d'Alcala de Henarez, dans l'Alcarria : elle ne sert qu'à la boisson..... Une source très-abondante dans la vallée de Solar de Cabras, vallée d'une entrée difficile, entourée de montagnes, sur la

(1) *Don Juan Gayan y Santoyo*, chirurgien, a publié, en 1760, un ouvrage sur ces trois dernieres sources, sous le titre de *Mapa historial y discursos analyticos de los baños de Sacedon, Corcoles, Trillo y Buendia*. Nous avons aussi une excellente dissertation sur les eaux de *Trillo*, par don *Casimir Gomez Ortega*, un des meilleurs chimistes de l'Espagne, dont les talents connus lui ont mérité d'être associé à plusieurs académies de l'Europe.

Sierra de Cuenca : il y a des bains; il paroît que ce n'est que de l'eau simple.... Deux sources considérables situées sur les bords du Guadiala, à deux lieues sud d'Alcantud, village sur la Sierra de Cuenca; on ne se sert que d'une de ces sources en bains et en boisson; on en emploie aussi les boues; les bains sont dans un bassin spacieux, mais découvert : on en dit l'eau hépatique.

On prétend que le Tage roule de l'or, et qu'on trouve des paillons de ce métal dans le sable de ce fleuve. Mes recherches m'ont convaincu que cette idée n'a d'autre fondement que les médailles d'or, les grains assez semblables aux grains de nos chapelets et quelques autres objets d'or, qu'on a trouvés souvent et qu'on trouve encore quelquefois dans le sable du Tage aux environs de Tolede; on en conserve beaucoup dans cette ville, parmi lesquels on voit des médailles romaines et gothiques; on porte à plusieurs milliers de pezos, de trois livres quinze sous tournois chacun, la valeur de ce qu'on en a tiré dans le cours du dix-huitieme siecle. La recherche de ces matieres est particulièrement réservée à des hommes désignés sous le nom d'*Artesilleros ;* ceux-ci, après les débordements du Tage, ramassent du sable dans des especes de petits paniers, appelés *artesillas ;* ils y mettent de l'eau; ils remuent bien le tout; les matieres pesantes vont au fond. Nous devons attribuer l'origine des matieres d'or que le Tage entraîne quelquefois et qu'il dépose lorsqu'il déborde, 1°. aux trésors de différents genres qui furent cachés tant de fois dans le sein de la terre par les habitants de ces contrées, Romains, Goths, Espagnols, Maures, Juifs, pour les dérober à l'avidité de leurs ennemis; 2°. à quelques mines d'or sur lesquelles le fleuve roule ses eaux et dont il détache des parties légeres.

L'histoire naturelle n'avoit jamais fixé l'attention des Espagnols. L'apothicaire *Salvador*, à Barcelone, avoit été le seul en Espagne qui eût formé une collection dans ce-

genre. Un autre espagnol, *don Pierre-François d'Avila*, consacra dans la suite une partie de sa fortune au même objet; il rassembla une collection précieuse pendant un long séjour qu'il fit à Paris; cette collection, qu'il offrit au roi Charles III, jointe à un petit nombre de pieces qu'on conservoit déjà à Madrid, fit le commencement d'un établissement qui a pris ensuite des accroissements très-rapides. Il en est résulté le superbe cabinet d'histoire naturelle de Madrid, qui a été enrichi dans peu de temps des productions les plus rares et les plus intéressantes des quatre parties du monde; on l'augmente tous les jours de pieces nouvelles: il sera bientôt un des premiers cabinets de l'Europe.

État des arts et des sciences. La décadence des arts fut la même dans la Nouvelle Castille que dans les autres parties de l'Espagne. Portés au plus haut degré de perfection et de célébrité sous les regnes brillants de Ferdinand le Catholique, de Charles I, de Philippe II, ils commencèrent à déchoir sous Philippe III; ils étoient anéantis sous Philippe IV et sous Charles II. Les bons architectes, les habiles sculpteurs, les peintres fameux avoient disparu; à peine en restoit-il un foible souvenir, lorsque Philippe V monta sur le trône.

Ce prince, devenu paisible possesseur de sa couronne, chercha à faire renaître parmi ses sujets le goût des beaux-arts, dans lesquels les Espagnols avoient excellé. Il fonda, à Madrid, une académie de peinture, de sculpture et d'architecture, sur le modele de celle de Paris; il y établit des écoles, où l'on enseigne le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture. Cet établissement s'est accru sous les rois ses successeurs, qui n'ont cessé de le protéger. On y donne de très-bonnes leçons; on y distribue des prix à ceux qui se distinguent; on y a formé d'excellents éleves, dont quelques-uns ont déjà mérité d'être placés parmi les grands artistes. L'académie entretient un certain nombre d'éleves à

Rome; elle possede une collection précieuse de tableaux, de peintures, de dessins, de plans, de gravures, de statues et autres morceaux de sculpture.

Le roi Charles III a établi à Madrid une école d'horlogerie; il l'a mise sous la direction de deux Français, des freres *Charost;* il l'a destinée à faire des éleves dans la fabrication de toutes les pieces d'horlogerie; mais cet établissement n'a point rempli le but qu'on s'en étoit promis; il a été mal dirigé; il n'en est sorti aucun bon éleve.

Un autre établissement consacré aux progrès des arts, est une école de musique, tenue à Madrid dans le college du roi; elle est destinée principalement à former des éleves pour la chapelle de ce prince.

Quels que soient cependant les progrès des arts libéraux, ils sont bornés à l'enceinte de Madrid; les bienfaits du souverain, l'appât des récompenses, l'espoir d'une réputation qui ouvre la carriere de la fortune, y attirent de toutes les provinces les personnes les plus appliquées, ou dont les talents se sont le mieux développés; ils ne s'étendent point dans les autres parties de la Nouvelle Castille; les arts y trouvent à peine quelques amateurs; ils n'y sont cultivés d'aucune maniere; il n'y a aucun établissement propre à en inspirer le goût et à en faciliter l'étude; on n'y trouve même que peu de personnes qui sachent les apprécier; en général, on en fait peu de cas.

Il en est de même des arts mécaniques; ils sont peu estimés, et les Castillans y ont fait peu de progrès. On trouve difficilement de bons ouvriers dans la Nouvelle Castille; s'il y en a quelques-uns à Madrid, la plupart d'entre eux sont étrangers, ou au moins Catalans.

Le génie réfléchi, sérieux et méditatif des Castillans, joint à une conception vive et facile, à un jugement juste et prompt, à une pénétration aisée, les rend propres à l'étude des sciences, et surtout des sciences abstraites; ils y réussi-

rent autrefois; la Nouvelle Castille fournit quelques-uns de ces hommes célebres dont le nom survit à la voracité des siecles.

La décadence générale de la monarchie espagnole, sous les derniers rois de la maison d'Autriche, amena aussi la décadence des sciences. La Nouvelle Castille dut l'éprouver plus sensiblement que plusieurs des autres provinces; placée au centre du royaume, sans établissements, sans encouragements, sans débouchés, elle eut moins d'occasions de communication avec les nations voisines, par conséquent moins de moyens de profiter de leur exemple, de leurs lumieres et de leurs travaux.

La pauvreté générale de cette province, à la même époque, éloigna les esprits des sciences qui donnent plus de gloire que d'opulence, ou qui exigent des études trop longues et trop dispendieuses. On ne s'y livra plus qu'aux sciences qui ouvrent promptement et d'une maniere certaine la carriere de la fortune; l'étude de la théologie conduisoit aux bénéfices et aux dignités ecclésiastiques, et celle des lois aux charges de magistrature; ce furent aussi les seules qu'on y cultiva.

L'avénement d'une branche de la Maison de Bourbon sur le trône d'Espagne, amena un nouvel ordre de choses. Cette nouvelle Dynastie, après avoir rendu à l'état le nerf qu'il avoit perdu, a fait renaître insensiblement le goût des sciences; elle a protégé les anciens établissements; elle en a fait de nouveaux; l'Espagnol a commencé à reprendre l'essor; déjà des noms célebres occupent un rang parmi les savants de l'Europe; mais, il faut l'avouer, et l'hommage que je dois à la vérité m'en impose la loi, la Nouvelle Castille n'est point encore sortie de son apathie; les progrès visibles des sciences y sont bornés à la ville de Madrid; les Castillans ne sont point mêmes les seuls qui s'y distinguent; des sujets de toutes les autres provinces de la

monarchie y partagent avec eux la gloire qu'on peut y acquérir dans cette carriere.

La Nouvelle Castille a trois universités, à Toledé, à Alcala de Henarez et à Siguenza. Les deux premieres ont un assez grand nombre de maîtres pour former des établissements complets, si l'instruction étoit mieux dirigée vers le but qu'on doit se proposer; il y en a vingt-quatre à Tolede et trente à Alcala; on y enseigne la théologie, le droit civil, le droit canonique, la médecine, la philosophie, les mathématiques, la langue grecque et la langue hébraïque; mais on n'y enseigne que la théologie scholastique, qu'un mélange informe de la médecine galénique et de la doctrine de Boërhaave, qu'une association monstrueuse de la philosophie péripatéticienne et de la philosophie moderne; on n'y donne aucune leçon de théologie dogmatique, d'anatomie, de chimie, de botanique, de physique expérimentale; on y perd beaucoup de temps à apprendre des choses inutiles; un des principaux talents y consiste à fonder les preuves les plus équivoques sur les sophismes captieux de l'art sillogistique. L'université de Siguenza est si peu de chose, qu'elle ne mérite point d'être comptée.

Des écoles particulieres de philosophie et de théologie sont tenues par des religieux dans quelques villes, comme à Talavera de la Reyna, à Tolede, à Guadalaxara, à Cuenca; d'après leur institution, elles ne devroient être destinées qu'aux religieux des mêmes ordres; mais elles sont ouvertes indifféremment à tout le monde. Loin d'être utiles, elles peuvent être en quelque sorte nuisibles; en donnant trop de facilités pour l'étude de ces deux sciences, elles éloignent beaucoup de sujets de l'agriculture, des arts et du commerce; elles ont encore les mêmes vices que les écoles des universités.

Des colleges particuliers furent établis autrefois dans les villes où étoient les universités; ils furent institués

dans la vue de faciliter et d'accélérer les progrès des sciences. Ils existent encore; il y en a quatre à Tolede et onze à Alcalá de Henarez; mais ils ont les vices radicaux des universités dont ils sont dépendants.

Des établissements modernes qu'on doit à la bienfaisance des derniers rois d'Espagne, ont été faits avec plus de discernement; ils présentent un degré bien plus évident d'une utilité réelle.

Quatre écoles ont été établies à Madrid pour la chirurgie, pour la chimie, pour la botanique et pour la médecine pratique. Un professeur y donne, depuis peu de temps, des leçons publiques de chimie dans le jardin de botanique: il a deux adjoints pour le seconder dans les opérations; un autre professeur y enseigne en même temps la partie de la chimie qui est relative aux couleurs et aux teintures. Deux pharmaciens, sous le titre de professeurs, donnent tous les ans, au printemps, des leçons de botanique dans le jardin royal des plantes; deux médecins et deux botanistes leur sont adjoints; les deux premiers sont chargés de faire des observations et des recherches sur les vertus des plantes; les deux derniers s'occupent de la rédaction d'une flore du Pérou et du Chili. Le roi y a établi, en 1795, une école de médecine pratique, où trois professeurs et un démonstrateur donnent des leçons d'anatomie, de médecine clinique, et de la partie de la chimie qui a rapport à la médecine; elle a aussi une bibliotheque publique. Une école de chirurgie fut établie à Madrid en 1787; elle est dirigée par le premier chirurgien du roi, avec le titre de président; elle a huit professeurs, deux desquels ont le titre de directeurs, un dissecteur anatomique et une bibliotheque publique; on y enseigne l'anatomie et toutes les parties de la chirurgie théorique et pratique.

Ces quatre derniers établissements sont très-récents; ils n'ont pu être portés encore à un certain degré de perfec-

tion ; ils sont cependant utiles ; vraisemblablement ils le deviendront encore plus de jour en jour. Celui de l'école de chirurgie et celui du cours de botanique sont les plus avancés; celui de l'école de médecine clinique n'est point encore consommé; on ne peut apprécier dans ce moment les avantages qui en résulteront. Ils ont tous cependant un grand inconvénient; ils sont placés dans une grande ville, où les nombreux sujets de dissipation peuvent détourner les écoliers de l'application qu'ils exigent; ils sont dans une ville trop dispendieuse, pour que les écoliers puissent y être très-nombreux et y rester assez long-temps, surtout dans un pays où il n'y a, pour ainsi-dire, que les personnes dépourvues des biens de la fortune qui embrassent la carriere de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie; ils sont encore trop éloignés des universités, d'où il doit résulter des doubles voyages, des doubles déplacements, des dépenses trop multipliées, un emploi trop considérable d'un temps précieux, pour que les écoliers puissent en profiter. Il paroît assez singulier que les universités, qui sont destinées à donner l'instruction dans tous les genres, n'aient aucun de ces établissements, et qu'on les ait faits dans une ville où il n'y a point d'université et dont les études ne peuvent être comptées pour l'obtention des degrés.

Le roi ayant créé, en 1796, un corps d'ingénieurs cosmographes d'état, a établi, à Madrid, une école pour ses éleves; on y enseigne la géométrie, la météorologie, la géographie, l'astronomie et la confection des cartes géographiques; les professeurs en sont choisis parmi les officiers de ce corps, qui sont divisés en capitaines, lieutenants et sous-lieutenants; les éleves ont le grade de cadets. Cet établissement est trop nouveau pour en déterminer le degré d'utilité.

Madrid a encore deux établissements où l'on enseigne différents geures de sciences, le college de St. Isidore et le séminaire

de la noblesse. Le premier a succédé au college qui étoit tenu par les jésuites ; outre les langues latine, grecque, arabe et hébraïque, la poésie et l'histoire littéraire, on y enseigne encore la logique, la philosophie morale, la physique expérimentale, les mathématiques, le droit des gens et la discipline ecclésiastique. Le dernier est destiné à l'éducation de cent dix-huit jeunes gentilshommes; outre le latin, le grec, les langues orientales, la langue française, la langue anglaise, l'histoire et la poésie, on leur enseigne encore la géographie, la philosophie, la physique expérimentale, les mathématiques, l'art militaire, la confection des plans et le droit des gens.

Madrid a enfin deux bibliotheques publiques, celle du college de chirurgie, qui est bornée aux livres relatifs à cette partie, et la bibliotheque du roi, qui est belle, nombreuse et intéressante. On y trouve une autre bibliotheque assez bien choisie, dans l'hôtel du duc de Medina Celi; elle ne doit point être publique; mais par l'effet de la bienfaisance du seigneur auquel elle appartient, on l'ouvre tous les jours au public. Il n'y a aucune autre bibliotheque publique dans la Nouvelle Castille. — On compte huit académies dans la ville de Madrid, quatre de jurisprudence et une de médecine, dont les travaux ne sont point encore connus, une académie espagnole, sur le modele de l'Académie française, qui a déjà publié un excellent dictionnaire de la langue espagnole, une académie d'histoire, dont les travaux sont utiles et intéressants, et une académie de peinture et d'architecture qui a fait déjà d'excellents éleves.

Une réflexion importante, peut-être désagréable, mais malheureusement trop vraie, se présente ici. La présence de la Cour devroit vivifier la Nouvelle Castille; il paroît que les bienfaits du souverain devroient se répandre principalement sur les pays qu'il habite, sur les pays qui environnent son séjour. Par quelle fatalité le contraire arrive-t-il

dans la Nouvelle Castille? Tous les établissements utiles et agréables sont concentrés à Madrid; la province dans laquelle cette ville est située n'en sent point les influences. Madrid paroît une ville isolée au milieu d'un grand pays; tout y est beau, grand, noble, recherché, tandis que le pays où elle est paroît entièrement oublié et comme abandonné à lui-même; on n'épargne rien pour la capitale, on néglige tout pour la province; cette ville est très-riche: la Nouvelle Castille est très-pauvre; les sciences, les arts sont en honneur dans la premiere, ils sont inconnus dans la derniere; celle-là est dans une situation ingrate, on l'a embellie, on l'a rendue agréable à force de soins et de dépenses; celle-ci est couverte d'un sol heureux et très-fertile, on n'a rien fait pour en tirer parti; dans la premiere, on attire, on accueille, on récompense des individus de toutes les provinces, même des étrangers, pour établir une industrie nationale: dans la derniere, on néglige de mettre en œuvre le génie heureux de ses habitants.

La Nouvelle Castille a produit cependant des théologiens éclairés, des jurisconsultes profonds, des médecins instruits, des naturalistes distingués, des mathématiciens, des orateurs, des poëtes, des auteurs dramatiques, de bons historiens, des artistes célebres.

Elle peut citer avec éloge, parmi ses théologiens, *Gregorius Bœticus*, d'Alcala de Henarez, dans le quatrieme siecle; *S. Ildefonse*, de Tolede, dans le septieme; les papes *Melchiades* et *S. Damase*, de Madrid; *Alvarez Gomez de Ciudadreal*, de Guadalaxara, qui fut aussi poëte; *François Lopez*, de Madrid, qui écrivit à la fois sur l'apocalypse et sur les vertus des plantes; *André de Losa*, de Fuen Salida; *Garcias de Loaisa Giron*, de Talavera de la Reyna, connu surtout par une collection des conciles de l'Espagne: tous du seizieme siecle; *Chrisostome Cabrero*, *François Ortiz Lucio*, l'un et l'autre de Guadalaxara; *Didace Pantojo*, de Valde-

moro; *Alfonse de Andrada*, de Tolede : tous du dix-septieme siecle.

La Nouvelle Castille produisit plusieurs Jurisconsultes fameux : *Didace de Covarrubias*, de Tolede, appelé avec raison le *Barthole espagnol; Didace Collantes de Avellanedo*, de Guadalaxara, qui commenta, en 1606, la pragmatique en faveur de l'agriculture et des agriculteurs. Madrid en réclame trois, qui furent fameux au commencement du dix-septieme siecle, *Ramirez de Prado*, *Jean del Castillo Sotomayor*, *Didace Antoine Janez de Faxardo*, tandis que Talavera de la Reyna se glorifie d'avoir donné naissance, dans le siecle précédent, à *Antoine Gomez*, qui écrivit sur le droit civil et sur les lois de l'Espagne; à *Ferdinand Gomez Arias*, qui commenta les lois de Toro; à *Antoine de Menesez y Padilla*, profond dans le droit civil; et à *Barthelemi Frias de Albornos*, qui écrivit un *arte de los contratos*, et sur les grandes Maisons de l'Espagne.

Les savants de divers autres genres se multiplierent en Nouvelle Castille dans les dix-septieme et dix-huitieme siecles. Tolede, après avoir donné naissance, sous les Maures, au botaniste *Joleus Joli*, à l'astrologue *Ali Albucazem*, au mathématicien *Abraham ei Zarakeel*, a produit ensuite *Christophe de Roxas*, connu par un bon ouvrage sur l'artillerie et la tactique militaire, et *François Hernandez*, auquel nous devons une connoissance de l'histoire naturelle de la Nouvelle Espagne. Les deux médecins *Christophe à Vega*, et *François de Silva y Olivera*, qui écrivirent, le premier sur Hippocrate, sur Galien, sur le pouls, sur la peste, le dernier sur le charbon, et *Jean de Bustamante de la Camara*, dont l'ouvrage sur les animaux de l'Écriture sainte servit de modele à celui que *Bochard* publia dans la suite sur le même sujet, étoient d'Alcala de Henarez; Madrid donna le jour à *Benoît Pierre de Vargas*, qui écrivit sur l'art d'exploiter les mines et d'essayer les métaux, et à *Didace Hernandez de Mandoza*,

auquel nous devons un nobiliaire de Castille. Le généalogiste *Alfonse Lopez de Haro*, et le médecin *André Alcazar* ou *Vulcacer*, dont il nous reste un ouvrage sur les plaies de la tête, étoient de Guadalaxara; le médecin *François Nuñez de Orio*, qui fut à la fois poëte et médecin, l'astronome *Alvarez de Piñas y Roxas*, étoient de Casarrubios; *Alfonse de Herrera*, de Talavera de la Reyna, écrivit sur l'agriculture.

La Nouvelle Castille produisit également un grand nombre de littérateurs.

Elle eut de bons historiens, *Antoine de Trillo* et *Mathias Medina y Mandoza*, de Guadalaxara; *Gonsalve Cespedez y Menesez*, de Madrid; *Alvarez Gomez de Castro*, de Santa Olalla; *Bernardin de Menesez* et *Jean de Mariana*, de Talavera de la Reyna; *Jérôme Roman de la Higuera*, de Tolede. *Trillo* et *Menesez* écrivirent l'histoire de la guerre de Flandres, *Mariana* celle de l'Espagne, *Medina* les annales de sa patrie; *Cespedez* fut poëte et historien.

Elle eut ses poëtes, entre autres *François Figueroa*, d'Alcala de Henarez; *Alfonse de Vatres*, *Ferdinand de Acuña*, *Gabriel Tellez*, *Jean Perez de Montalvan*, tous de Madrid; *Balthasar Éloi de Medinilla*, de Tolede; *Montalvan* écrivit aussi pour le théâtre. *Antoine Cuello*, de Madrid, est connu par ses comédies; *François de Quintana* et *J. C. Cortes de Tolosa*, de la même ville, par leurs romans et leurs *novelas*; *François Quevedo de Villegas*, aussi de Madrid, embrassa ces divers genres avec le plus grand succès. Elle eut deux femmes célebres, les deux sœurs *Louise* et *Ange Sigé*, de Tolede, dont il a été déjà parlé. Le jésuite *Burriel*, qui a honoré par ses connoissances le milieu du dix-huitieme siecle, étoit de Buenarche de Alarcon; nous lui devons une paléographie espagnole et une bonne relation de la Californie.

L'art oratoire a été, pour ainsi dire, concentré dans la

chaire;

chaire; la Nouvelle Castille lui a fourni quelques sujets qui s'y sont distingués, *Christophe de Fonseca*, de Santa Olalla, dans le seizieme siecle; *Jérôme de Florencia*, d'Alcala de Henarez; *Alvarez Semple de Tovar*, dans le dix-septieme.

Les arts eurent aussi des hommes célebres dans la Nouvelle Castille. *Ange Sigé*, de Tolede, et *Antoine Caberon*, excellerent dans la musique: ils écrivirent sur l'art qu'ils professoient. L'habile architecte *Jean-Baptiste Monegro*, étoit de Tolede; les peintres du second ordre, *François Ricci*, *Jean Pantoja de la Cruz*, *Barthelemi Romain*, *François Solis*, *Blaise del Prado*, étoient, les quatre premiers de Madrid, le dernier de Tolede.

Caractere, Mœurs, Coutumes, Usages, Costumes, Langue. Le voisinage de la Cour paroîtroit devoir influer sur les mœurs de la Nouvelle Castille, ou au moins sur celles des parties qui l'avoisinent; mais cette province n'a reçu jusqu'ici aucune empreinte des mœurs de la capitale. Madrid forme comme une ville isolée; à peine en est-on sorti, qu'on croit être entré dans un pays abolument nouveau; la Nouvelle Castille n'en a ni le luxe, ni l'activité; on passe dans un instant du sein de l'opulence au milieu de la pauvreté, du séjour du luxe à un tableau qui offre le dénuement des choses les plus nécessaires.

L'habitant de la Nouvelle Castille paroît fier, et il ne l'est point, il paroît grave et sérieux, et il aime la grosse gaieté. Il est réfléchi, il pense beaucoup, il démontre peu, il agit encore moins. Il ne se livre pas aisément; lorsqu'il le fait, c'est de tout son cœur, de toute son âme. Il est en général peu entreprenant; il ne s'applique guere aux objets d'industrie: il est douteux s'il y réussiroit; il paroît plus propre aux sciences, surtout aux sciences abstraites, aux sciences méditatives; sa conception est facile; son jugement est raisonné et juste, son imagination très-vive; il s'affectionne pour les objets qu'il embrasse; mais il en suit rarement

deux à la fois. Son génie ne demande qu'à être cultivé, qu'à être mis en œuvre. Les moyens lui manquent. C'est au gouvernement à les lui procurer.

Il est très-vif, mais sa vivacité est plus réfléchie, plus concentrée, moins apparente, que celle du Catalan et de l'Aragonnois. Il ne brusque rien; il pese, il réfléchit, il ne se décide que lentement; aussi entreprend-il rarement de sortir de sa sphere.

C'est encore plus une vivacité d'esprit que de corps, et cette vivacité ne le porte point aux travaux corporels; de là vient l'apparence d'indolence et d'oisiveté qu'on ne cesse de lui reprocher. Ce reproche paroît fondé; mais si l'on examine le concours de diverses circonstances, on le blâmera moins. Le Castillan, livré autrefois au métier de la guerre, regardoit les sciences, les arts, l'agriculture, comme au-dessous de lui; cette impression n'est point encore effacée chez ses descendants. Une fortune bornée ne permet qu'à un petit nombre de se livrer avec succès à l'étude des sciences et de s'appliquer aux arts; concentrés dans les lieux de leur naissance, ils y trouveroient peu de ressources dans les lumieres qu'ils auroient puisées ou dans la dextérité qu'ils auroient acquise; le défaut de moyens les retient; le peu d'espoir pour l'avenir les décourage. Placés au milieu de terres extrêmement fertiles, ils les cultivent peu ou les cultivent mal; quand même ils les cultiveroient mieux, ils manqueroient toujours de ressources pour porter l'agriculture à un degré supérieur de perfection, et de débouchés pour se défaire de leurs denrées.

Le Nouveau Castillan a cependant d'excellentes qualités. Il est doux, honnête; il a le mensonge en horreur; il est sobre et vit de peu. Son caractere est facile, et beaucoup plus que celui du Vieux Castillan; celui-ci a conservé son ancienne fermeté, tandis que l'autre s'est plié aisément au caractere des provinces qui l'avoisinent. On apperçoit en

effet, dans son caractere, des nuances qui prennent une teinte de celui des provinces avec lesquelles il confine; il est plus civilisé dans les environs de Madrid, plus avantageux sur les confins de l'Andalousie, plus léger et plus industrieux du côté du royaume de Valence, plus fier et plus rude vers les frontieres de l'Aragon et sur la Sierra de Cuenca, plus indolent dans la partie qui confine avec l'Estremadure; il a plus de générosité, de noblesse et de bonhomie du côté de la Vieille Castille. On aime surtout à distinguer les habitants de l'Alcarria; on retrouve chez eux la franchise, la simplicité, l'amabilité et l'amour du travail.

Le caractere du Castillan n'a point changé dans le cours de cinq ou six siecles; il paroît par l'histoire qu'il commença à se développer d'une maniere très-marquée vers l'an 1230, que dès-lors il étoit, comme aujourd'hui, un composé de noblesse, d'élévation, de fidélité, de valeur, et d'une sévere probité; malgré les révolutions qui ont agité son pays, on lui reconnoît encore cette gravité austere, cette prudence lente et réfléchie, cette constance dans l'adversité, cet air de domination et de supériorité qu'il avoit dans le quinzieme siecle.

Le Catalan hait le Castillan; celui-ci le lui rend bien: il le méprise et le déteste. Le Castillan aimant son roi au-dessus de toutes choses, ne peut pardonner au Catalan ses révoltes fréquentes; il l'appelle toujours *Catalan rebelle*; il n'y a point de nation qu'il ne lui préfere.

La Cour a des fêtes qui lui sont particulieres, qui tiennent cependant du caractere général de la Nation. Elle donne, dans les grandes occasions, des combats de taureaux où elle déploie la plus grande magnificence; la place mayor de Madrid est le lieu où ils se tiennent; ils ressemblent au même genre de fêtes qu'on donne dans les provinces, à la différence qu'elles sont accompagnées de plus de cérémonies, de plus d'apparat et de plus de majesté. Elle donne encore

des *parejas*, qui ont lieu ordinairement à Aranjuez à la fin du voyage et du séjour que le roi y fait tous les ans; ce sont des especes de tournois, assez semblables à ceux que la maestranza de Valence donne trois fois tous les ans, mais plus magnifiques et plus brillants. Il en sera parlé plus loin.

Les combats de taureaux étoient d'un usage général dans toute la monarchie espagnole; ils étoient encore plus courus dans les deux Castilles; le Castillan en raffolle; c'est une passion, une fureur; il n'y a point de grande et de petite ville en Castille qui n'ait une place qui y soit destinée: Madrid en a une faite en forme de cirque, belle, grande, spacieuse. Ces sortes de spectacles ont été supprimées; ce qui nous dispense de les décrire.

Quelques villes et villages de la Nouvelle Castille ont des usages particuliers et locaux: on peut en juger par ceux dont il a été parlé dans la description de Talavera de la Reyna, comme les *mondas* de cette ville, la fête des chevaliers de la Vierge du Prado, la messe *del Aginaldo*, l'usage de brûler une représentation de Judas.

Le Castillan aime la promenade; mais il ne se promene point comme les autres nations: il ne fait point des allées et des venues; il se rend sur le lieu de la promenade, il s'assied, et ne se leve que pour s'en retourner. Madrid est la seule ville où l'on se promene différemment.

Le Castillan aime beaucoup la guitarre; il en accompagne sa voix lorsqu'il chante des *seguidillas* ou des *tiranas*. Il a deux autres instrumens qui lui sont particuliers, le *pandero* et la *zambomba*.

Le *pandero* est un châssis de bois plus ou moins grand, sur lequel on applique deux parchemins bien tendus, un de chaque côté; il est orné souvent de rubans et de grelots: on frappe sur le parchemin avec les doigts, comme sur le tambour de basque; on en tire des sons plus sonores que ceux de la *zambomba*, dont il va être parlé, cependant

obscurs et monotones. On s'en accompagne en chantant pour danser des *seguidillas*.

La *zambomba* est un instrument fait avec un pot de terre, dont l'ouverture est fermée par un parchemin bien tendu, au milieu duquel on adapte, d'une maniere très-ferme, une baguette qui sort au-dehors sur une longueur d'environ quatre ou cinq pouces : on mouille les doigts, on les fait glisser en frottant le long de la baguette ; on en tire ainsi des sons durs, obscurs, monotones et sans aucune modulation. Les gens du peuple courent les rues la nuit, en tirant des sons de cet instrument ; ils s'en accompagnent, aussi en chantant. Cet instrument n'est en usage que depuis la Toussaint jusqu'à Noël : on ne l'entend plus le reste de l'année.

La danse fait un des plaisirs des Castillans : ils dansent, dans leurs bals, les menuets, les contredanses, les allemandes, le passepied ; mais le *fandango*, le *bolero*, les *seguidillas*, la *guaracha*, sont leurs danses nationales ; les trois premieres leur sont communes avec toute l'Espagne : elles seront décrites ailleurs. La derniere leur est comme particuliere ; elle se danse au son de la guitarre, et est exécutée par une seule personne ; les pas en sont gravement compassés ; elle ressemble beaucoup à la hollandoise.

Le costume de la Nouvelle Castille n'a rien qui le distingue de celui des autres provinces, à quelques légeres nuances près, qui seront décrites en parlant des costumes de l'Espagne.

La Nouvelle Castille n'a aucune langue particuliere, aucun jargon qui lui soit propre : on n'y parle que le castillan, appelé aujourd'hui l'espagnol : c'est même la province d'Espagne où l'on parle le castillan le plus pur, surtout dans la partie qui appartient à l'ancien royaume de Tolede.

LA MANCHE.

Observations générales sur la Province de la MANCHE.

LA MANCHA, ou la Manche, sans jamais avoir été confondue avec la Nouvelle Castille, a toujours subi le sort de cette province : elle eut les mêmes souverains; éprouvant les mêmes vicissitudes dans ses changements de maîtres, elle passa également et à peu près dans les mêmes temps, des Romains aux Goths et de ceux-ci aux Maures, et repassa des Maures aux Goths. Sous ces deux conquérants elle fit partie du royaume de Tolede, après l'extinction duquel elle devint une dépendance de celui de Castille. Enfin aujourd'hui *la Manche* forme une province séparée relativement à l'administration, et elle a son intendant particulier qui réside à Ciudad-Real.

Ce pays, assez étendu, est situé à la partie méridionale de la *Nouvelle Castille* et se trouve enclavé entre *elle*, l'*Estremadure*, le *royaume de Cordoue* et ceux de *Jaen*, de *Murcie* et de *Valence*. Il a 43 lieues de long et 33 de large. Au *nord* est la Nouvelle Castille; à l'*ouest*, l'Estremadure; au *sud*, les royaumes de Cordoue et de Jaen; et à l'*est*, ceux de Murcie et de Valence. ORET fut autrefois sa capitale; mais cette ville ayant voulu

résister aux Maures, elle fut prise, brûlée et détruite de fond en comble par ces peuples, en 713. La Mancha se divise en *haute* et *basse* : *Ciudad-Real* est la capitale de la premiere, et *Ocaña* de la derniere. Le sol en général est sec et poudreux, il est couvert de plaines d'une étendue considérable, mais arides, nues et presque absolument sans arbres. Il n'a pour son arrosement que quelques très-petites rivieres qui ne sont le plus souvent que des ruisseaux, entr'autres, la *Bedija*, la *Gijuela*, le *Riansarez*, le *Javalon*; il s'y trouve cependant aussi les trois fleuves du *Tage*, de *Guadiana* et de *Jucar*, mais qui sont encore peu considérables dans ce pays. Il est bordé dans une grande partie de son territoire par des montagnes, dont les principales font partie de la chaîne qui naît de la *Sierra d'Occa*, et qui fut appelée autrefois *Montes Orospedani* : la plus importante de ces montagnes est la *Sierra d'Alcarraz*, qui, par une direction du *Nord* au *Sud*, se porte vers la partie méridionale et orientale du royaume de Jaen. C'est aussi dans la Manche, près d'*Alcarraz* et à côté de la *Sierra* de ce nom, que naît la fameuse *Sierra Morena*, ou les *Montes Mariani* des Romains; celle-ci va ensuite se développer dans le royaume de Cordoue : elle envoie des rameaux dans celui de Jaen, et elle se prolonge même jusqu'en Estremadure et sur les rives du Guadalquivir.

La province de la Manche comprend cent onze

paroisses, soixante-dix-huit maisons religieuses, deux cités, cent vingt-une villes, dont dix seulement appartiennent à la couronne et soixante-quinze aux ordres militaires, quarante-six villages, une intendance provinciale et un hôpital.

Ses principales villes sont *Ciudad-Real*, capitale de la haute Manche; *Ocaña*, chef-lieu de la basse Manche; *Alcasar* et *Almagro*. Sa population est d'un peu plus de 200,000 personnes, et son clergé n'est point nombreux. La *Mesa de Ocaña* est la plaine la plus riche et la plus fertile de tout le pays.

Itinéraire depuis les frontieres de la Nouvelle Castille, *au-dessus d'* Aranjuez, *jusqu'à celles* de Murcie, 23 lieues et demie.

OCAÑA, *ville*.	
Villatobas, *village*.	2 lieues ½
Riansarez, *riviere et pont*. CORRAL DE ALMAGUER, *ville*. }	3
La Jixera, *riviere et pont*.	2
EL QUINTANAR DE LA ORDEN, *ville*.	1
La Mota del Cuervo, *village*.	3
El Pedernuso, *village*.	1 ¾
La Pedronera, *village*.	1
El Provencio, *village*.	1 ½
Une Venta.	2
MINAYA, *ville*.	1 ½
LA RODA, *ville*.	2 ½
Une Venta.	1 ¾

Nota. La Nouvelle Castille finit au dessous d'Ocaña. On

entre tout de suite dans cette ville, qui est dans la Manche et en couvre les limites de ce côté.

OCAÑA, ville ancienne, assez grande, située sur une élévation du côté de la Nouvelle Castille et du côté de la Manche, placée au niveau et à l'entrée de la vaste plaine de la *Mesa de Ocaña*, est dans l'ancien pays des *Olcades*, et on lui donne une origine antique et illustre : elle fut une place très-forte, et on voit encore les restes de ses vieilles murailles. Cette ville appartint pendant quelque temps à l'ordre de Calatrava; elle passa ensuite à celui de S. Jacques, auquel elle appartient encore aujourd'hui. Ce fut le lieu de la résidence des grands-maîtres : la ville alors étoit considérable et sa population nombreuse; mais sans perdre de son enceinte elle a beaucoup perdu de sa splendeur, et on peut dire qu'elle est en partie ruinée. On n'y apperçoit plus que l'emplacement de ses anciens édifices; on y voit quantité de maisons abandonnées, preuves certaines de sa dépopulation. Elle a quatre paroisses, six couvents de religieux, cinq couvents de religieuses, un gouverneur pour l'ordre de S. Jacques, un alcade mayor pour l'administration de la justice; on y trouve deux fontaines publiques. Elle avoit une école d'équitation, où l'on élevoit des sujets pour la cavalerie, qui a été supprimée en 1785. Les habitants faisoient autrefois un commerce considérable en gants; on y comptoit jusqu'à soixante-douze fabriques, et on évalue à

103,480 douzaines de paires le nombre de gants qui en sortoient tous les ans; mais l'introduction étrangere de cette marchandise a détruit entièrement cette branche d'industrie et de commerce. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une manufacture de cuirs à semelles, et quatre fabriques de savon dur.

Cette ville n'a plus aucun édifice remarquable. La seule église des Carmélites-Déchaussées est bâtie avec goût; on y trouve un bon tableau.

De ses deux fontaines il n'y en a qu'une qui présente un ensemble remarquable; elle a de la grandeur et de la noblesse, et elle ne perd rien à être suivie dans ses détails. Quelques personnes la supposent érigée sous Philippe II; peut-être est-elle du temps où les grands-maîtres de l'ordre de S. Jacques, alors si riches et si puissants, habitoient à Ocaña; cette époque seroit bien antérieure au regne de Philippe II.

Si *Ocaña* se présente mal du côté de la Nouvelle Castille, elle se déploie agréablement du côté opposé: on la voit en flanc, et elle offre des groupes de clochers et quelques grands édifices qui donnent en sa faveur une opinion que ses approches et son intérieur détruisent bientôt après. Cette ville fut le lieu de naissance de *Cyprien Suarez*, qui écrivit sur la théologie et sur l'art oratoire dans le seizieme siecle, et de *Christophe de Castro*, théologien du siecle suivant.

La *posada* est grande, mais mal tenue.

On sort d'*Ocaña* par un beau chemin droit et uni, bien construit et soigné, d'une largeur assez considérable et fait depuis peu de temps : il conduit aux frontieres du royaume de Murcie, à Valence, et jusqu'à dix lieues au-delà de cette ville, en traversant l'extrémité septentrionale du royaume de Murcie. Cependant ce chemin paroît commencer à se dégrader dans la partie qui parcourt la Manche. Les ornieres s'y forment aisément et deviennent bientôt profondes : la partie qui parcourt le royaume de Valence est beaucoup plus solide et se dégrade plus difficilement ; la qualité du terrain contribue à cette différence autant que la maniere dont on a construit l'une et l'autre.

On entre dans une plaine vaste, belle, fertile en grains, bien cultivée, mais sans arbres, à l'exception d'un petit nombre qu'on apperçoit de temps à autre dans le lointain. On voit à gauche le village de *Santa Cruz de la Zarra*, qui appartient à l'ordre de S. Jacques, et qu'on croit être l'ancien *Vicus Cuminarius* ; une lieue et demie après les oliviers se multiplient tout-à-coup et considérablement pendant une lieue, après laquelle les campagnes redeviennent nues.

Au bout de trois heures de marche on se trouve à *Villatobas*, grand village situé au milieu de la même plaine, où naquit *Benoît de Pandez*, fameux prédicateur du milieu du dix-septieme siecle.

L'église paroissiale de ce village est d'une mauvaise architecture : trois nefs la divisent dans son intérieur, des piliers énormes contrastent ridiculement avec des pilastres d'une petitesse infinie qu'on a appliqués au nombre de quatre sur chacun d'eux. Le Maître-autel est une masse considérable de dorures, d'ornements, de colonnes, de statues, et l'on y a réuni et confondu tous les ordres d'architecture.

On sort de *Villatobas* par la même plaine et par un chemin également beau. Une demi-heure après, des montées se répetent souvent pendant deux lieues; mais elles sont presque inperceptibles. On traverse en même temps un bois de chênes verts de la petite espece, clair-semés; ce qui dure une demi-heure. Alors on se trouve pendant près d'une heure sur un terrain sec, aride, absolument inculte, et on arrive à un autre bois qui s'ouvre dans une grande et belle plaine, à l'entrée de laquelle *Corral de Almaguer* se présente très-avantageusement. On y arrive par une allée d'arbres qui devance un petit faubourg, après lequel vient une longue chaussée qui traverse une assez vaste prairie terminée par des jardins potagers et une sorte de pépiniere qui forme un bosquet très-épais. La petite riviere de *Riansarez* coule sous cette chaussée; on la passe et on entre dans la ville.

Corral de Almaguer est une ancienne petite ville, en partie ruinée; ses maisons ont la plus

mauvaise apparence, et rien n'y annonce l'aisance. Elle a une église paroissiale, un couvent de Franciscains, un couvent de religieuses, un alcade mayor pour l'administration de la justice, et une population d'environ 4000 personnes. Il s'y fabrique une poterie de terre assez commune, qui occupe une partie de ses habitants. Elle a plusieurs *posadas*, dont la meilleure n'est pas merveilleuse, mais où on est moins mal que dans beaucoup d'autres de l'Espagne. Cette ville a vu naître *Jean Martinez*, théologien du dix-septieme siecle.

La même plaine, toujours assez bien cultivée, mais toujours sans arbres, à quelques oliviers près, conduit après trois lieues au *Quintanar de la Orden ;* on y arrive, après avoir trouvé à mi-chemin une *venta* et ensuite la petite riviere de *Jixera*, qu'on passe sur un petit pont construit en 1780.

QUINTANAR DE LA ORDEN est une petite ville qui tire ce nom de l'ordre de S. Jacques à qui elle appartient. L'église paroissiale est desservie par un curé et douze prêtres. Il y a un alcade mayor pour l'administration de la justice. Quelques-unes de ses maisons ont assez bonne apparence; mais un grand nombre sont tombées en ruines.

Le voyageur est à peine entré dans la province de *la Mancha*, qu'il a constamment dans sa pensée le héros fabuleux dont le nom rendit ce pays plus célebre que ne pouvoit jamais le faire ses

plaines immenses et arides. *Cervantes* voulant ridiculiser le goût des romans chevaleresques, n'en a peut-être laissé qu'un plus doux souvenir sur l'esprit de la chevalerie, que son héros, malgré sa démence, rend sans cesse respectable. Les noms de *Quintanar* et de *Toboso* sont imprimés dans toutes les mémoires, et l'on cherche à appercevoir le village de la fameuse *Dulcinée*, et le bois où se fit la premiere rencontre entre elle et le preux *Donquixotte*.

Cette grande plaine qui, d'abord cultivée, devient pierreuse et inculte, se couvre peu après de petits chênes verts, clair-semés, auxquels succedent une culture et une suite assez nombreuse d'oliviers. Un grand vallon, enfoncé au milieu des hauteurs, se présente tout-à-coup; il est beau, riant, bien cultivé, mais sans arbres: le village de *la Mota del Cuervo* le termine du côté opposé; des éminences inégales, verdoyantes et presque toutes cultivées, l'entourent: cette enceinte lui donne la forme d'un conque dont l'aspect est assez agréable; quatorze moulins à vent occupent le sommet d'une de ces éminences, et rappellent le premier exploit du chevalier de Dulcinée.

On descend et pendant deux heures on traverse le vallon; on arrive par des avenues plantées d'arbres à *la Mota del Cuervo*, ancienne ville, réduite aujourd'hui à l'état d'un village en ruines et présentant partout l'image de la pauvreté. On n'y trouve

rien à manger, et la *posada* y est très-mauvaise. On sort de là par une montée bordée d'arbres; elle est douce et bien ménagée; elle conduit, en tournant au milieu de plants d'oliviers, au sommet de la hauteur où le terrain devient pierreux et inculte. Un petit vallon cultivé lui succede; on apperçoit à son extrémité le village de *Santa-Maria*, qu'on laisse à droite. Ensuite deux autres vallons se présentent: le premier est petit, à fond de roches et presque inculte; le dernier est grand et cultivé jusques vers la moitié de son étendue: on y passe un petit ruisseau sur un grand pont; alors ce vallon s'ouvre dans une plaine qui forme un vaste et riche pâturage, au milieu duquel est situé *Pedernuso*, village peu considérable, où l'on voit beaucoup de ruines; la plupart des rues sont couvertes de roches vives et les maisons n'ont presque toutes que le rez-de-chaussée. La *posada* y est belle, bâtie à neuf, avec une grande cour, garnie sur deux faces de galeries qui servent à remiser les voitures; les appartements y sont propres.

Plusieurs plaines se succedent; elles sont séparées par de petites hauteurs; pour bien dire, toutes ces plaines n'en sont qu'une très-grande parsemée d'inégalités: elle est cultivée en grains; on y trouve aussi quelques vignes, mais on n'y découvre pas un seul arbre. Après deux lieues on trouve la *Pedronera*, ancienne et petite ville qui est tout au plus aujourd'hui un village, mais dont les appa-

rences annoncent moins de pauvreté que dans les peuplades précédentes. Il s'y trouve une fabrique de salpêtre. Bientôt la plaine devient inculte et ne commence à être ravivée qu'aux approches du *Provencio*, village assez considérable, qui a l'avantage d'être arrosé par un grand ruisseau dont on ne tire point tout le parti qu'on pourroit: la culture du safran en fait la principale industrie; passé ce village tout le terrain retombe sans vie: c'est d'abord un terrain sablonneux, qui peu à peu se remplit de cailloutages et devient ensuite très-pierreux; ce qui se prolonge pendant trois lieues et demie.

Dans ce trajet ennuyeux, un vaste rideau de verdure se présente au loin, dans une étendue considérable; il est formé par un bois de pins, auquel on arrive après une heure et un quart de marche depuis le *Provencio*; on le traverse pendant vingt minutes: il se sépare alors, et se rejetant sur les côtés il s'étend à droite et à gauche, et formant un cercle très-grand il se rejoint à une distance de trois quarts de lieue, où on le traverse de nouveau pendant dix minutes. Il se prolonge encore plus loin en arriere et sur les côtés. Une grande maison construite en 1791 sert de *venta*, dans le milieu de l'espace vide formé par les écartements de ce bois. Enfin on arrive à *Minaya*.

MINAYA, petite ville qui paroît avoir été plus considérable; elle est presque réduite à l'état de village. Son église paroissiale a un portail formé

par

par deux pilastres de l'ordre corinthien, avec une frise ornée de rosaces : il est de marbre blanc. L'église, quoique de moyenne grandeur, est à trois nefs séparées par des pilastres aussi de l'ordre corinthien, et une voûte fort bien coupée : elle est assez belle; mais l'architecture et la sculpture de ses autels la défigurent; ils sont d'un mauvais goût. La *posada* de cette petite ville est grande, belle, construite à neuf et bien distribuée; sa cour spacieuse a de grands portiques destinés à remiser les voitures; les appartements y sont propres et bien tenus.

Une plaine inculte, absolument nue, sans aucun arbre, dans laquelle on ne trouve qu'un cabaret, conduit en trois heures de *Minaya* à *la Roda*, derniere peuplade de la Manche; on y arrive par une avenue plantée d'arbres.

La Roda est une ville assez grande, en partie ruinée, située dans une vaste plaine nue et aride : elle a une église paroissiale dont le clocher est très-élevé, un couvent de dominicaines, un hôpital et plusieurs petites églises ou chapelles particulieres; on y voit beaucoup de maisons d'assez belle apparence, on n'y apperçoit point un air de misere aussi frappant que dans la plupart des autres peuplades de la Manche, dans la partie qu'on vient de parcourir. Cette ville a quelques rues assez larges : celle que l'on suit en continuant sa route à travers la ville est fort large, extrêmement longue,

réguliere et couverte de quelques maisons assez apparentes ; elle feroit même une promenade agréable, si on la garnissoit entièrement d'arbres; mais elle n'en a qu'à une de ses extrémités. Parmi les maisons qui la couvrent, on en distingue trois : la premiere est bâtie en pierres de taille avec une porte ornée de pilastres et surmontée d'armoiries et de divers ornements. Une autre est décorée par un portail composé de deux corps d'architecture, avec des armoiries et autres attributs. La troisieme et la plus remarquable remplit tout le fond d'une petite place couverte d'arbres, et son portail en marbre blanc est formé par quatre pilastres accompagnés de beaucoup d'ornements. Le corps de la maison est surmonté par un dôme, et sur un côté s'éleve un pavillon terminé par une coupole octogone.

On sort de *la Roda* par une courte avenue plantée d'arbres; ici la plaine est un peu cultivée, mais elle devient bientôt inculte, à quelques lambeaux près où l'on ne voit que les traces d'un travail languissant. On découvre de loin, à gauche, les montagnes de *Cuenca* dans la Nouvelle Castille, et à droite, la *Sierra de Chinchilla* dans le royaume de Murcie.

Après avoir marché une lieue trois quarts depuis la Roda, on trouve un cabaret et on entre dans le royaume de Murcie.

Itinéraire depuis les frontieres de la Nouvelle Castille *par* Aranjuez *et* Ocana, *jusqu'à* Ciudad-Real, 19 lieues. (*V.* l'Atlas, pl. 18.)

OCANA.	
LA GUARDIA, *ville.*	3 lieues.
TEMBLEQUE, *ville.*	2
CONSUEGRA, *ville.*	4
Fuente del Fresno, *village.*	4
Fernan-Cavallero, *bourg.*	3
La Guadiana, *fleuve et pont.*	2
CIUDAD-REAL, *ville.*	1

On parcourt, en sortant d'*Ocana*, quelques-unes des plaines de la Manche; on trouve de temps en temps quelques collines, on monte et on arrive à la *Guardia*, après une marche de plus de trois heures.

LA GUARDIA est une petite ville ayant une population d'environ 4000 âmes, et qui se trouve dans une situation élevée. Son aspect, au premier coup-d'œil paroît un monceau de ruines. Cette ville a une église paroissiale et un couvent de trinitaires dont l'église renferme quelques bonnes peintures : le maître autel a un beau tableau de la Trinité, peint par Dominique Teocopoli, éleve du Titien, et une Annonciation, d'Alexandre de la Cruz; la sacristie a aussi quelques beaux tableaux de Pierre Orrente et d'Ange Nardi : la chapelle de la Conception est remarquable par des peintures à fresque, du même Nardi.

Des campagnes absolument sans arbres conduisent ensuite à *Tembleque*, petite ville de 6000 habitants, située dans une plaine fertile en bled, vin et gibier, mais dépourvue d'arbres. La tradition veut que cette ville ait été fondée par des juifs qui passerent en Espagne après leur captivité à Babylone; on prétend qu'ils lui donnerent le nom de Bethleem, d'où est venu par corruption celui de Tembleque. A de telles étymologies il n'y a point de réplique. La ville a une église paroissiale, un couvent de cordeliers, une jolie promenade et une raffinerie de salpêtre qu'on tire des environs de Corral de Almaguer: elle contient près de quinze cents feux. On y voit un verger très-grand, riche et bien tenu, et qui a été planté par ordre de l'infant don Gabriel.

Les campagnes redeviennent les mêmes : on parcourt pendant quatre lieues une plaine monotone et triste, jusqu'à *Consuegra*, où l'on arrive par cinq ponts construits sur un torrent ou ravin qui est quelquefois considérable et dangereux. C'est une petite ville bâtie sur une colline et dominée par une hauteur, sur laquelle on voit encore les vestiges d'un ancien château. On y trouve les mêmes plantations qu'à Tembleque; elles ont été faites par ordre du même prince.

En quittant *Consuegra* on commence à trouver des vignes, et en même temps une chaîne de petites montagnes qui s'étend jusqu'au village de *Fuente*

del Fresno, où l'on arrive après quatre lieues. On voit ensuite Malagon, village dont le teritoire produit des grains, de l'huile et du vin ; on passe au bourg de *Fernan-Cavallero*; on traverse le *Guadiana* sur un pont de pierres. C'est très-près de là que ce fleuve sort de terre et forme des lacs, d'où il prend son cours; c'est au même endroit que sont les ouvertures d'où l'eau s'échappe, et qu'on nomme *les yeux du Guadiana*. On commence bientôt à découvrir Ciudad-Real, dont le développement est assez agréable. Les sites deviennent beaux, ils se couvrent de vignes, d'oliviers et de divers autres arbres. Leur beauté augmente à mesure qu'on s'approche de cette ville, où l'on arrive après avoir fait une lieue depuis le passage du Guadiana.

Ciudad-Real, ville capitale de la Manche, est située au milieu d'une campagne fertile et riche en grains, en huile, en vin et en fruits : elle a beaucoup déchu de sa splendeur; elle avoit autrefois des manufactures considérables de lainages, et elle faisoit un commerce assez favorable; la décadence de l'une et de l'autre a entraîné celle de cette ville, et une diminution notable de sa population, qui est réduite aujourd'hui à 8 ou 9000 personnes. La ville est assez bien percée, les rues sont droites, larges et bien pavées : elle a une place qui forme un carré long de 150 pas sur 75. Deux rangs de loges l'un sur l'autre regnent autour; ils sont

destinés à voir les courses des taureaux et les fêtes publiques. Ciudad-Real est le lieu de la résidence de l'intendant de la Manche et d'un grand-vicaire et official de l'archevêque de Tolede, et le chef-lieu d'un corrégidorat; sa municipalité est formée d'un corrégidor et d'un nombre déterminé de régidors.

L'église paroissiale de Sainte-Marie a une nef élevée, grande et spacieuse. Son maître autel a quatre corps d'architecture de quatre ordres différents; ils sont ornés de colonnes : chaque corps, considéré séparément, est assez bien exécuté; mais leur ensemble présente une confusion défavorable.

On préparoit autrefois dans cette ville une grande quantité de peaux destinées à faire des gants, et la fabrication de ceux-ci y étoit considérable. Le cardinal de Lorenzana, ancien archevêque de Tolede, a établi à ses frais dans Ciudad-Real un hospice dont l'édifice a coûté 1,200,000 réaux, ou 300,000 livres tournois, et cet acte généreux d'une bienfaisance religieuse sert à mettre à l'abri un grand nombre de pauvres de tout âge qui y sont bien entretenus; on y éleve leurs enfants en leur enseignant divers métiers, selon les dispositions les plus favorables de chacun d'eux. On a établi, dans cet hospice, des manufactures d'étamines, de flanelle, de gros draps, et d'ouvrages de sparteries. On se propose d'y établir une manufacture d'étoffes de soie.

Itinéraire depuis les frontieres de la Nouvelle Castille, *par* Aranjuez *et* Ocana, *jusqu'à* la Sierra-Morena, *frontieres de l'*Andalousie, 27 lieues. (*V.* l'Atlas, pl. 18 et 19.)

OCANA.	
LA GUARDIA, *petite ville.*	3 lieues.
TEMBLEQUE, *petite ville.*	2
La Cañada de la Liguera, *poste.*	2
MADRILEJOS, *petite ville.*	2
Ventas de Puerto la Pice, *village.*	2 ½
Gijuela, *riviere et pont.* / Villarta, *village.*	2 ½
Casa Nueva del Rey, *poste.*	1 ½
MANZANAREZ, *petite ville.*	1 ½
Val de Peñas, *village.*	4
Santa-Cruz de Mudela, *village.*	2
Almurradiel, *bourg.*	2
Venta de Cardenas, *village.*	2

La route qui conduit d'Ocana à Tembleque a été décrite. Deux heures après cette derniere ville, on passe à la *Cañada de la Liguera*, où est la poste, et deux autres lieues après à *Madrilejos*, petite et jolie ville de 8000 personnes, située dans une plaine; les rues en sont droites et les maisons ont bonne apparence; on y fait beaucoup d'étamines. Lorsqu'on est sorti de cette ville, on parcourt une allée plantée d'ormeaux, qui passe au milieu de quelques bouquets d'arbres répandus irrégulièrement dans les terres voisines, ce qui contraste agréablement avec les plaines dans lesquelles on n'apperçoit

aucun vestige d'arbres ni de verdure. Les campagnes sont unies et monotones; on passe au village de *Puerto la Rice*, situé au pied de deux coteaux. On voit ici quelques petites plantations d'arbres qui se renouvellent de loin en loin : on passe sur trois petites collines qui sont semées en grains et plantées de vignes et d'oliviers; on arrive au bord de la Gijuela qui forme, surtout en hiver, une mare qu'on ne traversoit souvent qu'avec danger : on y a construit depuis quelque temps un pont très-long et très-étroit; on le passe, et on trouve, tout de suite après, le village de *Villarta*, où l'on fait quelques gros draps avec la laine du canton.

On arrive trois heures après à *Manzanarez*, en passant à moitié chemin à la *Casa del Rey*, où est la poste. MANZANAREZ est une ville dont la population peut être évaluée à 8000 âmes environ. C'est un des principaux quartiers des carabiniers royaux; du reste on n'y trouve rien de remarquable. Son territoire est très-fertile en grains, en safran, et il produit de bon vin. Les vignes se multiplient ici et encore plus aux environs de *Val de Peñas*, que l'on trouve à quatre lieues de distance : ces territoires fournissent le meilleur vin de la Manche, et celui que l'on boit de préférence à Madrid. On passe deux heures après à *Santa-Cruz de Mudela*, village situé au pied d'un monticule qui domine une très-grande plaine; dans son territoire se trouve une riche mine d'antimoine qu'on exploite

avec succès. On s'approche enfin des montagnes qui séparent la Manche de l'Andalousie, on traverse *Almurradiel*, bourg moderne qui est assez beau; il a été construit lorsqu'on a ouvert le passage de la *Sierra-Morena*, et qu'on y a établi des habitations et des colonies.

Ici se terminent vers le sud les plaines immenses de *la Manche*; on fait encore deux lieues, et on arrive à la *Venta de Cardeñas*, après laquelle commence la *Sierra-Morena.*

Abrégé de la Statistique.

Population. La Manche est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois; il est aisé de s'en convaincre par les ruines dont les villes et les villages de cette province sont remplis. Il paroît cependant que la dépopulation y a été infiniment moindre que dans la Nouvelle Castille, puisqu'on n'y trouve que onze anciennes peuplades aujourd'hui presque abandonnées, tandis qu'on en compte 194 dans cette derniere province. Sa population actuelle, d'après le dénombrement de 1787 et 1788, est de 206,160 personnes, parmi lesquelles on compte:

Curés	104.
Prêtres séculiers	645.
Moines	729.
Religieuses	610.
Nobles	603.
Avocats	92.
Écrivains	174.
Étudiants	554.
Domestiques	8410.

Agriculture. Un pays plat, uni, une terre maigre, sans liaison ni consistance, presque sans rivieres, sans ruisseaux, sans fontaines, desséchée par les impressions brûlantes d'un soleil ardent, consumée de sécheresse; telle est à peu près la Manche. Il n'y a rien de plus uniforme que les campagnes fort étendues de cette province; l'œil s'y porte au loin sur des plaines immenses, et va se perdre dans un vaste horizon, sans y trouver ni habitants, ni arbres, ni même un bouquet de verdure sur lequel il puisse se reposer. Une terre maigre, une culture uniforme, des champs peu soignés s'y offrent de toutes parts à la vue du voyageur.

Il y a cependant quelques localités plus favorisées par la nature, où la terre retient plus fortement un principe de végétation, où elle en favorise le développement avec plus d'activité, où des eaux bienfaisantes contribuent à la féconder; ces lieux n'étant pas bien fréquents, paroissent une merveille lorsqu'on les apperçoit.

Les productions d'une terre pareille doivent être extrêmement bornées; elle produit du froment, surtout du seigle qu'on y retrouve partout, et en assez grande quantité pour en donner aux pays voisins. *La mesa de Ocaña*, c'est-à-dire *la plaine*, à la tête de laquelle la ville de ce nom est située, est une des parties les plus fertiles de *la Manche*, et celle qui produit le plus de grains. On en recueille également beaucoup dans les territoires de Malagon, d'Almagro, de Vilo, de Manzanarez, de Tembleque, entre les Ventas de Puerto la Pice et la riviere de Gijuela; mais la plupart des campagnes sont tellement dénuées d'arbres, qu'on y fait souvent plusieurs lieues sans en appercevoir un seul.

Les arbres qui y sont les plus communs sont des chênes de la très-petite espece, qui y sont clair-semés et qui y croissent d'eux-mêmes. On y trouve cependant des oliviers dans plusieurs endroits; les territoires de Ciudad-Real, de Malagon, d'Almagro, en ont beaucoup; l'huile en seroit

douce et bonne, si elle étoit faite avec soin. Dans ces mêmes territoires, les vignes sont aussi en assez grande quantité ; il y en a également dans ceux de Vilo, de Consuegra, de Manzanarez, de Val de Peñas, de Tembleque, entre les Ventas de Puerto la Pice et la riviere de Gijuela. On y fait beaucoup de vin, qui n'a ni le corps ni la force des autres vins d'Espagne; il est plus léger, moins spiritueux, plus agréable pour le vin d'ordinaire : ceux de *Manzanarez* et de *Val de Peñas* passent pour les meilleurs.

Les autres productions de *la Manche* sont le miel, le safran, le spart. La culture du safran s'y soutient, quoique moins qu'autrefois : il en résulte un objet peu important; le miel l'est encore moins. La récolte du spart y a beaucoup diminué ; elle est cependant encore assez considérable.

On n'y trouve des fruits que dans quelques cantons particuliers et comme privilégiés, par conséquent en très-petite quantité. Il y en a beaucoup à Ciudad-Real, à Tembleque, à Consuegra. Les melons et les pommes de terre d'Almagro sont assez renommés. Il y a peu de pâturages : on en trouve cependant de très-beaux et prolongés dans une étendue de quatre lieues entre Ciudad-Real et Santa-Cruz de Mudela. On éleve dans cette partie beaucoup de troupeaux, surtout beaucoup de mules, qui sont d'une race excellente.

Manufactures. Les causes générales de la décadence des manufactures en Espagne ont influé également sur celles de *la Manche ;* ce n'est point que cette province en ait eu de très-considérables ; mais elle en avoit beaucoup plus qu'aujourd'hui, et suffisamment pour un pays aussi borné. On y faisoit des rubans, des jarretieres, beaucoup de bas et de tapis de laine ; on y fabriquoit des soieries de différentes especes, et quantité de gants de peau, tant à Ciudad-Real qu'à Ocana. Il y avoit des manufactures de toutes sortes de lainages dans la premiere de ces villes et dans plusieurs

autres endroits : elles disparurent presque toutes à la même époque, c'est-à-dire au commencement et vers le milieu du dix-septieme siecle. On a cherché depuis 25 ans à y rétablir des fabriques de lainages : on fait actuellement des étamines, des flanelles, des bayettes, de gros draps, des serges, de gros moletons ; mais cela n'approche pas des anciennes manufactures, ni pour la qualité, ni pour la quantité.

On a établi depuis quelque temps à Almagro une manufacture de blondes : elle occupe 2300 personnes. Les autres établissements se réduisent à quatre fabriques : de savon en pain à Ocana ; de flanelles à Almagro, Ocana et Campo de Criptana ; une fabrique de poudre à canon à Alcazar de San-Juan ; et trois raffineries de salpêtre, l'une à la Pedronera, l'autre à Tembleque, et la troisieme à Alcazar de San-Juan : celle-ci fournit tous les ans 2000 quintaux de salpêtre à la couronne, au compte de laquelle elle est exploitée : une terre qu'on trouve dans le territoire de Corral-Almaguer fournit la matiere de celle de Tembleque. La filature de la laine est considérable dans toute cette province ; elle y occupe quinze à seize mille personnes de tout sexe et de tout âge.

Commerce. Il n'y a gueres de pays où le commerce soit aussi nul que celui de la Manche. Ses gants et ses lainages s'exportoient autrefois ; aujourd'hui les laines qu'elle fabrique restent dans le pays, et ne suffisent même pas à sa consommation. Elle fournit seulement quelques-unes de ses productions aux provinces voisines : c'est une petite quantité de spart, un peu de seigle et du vin ; celui-ci s'exporte en plus grande quantité que les autres objets ; il sert principalement à l'approvisionnement de Madrid. Il s'exporte aussi de la Manche, dans les provinces voisines, des blondes et quelques cuirs et semelles. Ces foibles objets d'exportation sont bien loin de balancer ceux que *la Manche* tire des autres provinces d'Espagne et des pays étrangers, d'où elle

reçoit des grenailles, épiceries, salaisons, toileries, mousselines, draps, lainages fins, soieries, quincailleries, en un mot tous les objets de luxe, et même une grande partie de ceux de premiere nécessité pour les vêtements. La province de la Manche ne peut donc que s'appauvrir de jour en jour; aussi le peuple y est-il misérable, et on y voit presque partout les traces de l'infortune. Sans la filature de laine et le bénéfice qu'elle procure, la pauvreté y seroit portée à son comble; enfin un grand nombre d'habitants des campagnes manquent de pain les trois quarts de l'année.

Chemins, Charrois, Auberges. La Manche n'a pas de beaux chemins, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, excepté les deux, dont l'un conduit d'Ocana aux frontieres de Murcie, et l'autre d'Ocana à la Sierra-Morena et en Andalousie. Il ne s'y trouve point de charrois particuliers, ce sont les mêmes que dans la Nouvelle Castille; encore y en a-t-il fort peu. On n'y trouve aucun carrosse pour voyager. Les beaux attelages de mules pour les chariots ou charettès y sont presque inconnus, les bœufs suppléent lentement à leur défaut. Il n'y a dans toute la Manche que des *posadas*, maisons où le voyageur ne trouve que le gîte et rien de ce qui est nécessaire à sa subsistance : cependant on en rencontre, sur le chemin d'Aranjuez aux frontieres du royaume de Murcie, qui ne sont point mauvaises, assez bien tenues, et où l'on prépare passablement les provisions que les voyageurs ont la précaution de porter avec eux; il en est de même sur la route de Madrid à Ocana et à la Sierra-Morena. Pour voyager dans cette province il faut y être conduit par une nécessité impérieuse.

Histoire naturelle. Le naturaliste trouve peu de recherches à faire dans ce pays, et encore móins de sujets d'observations. Les regnes animal et végétal n'y offrent rien de particulier : le dernier présente des mines dont quelques-unes sont assez

importantes, des eaux minérales qui y sont peu connues et peu fréquentées.

Argent. Il y en a une mine qui étoit encore en exploitation il n'y a pas long-temps ; elle se remplit d'eau, et fut pour cela abandonnée ; elle est à une lieue et demie d'*Almodovar del Campo.*

Fer. Plusieurs mines à *Alcazar del San-Juan.*

Ocre. On le trouve à la *Plaza de Albertos*, près de l'endroit ci-dessus.

Cristal de roche. Dans la vallée d'*Alcudia*, près d'*Almodovar del Campo.*

Bol. Il est semblable au *bol d'Arménie*, et il se rencontre dans un lieu nommé *Tirez*, à une lieue et demie d'*Alcaraz.*

Calamine. A environ trois lieues d'Alcaraz, vers le milieu de la montagne, cette mine est composée d'un filon de trois à quatre pieds de largeur, sans mélange de plomb, dans une terre jaunâtre et dure. Elle étoit exploitée vers le milieu du dix-huitieme siecle ; on en tiroit le *zinc.*

Antimoine. On en trouve plusieurs mines dans la vallée d'Alcudia près d'Almodovar del Campo, et au pied de la Sierra Morena, près de Santa-Cruz de Mudela : celle-ci est au niveau de la surface de la terre, dans une plaine un peu inégale ; elle est sans mélange de fer, très-abondante et fort riche ; on en tire quelquefois, dans un jour, des morceaux de métal du poids de deux et trois cents livres. Le minéral en sort très-pur ; elle est en exploitation depuis 1774.

Cinabre. La mine en est près d'*Almaden*, village aux confins du royaume de Cordoue. Almaden est presque tout bâti sur le cinabre ; on exploite la mine dans un coteau de rochers sablonneux, parsemés de quelques veines d'ardoise et de fer, à l'exception de son sommet, où l'on voit une crète de roches pelées et tachetées de cinabre ; il a deux filons principaux qui furent exploités par les Romains. Ces filons traversent

la colline dans sa longueur sur une largeur depuis deux pieds jusqu'à quatorze. On les appelle *la mina del Pozo* et *la mina del Castillo*. A deux lieues est un autre filon, *la mina de Almadenejos*. Cette mine est exploitée par des forçats pour le compte du roi; elle est riche et abondante. On en tire des morceaux qui contiennent dix onces de mercure par livre; on y trouve des fragments où le mercure, le fer et le soufre ne forment qu'un même corps; on en retire de grandes et belles pyrites de trois, six, huit et dix livres : on en conserve une du poids de soixante livres dans le cabinet du roi à Madrid.

Les petites montagnes de la Manche contiennent beaucoup de pierres à aiguiser, d'un grain assez fin; celles qui sont près d'Alcaraz ont le grain plus gros. Les collines voisines de ce village sont d'un grain roux, dont le sable se dissout et devient une terre argileuse.

On trouve sur des rochers des marques évidentes de *feu*, et beaucoup de pierres pesantes de la couleur de la suie en dehors et en dedans, près de la riviere de *Javalon*, sur le chemin d'Almaden, entre Almagro et Corral de Almaguer; on les regarde comme le produit d'un volcan.

Eaux minérales. L'eau de *Fuen-Caliente* est chaude; on la prend intérieurement et en bains. On en emploie aussi les boues. Il y a quatre sources d'eaux minérales froides dans le *Campo de Calatrava* : la *Gravatula*, la *Maestranza*, celles de *Puerto-Uano* et de la *Nava;* celle-ci est à deux lieues d'Almagro. Deux autres sources : la *Canaleja* et *Buitre*, sont placées, la premiere à deux lieues d'Almodovar del Campo, l'autre à une lieue du village de Sanco et à cinq lieues d'Alcaraz, sur le haut de la montagne de Navalenga. Cette derniere est connue par les habitants sous le nom de *Fuen-Santa :* l'eau en est très-froide; on s'y baigne malgré cela dans un bain formé par des pierres seches. Au surplus on ne connoît point positivement la vertu d'aucune de ces

eaux minérales; elles n'ont jamais été analysées; les propriétés qu'on leur attribue ne sont fondées que sur des conjectures. Il paroît cependant que celle de la *Nava* est gazeuse, et celle de la *Canaleja*, saline et purgative.

Un marais salant avoisine Alcazar de San-Juan : on l'appelle *Laguna del cerro mesado.*

Le territoire d'Uclez renferme une fontaine qui produit la riviere du même nom; elle a un mouvement continuel de tourbillon, qui est accompagné du prolongement d'un bruit sourd.

La disparition de la *Guadiana* est un phénomene qui mérite ici une place. Ce fleuve prend son origine sur la *Sierra d'Alcaraz*, à trois lieues de Lugar-Nuevo, par des sources qui produisent des étangs, dont les eaux se communiquent et forment la Guadiana. Après un cours de quatre lieues, ce fleuve disparoît dans des prairies près d'Alcazar de San-Juan; il reparoît à cinq lieues de là en formant de grands marais remplis de plantes aquatiques, qui réunissant leurs eaux forment de nouveau ce fleuve. On nomme ces marais les *Yeux de Guadiana;* ils sont à deux lieues de *Fernan-Cavallero*, et une lieue de *Ciudad-Real.*

État des Sciences et des Arts. La Manche est assez arriérée dans la culture des sciences et des arts. Quelques foibles écoles de théologie scolastique et de philosophie péripatéticienne tenues dans des couvents, quelques petites écoles de grammaires payées par des municipalités forment les seules classes où les habitants puissent s'instruire. Il n'y a point d'institution pour les arts. Le roi avoit fait établir à Ocaña une école d'équitation qui a été supprimée en 1785. Enfin il n'y a aucun établissement propre à orner l'esprit et à développer l'industrie.

Cette province cite cependant quatre théologiens distingués auxquels elle donna naissance : *Cyprien* SUAREZ, d'Ocaña;

Christophe

Christophe de CASTRO, de la même ville; *Benoît de* PAREDES, de Villatobas; et *Jean* MARTINEZ, de Corral-de-Almaguer; les deux premiers vivoient à la fin du seizieme siecle, les deux derniers dans le dix-septieme; tous furent des écrivains assez médiocres. *Suarez* fit paroître aussi un ouvrage sur l'art oratoire. *Paredes* fut un prédicateur assez renommé; ainsi que *Jean de* AVILA, né à Almodovar del Campo, qui illustra la chaire dans le seizieme siecle. Outre ces hommes qui firent honneur à leur patrie, il faut compter une femme: *Oliba Sabuco de Nantes*, qui fut savante dans la médecine, la physique, la morale et le droit politique; elle publia un *nouveau Système de physiologie et de Médecine;* elle fit dépendre la nutrition du suc nerveux; elle présenta ce fluide comme la cause de toutes les maladies; elle plaça, avant *Descartes*, le siege de l'âme dans le cerveau: elle vécut dans le milieu du seizieme siecle.

Caractere, Mœurs et Coutumes. Les mœurs dans ce pays different peu de celles de la Nouvelle Castille; on y trouve plus de sérieux et de tristesse, plus d'attachement aux anciens usages et à l'étiquette ou antique cérémonial. Les habitants en sont plus robustes et plus propres aux travaux: leur caractere est doux et paisible, et ils sont véritablement bons. Les personnes d'une condition aisée passent leur vie dans l'oisiveté la plus apathique; mais le peuple y est assez laborieux et frugal. Dans cette province on ne connoît ni jeux, ni plaisirs, aucun genre de dissipation, aucune espece de divertissement. Tout y est grave et monotone.

Les costumes des personnes d'un état un peu relevé, même celui du peuple dans les villes considérables, sont semblables à ceux de la Nouvelle Castille. L'homme de la campagne porte une camisole fermée, de drap ou de peau, assujétie par une ceinture de cuir, et sur la tête un bonnet quadrangulaire finissant en pointe, les bords relevés se rab-

battent à volonté; il est ou de drap, ou de peau; on l'appelle *montera*.

La description de la Manche ne peut inspirer aux Voyageurs aucun désir de la parcourir, elle n'offre aucun aliment à la curiosité: c'est un pays abandonné à lui-même en partie, et qui cependant pourroit devenir intéressant si la bienfaisance du gouvernement venoit à s'étendre jusqu'à lui. Ce pays offre un problême à résoudre: les habitants en sont tristes, sérieux, mélancoliques, taciturnes.... Ces qualités leur sont-elles naturelles? tiennent-elles au climat, à l'habitude, au genre de vie? Sont-elles la cause ou l'effet de l'affection *hypocondriaque* qui regne assez généralement dans cette province. L'inaction, le défaut de mouvement, la concentration en soi-même, l'ennui qui en provient, suffisent pour produire cette maladie, tout comme il est possible aussi qu'une telle maladie produise les effets précédents.

Quelques Contrées et quelques Peuples particuliers de l'Espagne, peu connus.

A la description des différentes provinces de l'Espagne, il me semble nécessaire d'ajouter celle de quelques contrées peu connues qu'elle renferme, et dont les habitants ont des mœurs et des habitudes particulieres.

On trouve, en Espagne, cinq peuples différents, dont quatre sont concentrés et isolés dans quatre cantons particuliers, tandis que le cinquieme est répandu dans les diverses parties de la monarchie espagnole. Les quatre premiers sont les habitants de *las Batuecas*, les *Vaqueros*, les *Maragatos* et les *Patones;* les derniers sont les *Gitanos*. On a fait beaucoup de recherches, on a fait beaucoup de conjectures, on a débité beaucoup de fables sur les uns et sur les autres; un d'entre eux, les *Patones*, a même formé, jusqu'à nos

jours, un royaume particulier au centre de l'Espagne. C'est vraisemblablement des contrées que ces peuples habitent que *Montesquieu* a voulu parler dans ses *Lettres Persanes*, lorqu'il a dit que les Espagnols ont, dans leur propre pays, des cantons qu'ils ne connoissent point.

On entend souvent parler en Espagne de *Majos* et de *Majas*. Ce n'est point ici un peuple particulier; on comprend sous ces noms des individus diversement modifiés par leur costume, leur ton, leurs mœurs et leurs manieres. On les a déjà fait connoître dans l'Andalousie; mais il en sera parlé encore à la suite de ce chapitre.

PEUPLES DE LAS BATUECAS.

Las Batuecas sont le nom d'une petite contrée enfoncée et comme isolée au milieu de hautes montagnes de l'évêché de Coria, dans le royaume de Léon, près de la Peña de Francia, à quatorze lieues de Salamanca et huit de Castel-Rodrigo. C'est une espece de vallée d'une lieue d'étendue, environnée de montagnes très-élevées, âpre, scabreuse, couverte de rochers, arrosée par une petite riviere qui porte le même nom et qui roule avec peine ses eaux au milieu des rochers dont elle est parsemée; le soleil n'y pénetre en hiver que pendant quatre heures tous les jours.

Une opinion générale avoit fait passer les peuples de cette contrée pour avoir vécu, pendant une longue suite de siecles, inconnus à leurs voisins, ne les connoissant point eux-mêmes, sans aucune communication avec aucun autre peuple. On ajoutoit qu'ils avoient été découverts dans les siecles derniers par deux amants qui, cherchant dans les déserts un asyle contre la colere de leurs parents, avoient pénétré par hasard dans le pays qu'ils habitent.

Cette opinion, accueillie par le peuple, transmise de

province en province et de pere en fils, adoptée aveuglément par quelques écrivains, suivie même par quelques historiens et quelques géographes, s'étoit tellement propagée et conservée, que, presque de nos jours, *Thomas Corneille* et *Moreri* l'ont encore consacrée dans leurs écrits; mais on en connoît aujourd'hui l'absurdité et la fausseté. Le savant bénédictin *Feyjoo* a prouvé que le canton de *las Batuecas* et ses habitants ont toujours été connus, même dès le temps où l'Espagne étoit soumise à la domination des Romains. *Thomas Sanchez* avoit déjà combattu ce même préjugé à la fin du 17e. siecle. Il publia à Madrid, en 1693, un ouvrage sous le titre de *Verdadera Relacion y Manifesto apologetico de la antiguedad de las Batuecas.*

Une suite de nouvelles preuves se présente ici. Les Carmes établirent en 1559 un couvent de leur ordre dans cette vallée. Plusieurs titres prouvent que, depuis un temps immémorial, cette vallée dépend de la terre d'Alberca, qui en est éloignée de deux lieues, à un mille du haut de la montagne, d'où on y descend par un chemin qui paroît très-ancien. Enfin l'église d'Alberca perçoit, sur les terres de cette vallée, un droit dont les titres remontent à l'an 1088.

VAQUEROS ET MARAGATOS.

Les *Vaqueros* et les *Maragatos* sont deux peuples qui, quoiqu'éloignés l'un de l'autre, se ressemblent en beaucoup de points.

Les *Vaqueros* sont dans la province des Asturies; ils habitent en hiver les côtes de la mer, et en été les montagnes de Leytariegos.

Les *Maragatos* occupent des montagnes qui sont la continuation de celles-ci jusques près de Pravia, près d'Astorga, dans la Vieille Castille.

Les uns et les autres vivent isolés; ils forment comme

deux castes ou tribus particulieres : ils ne se marient qu'entre eux, chacun dans sa caste ; ils regardent avec une espece de mépris tout ce qui n'en est point, et comme vils et méprisables tous ceux qui se marient avec des individus étrangers à leur tribu. Les hommes en sont forts et les femmes également robustes et très-courageuses.

Les *Vaqueros* menent une vie pastorale ; ils ne s'occupent que de la garde des troupeaux : ils ne vivent que de leur produit ; ils errent continuellement et se transportent, comme les Nomades, de lieu en lieu pour y chercher de nouveaux pâturages.

Les *Maragatos* sont presque tous *arrieros*, c'est-à-dire, voituriers ou conducteurs des bestiaux destinés à transporter les fardeaux d'un lieu dans un autre. Ils ont un caractere qui leur est propre ; il sont maigres, secs, francs, sérieux, taciturnes ; ils rient rarement : on observe même qu'ils ne chantent jamais dans les chemins, lorsqu'ils conduisent les bestiaux.

Ces deux castes ainsi isolées, ainsi concentrées en elles-mêmes, leur genre de vie, l'uniformité de leurs occupations, existent dès la plus grande antiquité. On a beaucoup discuté sur l'origine de ces peuples ; on n'en est pas plus instruit. L'habit des *Maragatos* atteste leur ancienneté : il paroît le même que celui que nous voyons sur les médailles inconnues de l'Espagne. Ils portent un chapeau pyramidal, un sac ou jaquette, qui est une espece d'habit court et serré, et une espece de fraise au col, des culottes larges, des *polaynas* ou *gamaches* aux jambes, especes de bottines de drap, qui vont jusqu'au dessous du genou et qui s'attachent avec des boutons. Tel est le costume d'un homme à cheval, dont on voit l'empreinte sur les médailles celtibériennes, et qu'on croit être de la fin de la domination des Carthaginois en Espagne, et du commencement de celle des Romains.

cette classe singuliere, qui se fit redouter pendant long-temps.

Ne pourroit-on point la trouver dans cette horde infiniment nombreuse de mendiants de l'un et de l'autre sexe, qui infesta tout-à-coup l'Italie dès les temps de la république de Rome? Ils étoient tous des gens inconnus, vagabonds, sans feu, sans lieu, avec un langage qui leur étoit particulier: ils demandoient l'aumône avec arrogance; ils menaçoient ceux qui la leur refusoient, de les rendre aveugles au nom d'Isis, ou de leur donner cette maladie terrible qui étoit connue sous le nom de *Tympanite de Peluse* (1): c'est ce qu'on appeloit à Rome *incutere Deos instantes corpora.* Le petit peuple de cette grande ville craignoit beaucoup leurs imprécations, et quelques superstitieux, pour s'en garantir, faisoient usage de l'ail ou de la scille.

Une nouvelle horde, ayant à peu près les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, reparut en Europe dans le quatorzieme siecle. Ceux-ci se dirent également Égyptiens : ils ne demandoient point l'aumône, mais ils forçoient les passants et ceux qu'ils rencontroient à se faire dire la bonne aventure et à leur donner de l'argent; ils menaçoient de la lepre ceux qui s'y refusoient : ils commencerent bientôt à voler de tous côtés. Ces nouveaux brigands infesterent plusieurs parties de l'Europe; mais la Baviere fut le pays où ils inspirerent le plus de terreur : on n'osoit ni les toucher, ni

(1) Elle étoit comme endémique à Peluse en Égypte, sur la rive orientale de la bouche pélusiaque. Cette tympanite étoit accompagnée d'un genre particulier de folie, qui faisoit croire à ceux qui en étoient attaqués qu'ils étoient démoniaques. La scille ou oignon marin, préparé d'une certaine maniere, en étoit le remede. C'est de Peluse que sont venues ces petites statues qu'on voit encore dans des cabinets, dont le corps, surtout le ventre, paroissent très-enflés; elles représentent des démons et non des dieux, comme on l'avoit cru mal à propos.

les regarder; on leur donnoit ce qu'ils demandoient; on les laissoit même voler impunément. *Aventin*, dans ses Annales, en trace un tableau effrayant (1).

Leur nombre augmenta insensiblement ; ils formerent beaucoup de troupes différentes, qui se répandirent tout-à-coup, en 1417, en différentes parties de l'Europe; la France, l'Allemagne, l'Espagne en furent principalement infestées. Ils se disoient toujours Égyptiens : ils prétendoient qu'ils voyageoient par pénitence, en expiation des crimes de leurs ancêtres ; mais ils n'étoient point d'accord sur le genre de ces crimes. Selon les uns, leurs ancêtres avoient abandonné la foi de Jésus - Chrit ; selon les autres ils avoient refusé un asyle à la sainte Vierge lorsqu'elle se réfugia en Égypte.

Il paroît que, dans le commencement, ces misérables étoient tous d'une même nation ; mais ils reçurent insensiblement dans leurs troupes des gens de tous les pays, des criminels, des malfaiteurs, des gens sans aveu, des vagabonds : la paresse leur donna beaucoup de prosélytes. Ce fut alors principalement qu'ils se répandirent comme un torrent.

Les auteurs contemporains en parlent, les uns avec effroi, les autres avec indignation. *Aventino del Rio*, *Sébastien Muntero* et plusieurs autres les dépeignent comme ayant des figures barbares et repoussantes, mal vêtus, courant sans cesse d'un pays dans un autre, volant tout ce qui leur tomboit sous la main, devinant la bonne aventure par l'inspection des paumes des mains, se faisant donner de l'argent pour cela, vivant sans aucune religion. On leur a

(1) Dans un ouvrage allemand qui a paru en 1780, on lit que ce peuple est le produit d'une émigration d'Indiens, que les conquêtes de Tamerlan pousserent jusqu'en Europe. Les preuves qu'on y rapporte présentent une certaine probabilité.

attribué toutes sortes de vices, toutes sortes de crimes ; on les a présentés comme sorciers, comme connoissant et parlant toutes les langues de l'Europe.

Cette race est éteinte en Allemagne ; mais elle subsiste encore en Bohême et en Hongrie : on en comptoit encore, en 1780, 294 familles en Bohême, et environ 50,000 individus en Hongrie. On travaille depuis quelque temps, dans ce dernier pays, à leur faire abandonner leur vie vagabonde ; il paroît qu'on y réussit. Les lois séveres de la France contre les vagabonds l'ont détruite aussi depuis long-temps dans ce royaume. Elle s'étoit comme rencoignée et multipliée en Espagne ; elle infestoit les différentes parties de cette monarchie, surtout ses provinces méridionales : elle fourmilloit principalement dans l'Andalousie, dans le royaume de Murcie et dans l'Estremadure.

Les *Gitanos* menoient, en Espagne, une vie errante et vagabonde ; ils n'avoient ni feu ni lieu, ils n'habitoient pour ainsi dire nulle part : on ne leur connoissoit ni domicile ni asyle ; quelques-uns avoient seulement des cabanes isolées dans le plus épais des bois : ils s'y réfugioient dans les cas importants. Ils alloient presque toujours par troupes de dix ou douze ; quelquefois ils se réunissoient en plus grand nombre ; quelquefois ils tenoient des assemblées nombreuses au milieu des champs ou dans les bois.

Dans les campagnes ils voloient les fruits des jardins et les volailles des basse-cours.

Sur les chemins ils arrêtoient les voyageurs ; ils leur demandoient l'aumône ; ils les forçoient à se laisser dire la bonne aventure, et ensuite à leur donner de l'argent ; ils leur escamotoient ce qu'ils pouvoient leur attraper : ils étoient des filoux très-habiles et très-adroits ; quelquefois ils détroussoient absolument les passants. C'étoient presque toujours les femmes qui portoient la parole ; leur ton étoit

leste, hardi, grivois, licencieux, agaçant jusqu'à la derniere impudence.

Ils entroient quelquefois dans les villages, et rien n'y étoit en sûreté; leur arrivée y répandoit la terreur : on fermoit les portes des maisons; les femmes et les enfants se cachoient.

Ils exerçoient aussi des professions qui sont souvent suspectes : ils étoient receleurs, revendeurs, maquignons, tondeurs de mules, contrebandiers; leurs marchés tournoient toujours à leur avantage; ils étoient fins, adroits, rusés; ils avoient le ton tantôt décidé, tantôt séduisant et persuasif.

Ils parloient tous l'espagnol; mais ils avoient une langue particuliere que personne n'entendoit : c'étoit un jargon composé d'un mélange monstrueux de mots vulgaires défigurés. Ils avoient aussi des signes particuliers qui n'étoient connus que d'eux.

On a toujours ignoré s'ils avoient une religion; ils ne paroissoient en suivre aucune : leurs mariages se faisoient par de simples conventions, sans aucune formalité civile, ni cérémonie religieuse; beaucoup d'entre eux ignoroient eux-mêmes s'ils avoient été baptisés.

Ils se perpétuoient de pere en fils; ils s'aggrégeoient même d'autres oisifs, d'autres vagabonds : leur race se maintenoit ainsi et se conservoit toujours.

Ils étoient agiles, robustes, endurcis à la fatigue; leurs gestes étoient animés et expressifs; leur langue avoit une volubilité impétueuse : ils mentoient avec impudence; ils donnoient à leurs mensonges un air, trop souvent persuasif, d'une vérité ingénue. Leur visage étoit basané, fin, malin, rusé; ils avoient en un mot cette tournure qui est ordinaire aux fripons adroits et expérimentés, dont tout l'art consiste à faire des dupes.

C'est avec raison que le P. *Sarmiento* les a dit vagabonds, mendiants, trompeurs, juifs dans le cœur, chrétiens de bou-

che, Égyptiens par leurs impostures, larrons de profession, presque lépreux et fétides de misere.

Ils trouvoient aisément des protecteurs dans les nobles des campagnes et des petites villes; ceux-ci ne rougissoient point de se dire leurs parrains; ils les soutenoient, ils les défendoient, ils leur donnoient des asyles pour les soustraire aux recherches de la justice et du gouvernement. Ils en étoient aussi protégés à leur tour.

On a toléré jusqu'à nos jours cette race infecte et dangereuse, dont on auroit dû depuis long-temps avoir purgé la société; mais enfin un édit très-sévere du roi Charles III l'a proscrite absolument depuis quelques années, et on a tenu exactement la main à son exécution. Il leur a été ordonné, sans distinction d'âge ni de sexe, d'élire un domicile dans les villes et villages, et d'y résider sans cesse. Un grand nombre a disparu, les autres ont obéi; on les a dispersés dans des peuplades différentes, où ils sont obligés d'exercer un métier, et d'où ils ne peuvent s'absenter que pour peu de temps et avec une permission du gouverneur, du corrégidor ou de l'alcade.

On n'entend plus parler d'eux aujourd'hui; mais on les reconnoît aisément dans les lieux où ils sont domiciliés : ils conservent leur ton, leurs manieres, leur adresse, leurs ruses; ils se vêtissent d'une façon qui leur est particuliere; ils exercent les métiers qui sont le plus analogues à leur ancien génie, ceux où il est plus aisé de faire usage de leur adresse à tromper, principalement ceux de revendeurs, de maquignons, de tondeurs de mules, de cabaretiers, de taverniers. Ils ne vivent qu'entre eux; les autres les fuient et leur témoignent du mépris et de la méfiance.

Cette espece fait souvent un des principaux agréments de la scene espagnole. « On leur prête sur le théâtre, *dit* » *M. Bourgoing*, des rôles piquants par leur originalité, » attachants par leur ressemblance avec leurs modeles, dont

» ils offrent les copies et dont l'effet est d'apprivoiser avec
» le vice, en parant sa laideur avec les fleurs de la gaîté.
» Ce sont pour ainsi dire les bergers de la scene espagnole,
» moins insipides assurément, mais aussi moins distingués
» que les nôtres. Leurs escroqueries, leurs complots, leurs
» intrigues amoureuses sont les sujets de plusieurs saynetes
» et de plusieurs tonadillas. »

MAJOS ET MAJAS.

Il a été parlé déjà des *Majos* et des *Majas* dans la description de l'Andalousie; je n'ajouterai ici que le portrait qui en a été tracé par M. Bourgoing : je transcris ses propres paroles.

« Les *Majos* sont des especes de petits-maîtres du bas étage,
» ou plus tôt de bravaches, dont la fanfaronnade froide et
» grave s'annonce dans tout leur extérieur. Ils ont un ac-
» cent, un accoutrement, des gestes qui ne sont qu'à eux.
» Leur visage, à demi-caché sous un bonnet d'étoffe brune,
» qu'on nomme *montera* (1), porte un caractere de sévérité
» menaçante ou d'humeur qui semble braver les person-
» nages les plus propres à lui en imposer, et ne s'adoucit
» pas même à côté d'une maîtresse. Les suppôts de la jus-
» tice osent à peine s'attaquer à eux; les femmes sont inti-
» midées à leur aspect repoussant. Ose-t-on les provoquer,
» même par des cajoleries! un geste d'impatience, un regard
» foudroyant, quelquefois une longue rapiere, ou un poi-
» gnard caché sous leur vaste manteau, avertit qu'on ne se
» familiarise point impunément avec eux. »

« De leur côté, les *Majas* rivalisent ces caprices autant que
» le comporte la foiblesse de leurs moyens. Elles semblent
» se faire une étude de leur effronterie; la licence de leurs

(1) Souvent un grand chapeau rond à larges bords rabattus.

» mœurs s'annonce dans leurs attitudes, dans leurs démar-
» ches, dans leurs propos; mais si l'on apporte aux scenes où
» elles figurent (1) des dispositions peu scrupuleuses, quand
» on s'est familiarisé avec une maniere d'être, si peu con-
» forme aux vertus de leur sexe, aux moyens bien plus sûrs
» d'inspirer des sentiments au nôtre, on les trouve très-sédui-
» santes : leurs impudentes minauderies ne sont plus que des
» agaceries piquantes, qui portent dans les sens un désordre
» dont le plus sage a bien de la peine à se défendre, et qui,
» si elles n'inspirent pas l'amour, promettent du moins le
» plaisir. »

« Les spectateurs les plus indulgents regretteront toutefois
» que les *Majos* et les *Majas* soient accueillis sur le théâtre,
» et conservent leurs attraits jusques dans les cercles de la
» bonne compagnie. Ailleurs, les classes inférieures se font
» une gloire de singer celles qui sont au-dessus d'elles ; c'est
» le contraire en Espagne, à quelques égards : il est, dans
» les deux sexes, des personnes d'un rang distingué qui vont
» chercher leurs modeles parmi ces héros de la populace,
» qui imitent leur accoutrement, leurs manieres, leur ac-
» cent, et sont flattées quand on dit d'elles : *il a bien l'air*
» *d'un Majo ; on la prendroit pour une Maja ; vous êt s*
» *Maja*. C'est renoncer bien gratuitement à la noblesse qui
» appartient à l'un des deux sexes, et à la décence qui fait
» le principal charme de l'autre. »

(1) On les introduit sur le théâtre dans beaucoup de saynetes et de tonadillas.

GIBRALTAR.

Itinéraire de Malaga *à* Gibraltar, *par la côte de la mer*, 20 lieues. (*V.* l'Atlas, pl. 21.)

MALAGA.	
(al Puente del Rey.)	
Alhaurin, *village.*	3 lieues.
MARVELLA, *ville.*	5
ESTEPONA, *ville.*	5
Venta de Guayaro.	4
GIBRALTAR, *ville et fort.*	3

En sortant de Malaga, on traverse la riviere *Guadal Medina*, dont les débordements nuisent aux quartiers de cette ville qui l'avoisinent, et on suit la détestable route qui mene au Puente del Rey. Ce pont projeté seroit très-utile à la ville de Malaga; c'est le seul passage, dans tout l'hiver, où l'on peut traverser la riviere qui porte le même nom; ses crues continuelles empêchent de la passer à gué, et de se servir de la barque. Il est fâcheux qu'on n'ait pas terminé ce pont; la lenteur qu'on met à sa construction fait que les inondations rendent nuls les ouvrages nouveaux, et entraînent à des dépenses inutiles et à la disette des vivres dans la ville. A défaut de ce passage, il faut traverser comme on peut la riviere, en se fiant à la connoissance, ou pour mieux dire, à la témérité de quatre ou cinq villageois qui indiquent aux voyageurs l'en-

droit le moins profond. C'est ainsi qu'on épargne le détour qu'il faut faire pour aller chercher la barque qui, la moitié de l'année, se trouve incapable de service.

On continue ensuite la route par un mauvais chemin jusqu'aux vergers (Huertas) de *Alhaurinejo*. On rencontre quelques terres assez soigneusement cultivées, mais beaucoup d'autres en friches; et après avoir fait encore deux lieues entre de petits monticules couverts de différents arbustes et de palmiers, on entre à Alhaurin, où tout change d'aspect.

Alhaurin est situé sur une petite éminence entourée d'une infinité d'autres plus grandes; il est impossible de peindre la beauté de ses innombrables vergers; la subdivision des eaux qu'on y dirige par des canaux forme un ensemble délicieux. L'épaisseur du feuillage entretient, au milieu des grandes chaleurs de l'été, une fraîcheur agréable à toutes les heures du jour; aussi les habitants de Malaga préferent-ils, dans ce temps, ce site à ceux d'autres villages environnants. Il est dommage que le chemin qui y mene ne soit pas plus commode pour les voitures. Il a été souvent question d'établir une bonne route, mais jusqu'à présent elle est à faire, malgré la facilité de l'exécution et son peu de dépense; cependant ce lieu en retireroit beaucoup d'avantage par la facilité et le bon marché du transport de ses fruits, et par le nombre

des

des riches habitants de Malaga qui, dès le printemps, viendroient s'y fixer. Le village d'Alhaurin contient mille habitants, une paroisse, et un couvent de St. François placé dans la situation la plus délicieuse. On trouve dans ce lieu une fabrique de bon savon dur, dont une partie se consomme dans les villages environnants, et le reste s'exporte en Amérique; cette branche de commerce et les fruits qu'on vend à Malaga sont la principale richesse des habitants.

Les cinq lieues qu'on doit parcourir jusqu'à Marvella sont fort tristes : on ne voit que des précipices et des terrains sans culture; à peine y trouve-t-on des traces d'habitations : on n'apperçoit que deux ou trois métairies dans toutes ces montagnes; les premieres sont : *el Puerto de Gomez;* et les secondes, *las Chapas de Marvella*. Cependant le sol produit en abondance des arbustes, des plantes et des fleurs qui couvrent les petites collines. La *sauge*, la *marjolaine*, le *thym*, la *lavande*, le *myrthe* et le *romarin*, qui a plus de six pieds d'élévation, embaument l'air de tous côtés. On est bien souvent tenté de suspendre sa marche au milieu des plantes, dont plusieurs sont inconnues et seroient des objets précieux pour la botanique. Malheureusement cette terre productive reste inculte et déserte. On remarque quelques vignes dans les pentes tournées vers la mer, mais il en reste peu aujourd'hui. On traverse avec regret les cimes de ces mon-

tagnes, en souhaitant de voir placer, sur leurs revers, deux colonies qui cultiveroient le terrain. On pourroit y élever une grande quantité de ruches, et le sol est assez abondant en arbres qui fournissent le liege et qui sont si propres à faire les ruches. On pourroit aussi y voir élever du bétail, des jumeuts ou des troupeaux de moutons, ou, si on ne vouloit pas en tirer ce parti, on pourroit y planter quantité de sapins et autres arbres de construction qui, par négligence, coûtent assez chers à l'Espagne. Des jurisdictions territoriales, des jalousies particulieres s'opposent à ceux qui voudroient mettre à profit ces terrains négligés ; car l'ignorance et l'envie sont sœurs. En suivant la plage jusqu'à Marvella, on trouve à chaque demi-lieue une tour de sûreté pour avertir rapidement de tout ce qui se passe sur la côte.

Marvella. Cette ville est située sur le bord de la mer, au pied de montagnes arides; elle contient 1,100 habitants; sa population a été plus forte à en juger par une grande quantité de maisons tombées en ruine, et par le circuit de ses murailles, dont il reste à peine quelques parties, et qui ont plus d'un mille de tour. La mer est au sud: au nord, s'étendent les montagnes de Marvella, où l'on voit quelques vignes. La ville a une paroisse, deux couvents de religieux, un hôpital (*St. Jean de Dieu*), deux écoles, une maison municipale et une prison.

Sur les bords du rivage, un bastion avec deux canons sert à la défense de la baie où aucun gros vaisseau ne peut jeter l'ancre; du côté du levant et du couchant sont quelques jardins potagers. Les habitants tirent leur existence des productions d'une agriculture peu étendue et de la pêche; ainsi la population est composée de peu de propriétaires fonciers; d'un petit nombre de pêcheurs qui ont des barques, et d'une quantité de journaliers. La misère est le résultat de cette culture languissante, et la seule industrie qui enrichisse un peu ce canton, est l'exploitation des cannes à sucre.

On croit que la canne à sucre est une production des Indes orientales; l'histoire porte qu'elle fut transportée en Egypte, et que les Vénitiens en tiroient le sucre pour le raffiner. La culture s'en introduisit en Sicile, de là elle passa sur la côte du royaume de Grenade. Il est certain que lorsque les Maures en furent chassés, l'an 1483, on y trouva quatorze plantations grandes et petites, deux moulins pour en faire la mouture. Il est vraisemblable que l'Amérique ayant été découverte ensuite par les Espagnols, ils y porterent cette plante, qui s'étendit après jusqu'au golfe du Mexique. Cette précieuse culture, médiocrement établie sur la côte de Grenade, y éprouva beaucoup de vicissitudes, soit faute de bras, ce qui fut le résultat des émigrations qu'occasionna la conquête de l'Amérique, soit par le peu d'habitude de ceux qui restent, et de leur

pauvreté; soit aussi par les gelées que l'Espagne éprouva à cette époque. Cependant, la culture reprit vigueur de nouveau par la grande cherté du sucre, effet des longues guerres. On établit peu à peu des petits moulins et des grands (les uns agissant par l'eau, et les autres par les mules), à *Adra*, *Motril*, *Salobreña*, *Almuñecar*, *Muro*, *Nerja*, *Frigiliana*, *Churriana*, *Torre Molinos*, *Mijas*, *Castillo del Fuengirola*, *Marvella* et *Manilba*, qui subsistent encore et sont en activité, quoiqu'en moindre quantité qu'autrefois. On parlera ici seulement de ceux de Marvella. Dans les documents publics de cette ville, on trouve que la récolte des cannes à sucre fut un objet important pour elle; mais comme les connoissances de la chimie n'étoient pas étendues alors dans ces pays, ceux qui destinoient leurs terres à la culture de cette plante s'en tinrent à une routine sans examen, et ne tenterent point de la perfectionner. En 1644, *Gaspard Pampes* (marchand flamand) et *Mathieu Verte* obtinrent de la ville de *Marvella* des privileges pour établir une fabrique de sucre, qu'ils placerent au pied de la montagne *Juanar*, et qui fut exploitée par leurs familles jusqu'à la fin du 17e. siecle; ensuite il passa à *Benito de Castro* qui en fit l'achat. Quelque temps après cet homme fut dénoncé à l'inquisition; on lui prouva qu'il étoit Juif, et qu'il ne l'avoit pas déclaré. En 1710, il fut transféré à Grenade, où il mourut, et ses biens furent confisqués.

On fit administrer cet établissement; en 1767, il fut vendu à un habitant de *Puerto de Santa Maria*, qui ne put pas en continuer l'exploitation, faute de fonds, de maniere qu'il tomba totalement en ruine. Alors un propriétaire de Malaga (M. Grivegny), voulant relever une branche d'agriculture aussi avantageuse à la ville de Marvella, qui s'appauvrissoit journellement, obtint du roi l'autorisation de relever ce moulin à sucre, sous les mêmes conditions et privileges que la ville avoit accordés en 1644; et en 1800, il commença son entreprise sans y épargner aucune dépense pour le remettre dans l'état où il est à présent. Cet établissement se compose d'un moulin à eau, et d'un autre que des bœufs font tourner; ils présentent, l'un et l'autre, le plus savant mécanisme possible pour atteindre, avec aisance et solidité, le but qu'on s'est proposé. Ils different des autres moulins établis en Espagne, par un pignon de fer placé sur le cylindre du centre, au moyen duquel on obtient, non-seulement la plus grande solidité et durée de la machine, mais encore on évite les avaries et les fractures qui arrivent souvent dans celles qui frappent avec les roues collatérales, par le moyen des dents. Les meules tournent avec tant de rapidité que, dans l'espace de vingt-quatre heures, on y moud deux mille huit cents *arrobas* de cannes, tandis que dans tous les autres moulins de cette côte on n'en moud que la moitié. Les fourneaux sur lesquels on place les chaudieres

sont à réverbere; ce qui pousse l'activité de la flamme à un dégré infiniment supérieur, et économise la moitié de bois. L'établissement est exécuté d'après la maniere des Français et des Anglais; on n'y a négligé aucun des moyens pour que le sucre ait un beau grain, et soit propre au rafinement le plus parfait. Cette exploitation est encore au berceau, l'entrepreneur étant obligé de tout faire, car les propriétaires des terrains forment leurs plantations très-lentement; mais il se propose de mettre en rapport lui-même assez de terres pour produire année commune dix mille *arrobas* de sucre, et douze mille de sirop.

Presque tout le territoire restant du ressort de cette ville est inculte, si on en excepte quarante jardins potagers, quelques vignes et quelques terres cultivées des côtés du levant et du couchant, entre les rivieres *Real* et *Guadaisa;* le reste n'est que palmiers et montagnes.

Ces montagnes ne laissent pas que d'être d'un grand rapport pour la ville de Marvella, par la quantité de *gland* qu'on en tire, et qu'on fait monter à deux cent mille *arrobas* par an. Les arbres, le charbon, le liege et son écorce sont tous employés par l'administration de la marine, ainsi que les mêmes productions des autres lieux, d'après l'ordonnance royale sur les montagnes et forêts, de l'an 1748. Ce fonds fournit aux biens que le corps de ville possede en propre, ce qui lui est nécessaire pour pour-

voir à ses besoins ou à ce qui lui manque; mais comme il faut pour obtenir ce qu'on réclame s'adresser à l'administration, qui a droit d'en connoître, et qu'on est obligé à bien des déboursés, ou pour obtenir les permissions qu'on sollicite, ou pour en faire révoquer de nuisibles, il résulte de cela un préjudice notable pour les communes, qui ne font aucun établissement utile, et ne réparent même point ceux qu'ils ont déjà; aussi, avec le temps, les petites villes ne seront autre chose que des abris sans commodité et sans propreté. Cette peuplade seroit aisée et heureuse, si elle pouvoit cultiver librement ses montagnes qui, couvertes de bois et de plantes, ont six lieues de tour, en partant de la chaîne de *Ronda*; c'est ce qui lui reste après en avoir perdu dix lieues d'étendue qui furent adjugées, en 1789, à la maison de Luque. On peut assurer que si cette ville en retiroit tout le produit, elle pourroit compter sur six cent mille réaux de revenu, par an, qui lui serviroient à faire beaucoup de bâtiments publics dont elle a grand besoin.

Marvella se trouve placée dans une baie où l'on pourroit aisément construire un môle pour le chargement des navires: on en a eu le projet; et malgré son avantage il a été abandonné. Il fut un temps où, des biens propres de la ville, on avoit en caisse la somme qu'il falloit pour faire cet ouvrage; mais comme il y a toujours dans toutes les communes

des oppositions particulieres, le résultat des altercations fut que le gouvernement réclama ces fonds pour les dépenses de l'état. Malgré cela, les habitants ont une vingtaine de barques à quille pour le transport à Malaga, Cadix et Ceuta, des *cuirs*, du *charbon*, du *bois*, du *vin*, des *raisins secs* et de la pierre noire (*piedra lapiz*), etc. Il y a quelques années qu'ils y joignoient du genievre, que leurs montagnes produisent en profusion, et dont les Anglais faisoient une grande consommation pour leurs teintures.

De Marvella jusqu'à la ville de Estepona, il y a cinq lieues que l'on fait sur un pays plat, et la route est éloignée de la mer d'environ cent toises : on va du levant au couchant. La mer se trouve au midi, et au nord on voit la cordilliere de montagnes qui se tient avec celle de Ronda. On apperçoit aussi de la route, sur une hauteur, la mine de *lapis* ou pierres noires dont on a parlé. Tout ce territoire est inculte, excepté une lieue entre les rivieres *Guadaisa* et *Gualmina*, qui est parfaitement cultivée et destinée à des cannes à sucre. La belle culture s'étend une demi-lieue plus loin; il faut y comprendre les jardins potagers de Estepona, qui commencent depuis le ruisseau de Valerin; tout le reste est inculte et ne sert qu'à des pâturages.

Cette route se trouve coupée par plusieurs rivieres et ruisseaux, ce qui fait que pendant l'hiver le chemin est impraticable, et alors il y a toujours quel-

ques malheureuses victimes qui se noyent par une fâcheuse négligence. On nomme les rivieres: *Rio Verde, Guadaisa, Gualmida;* et les torrents ou ruisseaux: *dos Hermanos, Tarage, Gualmaza, las Canas, Belerin, Castor, Padron, Tala* et plusieurs autres, dont le nombre s'éleve à quatorze.

La ville de ESTEPONA est située au pied de la *Sierra Vermeja*, sur le bord de la mer: elle offre une suite de maisons assez belles devant sa plage. Elle a deux mille cinq cents habitants, composés de cultivateurs, marchands de bestiaux, pêcheurs, journaliers, et quelques employés: elle doit une partie de sa population à la ruine et à l'émigration de Marvella; il est vrai que sa situation invite à s'y établir. Son territoire est de cinq lieues quarrées, les terres situées sur la montagne ont une lieue d'étendue; on y trouve des vignobles qui produisent un vin sec, excellent, quelques ruches, et divers sites garnis de broussailles qui servent au pâturage et à faire du charbon. Sa campagne produit des herbes potageres, des figuiers en assez grand nombre, des oranges, des citrons et divers autres fruits. Les octrois ou revenus propres de la ville montent à trente-cinq mille réaux par an. Il y a une paroisse, un couvent de religieux de St. François, et un hôpital très-petit et qui pourroit être mieux tenu. Depuis quelques années la population s'est considérablement accrue, et les murailles de clôture se trouvent à présent dans le centre de la peuplade. Soixante bar-

ques à quille appartiennent aux habitants; elles sont du port de quatre cents à six cents quintaux, et sont employées pour le transport des fruits à *Cadix*, la *Isla*, *Malaga*, et autres endroits de la côte. L'industrie consiste en trois *tuileries*, trois *poteries de terre*, et environ vingt métiers pour fabriquer de *la toile* de ménage. Il y a environ dix ans qu'au nord d'Estepona, à une lieue et demie, dans le territoire de Benejavi, on trouva une mine de pierre noire; mais on ne l'exploite pas.

Après avoir quitté cette ville, on ne trouve aucun gîte, qu'on ne soit arrivé à la *Venta de Guayaro*, qui en est éloignée de quatre lieues. Avant cette Venta, on découvre à droite, à travers la chaîne de plusieurs montagnes, la peuplade de *Manilva*, qui appartient à la maison d'Arcos: ce lieu est entouré de vignes qui produisent un vin rouge très-exquis, connu sous le nom de *vin de Manilva.*

A un quart de lieue de cet endroit, il y a une source d'eaux chaudes, que les gens du pays appellent *Puantes;* elles ont les mêmes qualités que celles de *Carratraca*, vulgairement dites *inflammables*, qui sont à sept lieues de Malaga; les bons effets qu'elles produisent devroient y attirer plus de monde. Le soufre y domine beaucoup; elles sont favorables à toutes les maladies de la peau, etc.; mais elles sont très-négligées, comme toutes celles de ce genre en Espagne. Les malades qui viennent pour les prendre sont forcés de bâtir des cabanes pour y loger; les

bains consistent en deux mares voûtées, et séparées pour les hommes et les femmes.

Au sortir de Manilva, on traverse la riviere *Guadiar*, sur une barque : on suit le chemin jusqu'à Gibraltar, entre des montagnes couvertes d'arbustes. Les trois lieues que l'on compte de la *Venta* jusqu'à cette place sont très-longues. La route conduit à St.-Roch; mais à moitié chemin on trouve un sentier qui traverse les montagnes à gauche de la route, et qui mene en droiture à Gibraltar.

Avant d'arriver à la place, on marche sur un isthme sablonneux et fatiguant, quoiqu'en plaine. Le sable, dans certains endroits, a un pied et demi de hauteur, et dans d'autres jusqu'à cinq. Ce qu'on doit remarquer, c'est que l'isthme est beaucoup plus élevé du côté qui est tourné vers la Méditerranée que du côté de la baie. Les vents furieux du levant, qui sont ceux que cette côte éprouve le plus, en sont la cause; et il en résulte que les vagues portent une grande quantité de sable sur la plage de la Méditerranée, en diminuant en même temps celui de la baie et du couchant. Depuis ce sable jusqu'aux eaux de l'occident, s'étend la ligne fortifiée de l'Espagne, en coupant cet isthme ou cette langue de sable qui réunit le rocher au continent dans l'étendue de plus d'un mille. La ligne est faite de murailles défendues, à la pointe de l'est par le château de St.-Barbe, et du côté opposé par celui de St.-Philippe : on y trouve le dernier bureau des douanes

espagnoles, où le voyageur est fouillé avec la plus grande rigueur. En sortant de cette ligne pour aller à la ville de Gibraltar, on fait une demi-lieue dans une plaine sablonneuse, qu'on appelle *pays neutre.* Cet endroit sert de délassement et de promenade aux officiers de la place. Les pêcheurs amenent leurs barques à cette plage. On y trouve différentes *Lagunes* qui attirent l'attention, principalement celle que les Anglais ont ouverte avant d'arriver à la porte de terre; ils parviendront peut-être un jour à la destruction naturelle de l'isthme, et à isoler le rocher. En attendant, ils en ont rendu l'entrée doublement difficile; car la langue de terre se trouvant d'un côté rétrécie par les eaux de la baie, et de l'autre par celle de la *lagune*, il n'y a par terre d'autre issue pour arriver à Gibraltar qu'une chaussée dont la longueur est à peu près de sept *varas*, et qui se trouve enfilée par toutes les batteries que la place présente du côté du nord.

En arrivant à l'extrémité de la digue, vers le pied de la montagne de Gibraltar, et portant la vue sur la pente escarpée et presque perpendiculaire de ce rocher élevé, on croiroit qu'il est creux dans son entier, d'après l'innombrable quantité de trous placés en bandes paralleles jusqu'à son sommet, et dont chacun présente la bouche d'un canon.

DESCRIPTION DE GIBRALTAR.

La Montagne de Gibraltar forme un promontoire qui s'avance de l'Espagne dans la mer, vis-à-vis d'un autre promontoire qui s'avance de l'Afrique, ne laissant entre eux qu'un espace assez resserré par où l'Océan communique à la Méditerranée: ce qu'on appelle en français le détroit de Gibraltar, en latin *Fretum Herculeum*, ou *Gaditanum*, et en espagnol *Estrecho de Gibraltar*. Il a de longueur environ huit lieues, et dans sa moindre largeur près de cinq lieues. C'est sur ces deux promontoires que sont les fameuses montagnes de *Calpe* en Europe, et *Abila* en Afrique, désignées par les anciens sous le nom de *Colonnes d'Hercule*. Gibraltar est à la fois le nom d'une montagne composée de vastes rochers, d'une ville qui est au pied, et du détroit dont on vient de parler.

Le Promontoire a trois quarts de lieue en mer et tient à l'Espagne par une langue de terre si étroite, que sous différents aspects la montagne paroît une île : on lui donne plus de douze cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Ce nom de Gibraltar vient de *Gebel* qui, en langue arabe, signifie *montagne*, et de Tarik, général des Maures, qui conquit l'Espagne et débarqua près de ce lieu. Ce point de l'Europe est un des plus remarquables dans les grands événements de

l'Histoire. L'origine et la fondation de la ville se perdent dans la nuit des temps. Les peuples eurent en général plus de soin à conserver une tradition reculée de leur origine, qu'à conserver les anciennes mœurs qui auroient servi à la faire reconnoître. Il est certain cependant que les Egyptiens, les Phéniciens et autres peuples anciens aborderent à Gibraltar, et le nom de *Colonnes d'Hercule* sous lequel ce lieu fut connu, n'étoit qu'une tradition conservée par les Phéniciens qui vinrent peupler ces côtes, en y apportant leurs dieux et le rite de leur culte; mais on ne sait si, dans l'antiquité la plus reculée, ce détroit ou ces mêmes colonnes existoient, et si l'inscription *non plus ultrà*, qu'on leur attribue, exprimoit l'idée qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus étonnant que la séparation des deux continents, ou celle plus vraisemblable : que personne n'avoit osé naviguer au-delà. Il faut abandonner ces conjectures à la critique, et s'en tenir aux opinions reçues. Il est vraisemblable, que c'est Gibraltar ou plutôt ses environs qui reçurent ceux qui les premiers s'aventurerent sur la Méditerranée, à travers tant de dangers; c'est ce qu'il est permis d'assurer en s'appuyant de l'opinion de Pomponius Mela qui, étant né à *Gadez* (Cadix), dut prendre plus d'intérêt que les autres à tout ce qui étoit relatif à cette côte.

Du haut du promontoire de Calpe ou de Gibraltar, la vue se promene à quarante lieues de distance

sur deux mers et cinq royaumes : ceux de Séville et de Grenade dans l'Espagne ; la Barbarie, Fez et Maroc dans l'Afrique. Il faut pour y arriver gravir une roche escarpée par un chemin très-roide ; car des côtés opposés il semble inaccessible. Là les yeux cherchent avec avidité les villes dont parlent Mela, Pline et Strabon, et qui se nommoient *Calpé*, *Cartheya*, *Melaria*, *Belon*, *Besipo*, enfin le promontoire de *Junon*, situé sur le rivage du détroit du levant au couchant ; mais, à l'exception de la montagne et du sol de Cartheya, on n'apperçoit pas même aucun vestige de leurs décombres. Cartheya, qui appartint d'abord aux Phéniciens et passa aux Carthaginois, est réduite à une petite portion de ruines qu'on découvre avec difficulté dans la baie de Gibraltar, où étoit aussi placée la tour des Carthaginois, terrain qui est aujourd'hui occupé par une misérable ferme.

En portant ses regards sur les royaumes de Grenade et de Séville, on voit les hautes cimes du désert *del Cuervo*, ainsi que les montagnes de *Hogen* et *Sanorra*, et vers la côte la nouvelle ville d'*Algeziras*, vis-à-vis de Gibraltar, et c'est au milieu de cette enceinte qu'on distingue les ruines de la grande Cartheya. A peu de distance, sur une petite colline, est située la peuplade de St. Roch. Du côté du levant on apperçoit bientôt la chaîne de montagnes nommée la *Sierra de Ronda*, qui abonde

en fruits et en plantes aromatiques. Près de là étoit située la ville de *Munda*, si célebre dans les Annales romaines par la bataille que s'y livrerent les enfans de Pompée et César, se disputant l'empire du monde. On découvre ensuite la petite tour de Estepona et quelque chose de Marvella; les obstacles qui de ce côté bornent la vue, sont la *Sierra Neveda* et *les Alpujarras*: la neige s'y conserve, et le plus ardent soleil n'a pas encore pu en pénétrer les couches amoncelées; des fentes de ces montagnes jaillissent une quantité de fontaines et de ruisseaux d'eaux salutaires qui forment la source du Xenil et du Darro, rivieres qui baignent la ville de Grenade et fertilisent les plus riches campagnes de l'Andalousie.

Cet aspect admirable jette le voyageur dans de telles réflexions, qu'il oublie souvent l'objet principal de sa curiosité, quoiqu'il se trouve le plus près de ses regards.

Le rocher de Gibraltar a cinq mille deux cents *varas* de longueur; sa plus grande largeur est de quinze cents *varas*; sa plus grande hauteur perpendiculaire cinq cent dix, et sa circonférence, en y comprenant les môles, les angles et les baies, de treize mille deux cents. Ce rocher est entièrement hérissé, comme on l'a dit, de batteries placées dans tous les points qu'on n'a pas pu couper droit pour en rendre la montée impossible : de maniere qu'il semble que, depuis la pointe d'Europe qui avance

le

le plus dans la mer du côté du sud, jusqu'à la partie de la montagne la plus élevée, qui est celle du nord (éloignée de l'autre à peu près de deux *milles*), il n'y a pas un seul point négligé, ou que l'on n'ait mis en état de défense. Du côté du rocher qui regarde l'Espagne, on remarque les fortifications étonnantes qu'on a faites intérieurement après le siege que Gibraltar soutint le siecle dernier contre les armées combinées de France et d'Espagne. Ces fortifications sont dues à l'activité du général O Hara qui en étoit dernièrement le gouverneur: on y employa huit années avec un grand nombre d'ouvriers et sans doute des dépenses énormes. Pour donner une idée de ce travail, il suffira de dire que les excavations pratiquées à force de poudre dans le centre de la montagne et sur la pierre vive, forment des voûtes d'une telle hauteur et d'une telle étendue, qu'elles peuvent contenir la garnison toute entiere en temps de siege, et qu'on les peut parcourir toutes à cheval. — Ces cavernes, dont la plus considérable est le salon de St. Georges, communiquent aux autres batteries établies dans toute l'étendue de la montagne par une route en limaçon, praticable partout à cheval, et qui a dû coûter des sommes immenses. On ne peut cesser d'être étonné de l'exécution d'un plan aussi hardi, je dirai même aussi inutile, puisque les batteries basses, situées sur le même point du côté extérieur de la montagne, sont d'une défense suffisante sans cet amas de canons suspendus

en l'air dans les batteries plus élevées; les feux rasants enfilent tous les abords de l'ennemi par terre, tandis que les autres dirigent leurs coups de très-loin, de haut en bas, et font peu de ravage.

En retournant de nouveau vers la pointe d'Europe pour revenir dans la ville, on admire encore des fortifications considérables : des casernes, des magasins, des batteries s'y trouvent placés, autant que la nature du terrain l'a permis; en montant à la plus grande élévation, on arrive à la tour de St. Georges, construite sous les ordres du général O Hara. Son intention étoit de l'élever à une hauteur suffisante pour pouvoir de là dominer toute la baie de Cadix et découvrir les évolutions dans ce port; mais le gouvernement anglais n'approuva point son exécution, et elle est restée à la moitié de sa hauteur; O Hara fut même obligé de payer de ses deniers ce qui étoit déjà bâti.

Dans l'étendue de la montagne, on trouve différentes grottes ou cavernes naturelles : celle de St. Michel est la plus fameuse; l'entrée s'éleve au-dessus du niveau de la mer à quatre cent trente-sept *varas* (1) et demi. Le salon d'en bas a au moins soixante-dix pieds de profondeur : il faut se faire attacher pour y descendre; il renferme des colonnes de congélations et de stalactites imitant tous les ordres d'architecture. L'eau qui filtre de toutes parts a for-

(1) La *vara* répond à 3 pieds de France.

mé sur les murs et dans le plafond une profusion d'ornements de tous genres.

A cent pas de la porte on voit un autre beau salon qui a soixante-cinq *varas* en carré, et sa voûte vingt-un *varas* d'élévation; à la droite il y a une ouverture ou seconde caverne d'environ cinquante pieds d'étendue, ornée des mêmes caprices de la nature, mais avec tant de régularité qu'elle a l'air d'un temple. Qui sait si, dans l'antiquité, ce lieu ne servoit pas à consulter quelque oracle? Peut-être qu'*Hercule*, qui joue un si grand rôle dans ce canton, en étoit la divinité, comme il l'étoit de la caverne du promontoire de *Ampelusia* sur la côte de l'Afrique (1). De la plate-forme où se trouve l'entrée de cette caverne, on découvre toute la baie et le golfe de Gibraltar; on domine les maisons de campagne, les parterres et jardins potagers que les habitants ont pratiqués en échelons sur la pente de la montagne jusqu'au chemin royal, et la promenade publique qui s'étend l'espace d'un *demi-mille* depuis la ville de Gibraltar jusqu'à la nouvelle habitation du sud.

Il est impossible de ne pas rendre justice au goût et à la magnificence des Anglais, en voyant avec quel soin ils ont embelli ce rocher; ils n'ont rien épargné pour le couvrir d'arbres et de fleurs, pour soutenir les terres par des murs et d'autres

(1) Voyez Pomponius Mela.

appuis, pour ouvrir une infinité de routes sur la pierre vive, et la rendre praticable à cheval et en voiture jusqu'aux extrémités les plus élevées. Ils ont même ensemencé quelques prairies artificielles pour leurs troupeaux; bon exemple qu'ils donnent aux Espagnols, qui pourroient obtenir bien plus facilement dans leur pays fertile les mêmes avantages. De cette grotte de St. Michel on découvre les casernes, les batteries et la nouvelle ville du Sud, ainsi que l'hôpital de la marine, bâtiment commode et bien distribué. La vue s'étend sur un grand nombre de maisons de campagne, dont quelques-unes ont des jardins charmants; avec le temps ces nouveaux bâtiments formeront un ensemble aussi considérable que celui de la ville de Gibraltar. Près de là on voit huit citernes magnifiques, qui peuvent contenir quarante mille tonneaux d'eau de trente arrobes chacun. Ces citernes sont à l'épreuve de la bombe; on y rassemble toutes les eaux qui coulent de ce côté de la montagne, en les purifiant avant dans des chaudieres placées sous un bâtiment voisin. Les Anglais ont projeté de construire sur ces citernes un édifice où l'on renfermeroit les provisions de vivres nécessaires pour l'approvisionnemens des vaisseaux et de tous les employés de la marine; car l'arsenal étant tout proche, ainsi que le parc de la marine, on pourroit alors dans un instant ravitailler complétement une escadre de tout ce qui lui seroit nécessaire.

Vers le côté du midi, on trouve un grand espace de montagnes qui se nomment *Tarfes* et se divisent en TARFES *haut* et *bas*. Près de là se voyoit jadis une tour très-ancienne, dite des Génois, une citerne et un puits. Sur une grotte des environs on trouva différentes roches avec des *os humains* d'une dimension au-dessus de l'espece commune; ils y étoient si fortement incrustés qu'ils ne faisoient qu'un même corps avec la pierre.

Depuis la pointe d'Europe jusqu'à la porte de terre, on trouve différents môles qui servent à faciliter le déchargement des vaisseaux et à jeter l'ancre avec plus de sûreté; ce qui n'empêche pas que l'on n'y travaille sans cesse, ainsi qu'aux fortifications, auxquelles on ajoute toujours quelque chose.

Enfin, avant d'arriver à la porte du Sud, la vue s'arrête sur le beau et grand carré entouré d'arbres, dit le *Champ-de-Mars*, que l'on appeloit anciennement *les Sables rouges*. Il est si étendu que les six mille hommes qui composent ordinairement la garnison y exécutent leurs évolutions commodément. C'est de là que part journellement la garde, et les dimanches et fêtes on y fait la grande parade. Les troupes anglaises poussent la propreté et la tenue militaire à un tel point qu'elle paroît incommode et ridicule à ceux qui ont servi dans des armées moins minutieuses à cet égard. Il en est de même de la régularité de leurs constructions, du

travail précieux et inutile de tous leurs ouvrages de défense; on se croiroit plutôt dans le parc et le palais d'un souverain, que dans une ville de guerre. Les cordons des murailles, les embrâsures des canons, les arrêtes des voûtes sont taillés avec une précision inconcevable dans des blocs de pierre fort durs et fort grands, et tous les ustensiles militaires ont chacun dans ce qui le concerne une perfection semblable. Malgré les moyens multipliés de défense de Gibraltar, cette place n'est point imprenable du côté de la mer, et le bastion du roi, sur lequel M. d'Arçon avoit dirigé ses batteries flottantes, me semble devoir être le véritable front d'attaque. — Depuis le dernier siege on a augmenté les ouvrages de toute cette ligne; mais tels qu'il sont encore, ils ne sont pas en proportion avec les autres. et avec les moyens qu'on pourroit leur opposer, si l'on étoit maître de la mer, et qu'on dirigeât mieux l'entreprise.

Les trois cultes dominants dans la ville de Gibraltar sont le catholique, l'anglican et le judaïque; chacun d'eux a ses sépultures particulieres entre les terres sablonneuses de la montagne : on remarque qu'il y a moins de tenue et de bon ordre dans les tombeaux des catholiques; les anglicans ont chacun leur table de pierre avec une inscription laconique et sentencieuse; les juifs observent le même usage; mais les Espagnols ne paroissent pas avoir vénéré

ces monuments avec le même respect religieux (1).

La ville de Gibraltar est au pied de la montagne du côté du couchant ; elle est grande, bien bâtie, très-fortifiée avec de bonnes murailles, des bastions et quelques ouvrages qui les couvrent ; un grand fort protege et masque un môle élevé en façon de pont, de trois cents pieds de long; une église dédiée à *Notre-Dame d'Europe* est bâtie auprès, et du côté de terre on voit un autre môle qui couvre le port, sous la protection d'un fort avec une tour et deux ou trois petits ouvrages avancés.

En entrant dans la ville par la porte du sud, on rencontre à gauche un édifice où se trouve la bibliotheque du corps des officiers; elle est considérable, surtout en auteurs modernes. Ces officiers avoient résolu de construire, par souscription, un bâtiment magnifique, en pierre de taille, dans le centre de la place, pour y établir cette bibliotheque; mais le gouvernement anglais en ayant été instruit, en voulut faire les frais.

La maison du gouverneur est bâtie sur le terrain où étoit autrefois le couvent des Franciscains. Elle a un charmant jardin qui, pendant les nuits de l'été, le jeudi et le dimanche, sert de promenade aux officiers de la garnison et aux habitants de la ville. A partir de la maison du gouverneur, on entre dans la prin-

(1) Je cite ici l'expression même de M. de Beramendi, espagnol, dont j'ai copié plusieurs observations dans cet article.

cipale rue où logent tous les négocians, et on laisse à droite l'église catholique, rebâtie sur un excellent plan d'architecture. Cette rue principale traverse presque toute la ville; elle a plus d'un demi-mille de longueur et, de chaque côté, de beaux trottoirs en pierre platte, pour l'usage des gens à pied : elle est bordée d'un bout à l'autre par une infinité de boutiques. Il est impossible de décrire le bruit continuel que font les charrettes remplies de marchandises qui la parcourent, et les habitants de toutes les classes qui s'y rendent depuis la pointe du jour jusqu'au soir. Toutes les maisons sont bâties comme celles des villes anglaises: avec leurs petites portes, les toits plats et surtout les énormes *bow window* derriere lesquelles sont étalées les plus belles marchandises de toute espece. On ne sauroit comprendre cependant comment tant de marchandises peuvent se débiter dans une place aussi petite, isolée de toutes parts et sans aucune communication ouverte avec l'Espagne, sans exportation hors de ce continent. La plupart des habitants sont militaires; le commerce avec les Africains n'est ni sûr, ni constant; et quoique le trafic en contrebande qui se fait avec l'Espagne, tant en argent qu'en marchandises, soit une de leurs principales branches d'industrie, cela ne peut suffire pour indemniser l'Angleterre d'un *million et demi de piastres*, qu'il lui en coûte annuellement, d'après un calcul d'approximation, pour soutenir ce point

dans la Méditerranée, où d'ailleurs les droits qu'on perçoit sont très-modérés. L'importance de Gibraltar est donc plutôt fondée sur l'amour-propre national, que sur un intérêt réel : cette place a cependant de grands avantages pour l'approvisionnement des flottes, la protection des côtes de l'Afrique dont les Anglais tirent le blé, et le refuge de leurs corsaires.

Son port franc sert d'échelle à ceux qui naviguent sur la Méditerranée et l'Océan. Presque toutes les puissances de l'Europe et les Anglo-Américains y ont des consuls; ces derniers, ainsi que les Suédois, les Danois et les Hollandais commercent directement avec Gibraltar, en y chargeant les articles dont ils ont besoin, et y laissant en dépôt pour la vente, à leur compte, du *tabac*, de la *merluche*, du *goudron*, des *mâts*, du *rhum*, du *maïs*, du *riz*, des *farines*, du *sucre*, du *poivre*, du *gingembre*, du *coton*, de *l'anis* et autres marchandises qui conviennent au commerce de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Les côtes de Grenade, de Séville et de la Catalogne leur fournissent des *vins*; et celles de l'Afrique, de la *cire* et des viandes fraîches en quantité. Ils exportent aussi de l'Espagne des *eaux-de-vie*, des *raisins secs*, des *amandes*, des *oranges*, des *soies*, des *citrons*, du *sel*, etc., que les navires du nord y embarquent en échange. Cependant, malgré la valeur de ces différentes productions de la péninsule, les marchandises que les Anglais fournissent en contre-

bande, et surtout les tabacs et les cotons, emportent de beaucoup la balance de commerce en leur faveur.

Cette contrebande se fait, sur ce point, comme par les frontieres du Portugal et de la France, d'une maniere scandaleuse.

Cependant, il faut avouer que sur les derniers temps on prenoit plus de précaution à cet égard, et qu'on s'opposoit autant qu'on pouvoit à ce commerce interlope. On emploie, pour l'empêcher, plusieurs vaisseaux du roi, nommés garde-côtes; ils veillent continuellement depuis la baie d'Algeziras, et ils font leur croisiere devant tous les ports espagnols de la Méditerranée. Il y a aussi quelques compagnies catalanes, de troupes légeres, répandues sur toutes les routes et sentiers de la côte qui menent à Gibraltar; ils poursuivent avec activité les contrebandiers, en les forçant de montrer leurs passeports, en les questionnant adroitement et découvrant les ruses qu'ils employoient autrefois; enfin, en les fouillant de la maniere la plus rigoureuse. L'exactitude avec laquelle ces hommes remplissent leur devoir, ainsi que le commandant de la ronde qui est au dernier bureau, dit de *la ligne*, est au-dessus de toute expression : harnois des chevaux, vêtements des personnes, et jusques aux semelles des souliers, ne sont pas à l'abri des recherches; par ce moyen, on a saisi beaucoup d'argent, car on ne permet d'autre extraction que celle qui

paroît nécessaire pour le temps du séjour qui est fixé sur la permission que donne le commandant général de *la ligne*, résidant à Algeziras.

Il y a à Gibraltar neuf mille habitants, y compris huit régiments qui forment ensemble six mille hommes: de maniere que cette place est plutôt une colonie militaire qu'un établissement commercial. Les Anglais l'enleverent aux Espagnols pendant la guerre de la Succession d'Espagne, lorsqu'ils tenoient le parti de l'archiduc. Le fort se rendit à la flotte d'*Angleterre* et *de Hollande* en 1704, et les alliés en prirent possession au nom de *Charles III*. La place toute entiere resta aux Anglais par les traités d'*Utrecht* et de *Séville;* ils y furent assiégés en 1705, 1708 et 1782: toujours inutilement; ils n'y ont rien négligé pour leur sûreté, et ils ont travaillé sans relâche à l'embellir et à la rendre agréable. La facilité qu'ils ont de se procurer tous les vins d'Espagne, est pour eux d'un grand attrait. Ils préferent en général celui de *Xerez* sec, dit *Pajarete*. Du reste, ils vivent entièrement de la même maniere que dans leur pays.

La population de Gibraltar s'étend l'espace d'*un mille* vers le *sud*, et près d'autant vers le haut de la montagne, mais elle va toujours en croissant, si l'on en juge par les nouveaux batiments. Toutes les maisons sont à l'extérieur peintes en noir avec des bandes blanches, ou listel, marquant le nombre des étages, qui sont ordinairement de deux ou de

trois. Cet aspect qui, au premier coup-d'œil, semble très-lugubre, est bien imaginé dans un pays comme celui-ci où les reflets du soleil sont violents. On dit qu'on adopta cet usage pour deux raisons : la premiere, pour masquer la ville à l'ennemi, et la seconde, parce qu'il y avoit beaucoup de gens ayant la vue très-foible. L'activité et les soins de la police entretiennent le meilleur ordre dans les mœurs publiques et dans la salubrité et propreté des rues. On n'y trouve point de mendiants comme dans les villes de l'Espagne; on n'y voit point de ces revendeurs qui vivent aux dépens de la partie la plus indigente du peuple; enfin point de ces charlatans qui, à toutes les heures du jour, couvrent dans d'autres lieux les places publiques.

Quoique toutes les rues de Gibraltar soient fort bien éclairées pendant la nuit, malgré cela personne ne peut les traverser sans avoir une lanterne et une permission du général, parce qu'on est obligé de répondre à chaque instant aux interpellations d'un nombre infini de sentinelles qui sont distribuées dans la place, sans compter les patrouilles et les rondes. Cette permission est écrite sur une carte qui contient le nom du porteur, à peu près comme étoient en France les cartes de sûreté.

Le tolérantisme des diverses religions ne trouble en rien la tranquillité publique et l'harmonie sociale. La décence que l'on observe dans l'église catholique est égale au bon ordre qui regne dans l'é-

glise anglicane, et à la ferveur que l'on remarque dans les synagogues des Juifs. Il y en a trois de celles-ci, et dans chacune, les hommes sont séparés des femmes.

La principale synagogue est belle; elle a trois nefs séparées par des colonnes d'ordre dorique; les tribunes des femmes sont sur les nefs des côtés. Trois marches menent au péristile, sur lequel on voit de grandes armoires de bois d'acajou enchassées dans le mur, et destinées à conserver les livres et autres objets de la Loi. Vers le centre de la nef du milieu et dans la place qu'occupe le chœur des églises catholiques, s'éleve une tribune carrée où se tient le docteur de la loi; là il explique les dogmes, lit les psaumes et récite les autres prieres en *hébreu*, que le peuple répete à haute voix. Les hommes sont placés sur les bancs, dont les synagogues sont remplies. Tous les assistants ont leur chapeau sur la tête; sans doute ils conservent cet usage de l'Orient, où l'on est toujours couvert. Les contorsions, les gestes et les attitudes qu'ils exécutent en faisant leurs prieres, les cris confus de tant de voix sans mélodie, et le peu d'ordre qui se rencontre dans la maniere dont ils sont assis, tournant souvent le dos aux tables de la Loi, tout cela ne fait pas une scene bien imposante. Mais ce peuple a l'avantage de conserver la langue hébraïque en l'enseignant aux enfants dès leur plus bas âge; par ce moyen elle est stable, quoiqu'un peu altérée. Leur conduite en

affaires est connue; on sait jusqu'à quel point ils portent l'usure et la mauvaise foi; cependant j'ai eu lieu de me convaincre en Pologne et dans quelques autres pays où les Juifs font seuls le commerce, qu'ils se contentent en général d'un foible bénéfice, souvent multiplié, qui alors leur tient lieu d'un marché plus avantageux, et n'est point ainsi à charge à ceux qui en sont la dupe. Les Juifs ne sont point tolérés en Espagne; mais Gibraltar est une des parties de l'Europe où ils vivent avec le plus de sécurité; il en vient une si grande quantité de toutes parts, qu'avec le temps ce fameux rocher ne sera qu'une colonie d'Hébreux.

Une de leurs cérémonies de famille les plus solennelles est le mariage. Le salon de la maison de la fiancée, où se célebre cette union, est ordinairement très-décoré. Au bout de cette piece s'éleve, sur des gradins, un plancher où l'on place différents sieges destinés, l'un pour la nouvelle mariée, les autres pour sa mere et ses sœurs aussi mariées, car les jeunes filles n'assistent point à ces cérémonies. Les autres femmes invitées sont assises autour du salon, elles sont habillées de la maniere la plus élégante, et quelques-unes dans l'ancien costume hébreu, qui est fort à la mode sur la rive voisine de l'Afrique. Elles doivent faire paroître beaucoup de réserve et de modestie; ce qu'elles exécutent à merveille, ne se permettant quelques coups d'œil qu'à la dérobée.

La nouvelle épouse entre ensuite avec sa mere et ses sœurs; elle est vêtue de blanc, le visage couvert d'un long voile, au travers duquel on distingue cependant ses traits. Le nouvel époux arrive bientôt après avec le docteur de la Loi et le pere de la mariée; à leur suite viennent les personnes invitées. La cérémonie n'est autre chose qu'un mélange des rites connus, anciens et modernes. On fait passer une coupe remplie de vin, dont les deux époux boivent successivement, le mari le premier et la fille après; on la remet au docteur qui doit prononcer l'union; il la rend au pere, lequel, pour prouver sans doute que personne ne peut partager les affections des deux amants, brise et met en pieces le vase en présence de tous les assistants. Le rabbin lit ensuite les noms et les qualités des contractants et les devoirs auxquels ils s'engagent mutuellement. On sait que l'adultere est sévèrement condamné par la loi mosaïque; mais ce qui peut surprendre, de nos jours, ce sont les anathêmes et les malédictions que cette même Loi fulmine contre la stérilité; il est vrai qu'il est peu d'union juive qui ne remplisse parfaitement le vœu du législateur à cet égard.

Gibraltar a une salle de spectacle; elle est petite, mais bien distribuée et ornée avec goût. Faute de troupe de comédiens, les officiers de la garnison y jouent eux-mêmes, pendant la plus grande partie de l'année, des pieces de leur théâtre.

La baie de Gibraltar a en opposition l'anse de *Ceuta*, établissement espagnol dont on va parler. Un voyageur curieux de passer en Afrique peut profiter d'un vent nord-ouest et de petits bâtiments qui se trouvent alors toujours destinés pour le cabotage. Une nuit calme, éclairée par une lune éblouissante, une mer presque toujours tranquille, lui procureront une traversée agréable, pendant laquelle il ne perdra jamais de vue les deux parties du monde, les rochers de *Calpe* et *Abila*.

PRÉSIDES

PRÉSIDES D'AFRIQUE,

OU

POSSESSIONS ESPAGNOLES

SUR LES CÔTES SEPTENTRIONALES DES BARBARESQUES.

Observations générales.

A la fin du dix-huitieme siecle, l'Espagne possédoit encore sur la côte-nord de l'Afrique, de l'est à l'ouest, les places ou forteresses de *Oran*, *Marz-Alquivir*, *Melila*, *Alhucemas*, *Peñon-de-Velez* et *Ceuta*. Ces différents points importants, pris sur les côtes barbaresques, auroient pu devenir désastreux pour les Maures des environs, si l'Espagne avoit été en état de mettre plus de suite et plus de force dans ces sortes de conquêtes. Les peuples de ces côtes avoient excité de tout temps l'animadversion des Espagnols. Les habitants de Melila attaquoient dans la Méditerranée les bâtiments marchands des chrétiens, et sembloient s'attacher plus particulièrement à poursuivre les Espagnols que tous les autres.

Ferdinand le Catholique envoya contre eux une flotte aux ordres du duc de Medina-Sidonia. Bientôt les corsaires implorerent les secours de Maroc;

mais les Espagnols se rendirent maîtres de Melila et de son territoire. Ce fut en vain que les Barbaresques tenterent de les reprendre.

En 1774, soixante mille Marocains commandés par un des fils de leur roi, assiégerent Melila pendant quatre mois : ils tirerent sur cette place douze mille cinq cent quatre-vingt-treize coups de canon, et y jeterent six mille sept cent quatre-vingt-quinze bombes ; mais ils furent contraints de lever le siege.

On lit dans *Marmol*, au sujet de l'établissement de Peñon-de-Velez, que don Pedre de Navarre voulant, au commencement du seizieme siecle, arrêter le brigandage que commettoient les pirates de la ville nommée *Velez-Gomera*, résolut, après les avoir poursuivi de ce côté, d'y élever une forteresse; il choisit pour cela un rocher escarpé, très-élevé, et d'un accès si difficile que la seule issue n'offre le passage qu'à un homme pour y gravir, et tout le reste est défendu naturellement par un écueil. Il y éleva d'abord une forte tour avec du sable et de la chaux, et il y planta quelques canons; il creusa ensuite une citerne à mi-côte, et se fit fournir par les habitants de la ville de Velez-Gomera, que les Arabes nomment *Bedze*, toutes les choses dont il avoit besoin; en cas de refus il tiroit sur la ville. Les souverains de Fez et Maroc assiégerent ce fort en le battant avec de l'artillerie placée sur deux des montagnes les plus rap-

prochées; mais les Espagnols se défendant vigoureusement les en chasserent. En 1522, le gouverneur fut assassiné par un de ses officiers qui le soupçonnoit d'avoir attenté à son honneur, et qui remit ensuite la place aux Maures; ceux-ci massacrerent tous les chrétiens, excepté le perfide qui les livroit. Deux fois l'Espagne fit des efforts pour reprendre ce poste; enfin, en 1564, les troupes espagnoles s'en emparerent.

Les états d'Alger et de Maroc, sans avoir des forces maritimes capables de lutter avec la marine d'Espagne, trouvoient cependant moyen d'équiper quelques bâtiments en tirant des agrets et des bois de la France, qui elle-même avoit à se plaindre d'eux; mais la rivalité qui existoit parmi les puissances de l'Europe, tournoit à l'avantage de tous ces corsaires, qui n'en respectoient aucune. L'Espagne surtout étoit la plus exposée à leur brigandage.

En 1784, la cour d'Espagne reprit à cet égard quelque énergie, et crut pouvoir détruire Alger en le bombardant; elle y dépensa mille cinq cents quintaux de poudre pour endommager deux ou trois cents maisons de boues; car aucun des édifices du gouvernement algérien ne fut entamé. En 1785, l'Espagne, les Deux-Siciles, le Portugal et Malte se coaliserent et marcherent avec cent trente navires de toute grandeur, pour la même entreprise, et les Algériens se défendirent et leur résisterent, n'ayant

pour armée navale que quarante-six chaloupes canonnieres, quatre galiotes, trois carcasses embossées et armées, protégées de quatre bombardes. Enfin la cour d'Espagne voyant que quelques autres cours, loin de la seconder, lui nuisoient en encourageant ces barbares, et que Marseille fournissoit à tous leurs besoins, prit un moyen efficace, mais toujours dangereux, celui d'acheter quelques années de paix : elle y sacrifia trois millions cinq cent mille livres tournois. Le comte de Florida-Blanca, ministre éclairé et fort attaché au bonheur de son pays, fut obligé de donner lui-même ce conseil pour déjouer à cet égard les projets des autres cours.

Depuis cette époque, l'Espagne, qui se vit livrée à tant d'orages et à tant d'incertitudes sur le parti vigoureux qu'il falloit prendre pour sa sûreté et celle des mers qui l'environnent, se décida à un grand sacrifice. ORAN venoit, à la suite d'un siege, de subir un tremblement de terre qui y avoit tout bouleversé; vers la fin de 1791, on se résolut de l'abandonner, ainsi que *Marzalquivir*, qui en est à une lieue. Quoique ces deux places soient aujourd'hui au pouvoir des Maures, on donnera cependant une idée de ce qu'elles étoient avant cette époque, après avoir parlé des autres places qui appartiennent encore à l'Espagne.

Description de la côte d'Afrique vis-à-vis de l'Espagne et des différents Presidios.

Sur les côtes, *nord*, du royaume de FEZ, en *Afrique*, lorsqu'on gravit une des montagnes qui tiennent à la chaîne de *Monte Negro*, on a sous les yeux le long détroit de *Calpe* et *Abila* (vulgairement nommé de Gibraltar), qui réunit les deux mers de l'ouest à l'est. Presque vis-à-vis *Tarifa* on découvre, en arriere du promontoire ou pointe de *Alcazar*, non loin du vieux château de *Malabala*, la peuplade nommée *Alcazar-el-Saguer*, fondée par Jacob Almanzor, empereur des *Almohades*, port funeste d'où ces peuples s'embarquerent tant de fois pour répandre la désolation sur les rivages de l'Espagne. La riviere que Ptolémée nomme *Balone* a son embouchure près de ce port, et à quelque distance se trouvent celles de *Cuchillos* et *Silis*, ainsi que la pointe à laquelle cette derniere laisse son nom en se jetant dans le détroit. Ce cap africain forme avec la pointe sud-est de l'île de Tarifa en Espagne, la partie la plus resserrée du détroit. On apperçoit sur cette même côte de Fez, ou Barbarie, au nord-ouest, les hauteurs de la baie de l'ancienne *Tingis*, sans pouvoir distinguer la ville de Tanger qui est acculée dans le fond, derriere le *cap Spartel* (ou Espartel); on ne voit rien de cette fameuse colonie, l'une des plus

anciennes de cette côte, fondée jadis par les Phéniciens, et où se succéderent les Carthaginois, les Romains, les Vandales et les Arabes mahométans. A la pointe de *Spartel*, c'est l'Océan qui baigne les rivages occidentaux du royaume de Fez. Se tournant vers l'est, on voit du nord au sud les sept monts que les Grecs et les Romains appelerent les *Sept Freres*, d'où l'on forma le nom de *Septa*, qui dans la suite servit à former le mot *Ceuta*.

Les dernieres eaux de la Méditerranée sont repoussées en Afrique par la *pointe de la Almina*, qui correspond à la pointe de l'Europe située vis-à-vis. Sur le promontoire d'Almina s'éleve la montagne *Abila*, rivale, quoiqu'inférieure, de celle de *Calpe*, et à sa base on trouve la ville et forteresse de Ceuta, si célebre par les poëtes arabes, et théâtre de guerre et de carnage. Abila a perdu aujourd'hui ce nom fameux parmi les navigateurs de l'antiquité, on l'appelle maintenant le *Mont Acho;* un fort y est élevé où se tient une garde très-surveillante et qui observe avec la plus grande exactitude tous les bâtiments qui passent le détroit, et principalement toutes les démarches des Maures, qui ont sans cesse de petits camps établis dans tous ces parages. Ce mont est défendu par des forts et des retranchements, ainsi que tous les endroits élevés qui pourroient dominer le *Presidio Espagnol*.

CEUTA (Septa), ville d'Afrique, au royaume de Fez, avec un mauvais port, fut attaquée en 1409 par les Portugais, et enlevée aux Maures en 1415, par Jean, roi de Portugal, qui la changea de fond en comble, y établit des fortifications, des troupes pour les défendre, et une colonie qu'il honora du siege d'un évêché, alors suffragant de Lisbonne. Par le traité signé dans cette derniere ville en 1668, Ceuta est restée aux Espagnols. Elle soutint un fort grand siege contre les Barbaresques en 1697. Ceuta est située sur des terres qui, s'avançant du nord-est, forment une sorte de presqu'île au sud du détroit, et à son extrémité par l'est. Cette ville est une place de guerre très-importante, et ressemble singulièrement, par sa situation et la forme de son rocher, à la place de Gibraltar : entre les mains d'un peuple aussi industrieux que les Anglais, elle seroit devenue une forteresse inexpugnable, telle qu'elle est, sa défense est encore facile : fortifiée de toutes parts, elle se divise en trois parties : le *Mont Acho*, l'*Almina* et la *Citadelle*. Celle-ci est à la pointe même de la fausse péninsule; un rempart solide entouré d'un fossé rempli d'eau la sépare de l'Almina, où l'on se rend par un pont-levis. C'est dans l'Almina qu'habitent les bourgeois ou marchands, et différents employés de l'état civil et militaire : c'est la partie la plus agréable. Presque toutes les maisons ont des jardins couverts de verdures, de fleurs et de fruits pendant toute l'année. Elle a une cathédrale et deux couvents, l'un de Cordeliers, et l'autre de la Rédemption ou Trinitaires, et de plus une succursale de paroisse. Sa population, non compris la garnison, se monte à 3,600 personnes. Il y a aussi un hôpital royal, un hospice et différentes écoles, entre autres une militaire et de pilotage.

Tout cet établissement est sous les ordres d'un commandant général, auquel obéit le militaire et la police. Le tribunal royal connoît des affaires civiles et criminelles qui peuvent survenir. Un intendant ou administrateur des fi-

nances a l'inspection sur deux trésoriers généraux des recettes et dépenses.

C'est de l'Espagne que Ceuta tire ses principaux approvisionnements, tant pour la défense et l'entretien des troupes, que pour les subsistances. Ce sont des chebecs toujours armés en guerre qui y apportent des vivres et des munitions, de maniere qu'un blocus un peu long jetteroit les habitants dans de mortelles alarmes; car quoique les Maures tentés par des bijoux fabriqués en Espagne exprès pour cette sorte de commerce, se prêtent à les échanger contre du bétail, ils cesseroient bientôt ce ravitaillement dans l'espoir de faire périr leur ennemi.

Les *présides* de l'Espagne, en Afrique, reçoivent les *desterados*, les exilés : ce qu'on peut appeler *bannissement* pour les uns, et *galère* pour les autres; car on y relegue pour des fautes légeres aussi bien que pour des crimes. Les premiers ont la liberté de s'occuper de leur métier, ou de servir dans une troupe particuliere pour eux, et les derniers sont à la chaîne comme *forçats* : ceux-ci sont gardés et retenus avec une telle vigilance qu'ils ne peuvent plus commettre de crime. Le gouvernement entretient, à ses frais, les premiers et les derniers. Lorsqu'un de ces *desterados* a reçu sa grâce, il est obligé de l'accepter et de retourner en Espagne, tel avantage qu'il trouveroit de continuer sa profession dans la ville d'où on le rappelle.

La police est sévere, on n'y souffre aucune femme que celles qui exercent quelque état utile et connu; on n'y admet point d'étrangers suspects; on ne peut être introduit dans aucune des trois parties de l'établissement, que par une permission particuliere du commandant général. On l'accorde assez facilement à ceux qui se présentent avec des marchandises de premiere nécessité; ce qui met assez d'activité dans le commerce de cette place.

On fait voir à Ceuta une caverne qui fut habitée par

St. Jean de Dieu, avant de former son ordre hospitalier de la Charité.

L'évêque de cette ville a, pour revenu, quelques pensions que fournissent à cet effet différents évêchés d'Espagne.

Peñon-de-Velez (ou Grande-Roche) est une forteresse placée entre Ceuta et Melila, construite avec beaucoup d'art et garnie d'excellentes batteries de canons. Elle est auprès de la ville de *Velez-Gomera*, en arabe, *Bedze*; celle-ci habitée par les Maures.

L'établissement de *Peñon* est assez grand pour recevoir aussi des bannis ou exilés d'Espagne; ceux-ci sont renfermés dans des casernes séparées des maisons des autres habitants par de doubles ponts-levis, de maniere que, dans le cas d'un soulèvement, ces ponts-levis étant partagés en deux, l'autre moitié tient au quartier de l'artillerie, et l'on seroit bientôt maître de ce passage. La maison du commandant en chef est dans la partie la plus élevée du rocher, et domine ainsi les deux rues qui s'y trouvent sur une sorte de pente. Il y a deux églises, une chapelle ou hermitage et un hôpital. Le magasin à poudre et celui des vivres sont à l'abri de la bombe.

En continuant de marcher à l'est, on trouve à environ six lieues de Peñon, un fort bâti sur un islot assez rond, et assez près de l'embouchure du *Rio Nocor*, dans la baie de Alhuzemas dont il reçoit le nom.

Peñon-de-Alhuzemas est entouré de bonnes fortifications sur lesquelles domine le château, où réside le commandant en chef. Il y a une garnison bien entretenue. Cette petite place renferme une paroisse, un hôpital, de grands magasins bien approvisionnés, quelques citernes assez considérables. La position de ce fort est avantageuse, en ce qu'il commande la ville de Mezemma, la baie d'Alhuzemas, l'embouchure de la riviere Nocor, et toute cette partie de la côte du royaume de Fez.

Melila, ancienne ville d'Afrique au royaume de Fez, est située sur la côte orientale du petit cap des trois Forçats, que forme dans la Méditerranée la baie de Melila. Cette place est au nord-est de la ville de Fez, et dans la province de Quiert (ou Garet). On attribue le nom de Melila au miel qu'on recueille dans ce territoire. La ville, extrêmement fortifiée, est entourée de la mer, et communique seulement par un pont avec la terre-ferme occupée par les Maures. Elle a un commandant général, une forte garnison, et renferme aussi des *desterados*. On y trouve de vastes magasins bien entretenus, des citernes pour conserver l'eau, et sa population peut être évaluée à deux mille personnes.

Marzalquivir, ou *la Marca*, ville forte, avec un bon port à l'*est* de Melila, et à l'*ouèst* d'Oran; elle est élevée sur la pointe de *Monte-Santo*, qui est du territoire de *Beni-Arax*, au royaume de Tremezen en Alger. Les Espagnols s'emparerent de cette place l'année 1506. Les Algériens la leur enleverent, mais elle leur fut reprise en 1732. Son port est grand, sûr et commode, propre à recevoir cinquante vaisseaux de ligne. C'est là que se rendent les bâtiments destinés pour Oran, qui n'en est pas éloigné d'une lieue. On y voit un beau fanal pour diriger les navires pendant la nuit.

Oran est une ville forte d'Afrique dans le royaume d'Alger, qui fut fondé par les premiers Maures chassés de l'Espagne, et qui s'étendirent sur ces côtes de l'Afrique: ils nommerent cette ville et son territoire *Vahran*. Ce lieu étoit fort avantageux pour faire les préparatifs de leurs pirateries sur les côtes espagnoles, ce qui engagea le fameux cardinal Ximenez à former une expédition maritime pour les en débusquer. Il prit cette ville en 1509. Depuis ce temps, les Maures ne cesserent de vouloir s'en emparer. Profitant des troubles de l'Espagne pendant que les maisons de France et d'Autriche se disputoient la succession de la couronne d'Espagne,

ils l'enleverent en 1708. Seize ans après les Espagnols la reprirent.

La ville d'*Oran* est élevée en forme d'amphithéâtre, sur le revers à l'est d'une montagne qui fait face à une autre, entre lesquelles se trouve un vallon où passe un petit ruisseau, vulgairement nommé *la Source*. La montagne sur laquelle la place est établie est, du côté de l'ouest, coupée à pic et garantie en bas par un ravin fort profond. La ville est fermée de murailles, et se trouve séparée de la mer par un espace assez considérable, nommé *le quartier de la Marine*, où logent les pêcheurs et tous les marins; entre les montagnes on voit d'autres murailles qui défendent ce quartier, et une entre autres qui par son extrême épaisseur sert de pont entre la ville et les châteaux ou forts. De ceux-ci on en voit plusieurs, tels que le fort de *la Barriere*, qui défend le fort St.-Jacques; le fort Ste.-Croix domine la mer, et peut battre tous les environs d'Oran; il contient les signaux pour avertir s'il y a des rassemblements de Maures en campagne, et quels sont les vaisseaux qui paroissent à la mer : au pied de ce fort est celui de St.-Grégoire. Dans le vallon il y a une promenade nommée l'Alameda, et le terrain va en s'élevant. Au-delà se trouve la porte de *Tremezen*, et une suite de fort jolis jardins qui se prolongent jusqu'à la source de la petite riviere *del Nacimiento*. Du côté opposé on voit encore des jardins et trois forts ou châteaux, qui sont *Rozalcazar*, *St. André* et *St.-Philippe*. Depuis tous ces forts jusqu'à la mer se trouvent plusieurs batteries de canons, et il y en a d'autres dans la plaine qui communiquent avec la place par des souterrains. Au plus haut de la ville se trouve le château de l'*Alcazava*, et à une petite distance le fort *St.-Jean*. A la source dont on a parlé, on a formé des retranchements qui s'élevent au-dessus les uns des autres pour la défendre, étant l'unique qui se trouve à Oran pour la boisson des habitants, et les Algériens

ayant souvent tenté de la détourner. Cette place forte étoit un des grands dépôts des Présides d'Espagne pour les exilés, et elle avoit besoin de plus de quatre mille hommes de troupes pour sa défense.

Oran et Marzalquivir furent abandonnés par la couronne d'Espagne le 26 février 1792; tout fut emporté de l'une et de l'autre place, et les Maures n'y entrerent que lorsqu'elles furent totalement évacuées.

ISLES BALEARES ET PITYUSES,

OU

ROYAUME DE MAYORQUE.

Observations générales.

Le Royaume de Mayorque se compose des îles situées dans la partie de la mer méditerranée, que les Anciens nommoient *Ibériennes*. Ces îles sont aujourd'hui connues sous les noms de *Mayorca*, Majorque ; *Menorca*, Minorque ; *Cabrera*, *Iviça* ou *Ibiça*, *Formentera*, *Conigliera* ou *Conejera*, et autres plus petites. Les trois premieres sont les *Baleares*, et les dernieres *Pityuses*.

On fait dériver le nom de *Baleares* (1) d'un mot

(1) Licophron les appelle *Chiriades*, parce qu'il y a autour de ces îles des écueils cachés sous l'eau. Pline dit que les Grecs les appelerent *Gymnasies*, à cause de l'exercice de la fronde, et Diodore de Sicile, parce que les habitants alloient tous nuds. *Aphrosiades* et *Aphrodisiades* furent des noms que leur donnerent par allusion St. Jérôme et St. Isidore, parce qu'on prétendoit que Vénus étoit la déesse de ces îles. Le nom *Eudemones* (*) étoit une application propre à leur climat : *heureux* ou *fortuné* ; et *Axiologues* (**) provenoit aussi du même principe.

Il y a aussi une autre opinion sur l'origine du nom *Balear* ; elle

(*) Strabon, liv. 3.

(**) Strabon, *ibid.*

grec qui signifie *jeter* ou *tirer*, ce qui convenoit parfaitement à ces insulaires, reconnus alors pour les plus habiles à lancer une pierre avec la fronde. Ainsi, par antonomase, on fit du nom appellatif le nom propre. Un autre auteur dit que Baleares vient par corruption du mot syriaque *Balaros*, exilé (1).

Les primitifs habitants, selon Strabon, furent des *Rhodiens;* selon St. Jérôme, des Grecs de la ville de *Zante;* selon Silius, ce furent d'autres peuples; enfin des *Phéniciens.* On remarque toujours que ces insulaires existerent avant Carthage; mais qu'ils n'ont été bien connus qu'au temps même où les Carthaginois subjuguerent une des Pityuses, Iviça, six cent soixante-trois ans avant l'ere chrétienne; ces peuples furent encore deux siecles sans pouvoir s'établir dans les Baleares.

Les îles Baleares et Pityuses sont placées sur une même ligne nord-est, sud-ouest. Elles regardent la Catalogne et le royaume de Valence. Leur si-

le fait aussi provenir de Balea, compagnon d'Hercule, que celui-ci y laissa pour gouverneur : c'est sans doute la plus fabuleuse. Le faux Berose et son commentateur ont donné comme un fait historique que Tubal, un des enfans de Japhet, avoit fondé ces colonies, et le docteur Dameto, qui l'a réfuté, y introduit en place un héros imaginaire nommé Gerion, qui en devint le premier roi.

(1) Pausanias, qui avance cette opinion, dit *proscrit*, *banni*, *exilé*, et qu'on transportoit dans ces îles les malfaiteurs. Mais alors il faudroit savoir d'où on les exiloit?

tuation la plus rapprochée de l'Espagne est de la *pointe Martin* ou *Denia*, dans le royaume de Valence, à la *Cala Badella* de l'île d'Iviça; leur distance moyenne est de l'embouchure de l'*Ebre* à l'île *Dragonera* près de l'île Mayorca; et le plus grand éloignement est de l'embouchure de *Llobregat* en Catalogne, au *cap Bajoli* de l'île Minorca. Elles ont au nord-ouest l'Espagne, au sud les côtes d'Afrique, et à l'est la Sardaigne.

Les peuples Baleares furent employés par les Carthaginois, lorsque ces derniers résolurent de se venger des Agrigentins, qui ne pouvoient supporter leur domination; lorsque Pyrrhus, roi d'Epire, voulut également envahir la Sicile, les Carthaginois aidés des Mayorquins l'en chasserent. Les Romains ayant déclaré la premiere guerre aux Carthaginois, chercherent à détacher de leur parti les Baleares; mais, insensiblement, les Mayorquins se mirent dans le parti d'Amilcar, et on prétend qu'Annibal, son fils, vit le jour dans une de leurs îles. Amilcar battu par les Romains, leur échappa par la fuite, et Scipion qui le poursuivoit ne pouvant parvenir à s'emparer d'Iviça, pilla cette île, ce qui donna à Rome l'idée de la subjuguer. Dès lors les îles Baleares se rangerent sous les drapeaux de cette République. Délivrés des Carthaginois, les Mayorquins s'érigerent en pirates, et porterent la désolation sur les côtes d'Espagne. Les Romains firent une descente à Mayorque et s'en emparerent. Pendant

les guerres civiles qui précéderent la chute de la république romaine, on peut croire que ces îles perdirent de leur population en servant les différents partis. Jules-César les appeloit *Fundæ Librales*, parce que les pierres qu'ils lançoient pesoient une livre (1). Pline et Strabon disent que du temps d'Auguste ces peuples lui envoyerent des députés pour lui demander un secours capable de détruire l'immensité de lapins qui ravageoient les productions de leurs îles.

L'an 426 de l'ere chrétienne, les Vandales s'emparerent des îles Baleares; les Maures d'Afrique les prirent sur eux l'an 798. En 801, la loi mahométane y fut introduite; mais une armée navale qui fut envoyée dans la Méditerranée par Charlemagne, battit les Maures sur les côtes de Sardaigne, et fondit sur les îles Baleares, dont elle s'empara. Bientôt les Maures en reprenant courage rentrerent en possession de ces îles : c'est même de ce point, en 985, qu'ils firent le projet d'envahir la Catalogne; et en 986, ils se rendirent maîtres de Barcelone. Raymond-Bérenger courut attaquer les Maures dans les îles Baleares, fit la conquête de Mayorca. Obligé de retourner en Catalogne, il confia l'île aux Génois, qui la laisserent reprendre par les Maures.

La gloire d'en chasser pour toujours ces peuples étoit réservée à don Jayme, petit-fils d'Alphonse II,

(1) Jules-César les a employés dans les Gaules. *Voyez* dans ses Commentaires, L, II. *De Bello Gallico*.

roi

roi d'Aragon. En 1228, il convoqua la noblesse du royaume d'Aragon à Barcelone, fit un discours qui anima le zele de l'assemblée; le clergé seconda cette entreprise, les chevaliers du Temple voulurent en être, et armerent à leurs frais des cavaliers et des arbalêtriers. En vain l'oncle du jeune roi voulut le détourner de cette expédition; il y persista. On suscita des intrigues, les Aragonois et ceux de Lérida refuserent de suivre le roi; mais tout ce qui étoit *Croisé* (1) lui resta fidele: les Catalans s'y distinguerent. La flotte partit le 1er. septembre 1229; elle étoit composée de vingt-cinq gros vaisseaux, de dix-huit tarides, de onze grandes galeres et de cent galiotes; l'armée en tout étoit de dix-sept mille hommes. Elle eût à lutter contre la plus violente tempête; on fit toutes les instances pour arracher au roi l'ordre de retourner à Tarragone; mais la fermeté de don Jayme obligea de continuer la route. C'est en bravant la tempête qu'on découvrit Mayorque; on ne put descendre au port de Pollenca, et on fut contraint de naviguer sur la Palmera. Un Mayorquin au service du roi maure passa à la nage de l'île à la flotte

(1) Dans une conférence que *don Jayme* eut avec *Jean*, moine de Cluni, cardinal de Ste.-Sabine et légat apostolique, qui vouloit le dissuader de porter ses armes contre Mayorque, le roi répondit qu'il en avoit fait le serment, et prenant un ruban qu'il doubla en forme de croix, il pria le légat de le lui attacher sur l'épaule, selon l'ancienne coutume des princes chrétiens lorsqu'ils marchoient contre les infideles. Le légat bénit la croix, la lui attacha, ainsi qu'aux Grands, aux chevaliers et aux ecclésiastiques qui se présenterent.

pour avertir le roi d'Aragon qu'il auroit à combattre quarante-deux mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie. Le roi le remercia de son zele, lui promit une récompense, et ordonna le débarquement. La résistance fut grande dans les deux armées; elles combattirent vaillamment; mais toujours les Maures perdoient plus de monde que les chrétiens. Au bout de quelque temps, le roi maure fut investi dans la ville capitale de Mayorca; on refusa de capituler avec lui; l'assaut fut donné, la ville prise, les Maures exterminés, et tout le pays soumis le 31 décembre 1229. Après cette victoire, Mayorca fut réuni à la couronne d'Aragon, et don Jayme fit le partage des terres aux moins riches de ceux qui avoient montré tant de valeur. Quelque temps après, les Minorquins se rendirent tributaires de JAYME Ier. dit *le Conquérant*. A sa mort, son second fils eut dans son partage le *royaume de Minorque* et le titre de Roi indépendant : ce qui donna lieu à des guerres et des rivalités de famille; et en 1343 le roi légitime *don Jayme III* succomba en défendant son trône contre l'usurpateur don Pedre, roi d'Aragon, et son beau-frere. Depuis ce temps, les îles se trouverent sous la domination des rois d'Aragon et de Castille, et enfin le royaume de Mayorque et ses dépendances, les comtés de Roussillon et de Cerdagne firent partie des possessions de la couronne d'Espagne.

ISLE MAYORQUE.

MAYORCA, *Majorica*, (*Insula Major*, ou la plus grande et la premiere des Baleares) a cinquante lieues de tour; elle est séparée de l'Espagne par une étendue de mer d'à peu près quarante lieues, c'est-à-dire que cette île est à trente-cinq lieues de la Catalogne, et à cinquante de Valence. Elle est à cinquante-cinq lieues d'Alger, à vingt de Ibiça et à dix de Minorca; elle a au nord-est l'île Minorque, et au sud-est, celle d'Iviça. Son climat est tempéré; elle est presque entourée par une chaîne de montagnes dont une branche interrompue s'avance jusques dans son centre : celles de Puig-Mayor et de Galatz sont considérables et les plus élevées. Les vents frais temperent les chaleurs de son climat pendant l'été. Sur les rives de l'est, on éprouve peu de froid pendant les mois d'hiver; mais quoiqu'assez bien garantie au nord, on y ressent des coups de vent qui déracinent et emportent quelquefois les plantations qui les couvrent. La température y est variée comme partout, d'après l'exposition des sites. On y trouve des vallées fraîches et fécondes, quoique privées de rivieres. Il y a de grands ruisseaux qui partent du voisinage des montagnes et circulent dans quelques parties de l'île, et deux petites rivieres, entre autres *la Rierra* qui a son embouchure sous les remparts de la capitale. Enfin cette île renferme deux cités,

Palma et Alcudia, quelques petites villes ou bourgs et beaucoup de peuplades (1).

PALMA.

Palma est la capitale de l'île Mayorque, le siege d'un évêché, et la résidence du capitaine-général des îles Baleares et Pityuses. Cette cité est placée au fond d'une grande baie que la mer forme en passant entre les caps Blanco et Cala-Figuera, à laquelle on donne trois lieues un tiers de profondeur; son port est bon et sûr, mais petit. La ville s'éleve en pente sur les bords de la mer à l'endroit où est le port, et elle y forme une courbe; elle est environnée de murailles flanquées par une douzaine de bastions; il s'y trouve deux demi-lunes, un ouvrage à cornes et plusieurs redoutes. Du côté de terre il y a un large fossé à sec, mais toutes ces fortifications ne pourroient soutenir un siege bien conduit. Elle a huit portes, et on en compte trois du côté de la mer: *Puerta de la Muelle* (ou du port), de *Sta.-Cathalina*, et de *los Dragones*.

En arrivant par la baie, la situation de Palma est pittoresque; on découvre une partie de ses principaux édifices, tels que la *cathédrale*, et la tour de l'Ange qui y tient, les paroisses ou églises de *Sta. Cruz*, *San Miguel*, *St. Nicolas*, *St. Dominique*, *San Francisco de Asis*, *N*^a^. *S*^a^. *del Carmen*, *Sta. Margarita*, *San Francisco de Paula*, *Trinitarios-Cal-*

(1) Un auteur espagnol lui donne deux cités, trente-deux villes, beaucoup de villages remarquables, deux mille une fermes, dix-huit cent soixante-dix-sept maisons de campagne, dix châteaux ou forteresses, quarante tours où, avec des feux pendant la nuit, les sentinelles peuvent avertir en cas d'alarme, deux cent dix ruisseaux ou fontaines pour l'arrosement. Il donne à la ville de Palma l'épithete de métropole, Cour et chef-lieu du royaume de Mayorque.

sados, Palacio del Obispo (palais de l'évêque), *le palais du Capitaine-général, la maison de la royale audience,* etc.

Rues et places. Les rues sont en partie étroites et mal pavées; celles de la partie basse et les places de la ville sont larges et régulieres; parmi ces places, celle des Bornes est la plus belle et la plus fréquentée par les étrangers et les habitants; celle de la *Terrà Sana* est une alluvion, son terrain étoit autrefois sous les eaux de la mer. Une autre promenade publique est la *Ramba;* on s'y promene à pied et en voiture. On estime la population de cette ville à 33 mille habitants.

L'évêché est suffragant de Valence; son diocese comprend quarante paroisses; l'évêque jouit de quarante-cinq mille piastres fortes de revenu. Il y a un chapitre de cathédrale avec six dignitaires qui jouissent entre eux de dix mille piastres fortes, et les autres prébendés ensemble de quarante-deux mille cinq cents piastres fortes; cinq paroisses fort riches, douze couvents de religieux, onze de religieuses, non compris ce qui est dans le faubourg, une quantité de chapelles ou oratoires, une université, quatre hôpitaux, deux hospices, neuf maisons de Miséricorde, deux colleges : l'un de St.-Pierre et l'autre de la Sapiencia; beaucoup d'édifices publics à visiter.

L'administration est composée d'un *capitaine-général,* et d'une *royale audience* (1), qui ont le gouvernement entier du royaume, et jugent en dernier ressort les matieres civiles, criminelles et militaires; ils n'ont au-dessus d'eux que le conseil suprême de Castille. Un corrégidorat, avec un intendant et six assesseurs; une *cour municipe,* composée de *six jurats* élus tous les ans, dont un noble; elle a la

(1) Cette cour, établie en 1715, fut substituée à la cour de justice souveraine. La royale audience est composée d'un régent, cinq conseillers, un fiscal; le capitaine général en est le président né, et n'a point de voix.

répartition des impôts, l'approvisionnement annuel, la conservation des privileges, la police civile de la ville et de l'île. Le *conseil-général,* qui se compose des élus et de tous les états de l'île et des syndics des villes. Un *bayle* et son assesseur, dont la jurisdiction s'étend sur les causes de censives et est juge en seconde instance. Un *viguier* et son assesseur, qui connoît en informations de causes criminelles, et qui en matiere civile est juge en premiere instance, seulement pour la ville et faubourgs de Palma. En outre l'administration générale a un *procureur royal* et un *avocat fiscal* qui sont à la tête du *tribunal du domaine* du roi, composé d'un *juge des comptes* et un assesseur, d'un *trésorier régent,* un *procureur fiscal,* etc., un *chancelier,* qui décide de la compétence du pouvoir spirituel et du temporel lorsqu'il y a conflit. L'*Al-motacen,* office qui est resté des Maures : c'est, en termes arabes, *le juge des poids et mesures, et des ventes;* il fait aussi les fonctions de commissaire de *police* et de *voyer.* Un *consulat* qui juge sommairement, et sans avocats ni procureurs, sur toutes les affaires commerciales; on peut faire reviser le jugement pardevant un *juge des appellations,* qui est aussi obligé de prononcer sommairement par le style du livre de la contractation. Un *juge d'exécutoires;* il connoît des revenus et des impositions, et prononce; on ne peut en rappeler qu'à lui, alors c'est en révision, et dans ce cas les *jurats* sont obligés de faire les fonctions de conseillers pour décider avec lui. Les *claverios* (collecteurs) élus, qui sont chargés pendant un an du recouvrement du fisc. Les *morberos,* magistrats de santé, qui furent établis en 1475, lors de la peste; l'un est noble, l'autre bourgeois, et le troisieme marchand; ils ont l'inspection sur les voyageurs par terre et par mer, et l'intendance des *lazarets;* ils sont assistés d'un médecin et d'un chirurgien, et ils ont le droit de faire brûler la cargaison du navire soupçonné d'être infesté. Un *directeur* de la *manse*

numéraire ; c'est le chef d'une banque publique ou dépôt appartenant aux habitants de la ville : ses agents se nomment *libros*. Un *cequiero* est le surintendant des eaux; il ordonne et veille à leur distribution dans l'île, tant pour leur consommation que pour l'arrosement des prés, des champs, des vergers et jardins : ce mot *cequiero*, vient d'*asequia*, rigole. Un *inspecteur* des rues et des places, pour empêcher le désordre de la voie publique, et que les enfants et les oisifs n'y commettent quelques dégats.

Le clergé de la cathédrale est composé de l'évêque, d'un archidiacre, un sacristain, un doyen, un chantre, un sous-chantre, un trésorier, vingt-deux chanoines. Il y a de plus quelques autres ecclésiastiques et ministres, une musique composée de voix, d'instruments et d'un organiste.

L'église cathédrale est dans la partie élevée de *Palma*. Elle est belle, grande et d'une architecture gothique; elle a trois nefs et trois hautes voûtes. La construction est hardie, et sa voûte du milieu, encore plus élevée que les deux autres, est simplement soutenue par deux rangs de sept colonnes. Les vîtraux en sont magnifiques par la netteté, la finesse et la disposition de leurs couleurs. On entre dans l'église par trois superbes et grandes portes ouvertes dans sa façade, à côté de laquelle s'élance un clocher d'une structure si hardie et ornée avec tant de délicatesse, qu'on l'a nommé la *tour de l'Ange*. C'est le roi d'Aragon, don Jayme le Conquérant, qui a fait construire cette église. Le chœur, placé au centre, nuit à la beauté du vaisseau, étant renfermé par une enceinte de maçonnerie, dont les sculptures ne peuvent dédommager du coup d'œil imposant qu'offriroit le vaisseau dans son entier. Entre le chœur et le maître-autel est placé le tombeau du roi Jayme II; c'est un sarcophage en marbre noir et des ornements en bronze doré ; au-dessus est une couronne argentée : il est entouré d'une grille de fer à hauteur d'appui. On remarque quelques chapelles où la

sculpture n'a pas été épargnée, entre autres celles du *Crucifix*, de *St. Benoît*, de *St. Martin*, de l'*Ascension*; la derniere est ornée de peintures à fresque qui ne sont pas sans mérite. La chapelle de la *Piété* est couverte de grands tableaux qui se touchent et sont au nombre de vingt-huit. Le trésor est riche : on y voit beaucoup de reliquaires, de très-grands chandeliers tout en argent, de riches vases sacrés, et quelques autres objets de piété.

La paroisse de St. Michel est une des plus anciennes; elle fut une mosquée sous le gouvernement des Maures. Les autres paroisses furent bâties depuis, et toutes sont belles et grandes, ornées de tours ou de clochers de différentes formes. Parmi les richesses de ces églises, celles des couvents l'emportent.

Le palais épiscopal est assez grand et fort bien distribué, il tient à la cathédrale et est bâti en belles pierres.

Le palais royal du gouvernement, où logent le capitaine-général et l'intendant-général, est plus considérable, mais distribué sans ordre. Il domine le rivage de la mer. Son intérieur offre cependant quelques belles pieces; un beau vestibule, un fort large escalier en pierre; on y voit une salle d'audience où se trouve un trône en velours cramoisi enrichi de franges d'or, placé sur une estrade de plusieurs marches couvertes d'un beau tapis : le dais est aussi en velours rehaussé d'or et garni de plumes d'autruche ; au-dedans sont les portraits du roi et de la reine. Il y a dans cet édifice une chapelle royale, un arsenal, une caserne, deux jardins, une prison d'état placée dans une grosse tour carrée. Ce palais, dit-on, a été habité par les princes Maures qui possédoient l'île.

La maison de la *Contratacion* est un des édifices les plus remarquables. Son architecture est gothique; elle a été bâtie dans le quatorzieme siecle : c'est un monument de la grande

population et de la splendeur du commerce de ce petit royaume. Il y a une très-belle et vaste salle dont la voûte ne porte que sur quatre colonnes; c'est là que se rassemblent les marchands; c'est aussi là que se donnent les fêtes, les bals publics et masqués. Le jardin étoit riche autrefois en plantes étrangeres et rares : il étoit orné de plusieurs statues et d'une fontaine en pierre avec une cascade; mais actuellement il est abandonné. A côté de ce jardin est le consulat, maison où le tribunal de commerce donne son audience : ce tribunal exerce gratuitement.

La maison de l'*Inquisition* n'offre rien de curieux; son paisible tribunal ne fut jamais moins occupé : ceux qui le remplissent sont des ecclésiastiques remplis de douceur et de prudence, et qui n'agiroient avec quelque sévérité que d'après les ordres du gouvernement. Les Juifs établis dans l'île, loin d'avoir à le redouter, sont plus que tolérés, et par une décision formelle il est défendu de les injurier : le peuple se contente de leur donner le sobriquet de *Chouetes.*

L'*hôtel-de-ville* attire l'attention des voyageurs; son entablement supporte beaucoup de sculpture et d'ornements gothiques. L'intérieur est grand; il y a un bon nombre de salles qui servent à différents tribunaux. On y voit partout les tableaux qui représentent les hommes illustres du royaume, à commencer depuis Annibal jusqu'au roi don Jayme. Une des salles où est établie l'école de dessin, fut fondée par un archevêque de Séville, et entretenue par l'évêque de Mayorque. Enfin l'*horloge* nommée *Baléarique*, et quelquefois *horloge du soleil*, est assez singuliere. On ignore véritablement son origine; on ne sait ni d'où elle vient, ni où elle fut faite : elle marque et frappe les heures différentes du jour et de la nuit, selon la progression de la marche du soleil et la différence entre les solstices où les jours se trouvent inverses aux nuits; on peut dire qu'elle est unique dans le monde.

L'*hôpital de la ville* est destiné pour les pauvres. Il est bien bâti, bien aéré; deux grandes salles sont pour les femmes, et deux autres semblables pour les hommes. Trois autres salles sont entretenues par des associations de bienfaisance, nommées confrairies. Chaque salle a cent lits, qui sont bons et proprement tenus; les aliments sont choisis et sains.

L'*Hôpital de la Miséricorde* offre un asyle aux enfants-trouvés et aux vieillards des deux sexes qui se trouvent délaissés. Il est malheureux que ce sage établissement soit sans biens-fonds; il est renté précairement, c'est-à-dire que son établissement tient à quelques dons charitables et au travail des enfants et des vieillards, occupés à des filatures d'un produit trop médiocre.

L'*Hôpital militaire* a trois cents lits; le roi fait les fonds, et il est affermé. De plus on trouve un *hôpital des lépreux* dans le faubourg; une *maison de réclusion* pour les femmes de mauvaise vie; des maisons de piété ou hospices : une pour les prêtres malades et pauvres; une pour l'éducation des filles de famille dont les peres ont éprouvé quelque malheur : on les garde jusqu'à leur mariage, et la bienveillance publique fournit à leur dotation.

La *Salle de spectacle*, quoique assez grande, n'a rien de remarquable, ni dans son extérieur, ni dans son intérieur; elle appartient en propre à l'hôpital-général : il retire le tiers de la recette, et les deux autres tiers servent aux frais de décorations, lumieres, gages d'acteurs, etc., etc.

Les maisons de la ville de Palma sont en général agréables, quelques-unes mêmes sont bâties en marbre. Elles sont sur le plan et dans la construction de celles des anciens Maures; peut-être aussi que cela convient mieux aux habitants de ce pays : au rez-de-chaussée on trouve un portique et un

vestibule avec des colonnes, en arriere quelques petites pieces, au premier de grands appartements sans fenêtres, au-dessus un grenier où se fait tout le détail du ménage; la cuisine n'a que des fourneaux : tout s'y chauffe, tout s'y cuit avec du charbon. Dans quelques maisons il se trouve des cheminées que les Français émigrés ont fait construire. Au-dessous de ces maisons il y a des logements comme à Hambourg ; sorte de caves habitées par des pauvres, qui ne reçoivent d'air et de jour que par la porte d'entrée.

Route de Palma *à* Alcudia *et à* Pollenza, *par les côtes du Sud, du Sud-est, de l'Est et du Nord.*

Sortant de Palma et suivant les côtes du Sud vers l'Est, dans l'île Mayorca, on rencontre *Lluch-Mayor*, située au milieu d'une grande plaine au bout de laquelle est une montagne isolée, nommée *La Randa*. Cette plaine est célebre par la malheureuse défaite du roi Jayme III : il y perdit la couronne de Mayorque. Lluch-Mayor a été bâti du temps de Jayme II, en 1300. Sa population monte à environ trois mille cinq cents personnes : les rues et les maisons sont assez régulieres. Elle a une paroisse avec un recteur et une vingtaine de bénéficiers; l'église est sous l'invocation de St. Michel Archange. Le couvent de St. François est d'une architecture très-simple. Sur la *Randa* on a établi un college et une chapelle aux frais de l'université de Palma: on y apprend à lire à environ cinquante enfants. Ce rocher fut habité vers le milieu du treizieme siecle par le fameux Raymond Lulle. A une lieue et demie de Palma est l'étang nommé *le Prat;* on se plaint de ses exhalaisons mal saines, et il seroit facile à dessécher. Tournant ensuite au Sud-Est, et à deux lieues, on trouve *Campos*, ville plus riche que

la précedente; on estime le nombre de ses habitants à environ cinq mille. Sa fondation est du même temps : elle est située dans une grande plaïne, et gouvernée par un bailli et quatre jurats. Elle a une église paroissiale sous le patronage de St. Julien, avec un recteur et onze bénéficiers ; un couvent de St. François de Paule, un hôpital bien tenu pour de pauvres femmes, des orphelins et des malades. Son territoire est bon et se divise en champs pour la culture des grains, et en pacages pour la nourriture des bestiaux ; il comprend le *Cap de Salinas.* Continuant de marcher pendant trois lieues à l'Est par Sud, on arrive à *Santani.* Cette ville a de bonnes maisons et est mieux bâtie, ses habitants ayant dans leur voisinage une pierre belle et excellente. L'église paroissiale se distingue par sa grandeur ; la population est aussi à peu près de cinq mille personnes; son territoire est borné par la *Cala-Figuera*, et fut souvent exposé aux incursions des pirates Algériens, et les habitants souvent forcés de fuir dans l'intérieur de l'île. Tournant et remontant sur la côte de l'Est, on trouve la ville de *Falonichi*, ou Felanixe : elle est grande et contient près de six mille personnes. Les religieux de St. Augustin y ont un beau couvent. Le territoire est bon et fertile ; les habitants en retirent au-delà de leur consommation en grains, et ils ont bon nombre de bestiaux ; ils fournissent à l'île d'excellentes eaux-de-vie. On voit à une demi-lieue, sur une petite montagne, une chapelle fort vénérée sous le nom de *San Salvador :* auprès il y a une sorte d'hôtellerie pour les pélerins; le chemin qui conduit au sommet, où se trouve cette chapelle, est taillé dans le roc. En allant au Nord-Nord-Est et rentrant dans l'intérieur de l'île pour se porter à *Manacor*, située à quatre lieues, on a à sa gauche une vaste et fertile plaine riche en productions; on y voit les grandes peuplades de *Porreras*, *Montuyri*, *Petra*, *Villa-Franca*,

San-Juan, *Algueda* (1), dont la population s'éleve à environ douze mille âmes, et on arrive à *Manacor*, également située dans une plaine des plus fertiles, et où la noblesse, qui y a le plus de propriétés, passe la belle saison : la population est d'environ sept mille personnes. Son église paroissiale se nomme *Notre-Dame de l'Assomption*; il y a un couvent de Dominicains; et un hospice pour les malades dont les fonds sont faits par les bourgeois et autres personnes. Ce sont les mêmes productions : grains, vins, fruits, légumes, troupeaux. En outre de l'église paroissiale, il y a un couvent de Dominicains. Reprenant vers la côte, à l'Est, à travers les roches, on passe *San-Servera*, et on trouve au Nord de ce village *Arta*, qui renferme près de huit mille personnes. Cette ville, bâtie sur un terrain montueux, est une des plus riches de l'île Mayorca. Elle a une paroisse dédiée à Notre-Dame et à San-Salvador, avec un vicaire perpétuel et dix bénéficiers. Il y a un couvent, un oratoire public, et pour annexes, deux villages : *Servera*, avec une chapelle ou oratoire, et *Cap Pera*, où il y a un fort et un curé desservant l'oratoire ou petite paroisse. Le territoire nourrit toutes sortes de bestiaux, et produit du vin, des oliviers, du grain, des légumes; les habitants cultivent avec assez d'avantage le coton, et récoltent beaucoup d'huile. On voit dans ce canton des maisons de campagne qu'occupent la noblesse pendant l'été. Les collines et les montagnes environnantes offrent plusieurs points de vue pittoresques; on y voit des chapelles, des hermitages, des couvents, quelques habitations de paysans, les ruines d'un vieux château construit par les Maures, et le château de Pera, à huit cents

(1) Avant la conquête sur les Maures, cette ville d'Algueda ou Algayda s'appeloit *Castęligt*; il reste encore auprès un hermitage de ce nom. Elle a sept cents feux et une paroisse.

taine ; les habitants boivent l'eau des puits et des citernes. Son territoire produit du blé, du vin, et l'on y soigne des troupeaux.

PETRA. C'est la plus pauvre de l'île. Elle a une paroisse et un couvent de l'observance de St.-François. Les villages de *Arion* et *Villafranca* sont dans sa jurisdiction, avec un vicaire dans l'un et un oratoire public dans l'autre.

SAN-JUAN est dans une plaine ; l'église paroissiale a donné son nom à cette peuplade : auprès est un hermitage de Notre-Dame de la Consolation. Cette peuplade manque d'eau. Elle récolte un peu de blé, de vin et d'huile ; elle a aussi quelques troupeaux.

MURO. Sa paroisse, dédiée à St. Jean-Baptiste, a un recteur et vingt-un bénéficiers. On trouve dans la ville un couvent, un bon hôpital et plusieurs hermitages. Elle récolte abondamment toute espece de grains, fruits, légumes, et on y éleve des troupeaux. Le village de *Castelbiert* est son annexe, il a une église et un vicaire.

STE.-MARGUERITE DE MURO fut une colonie séparée de la ville de Muro en l'an 1300, par ordre du roi Jayme II. Elle est placée sur la montagne. Son église paroissiale lui a donné son nom. Elle a pour annexe le village de *Maria*, où se trouve une église et un vicaire.

CAMPANET est placée sur un terrain fort raboteux. La paroisse est dédiée à St. Michel. Elle a un recteur et quatre bénéficiers ; son annexe est le village de *Buger*, où se trouve l'église et un vicaire. Il y a aussi un grand hermitage dit de St. Michel, qui fut l'ancienne paroisse. Autrefois la ville de Campanet étoit dans la jurisdiction de la ville de la Puebla ; mais don Pedro IV d'Aragon la sépara et l'honora du titre de ville royale l'an 1366. Elle a un bailli royal et quatre jurats. Campanet manque de ruisseau, sa récolte abonde en huile.

INCA est située sur un sol un peu montueux ; elle a environ neuf cents habitants. Il y a une église paroissiale dédiée à San-Addon et San-Sennen ; trois couvents, dont un de St.-François, un de Dominicains et de religieuses Augustines, qui habitoient autrefois la cime d'une montagne très-élevée près de la ville, et où se trouve l'hermitage de Ste. Marie-Madeleine. Il y a à Inca un hôpital bien tenu, et une fois par semaine un grand marché où l'on vient de

tous

tous les environs. L'eau ne manque pas dans son territoire, et on y récolte blé, avoine, huile, vin, capres, amandes, fruits et légumes. Elle est une colonie de Catalans.

Binisalem s'éleve sur une montagne; sa paroisse est dédiée à San Jayme; elle a plusieurs annexes. Parmi ses productions, elle a un peu de soie. On y entretient quelques troupeaux.

Senzellas. Cette petite ville est assise dans une plaine; sa paroisse est dédiée à Ste. Agathe: il y a un recteur et cinq bénéficiers. Sa population n'est pas considérable. Elle a dans sa jurisdiction les villages de *Castrix* et *Beniali:* les habitants de ce dernier sont près de quatre cents. Il a une église et un vicaire desservant. Ce territoire produit seulement du blé et du vin; mais on y entretient des troupeaux.

ALCUDIA.

Alcudia, cité et ancienne ville de l'île Mayorca, est située sur la côte du Levant, au Nord-est de l'île et au Nord par Est de Palma, vis-à-vis de l'île Minorca qu'elle a au Nord-est. Elle s'élève entre deux grandes baies que forme la péninsule de son nom : l'une est la baie d'Alcudia, entre les caps *Farruch* et *del Pinar*, et c'est la plus étendue; l'autre est la baie de Pollenza, entre le cap del Pinar et celui de Formentelli ou *Formentor*. On nomme aussi ces baies *Puerto-mayor* et *Puerto-minor*. Cette ville est placée sur une éminence à environ deux milles de la mer; elle est entourée de vieilles murailles élevées, défendue par deux forts et garnie de bons fossés à sec. Quelques auteurs la disent très-ancienne, et d'autres ne lui accordent une sorte d'existence que depuis le temps où le roi d'Aragon prit Minorque; cependant elle disputa le titre de capitale à Palma, et l'on prétend que sous le regne de Jayme II elle étoit dans l'état le plus florissant. Charles-Quint accorda à ses habitants le titre de *très-fideles*, pour récompenser le zele qu'ils montrerent pour leur souverain lors d'une sédition qui eut lieu en

1521 (1), il les exempta de tous impôts et accorda à la ville le titre de cité.

Il y a une belle église paroissiale dédiée à l'apôtre St. Jayme (St. Jacques), un couvent de religieux de St. François d'Assise, une chapelle ou oratoire et un hôpital; deux chapelles hors de ses murs, et la grotte de St. Martin. On y trouvoit encore, il y a un siecle, jusqu'à mille maisons; mais la plupart tombent de vétusté, et on n'estime pas sa population intérieure à plus de mille personnes. Elle est dans le commandement d'un colonel vétéran; sa petite garnison se compose d'environ quarante hommes d'infanterie et un piquet de cavalerie. Elle a un juge royal et quatre échevins ou jurats que le roi nomme. On peut attribuer sa dépopulation au manque total de bonne eau : les habitants n'ont pour boisson que celle de citerne. La culture a été aussi négligée dans son territoire; mais on y entretient des troupeaux qui fournissent la laine la plus belle de l'île, et la plus estimée.

En quittant Alcudia pour visiter la péninsule entre les deux baies, on voit, sur une petite colline, la jolie chapelle de *Notre-Dame de la Victoire;* plus loin une tour, pour des signaux, qui est élevée sur un rocher, d'où l'on découvre à l'orient toute la côte occidentale de Minorque et partie de celle de Mayorca. Au-dessous de ce rocher, et sur le bord de la mer, est une pointe aussi formée par une roche nommée *la Roxa*, sur laquelle est placé un canon portant du dix-huit, et pointé au large. Toute cette partie est rocailleuse et sans culture. En prenant le chemin au Nord-ouest d'Alcudia, on trouve à une lieue et demie de distance Pollenza, dans un terrain fertile et bien arrosé.

Pollenza ou *Puglienza*, et aussi *Pollença* ou *Pollentia*, est située au Nord de l'île Mayorca. Cette ancienne petite

(1) Le chef des factieux étoit un mégissier. Le titre fut accordé en 1522, avec différents privileges.

ville fut bâtie, dit-on, pour remplacer une colonie Romaine fondée sur le site qu'on appeloit à cause de cela *Colonia;* on appuie cette assertion de quelques restes d'aquéducs qui servoient à conduire l'eau de la vallée de Teruellas à cet endroit. D'autres prétendent que la colonie étoit plus près de la mer, et que les colons vinrent s'établir sur le sol où est Pollenza pour éviter d'être submergés. Cette ville annonce par son enceinte qu'elle fut plus considérable qu'on ne la voit aujourd'hui; elle est à une lieue de la mer, dans une plaine, abritée des vents du Nord par quelques collines un peu élevées. Son intérieur est bien bâti et contient une population de près de six mille habitants qui sont dans l'aisance. La paroisse est d'une bonne architecture; elle est dédiée à Notre-Dame des Anges : elle a un prieur et dix-neuf bénéficiers que nomme l'ordre de Malte. Ils ont la jurisdiction qu'y exerçoient autrefois les Templiers, à qui elle appartenoit. Il y a un couvent de Dominicains, et une maison des Jésuites qui ne fut point finie à cause de la suppression de cet ordre, un hôpital militaire, et deux chapelles ou oratoires.

Le port de Pollenza peut admettre des vaisseaux et des galeres, le mouillage est assez profond; ils sont à l'abri de tous vents et défendus par une tour où il y a de l'artillerie. Les environs sont bien cultivés; on y trouve des vignes et des oliviers, on y entretient des bêtes à laine. La récolte principale est en huile et en vin : celui-ci, nommé *montona,* est exquis, et on en fait un cas particulier.

Assez près de Pollenza se trouve un monticule isolé, sur le haut est une chapelle dédiée à la Ste. Vierge. Le monastere des religieuses est détruit; elles furent transférées dans la capitale. Au septentrion sont aussi les ruines du château de Pollenza. En prenant au Nord-est, l'île se termine par une pointe fort avancée dans la mer, où se trouve le *cap de Formentor.*

Vers le Nord-ouest est *Palomera* ou *Palumbaria*, avec un port couvert par un île rocailleuse que les Anciens nommerent *Columbria* : on trouvoit sur cette côte et dans ses rochers quelques coraux. Si l'on veut visiter le port de *Soller*, à l'Ouest de Pollenza, il faut s'engager dans quelques montagnes fort élevées et les plus hautes de l'île. *Soller* n'est qu'un très-petit port, son embouchure est difficile et resserrée; une batterie de plusieurs pieces de canon fait sa sûreté; c'est dans ce port que les barques viennent charger les cargaisons d'oranges qui s'exportent ensuite à l'étranger.

Retour de Pollenza *à* Palma.

On descend dans une belle et profonde vallée défendue des vents par la chaîne des montagnes du Nord-ouest, et on trouve à six lieues de Palma la ville de *Ascorca*, fort connue par le sanctuaire de *Notre-Dame du Lluch* : c'est un grand et bel édifice que l'on appelle *la collégiale de Lluch*. Ses chanoines sont du titre de St. Pierre de Rome, par une bulle du pape Alexandre VI (1). Ils sont peu nombreux; mais en comprenant les ecclésiatiques et les personnes qu'ils emploient, les bâtiments contiennent quatre cents personnes. Cette belle vallée, riche en oliviers et en troupeaux, appartient à la collégiale. Ce canton abonde en sources d'eau vive : deux principales sont Fortarit et Malano. On y recueille les vins de Malvoisie et de Montona; les collines

(1) C'étoit une simple paroisse qui fut réunie l'an 1531, par une bulle du pape Clément VII, à la chapelle royale de Nôtre-Dame du Lluch : ce dernier nom est celui de l'homme qui trouva l'image de la Vierge dans le fond d'une grotte. Le prieur remplit les fonctions curiales; mais la ville de Ascorca a en outre une succursale sous le nom de *St. Pierre*, qui a dans son ressort le petit village de *St.-Laurent de la Calobre*, près de la mer.

qui l'entourent sont couvertes d'arbres; il y a pour l'utilité de la maison des vergers et des jardins : cette solitude est majestueuse. L'église de N^{e}. S^{e}. est magnifiquement ordonnée et d'une belle construction; son intérieur est orné de plusieurs marbres que fournit l'île : on y voit un très-beau marbre noir décoré de divers ornements en jaspe; de belles colonnes également en marbre supportent la voûte. Les habitants de l'île y viennent en pélerinage pour y vénérer une figure de la Ste. Vierge, qui fut trouvée, dit-on, l'an 1238, dans le terrain même où est bâtie cette collégiale.

Au-delà des montagnes, et tournant au Sud, sont placés *St. Martial,* bourg habité par cinq cents personnes; et *Alaro,* ville contenant deux mille quatre cents habitants. Les productions de leur territoire consistent en grains, huile, amandes, soie, vin, figues et carroubes; on y éleve des vers à soie et on y entretient des troupeaux de différents bestiaux. *Alaro* fut peuplée par le roi Jayme II; elle a une paroisse dédiée à St. Barthélemy. Le gouvernement se compose d'un bailli et de quatre jurats. Elle a deux villages dans sa dépendance, qui sont Almadra et Consell. Elle a deux oratoires ou chapelles publiques, l'une à l'ancien château d'Alaro, la seconde Notre-Dame du Refuge; une troisieme chapelle se trouve dans la ville d'Almadra. Au Nord de St. Martial est *Bunola,* fondée par Jayme le Conquérant; on y compte deux mille six cents personnes qui recueillent une grande quantité de carroubes et d'huile; ce canton fournit des bois de construction. Arrivé au pied de la chaîne des montagnes d'*Enfabeya,* on voit un site où l'on croit qu'étoit placé un château des rois Maures. Ces montagnes sont fort escarpées; mais, pour les franchir, le chemin est assez large, et la route est fort pittoresque par la variété des tableaux que présentent les montagnes et leur gorge. On voit du haut de ces montagnes la vallée de Soler, qui offre en tout temps l'aspect d'une forêt d'arbres toujours verts, char-

gés de fleurs et de fruits : on y descend, et on trouve le plus délicieux canton de l'île. Cette vallée a environ trois lieues et demie de circonférence; son centre est une plaine, entourée de hautes collines couvertes de masses d'oliviers et de carroubiers; la plaine est couverte par des orangers et des citroniers arrosés par une infinité de ruisseaux qui se réunissent en un seul auprès de la ville de Soler. Celle-ci est située agréablement; elle a une population d'environ cinq mille personnes qui vivent toutes dans l'aisance. La ville de *Soler* s'enrichit par le commerce des oranges. Elle est située sur une montagne près de son port, vis-à-vis de Barcelone, où les Anglais viennent prendre les oranges, citrons et vin, qui abondent dans son territoire. Elle a une paroisse, un recteur et vingt-deux bénéficiers; il y a un couvent de St. François. Elle a deux villages dans son ressort : l'un, nommé Fronclurt, avec une église et un vicaire; l'autre, Binaraix, avec un oratoire public; plus, l'oratoire du site de Castillo, celui dit de l'hôpital, et un autre à Sta. Cathalina du port; un encore sur le bord de la mer, où St. Raymond de Penafort s'embarqua, dit-on, sur son manteau, qui lui servit de vaisseau pour aller à Barcelone; il fit ainsi cent soixante milles en six heures.

Après avoir fait encore deux lieues sur la côte Nord-nord-ouest, on voit une petite montagne jointe à quelques autres, on redescend dans une vallée profonde dominée au Nord par un très-beau couvent de Chartreux; le monastere s'appelle de *Jésus de Nazareth.* Autrefois c'étoit un château royal, fondé par le roi don Martin d'Aragon. Il s'y trouve trente-trois religieux : chacun a trois petites pieces pour se loger et un jardin dans lequel il cultive des fleurs et des légumes. Les étrangers sont bien reçus dans le monastere; on les loge et nourrit pendant trois jours; il y a pour les recevoir un bâtiment fort commode. Le bâtiment de l'église et le cloître sont très-beaux; les terres qui environnent cette chartreuse lui

appartiennent; on en tire tout ce qu'il faut pour le vêtement et la nourriture : blé, huile, vin, fruits, légumes, et quant aux étoffes elles se fabriquent dans le monastere. Le revenu de ces religieux est fort au-delà de tous leurs besoins et de tous les frais; aussi font-ils beaucoup d'aumônes à de pauvres familles, et des largesses à ceux qui sont employés pour leur maison. La ville de *Val de Musa* ou de *Mosa*, qui est vis-à-vis la chartreuse, aussi sur une colline, a une population de douze cents personnes. Tout ce canton est fertile, même abondant, couvert d'arbres fruitiers; on y recueille une quantité de fruits, de légumes et de carroubes, un peu d'huile; on y entretient quelques troupeaux de moutons et de chevres, et on éleve des vers à soie. C'est dans ce village qu'on peut visiter la maison où naquit et fut élevée *Ste. Catherine-Thomasa ;* au devant de cette maison est plantée une belle croix en fer; son corps est dans l'église des Augustins à Palma. Elle est en grande vénération dans l'île, et sa fête se célebre avec beaucoup de pompe.

A environ une lieue de cette vallée, et en achevant de traverser des montagnes, on trouve l'hermitage de *Santa Maria*, qui est comme le chef-lieu de quantité de chapelles où se trouvent aussi des hermites. On arrive ensuite à la ville de *Banalbufar*, située sur le plateau d'une montagne, dont une partie regarde la mer, et c'est un chef-d'œuvre de culture : depuis son sommet jusqu'au pied, cette montagne est pratiquée en degré comme un escalier, et les terres sont soutenues par de petits murs de pierres et de cailloux, par ce moyen elle est entièrement garnie de belles vignes. La ville a plus de cinq mille habitants; ils récoltent du vin de différentes qualités, de bons fruits, de l'huile et du lin. Le territoire est dans la jurisdiction de la ville de *Esporlas*, dont l'église paroissiale est dédiée à St. Pierre : elle a un recteur; et à Banalbufar il y a un vicaire desservant la paroisse de Notre-Dame. Dans son annexe est *Laigle-*

setta, village avec un oratoire public où habitoient les religieuses de Lolivar, transférées à Palma. Dans ce canton on voit une source abondante, qui après avoir caché ses eaux sous terre pendant un espace de deux milles, reparoît au village de *Canet.*

A trois lieues à peu près de distance, marchant vers le Sud, on passe dans *Andracio* ou *Andraig,* ville bien bâtie et peuplée de quatre mille personnes. Elle a un port propre à des barques et qui en est distant de deux milles; le chemin pour s'y rendre est pratiqué sur des cailloux et des rochers, ce qui le rend pénible. D'après diverses inscriptions, on croit qu'elle fut peuplée par les Grecs; don Jayme Ier. la fit rebâtir : elle a une paroisse. Ce canton est pauvre, on n'y récolte que de l'huile; au Nord d'Andrech le sol est meilleur, on rencontre auprès de la source de la *Rierra,* à cinq lieues de Palma, les habitations éparses de *Puigpugnent,* dans un grand vallon dont la population peut aller à douze cents personnes. La ville de *Puigpugnent* est sur la montagne; elle a une paroisse avec un recteur et un bénéficier; son annexe est *Estallens,* où se trouve une église et un vicaire.

Le canton de Puigpugnent est arrosé par la Rierra et quelques autres ruisseaux : il est planté d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; chaque maison a son verger; on y entretient quelques troupeaux et on y éleve des vers à soie. De Andrech à Palma on passe par *Calvia,* peuplade d'environ treize cents personnes. Ce petit canton, jusqu'à la mer, offre un terrain inégal, montueux, mais ayant des portions très-fertiles, entrecoupées de petits bois. On y récolte un peu de grains, des carroubes, de l'huile, il y a des troupeaux, et on y nourrit beaucoup de cochons.

Avant de rentrer à Palma, on peut visiter le petit port de *Paguera,* et tout auprès une cale à laquelle les chevaliers chrétiens donnerent le nom de Ste.-Ponce, lorsque le roi Jayme Ier. y débarqua avec eux ; Alfonse et Pedre arri-

verent également sur ces mêmes points, entre les îlots de *Malgrat* et *del Toro*. Sur le rivage est *Deya*, peuplade de près de cinq cents habitants, qui vivent en partie de la pêche. *Deya* se trouve placée sur une hauteur; cette peuplade appartient, pour le spirituel, à la paroisse de Valldemosa, dont elle fut séparée quant au temporel l'an 1550 : elle a une église et un vicaire, un bailli et une école chrétienne.

ISLE DE CABRERA et autres.

L'ÎLE DE CABRERA est assez élevée et peut avoir au moins trois milles d'étendue Sud-Ouest et Nord-Est, et environ deux milles trois quarts de largeur Est et Ouest (1). Elle est assez dégagée au pourtour, et le fond est généralement d'*algue* ou herbe marine. *Cabrera* est séparée de l'île Mayorca par un golfe de plus de quatre lieues de large. La traversée en est dangereuse à cause des bourasques dont cette partie de la mer est agitée et des pirates qui s'y rendent des côtes barbaresques. Cabrera offre un sol inégal et montueux, et laisse encore voir les traces certaines de ses anciens habitants par les vestiges ou ruines de leurs habitations. Son port peut admettre une grosse flotte; il est à l'abri des vents et a son entrée tournée vers Mayorca. Les jurats entretiennent un commandant et une garde dans le château ou fort destiné à renfermer les malfaiteurs.

(1) Des auteurs lui ont donné jusqu'à deux lieues de longueur et cinq de tour.

Le centre de l'île est à la distance de dix milles du *Cap de Salinas* vers le Nord-Est ; entre ce cap et l'île de Cabrera, il y a beaucoup d'écueils et plusieurs petits îlots ; c'est là que les pêcheurs vont ordinairement se placer pour jeter leurs filets ; c'est là aussi qu'en temps de guerre les corsaires se tiennent aux aguêts pour faire des prises. Le port est au Nord-Ouest de l'île, un peu enfoncé, et on y trouve la caverne de l'*Obispo* (l'Evêque) ; sur une montagne est établi le fort ou château pour sa défense. L'île de Cabrera est actuellement presque sans culture et a très-peu d'habitants ; la garnison n'est jamais que de quarante à cinquante hommes en temps de guerre. On dit que l'île tire son nom des chevres qu'on y éleve en grands troupeaux. Il y a quelques bois dont on fait dans des temps marqués de petites coupes qui s'envoient à Mayorca, où on les vend.

A l'extrémité Sud-Est de Cabrera est une petite île nommée impériale, placée tout auprès de la côte et entre laquelle se trouve à peine le passage d'un canot. Au nord on voit la petite île de *Conejera* ; c'est la plus haute et la plus considérable de toutes celles qui avoisinent Cabrera : elle a du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest environ quatre milles ; on trouve auprès d'elle la petite îlette de Redonda ; il y a ensuite d'autres îlots qui se succedent en se portant de Cabrera au *Nord* vers le cap Salinas.

ISLE DE DRAGONERA.

L'ÎLE DRAGONERA est située à la pointe *Ouest* de l'île Mayorca, et elle a deux tours destinées à sa défense. Cette île a environ trois quarts de lieue en longueur; elle est éloignée à peu près d'un quart de lieue de l'île Mayorque; sa montagne la plus considérable est *Popia*, où se trouve le principal fort avec quelques soldats et un chef. Tout le territoire est inculte; on y rencontre un peu de gibier et l'oiseau de proie maritime nommé *espana*, que l'on dit être fort bon à manger. Quelques auteurs ont pensé que cette île étoit l'*Opsieuse* ou la *Colubraire* (1) des Anciens, soit à cause de sa figure ou des serpens qui s'y trouvoient. Auprès de l'île de Dragonera on voit plusieurs îlots.

Abrégé de la Statistique du royaume de MAYORQUE.

Population. Le royaume de Mayorque perdit beaucoup de son ancienne population, en 1229, par la défaite des Maures et le carnage qu'en firent les Chrétiens pour venger la mort du fameux vicomte de Béarn, Guillaume de Moncade, et celle de son frère. L'an 1301, les Juifs ayant été poursuivis en Espagne pour leurs exactions, leur usure et toute la corruption qu'ils y introduisoient, furent également poursuivis dans l'île; ceux qui ne purent se sauver furent pillés; contraints de se cacher dans les montagnes, ils y périrent en grande partie. Au commencement du quinzieme siecle, la famine exerça ses ravages dans Mayorque pendant

(1) Voyez ci-après, îles Pityuses, celle de Formentera.

dix ans, et avec la dépopulation tomba le commerce de l'île. En 1403, la crue de la petite riviere de *la Rierra* fut si forte, qu'elle emporta environ seize cents maisons et noya cinq mille cinq cents personnes; en 1408 et 1444, elle renouvela une semblable catastrophe. La guerre civile succéda à ces fleaux. La premiere rébellion fut dirigée contre la noblesse; on se battit pendant trois ans. En 1464, toutes les îles Baleares se souleverent; une flotte fut armée par les rebelles contre Jean II, et elle étoit soutenue par une flotte française envoyée par Louis XI, qui vouloit se venger de la maison de Navarre; il périt beaucoup d'insulaires. En 1475, la peste fut apportée du Levant chez les Mayorquins et fit un grand ravage. En 1618 et 1635, la *Rierra* fit un affreux dégât dans l'île, elle inonda les campagnes et s'éleva fort haut avant de s'écouler dans la mer. La population tout en s'affoiblissant n'en fournissoit pas moins des troupes, et elle avoit besoin d'une milice en regle pour défendre ses côtes contre les Barbaresques. La noblesse du royaume de Mayorque avoit été considérable; on la voit, dans l'histoire, figurer à la Cour de Ferdinand et d'Isabelle; on la voit aussi dans le seizieme siecle obligée de se défendre contre les paysans révoltés, combattre et se retrancher dans Alcudia; et au milieu de ce même siecle la noblesse à la tête des milices combattre contre les Africains, qui vouloient envahir l'île. Depuis cette époque la population de l'île Mayorque eut moins à souffrir des intérêts politiques, mais elle ne se releva point jusqu'au degré où l'on prétend qu'elle fut sous les Maures.

Quoi qu'il en soit le nombre total de ses habitants natifs est de cent trente-six mille personnes, sur lesquelles se trouvent environ mille cinquante prêtres séculiers, mille religieux et hermites, six cents religieuses cloîtrées et six cents femmes employées volontairement dans les maisons de charité.

Agriculture. L'agriculture dans l'île de Mayorque est assez florissante. Une douce température, qui a fait donner aux

îles de ce royaume le nom d'îles Fortunées (1), ajoute à la fertilité du pays. Des bois d'*orangers* donnent des fruits qui rivalisent ceux du Portugal et de Malte; vers la fin de juin les *vignes* sont chargées de superbes raisins; le *caroubier*, toujours vert, porte à la fin de juillet un beau fruit rouge, et se mêle à des *palmiers* et au *platane* des Indes.

On doit considérer le sol de Mayorca sous deux rapports qui exigent des travaux et des soins différents: les montagnes et le terrain élevé; les plaines et les vallées.

Les montagnes sont en général couvertes d'arbres depuis leur sommet jusqu'à leur base: on y voit des sapins propres aux constructions de la marine, des chênes verts d'une grosseur surprenante, et d'autres bons et beaux arbres utiles aux charpentes et à la menuiserie. Les *oliviers* sauvages qui y sont en quantité et des plus vigoureux, sont greffés et attirent les soins de l'agriculteur; pour les garantir des eaux qui se précipitent quelquefois de la sommité des montagnes avec violence, et les étayer contre les orages, on éleve autour d'eux de petites murailles, et on compte jusqu'à trente rangs de celles-ci placés en gradins au-dessus les uns des autres.

Dans les vallées et les plaines, il y a des endroits fort abaissés qui font séjourner les eaux de pluie, ou celles qui sont écartées de leur route ordinaire, et alors ces sortes de terrains semblent être des prairies; si les semailles sont faites, les grains s'y corrompent ou se gonflent sans consistance; on y trouve de l'*angélique*, du *céleri* sauvage, et en quantité une espèce de *jonquille* que les bestiaux recherchent beaucoup.

Les habitants connoissent bien le sol de leur île qui, dans l'ensemble, produit avec abondance tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Les *troupeaux* y sont superbes, et fournissent en quantité de très-belles laines. La culture des *mûriers*, qui augmente d'année en année, sert aussi à élever

(1) Strabon, lib. 3.

une quantité de *vers à soie*, et la récolte de leur produit, en outre de ce qui peut être employé pour ses habitants, pourra fournir bientôt à l'exportation.

Dans le territoire de Lluch, on recueille plusieurs sortes de *grains*, et de très-belles *figues* que l'on fait sécher; on y entretient aussi des *bestiaux;* ainsi que dans celui de Campos, où se trouvent les mêmes ressources. Le canton de Santani est très-fertile en *blé* et en *orge*. Celui de Felanice donne une grande quantité de *différents grains*, et beaucoup d'*eaux-de-vie*.

La plaine entre Felanice, Montuiri, San Juan et Petra, est regardée comme le grenier de l'île: *blés*, *vin*, *huile*, *figues* fraîches et seches, *eaux-de-vie*, fournissent au commerce de l'intérieur. La plaine de Manaeo offre les mêmes productions. Le quartier d'Arta abonde en *oliviers*, en *bestiaux* et en *gibier*.

La vallée orientale d'Alcudia est très-féconde et riche en productions : *graines* de diverses especes, *ruches à miel*, *oliviers*, *caroubiers*, *chenevieres*, vergers ou jardins dans lesquels se trouvent des *fruits variés*, des *légumes*, des *herbages*, etc.; le village de la Puebla, dans cette vallée, est renommé pour ses *melons* et ses *concombres*.

Les territoires de Selva, Juca et Saneelles produisent : *grains*, *vins*, *huile*, *caroubes*, *amandes*, *fruits* de toute espece, *soie*, etc., et celui de Beninsalem produit du *vin* d'une qualité fort estimée. Dans celui d'Alaro, on récolte tous les objets ci-dessus et des *figues*.

La vallée de Soler est fameuse en beauté et en productions, et elle fait l'orgueil des insulaires. Le canton des montagnes de Bagnabufar abonde en *vin* et en *lin*, celui-ci se cultive dans bien d'autres endroits de l'île.

Soit par suite de quelques négligences, soit par l'effet du climat qui absorbe un peu l'activité, on reproche aux cultivateurs mayorquins des habitudes et des préjugés qui

nuisent à une plus grande abondance. On tire de l'extérieur jusqu'à cinquante mille fanegues de blé pour subvenir à la consommation des cent trente-six mille habitants qui possedent douze cent trente-quatre milles carrés, à quoi on évalue le sol de l'île; et on prétend qu'il y a de grandes portions de terrains qui nettoyées et préparées deviendroient propres à être ensemencées avec avantage, puisque le grain donne jusqu'à quarante pour un. On accuse aussi le laboureur de se servir d'instruments défectueux, et de gratter la terre au lieu de la labourer. Pour faire disparoître ces reproches il ne faut que fournir à cette île de bons outils aratoires, et lui procurer la facilité des desséchements pour les terres ensevelies par des étangs.

Le gouvernement a voulu encourager la culture des mûriers en affranchissant de tous droits les soies à leur sortie de l'île; mais cette branche d'industrie n'est pas pour cela encore en faveur, parce qu'il faut bien connoître l'entretien du mûrier et que les soins à donner aux vers à soie sont continuels et minutieux. Les oliviers occupent près du tiers du sol de l'île; ils semblent y croître naturellement, on y donne une grande attention; mais l'arrosage manque en partie pour augmenter leurs produits.

Les fruits communs d'Europe et d'une bonne qualité pourroient y être plus multipliés et plus variés, ainsi que les légumes.

Industrie et commerce. Les Mayorquins fabriquent un *gros drap* fort solide pour leur propre usage, et une grande quantité *d'étoffe en laine* rayée; il s'en exporte en Catalogne et dans le royaume de Valence. Il y a des métiers pour des *tapis*, des *couvertures* et des *ceintures*, le tout en laine, qui s'exportent à Malte, en Sardaigne, dans le royaume de Valence et jusques en Amérique. On travaille la *soie* de l'île et on en fait différentes étoffes qui restent à l'usage des Mayorquins. Il en est de même de leurs *toiles*, on en fait d'assez belles.

Mais on exporte de grosses toiles destinées à la marine. Les Mayorquins font avec les feuilles du palmier, des *balais*, des *paniers* et *corbeilles* qui s'exportent en Espagne. Ces insulaires ont été renommés pour les ouvrages en *marqueterie*, ils travaillent solidement et ont encore de la réputation pour ce genre d'industrie, qui est aussi une branche de commerce à leur avantage. Il y a à Palma une *verrerie ;* à Petra une fabrique de *papier ;* mais l'une et l'autre sont fort ordinaires. Il y a à Palma une *école de dessin* et deux *imprimeries*. On y fabrique de bonnes eaux-de-vie, de l'huile et du savon. On y trouve une distillerie pour des eaux de fleur d'orange.

Pour le commerce intérieur de l'île, les Mayorquins ont

en *Blés*.......................... 507,228 faneguas.
Orge.......................... 178,280
Avoine.......................... 121,760
Légumes et *Grenailles*... 107,420

et ils exportent environ 12,000 faneguas de *feves* seulement.

En *Huile*.......................... 2,081,970 arobas, dont moitié au moins sont pour l'exportation.

En *Oranges* et *Limons*............ 24,000 milliers, dont 14,000 milliers sont expédiés à l'étranger.

En *Amandes*........ .... 11,944 faneguas, dont 11,400 font une branche d'exportation.

En *Figues*.......................... 12,000 quintaux, presque tous sont consommés dans l'île.

En *Vin*.......................... 952,748 arobas, et on en consomme seulement 575,630.

En *Eaux-de-vie*.......................... 37,400 dont la moitié passe chez l'étranger.

En *Chanvre*.......................... 6,000 quintaux,
Lin, environ 300
Soie, à peu près.................. 400
Bêtes à cornes de *gros bêtail*........ 6,000
Moutons.......................... 61,330

Chevres

Chevres........................	33,620
Cochons........................	2,500
Chevaux et *Juments*.............	2,000
Bêtes de charge, *Mulets* et *Anes*, environ........................	9,000

Les vins sont excellents; les plus légers et les plus fins, quoique vigoureux et délicats, sont le *moscatel*, la *malvoisie*, le *pampot-roda*, et le *montona*.

Les *bœufs* sont petits et foibles. Les *moutons* sont grands et ont la toison belle et bien fournie. Les *cochons* sont assez gros et fort gras, ils pesent de trois cents à trois cent cinquante livres. La chasse est abondante et fournit des *lievres*, *lapins*, *bécasses*, *grives*, *perdrix*, *cailles*, etc. La *volaille* y est assez commune.

On fait avec le lait des chevres et des brebis des fromages dont il y en a de fort bons; sur huit mille quintaux pesant qu'on en fabrique, plus de la moitié est exporté pour l'Espagne, où ils sont fort recherchés.

La balance du commerce, relativement à ce qu'ils vendent aux étrangers et à ce qu'ils en reçoivent, est toute en leur faveur, et le bénéfice en doit être considérable.

Tableau de l'exportation.

	liv. tourn.	
Les huiles, pour la somme de..................	11,000,000	vont en Angleterre et en Hollande.
Les vins..............	685,590	— en Espagne et en Amérique.
Les eaux-de-vie........	177,000	— en Espagne et en Amérique.
Les oranges, limons.....	200,000	— en France.
Les amandes............	60,000	— en France.
Les fromages............	40,000	— en Espagne.

Les câpres, environ.....	7,000 —	en France.
Les feves..............	40,000 —	en Espagne.
	12,209,590 liv. tourn.	

Et cette somme est purement des productions territoriales, sauf quelques articles manufacturés qui pourroient l'augmenter. Les habitants de l'île reçoivent en échange des grains, des salaisons, du sucre, du café, du riz, du tabac de différentes sortes; des draps, des étoffes de soie et des toiles de diverses qualités, des merceries, de la quincaillerie, des drogues médicinales, des planches et bois de construction, de la poudre et du plomb pour la chasse, etc. Tous ces objets peuvent être évalués ensemble à une somme de 2,996,000 liv. tourn. Il reste donc aux Mayorquins chaque année un avantage de 9,213,590 liv. Et c'est, sous le point de vue de l'étendue du pays et du nombre de ses habitants, une balance commerciale qu'aucun peuple de l'Europe ne peut surpasser.

Charrois et *voitures*. L'île de Mayorca dépourvue de rivieres navigables, manque aussi de chemins commodes et roulants; les routes qui s'y trouvent sont en mauvais état et nullement entretenues. Tous les transports de l'intérieur jusqu'à la mer se font à dos de mulets, et les chariots qu'on y connoît sont d'une construction grossiere et d'une marche difficile et lente. Le chariot de Mayorque est composé d'un fond de planches jointes, qui tiennent à un fort gros timon; le plancher est traversé par un essieu assez massif, aussi en bois, auquel sont fixées deux roues pleines et plates entourées par un cercle de fer, et c'est l'essieu qui tourne. Les mules qui les traînent sont attelées sur le col, et tiennent à un énorme joug, plus long que le chariot n'est large, ce qui gêne extrêmement ces animaux pour leur marche et pour le tirage; ce chariot ne peut porter de grands poids et ne peut aller que lentement. Les carrosses du pays sont aussi très-mal façonnés et des plus pesants; mais il faut penser qu'ils con-

viennent à l'état des chemins remplis de pierres, de cavités, et très-propres à faire verser toute voiture trop légere et qui s'y trouveroit bientôt mise en pieces.

Histoire naturelle. Sans doute que les productions du sol montagneux de Mayorque pourroient offrir un vaste champ à la curiosité d'un naturaliste. On ne citera ici de son histoire naturelle que ce qui s'offre aux premiers regards du voyageur.

On a prétendu que l'île Mayorque avoit des mines d'or et d'argent; les géographes, depuis Pline, ont accrédité cette opinion, que rien ne réalise. Il en pourroit fort bien être de même pour quantité de pierres précieuses qu'on dit y avoir existé. Mais elle n'en a pas moins de très-belles carrieres qui fournissent des objets précieux par leur utilité.

À Andraig, Puigpugnent, Buñola, Bañabufar, etc., on trouve du *marbre tigré*, rouge et blanc. À Alaro un *marbre nuancé* dont la forme des taches ressemble à des amandes; il est noir et blanc, susceptible d'un beau poli, et se nomme *amandrado*.

À Arta et Estellens, on peut visiter des grottes de *stalactites* fort variées et intéressantes. On rencontre aussi des *bois fossiles*. De Bañabufar on tire une *pierre de taille* excellente; de Beninsalen, de la *pierre plate* et carrée, propre au sol des églises et au carrelage des maisons. A Arta et Menacor des *pierres feuilletées*, et des *meules de moulin*; à Estellens des *pierres très-fines* à l'usage des couteliers. A Santañi et Lluch-Mayor, de la *pierre areneuse*, qui n'est point sujette à éclater.

On trouve dans plusieurs cantons de l'île une bonne *ardoise*, de la *pierre à chaux*, du *plâtre*, des *pierres mixtes* formées de parties calcaires, vitrifiables et réfrangibles.

Dans les lagunes de Campos, on trouve des *salines naturelles*, dont on pourroit tirer un fort revenu, si on vouloit les exploiter en grand. Dans le territoire de la ville de

comédie, et l'une et l'autre sont toujours suivies d'une *tonadillas*.

Les personnes de distinction, les bourgeois, gens d'affaires, commerçants et marins, parlent la langue castillane; mais parmi le reste des insulaires on y parle un langage, sans doute corrompu de plusieurs autres, qui est un jargon dont il seroit difficile de démêler l'origine. Les auteurs qui ont déjà écrit sur les îles Baleares disent qu'on y parle la *langue limousine;* or cette langue aujourd'hui n'est qu'un patois diversement prononcé et que l'on parle également dans les provinces méridionales de la France. Le langage baleare offre à la fois du *grec*, du *latin*, de l'*arabe*, du *catalan*, du *languedocien* et du *castillan;* on y trouve des mots *syriaques*, *carthaginois* et *vandales* ou *goths*, ou plutôt un mélange bizarre de toutes ces langues.

ISLE MINORQUE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

L'ÎLE MINORQUE, *Menorica* (insula minor), ou la moins grande relativement à Mayorque, et la seconde des Baleares; elle est longue et étroite, formant une courbure du *Sud-Est* où son extrémité s'arrondit, au *Nord-Ouest* où elle s'élargit. Sa concavité est vers le Midi. On donne à cette île treize lieues dans sa plus grande longueur et près de trente-huit lieues de tour : elle est éloignée d'environ dix lieues *Nord-Est* de Mayorque, et cinquante *Est* de l'embouchure de l'Ebre. *Menorica* a successivement été sous la domination des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Maures, des Aragonois, des Castillans, et depuis un siecle (1708) tour-à-tour entre les mains de la maison d'Autriche, des Anglais, des Français, des Espagnols, etc. etc.

L'île Minorque s'éleve au milieu de quelques petites îles, îlots et rochers; au Sud ses bords sont assez unis. L'air y est humide et le terrain sec, les eaux n'y sont pas aussi bonnes qu'à Mayorca, et la température y est moins agréable. Minorque est distribuée, pour son administration, en territoire ou *terminos*, dont les chefs-lieux sont *Ciudadella*;

Mahon, Alayor, Ferarias-Mercadal. Les principaux ports sont : Mahon, à l'*Est;* Fornella, au *Nord*, et Ciudadella, à l'*Ouest.* L'île est assez plane et n'a qu'une seule montagne remarquable par son escarpement; c'est le *Monte Toro.*

Route de Mahon *à* Ciudadella.

Un chemin assez bien fait, fort commode, propre aux voitures et à l'artillerie, commence aux batteries de Saint-Charles, et traverse l'île à peu près dans toute sa longueur. Le port de Mahon est à l'Est de l'île, et Ciudadella à l'Ouest. Ce chemin est dû au gouvernement anglais, qui posséda Minorque depuis le traité d'Utrecht jusqu'en 1758, c'est-à-dire pendant un demi siecle. Ils y rentrerent en 1763, et l'Espagne la leur enleva en 1782.

MAHON.

Mahon, ou *Porto Mahon.* On attribue son nom et sa fondation à un capitaine carthaginois nommé Mahon ou Magon. Cette ville est le chef-lieu de son *Terminos*, qui se trouve environné par la mer des trois côtés: *Est, Sud, Ouest,* et du quatrieme au Nord par le territoire de Layor ou Alayor.

La ville de Mahon est placée sur des roches élevées à la rive gauche de son port en y entrant par mer. Elle y domine, et cette élévation la fait jouir d'un air très-sain. Une partie de ses édifices n'a pour fondement que des roches creusées par les eaux, ce qui peut par la suite être de quelque danger pour les maisons. Celles-ci sont en général bâties avec goût, plusieurs se terminent à l'italienne par une terrasse, et presque toutes ont une citerne plus ou moins grande. Il n'y a aucun bâtiment public qui soit remarquable.

L'*église paroissiale* est assez bien bâtie, ainsi que *trois couvents* (1); mais sans ornements extérieurs.

L'*hôtel du gouvernement* est spacieux, mal distribué et d'un aspect peu distingué.

L'hôtel de l'*Ayuntamiento* n'a qu'un étage orné de trois balcons en fer, et au-dessus une horloge; au rez-de-chaussée se trouvent des prisons.

L'*hôpital* peut contenir soixante malades. Il y a quelques écoles particulieres pour les deux sexes.

Les rues sont étroites, inégales, montueuses et pavées de cailloux. Il y a un siecle qu'elles ne l'étoient pas du tout.

Mahon fut autrefois entourée de murailles; il ne reste plus qu'une des portes, qui sert d'entrée à une nouvelle rue qui conduit à un faubourg. On croit que ces murailles étoient de construction mauresque. La place principale, nommée *place d'armes*, est carrée, belle et grande; sur un de ses côtés est une caserne à deux étages, bien bâtie et qui contient douze cents soldats; les trois autres côtés sont fermés par des maisons dont l'irrégularité est désagréable.

L'*Alameda* est une allée d'arbres au bas de la ville et sur le rivage du port, la végétation en est fort triste et c'est le seul endroit qui soit réputé une promenade; on trouve auprès un citerne dont l'abondance d'eau est d'une grande ressource.

Le port si célebre de Mahon est véritablement l'un des plus commodes, des plus sûrs et des plus beaux de la Méditerranée : une grande flotte de guerre peut s'y introduire et s'y placer commodément. Il a donné lieu au proverbe: « *Juin, juillet, août et le Port Mahon, sont les meilleurs*

(1) Deux de religieux et un de religieuses: l'un bâti dans le quinzieme siecle, et les deux autres dans le dix-septieme.

» *ports de la Méditerranée* (1). » Son entrée a quelques écueils; mais dans son intérieur les navires sont à l'abri de tous les vents. Il a à peu près une lieue et demie d'étendue, et renferme quatre îles; savoir :

L'*île du Roi*, ainsi nommée parce qu'Alfonse III y débarqua en 1287. On y voit un très-joli hôpital construit par les Anglais; il est composé de trois bâtiments bordant une grande cour, les deux corps latéraux se terminent chacun par un pavillon et leur jardin. La cour a trois puits pour le service de la maison, on y peut placer plus de cinq cents malades ayant chacun leur lit.

L'*île de la quarantaine*. Ce nom est relatif à l'établissement qu'on y a fait et à sa destination. C'est un bâtiment à deux étages, le premier est pour le dépôt des marchandises, il présente des magasins fermés seulement de grilles en bois pour laisser circuler l'air. Au-dessus sont les chambres destinées aux passagers qui doivent y faire la quarantaine.

L'*île du Lazareth* tient à Minorque par un petit banc de sable solide, mais presque toujours couvert par les flots. Cette île fut destinée à recevoir les marins, passagers, et marchandises venant des pays qui sont sujets à la peste, comme ceux du Levant et ceux suspectés de contagion, tels que les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Le bâtiment destiné à cet usage peut devenir un des mieux entendus de la Méditerranée lorsqu'il sera fini. Sur la rive gauche du port et vis-à-vis de l'île du Lazareth est le *bourg Saint Charles*, qu'on nomme aussi *Rivalle neuve*, il est habité par des marins qui pêchent sur les côtes.

L'*île Redonda* est une masse circulaire de rochers; cette île forme un petit canal entre elle et la précédente. Elle se

(1) *Junio, Julio, Agosto y Puerto Mahon, los mejores puertos del Mediteranneo son.* On a dit la même chose de Carthagène.

trouve située au fond du port et tient par un pont de bois à la côte de Minorque, en face de la ville; on a établi un arsenal et des magasins destinés à recevoir les mats, voiles, cables, agrès, et tout ce qui est nécessaire à l'armement des vaisseaux. Un commandant de la marine et des officiers de l'administration y logent. Cette petite île est entourée de murailles avec quelques tours carrées et de l'artillerie. On communique de cette île à Mahon par le pont de bois très-bien construit.

Un *chantier de construction* est établi sur la rive droite du port. On voit aussi des hangards pratiqués sur pilotis pour abriter de petits bâtiments tels que sloops, yachts, chaloupes canonnieres et autres.

Un *môle* borde le rivage du port de Mahon, jusqu'à l'anse ou *cale figuiera*, il est dû à la nature. Sur ce môle sont placés divers édifices : des magasins à deux étages contenant les cables, les voiles, les agrès, les cordages, les ancres, etc., des navires du commerce; un bureau de santé, une douane, etc.

Le *Cabo Mola*, ou promontoire, que l'on trouve à l'*Est* en entrant dans la route du port est très-élevé, il tient à l'île par un massif de sable sur un plan fort étroit. Les Anglais eurent le projet, après avoir repris l'île en 1798, de l'isoler et de le fortifier. Ce cap étoit alors inaccessible tout autour, si on eût extirpé les sables du côté de Mahon. Ils avoient aussi dressé des télégraphes (1) sur tous les points les plus apparents de l'île, mais ils n'existent plus depuis la rentrée des Espagnols dans Minorca, en juin 1802. A peu de distance du cap Mola, s'éleve la tour des signaux, elle correspond avec la montagne Toro, et celle-ci avec d'autres

(1) Les télégraphes anglais n'ont ni la figure, ni le mécanisme de ceux de France; ils peuvent dire plus de choses en moins de temps.

points; la nuit les signaux se font avec des feux et le jour avec des pavillons.

On monte à la ville par deux chemins, l'un plus court est le plus difficile et le plus rebutant, c'est par chemin que se vident les égoûts de la ville, ce qui le rend d'autant plus désagréable; l'autre est moins rapide et moins fatigant; on ne peut y monter sans passer sous le canon du fort St.-Philippe; le transport des marchandises se fait par des mulets, le chemin n'étant pas fait pour les voitures.

Le nom du *fort St-Philippe* fut aussi fameux dans les guerres maritimes du dernier siecle, entre l'Espagne et la France contre les Anglais, que celui du Port-Mahon. Pour arriver à ce fort on passe par la *Ravalle-neuve*, ou le bourg *San-Carlos*, situé à moitié chemin de la ville et du *château St.-Charles*. Dans le bourg on trouve de belles casernes en pierres de taille, ornées de pavillons où sont logés les officiers, elles peuvent contenir trois mille soldats. Il y a une place carrée où l'on peut faire manœuvrer un bataillon : en arriere de cette place est encore un autre bâtiment élevé par les Anglais pour y loger deux cents hommes. La forteresse de St.-Philippe occupoit un emplacement d'environ une lieue de circonférence, il ne reste plus aujourd'hui que le sol, couvert de décombres de toutes les anciennes fortifications, composées de bastions, de redoutes, de chemins couverts, de casemates, de mines, etc. On a tout fait sauter, tout est confondu, le gouvernement espagnol en a achevé la destruction totale en 1805. Il ne reste dans le centre que quelques petits édifices, un corps de garde et un quartier inhabité. Plus loin sur la rive du port on voit le *fort Philippet*, c'est une tour, et au bas une batterie.

Le *Terminos*, ou territoire de Mahon, comprend la ville, le bourg *San-Carlos*, ou *Ravalla-Nueva*, *San-Luis*, *Biniatap* et environ *cent quarante fermes*, ou domaines de campagne, et sa population s'éleve entre dix-sept à dix-huit mille per-

sonnes. Les villages de St.-Louis et de Biniatap n'ont rien de remarquable, excepté le premier où l'on tient le 25 août, jour de la fête, une foire qui attire une grande partie des habitants du Terminos de Mahon.

A environ quatre lieues et demie de Mahon est le bourg d'*Alayor*, chef-lieu du *Terminos* de son nom, qui contient environ cent douze fermes, ou domaines, et plus de quatre mille personnes, dans une étendue de quatre lieues de long et trois lieues et demie de large. Il est enclavé, à l'*Ouest-Sud-Ouest*, par la mer; au *Sud-Est*, par le territoire de Mahon; et au *Nord* par celui de Ferarias. ALAYOR est situé à gauche du grand chemin roulant qui conduit de Mahon à Ciudadella. Ses rues sont inégales, tortueuses, peu larges et assez mal pavées; ses maisons sont bien bâties. On trouve, en entrant dans ce bourg, une église toute en pierres de taille, d'une architecture fort simple à l'extérieur; l'intérieur est décoré de sculpture et orné de peintures, comme toutes les autres églises de l'île : on y doit remarquer les ouvrages d'un Mayorquin, qui se forma de lui-même, n'eut pour principes que des modeles imparfaits, et qui par son goût naturel devint un sculpteur assez distingué : on voit plusieurs autels fort bien exécutés et de grandes figures en bois assez bien sculptées; il excelloit dans la sculpture des chapiteaux de colonnes, et dans les ornements, feuillages et fruits; on y reconnoît un goût délicat et la finesse du ciseau.

L'*église de la paroisse* est ancienne et son architecture gothique.

Le *couvent des Cordeliers* fondé dans le dix-septieme siecle, contient une église grande et belle; le monastere et le cloître ont de l'étendue. On y trouve une cour carrée, et le cloître est orné d'une galerie au premier étage.

On trouve un hôpital et une caserne propre à un détachement de deux cent cinquante hommes. Le bourg est rempli

dance, elle est garantie par le Mont Sainte-Agathe, des vents du Nord, ainsi que le joli domaine d'*Adaya*. Le canton de ce domaine est le plus intéressant de l'île, il s'y trouve une source abondante, avantage considérable pour l'arrosage. Les jardins et vergers d'Adaya sont bien cultivés : on y voit les plus belles *vignes*, les plus beaux *orangers* et *grenadiers* qui soient dans Minorque; outre leurs bons fruits, on trouve des *melons d'eau* excellents, plusieurs autres productions agréables, des légumes, et des promenades charmantes.

Ciudadella, *Jamna*, ville capitale de l'île Minorque et qui fut dès le cinquieme siecle le siege d'un évêché (1), est située au Nord-Ouest et à onze lieues de Mahon. Elle étoit la résidence du gouverneur de l'île, qui est ordinairement un brigadier des armées de S. M. C. et d'une administration du gouvernement qui connoît de toutes les affaires tant civiles que criminelles et militaires. La jurisdiction ecclésiastique a un official à la tête duquel est un proviseur qui releve de la métropole de Tarragone. Il s'y trouve un commandant de la marine et un ministre, ou intendant des finances, indépendants pour leur département et n'ayant à rendre compte qu'au roi.

On prétend que cette ville étoit considérable du temps des Carthaginois et des Romains, elle est bien déchue de sa splendeur; Mahon lui disputa même la primauté, lorsque les Anglais y établirent leurs tribunaux et le siege de leur administration.

Ciudadella est bâtie à peu de distance du rivage, son port est petit et marécageux, formé par un canal bordé de rochers. A droite et à gauche on voit une tour : elles se correspondent et servent aux signaux; on y trouve deux canons de gros calibre sur des affuts à pivots et qui peuvent arrêter

(1) St. Severe en étoit l'évêque l'an 418.

un

un corsaire, l'entrée ou la goulette est difficile à passer. La ville est entourée d'une portion d'anciens murs élevés par les Maures, et le reste est moderne, formé de bastions, de courtines, bâtis en pierre de taille. Son enceinte renferme près de sept cents maisons, dont quelques-unes sont assez belles. Les rues tiennent de l'antiquité de la ville; elles sont ce qu'elles doivent être dans ces climats, étroites et sombres pour rompre l'ardeur du soleil. Le pavé est de gros caillou brut. On trouve dans la ville une cathédrale, deux églises, trois couvents et un hôpital.

La *cathédrale* est placée presque au milieu de cette ville; elle est grande, haute, profonde et flanquée d'une belle tour carrée qui se termine en une fleche octogone en pierre de taille. On croit que cette église, bâtie dans le treizieme siecle, a remplacé celle qui devoit exister du temps de St. Severe.

Les *Franciscains* ont leur couvent près de la place d'armes. Ce monastere est grand, il a un cloître agréable, de belles salles, dont les unes servent aux écoles pour l'instruction des jeunes-gens, et une autre pour la pharmacie. L'église est très-simple au dehors et assez ornée en dedans.

L'*église des Augustins* se fait remarquer par un dôme et quelques ornements dans l'intérieur, qui est assez grand. Ce couvent est situé près de la porte de Mahon, il a un cloître, une bibliotheque et une salle de théologie.

Le *monastere de Ste. Claire* renferme des religieuses d'un ordre dont on admire la piété.

L'*hôtel du Gouvernement* est auprès d'un bastion, et sa principale face est du côté de la ville; par le premier étage il communique avec les remparts : la vue de ce côté est agréable, elle porte à la fois sur une partie du territoire de Ciudadella et sur une grande étendue de mer où l'on découvre à l'horizon l'île de Mayorca. Il a du côté de la

place d'armes un jardin; l'officier qui commande dans la ville au nom du gouverneur, qui réside à Mahon, occupe ce vaste logement.

L'*hôpital* peut contenir plus de deux cents malades, et il est destiné aux habitants pauvres de la ville.

Quatre quartiers sont disposés pour loger la troupe : un, à l'épreuve des bombes et qui peut contenir trois cents hommes, est près la porte Mayorca; le second, sur la place d'armes, et le troisieme en peuvent loger autant; le quatrieme est destiné à un détachement de cavalerie. Ordinairement il ne s'y trouve gueres que la moitié de ce nombre d'hommes en garnison.

Au dehors de la ville, près d'une des tours du canal, on trouve l'*église* dédiée à *St. Nicolas*, patron de tous les marins. L'église est couverte d'*ex-voto*, que viennent y déposer les gens de mer.

En sortant par la porte Mahon, on rencontre le beau *monastere de St. Antoine*, dont l'église est bâtie en belles pierres, ainsi que tout le couvent. Le jardin est bien cultivé et agréable. Beaucoup d'autres jardins à la fois fruitiers et potagers se trouvent aux environs de cette capitale. Ciudadella est chef-lieu du Terminos de son nom, qui a environ cinq lieues et demie de long, sur deux lieues trois quarts de large; il contient près de cent quarante fermes ou domaines dont la population totale est d'environ huit mille personnes. Ainsi, quoique dans ce territoire résident l'évêque, l'official et presque toute la noblesse de *Minorca*, celui de Mahon est de la moitié plus considérable en population.

On ne sauroit apprécier positivement les forces de l'île, elles dépendent des circonstances. Lorsque les Anglais la reprirent en 1798, les Espagnols y avoient six mille hommes de troupes, et les Anglais, sauf les forces navales qui bloquoient Minorque, n'y débarquerent que trois mille soldats.

Lorsque les Espagnols y furent réintégrés, quatre ans après, ils y déposèrent une garnison de trois mille cent hommes d'infanterie, quinze cents chasseurs, cinq cents canonniers et mineurs, et quatre-vingt-dix hommes de cavalerie; celle-ci ne peut fournir que des ordonnances, elle fait aussi le service d'estafettes. Des mulets qui appartiennent au gouvernement servent au transport des munitions, artillerie, vivres, bagages, etc.

L'île Minorque, en outre des ports de Ciudadella et de Mahon, a plusieurs autres ports, dont les plus remarquables sont ceux de Fornelle et d'Adaya.

Le *port Fornella* est situé à six milles environ du mont Toro, il décrit un cercle dont l'entrée fort étroite se présente au Nord. La baie de Fornella peut contenir la flotte la plus considérable, elle est parfaitement abritée et se présente à l'œil de la maniere la plus favorable. Le port a son entrée défendue par un petit fort carré bâti en pierres de taille, avec bastions et fossés. Ce rempart couvre des magasins et logements qui sont voûtés; au côté opposé il y a une tour, et au fond du port, sur un rocher ou îlot, est un fort en bois. L'établissement a de quoi loger trois cents hommes de garnison habituelle. Auprès se trouve le petit village du même nom habité par des pêcheurs.

Le *port d'Adaya* a son entrée cachée par des éminences au *Nord*. Il n'est bon que pour la pêche; ses bords sont couverts d'arbrisseaux qui le rendent agréable.

Le *port Sanitge* sur la côte à l'Ouest ne peut recevoir que des bâtiments médiocres, il est étroit à son embouchure et profond d'environ un demi mille.

Des îles ou îlots qui entourent Minorca les plus considérables sont au *Sud*, à trois quarts de mille du *Cabo-Bufara*. L'île *Coloms* est assez élevée et forme avec le cap un canal étroit, elle est accompagnée de deux petits îlots, elle en a

un à son Sud-Est nommé Inida. La grande et la petite île d'*Adaya*, près du port de ce nom. Au Sud-Est de la grande est l'île d'*Aguilà*, sa forme est élevée et ronde, il ne peut passer en cet endroit que des chaloupes. L'île Sanitge est peu élevée, elle est près du port de son nom ; plus loin est un îlot et au-delà l'île *Bleda*. En suivant toujours cette direction on tourne l'île Mayorca et on double le Cap de son nom, appelé aussi *Bajoli*. Au Nord-Ouest de Ciudadella et courant au Sud-Ouest la courbe concave de l'île, on découvre les roches d'Alayor, et une petite île nommée *Galera*, et l'îlot *Codrell*. On arrive ensuite à l'île de *Layre* de Mahon ; cette île est très-basse dans la partie Nord-Ouest ; mais au Sud-Est elle s'élève à pic, elle est sous le feu de l'ancien fort de Saint-Philippe ; au bout de son canal est la grande cale St. Etienne, et de là à Mahon on ne trouve que de petits îlots au devant de la pointe prima.

Agriculture, industrie et commerce. Minorque n'est point à l'abri des vents du Nord, parce que le mont Toro, principale élévation de l'île, est comme dans son centre toute la côte septentrionale paroît rongée et fatiguée par la violence de ce vent, les arbres de ce côté se développent mal et sont tous couchés vers le Sud. Cependant l'hiver n'y offre que bien rarement de la neige, et pendant le printemps l'air y est toujours tempéré et pur ; l'été les chaleurs y sont violentes et on y éprouve de la sécheresse ; l'automne est le temps où il pleut avec abondance.

Le sol des plaines est moins fertile, à proportion, que celui des coteaux, ce qui provient de la diversité qui se trouve entre les terres végétales de cette île. La terre sur les monts et les collines est brune, légere et fine ; quoique répandue sur les rochers avec peu de profondeur elle est très-productive. La terre des fonds, plaines ou vallées, est argilleuse et froide ; mais les vallées sont fécondées par les terres que les pluies entraînent des hauteurs et déposent

dans les fonds. L'île est d'ailleurs, en très-grande partie, riche en végétation.

Le froment et l'orge sont les principaux grains que l'on seme, ainsi qu'un peu de maïs. La moisson se fait vers la moitié du mois de juin. On récolte des vins rouges et blancs dont une partie s'exporte. On y voit les oliviers croître naturellement, les habitants ne font qu'une petite quantité d'huile et confisent les olives de préférence pour les manger. On y récolte quantité de fruits de toutes qualités : oranges, grenades, limons, etc., d'autres fruits à noyau excellents; les figues y sont parfaites.

On y trouve le *mûrier*, le *noyer*, le *châtaignier*, le *palmier*, etc. ; toutes les sortes de légumes savoureux et substantiels : *féves*, *pois*, *haricots*, *asperges sauvages*, *concombres*, *potirons*, *ognons*, *brocolis*, *choux-fleurs*, *carottes*, *panets*, *navets*, *céleri sauvage*, *laitue*, *cresson*, *chicorée* et *pissenlits*, etc., *poirée*, *oseille*, *persil*, *cerfeuil*, et autres herbages ; câpriers, hysope, sariette, menthe, *thym*, *marjolaine*, *sauge*, *absinthe*, *romarin*, *fenouil marin*, et différentes plantes médicinales.

Les *melons d'eau* y sont parfaits, ainsi que l'*endive*. On mange les melons en juin, et ils sont fort communs. Le *miel* a de la réputation, et on en exporte.

Les chevaux, mulèts et ânes montent à près de deux mille. Les bêtes à cornes à environ sept mille. Les moutons, chevres et petit bétail à quarante-cinq mille. Les cochons, environ dix mille.

Les *lievres* y sont rares; mais on rencontre quantité de *lapins* et des *hérissons* que les Minorquins mangent aussi. Il y a des *tortues de terre*. Peu de volailles. Les classes d'oiseaux s'y trouvent très-multipliées. Des *aigles*, des *faucons*, des *hiboux*, des *hirondelles*, des *martinets*, des *pigeons sauvages*, des *pigeons ramiers*, des *perdrix rouges*, des *cailles*, des *grives*. On y chasse aussi l'*étourneau*, *l'a-*

louette, les *bécasses* et *bécassines*, le *canard sauvage*, la *sarcelle*, etc., etc.

La pêche, autour de Minorque, est abondante en tous temps et d'une grande variété. Les côtes fourmillent d'*anchois*. On voit dans les marchés, des *turbots*, des *soles*, des *plies*, des *carrelets*, la *donzella*, les *barbus*, le *molio*, la *lamproie*, le *congre*, les *anguilles*, le *loup marin*, la *dorade*, les *sardines*, etc. On y trouve d'excellentes *huîtres*, des *dattes marines*, du *botargo* (œufs du mulet d'étang qu'on fait sécher), des *homards*; des *crevettes* ou *chevrettes*, des *cancres* ou *crabes*, l'*hérisson de mer*, les *oreilles de mer*, les *petoncles*, les *carnes*, les *tellines*, etc., etc.

Les Minorquins n'ont aucunes manufactures ou fabriques dont ils puissent former des articles d'échange avec le commerce étranger, qui leur fournit quelques objets de premiere nécessité et plusieurs qui tiennent uniquement au luxe.

Le commerce d'exportation consiste dans une petite quantité de *fromages* qui passent en Italie; dans la vente du surplus des *laines* qui n'ont pas été ouvrées dans l'île; ces deux articles ensemble ne s'élevent pas à soixante mille livres tournois. Le *sel*, le *vin*, le *miel* et la *cire* que les habitants n'ont point retenus pour leur consommation forment un produit annuel d'environ 410 à 415 mille livres tournois.

L'île reçoit de l'étranger du *blé*, de l'*eau-de-vie*, du *riz*, du *sucre*, du *café*, du *tabac*, des *épiceries*, des *toiles*, quelques *draps fins*, des *planches*, du *goudron*, des *cordages*, etc. quelques pieces de *bétail*, etc. Lorsque les Anglais occupoient Minorque, ils servoient à l'enrichir par l'argent qu'ils y versoient et qui avoit élevé les denrées à un haut prix; mais la sobriété des Espagnols a fait cesser cet avantage pour les propriétaires. Ils en ont un autre que rien ne peut leur enlever, c'est la possibilité d'étendre leur culture et de la porter sur des objets négligés, et qui deviendroient assez considérables.

Ils pourroient en donnant des soins aux *oliviers*, les améliorer en qualité, faire de bonne huile, tandis qu'ils tirent celle-ci de Mayorque. Le *cotonnier* vient parfaitement bien, il ne s'agit plus que de savoir le multiplier. Les *capriers* sont en abondance et viennent tout seuls, le fruit en est abandonné quand on a fait la récolte nécessaire au pays, tandis qu'on pourroit en vendre à l'étranger. Le *lin*, le *chanvre*, qui y prospèrent, n'ont pas attiré du cultivateur l'attention que mérite leur grande utilité.

On devroit aussi, dans l'île de Minorque, mettre en valeur le safran, dont on ne fait pas assez de cas. Il est possible encore d'augmenter la culture des oranges, limons, figues, grenades, amandes qui y sont d'une excellente qualité, et qui multipliés augmenteroient le commerce d'exportation.

Histoire naturelle. La Cava perella, à deux milles au sud de Ciudadella, est une grotte naturelle fort intéressante; son entrée est étroite et de difficile accès; mais elle s'élargit à mesure que l'on y descend. Elle en contient une infinité d'autres petites (1) qui sont en communication avec la grande: c'est un composé de *stalactites* de la couleur du sucre candi, gris et peu transparents, produits par une eau qui découle sans cesse de la roche et qui est imprégnée de matières vitrées. Dans leur ensemble on croit voir des colonnes qui soutiennent la voûte, quelques-unes assez régulieres avec chapiteau, fût et base; cette grotte offre une muraille formée de la même matiere, avec des figures de pétrification fort variées.

Le *lac souterrain*. Dans le voisinage de la Cava perella, se trouve une caverne qui renferme une flaque d'eau, ou espece de lac, dont les eaux sont salées. Sans doute elles peu-

(1) Voyez le Dictionnaire d'Histoire naturelle de Valmont de Bomare.

vent provenir de la mer, cependant on n'en connoît point la communication.

Corail. On trouve dans le sable près le rivage de la mer une grande quantité de corail rouge. Les pêcheurs amenent assez souvent avec leurs filets des coraux blancs et presque entiers.

Dans toute cette partie le sol est stérile en productions végétales, mais il offre beaucoup de coquilles fossiles et très-diversifiées.

La *stella marina arborescens*, s'y trouve communément, mais trop souvent endommagée par les rochers contre lesquels elle a été battue.

La *concha veneris* et le nautilus s'y rencontrent; mais ce dernier coquillage est si fragile que souvent on le casse en l'examinant.

La *nacre de perle* (*pinna magna*) est assez commune. Aussi éclatante dans son intérieur que la mere de perle, elle n'en a pas la douceur, au dehors elle est remplie de piquants.

La *pinna parva* offre au contraire un extérieur doux, poli et brillant.

Le *cristal de roche* n'est pas commun, mais il y en a. On trouve dans le territoire d'Alayor le *verre* dit *de Moscovie*, qui incruste les végétaux.

Fer. Dans beaucoup d'endroits de l'île on rencontre à la surface de la terre, de la mine de fer, en morceaux plats de 6, 8 et 10 pouces de diametre.

Plomb. On trouve des mines de plomb, dont l'exploitation ne sauroit rembourser les frais de main-d'œuvre.

Pierre. En creusant le sol pour en tirer de la pierre, on en rencontre qui par sa dureté, semblable au caillou, oblige de la faire sauter avec de la poudre; on rencontre ensuite la pierre dure propre à être taillée; en continuant de creuser dans la même carriere, on parvient à une pierre poreuse

qu'on est obligé d'exposer quelque temps à l'air avant de l'employer.

Guysch et *pérelle* : deux sortes de plâtre, le dernier est plus blanc, plus luisant et plus friable, on l'emploie aussi dans l'île à clarifier le vin.

Chaux. La pierre à chaux est commune, d'une couleur grisâtre et fort dure. Elle contient beaucoup d'*échinites* et autres marques du déluge. Elle se rencontre par morceaux épars dans les champs, et lorsque ces fragments sont bien divisés ils aident à la végétation par la chaleur qu'ils communiquent à la terre.

Ardoise. Elle est d'un bleu foncé, parsemée de veines blanches; elle est d'ailleurs fort unie, luisante, et facile à partager pour l'employer.

Marbres. Il s'en trouve de diverses qualités et couleurs, mais on n'en tire aucun parti.

Argile. On trouve dans plusieurs endroits de l'île Minorca une espece de terre argileuse, grisâtre, fort douce et liante, qui au four prend une couleur de bronze pâle; elle sert à faire de la poterie. Il y a aussi de l'argile bleue et jaune, dont on ne fait point d'usage. La tuile se fait avec la premiere sorte.

Caractere, usages, mœurs, habillement et langage. Les Minorquins aiment la vie paisible, et, comme les Mayorquins, ils rient quand on leur parle des agréments de quelques autres pays, ils n'aiment et n'estiment que le leur. Ils sont fort indifférents aux affaires politiques de l'Europe, même à celles de l'Espagne, et se soucient fort peu à quels maîtres ils appartiendront, pourvu qu'ils conservent leurs habitudes. Les Anglais leur avoient donné une sorte d'activité, relativement au *cabotage* et aux *courses* en mer, parce que sans doute ils mettoient plus de confiance dans la protection maritime de cette nation que dans toute autre; cependant ils ne sortoient gueres de la Méditerranée. Ils

sont assez indifférents à l'esprit de spéculation et peu portés au service de guerre. Ils ont conservé encore de l'adresse à se servir de la fronde. Comme tous les Espagnols, la prospérité leur donne de l'émulation et de l'orgueil; mais sans cela ils retombent dans leur chere indolence (1). Ils vivent assez retirés. Il y a des temps où l'île paroît une vaste solitude pour les étrangers, quoiqu'ils y soient accueillis avec plaisir.

Il y a quelques déguisements dans le temps du carnaval. On y danse au son de la guitare ou des violons. Dans des soirées d'été, on voit dans les rues des hommes et des femmes rassemblés autour d'un danseur et d'une danseuse. Le jour de la St. Jean, il y a des courses de chevaux, d'ânes et de mulets; ceux qui les montent sont des gens du peuple, qui gagnent différents prix fondés annuellement. A la Saint Pierre c'est le tour des marins; ils font des courses dans le port en conduisant leurs chaloupes et barques; il y a un but où les premiers arrivés obtiennent une récompense.

Ils aiment beaucoup les cérémonies religieuses, et lorsqu'ils peuvent y jouer un rôle, ils le font avec empressement. C'est ce qu'on remarque dans les pélerinages, confrairies et processions: celle de la Fête-Dieu est surtout fort brillante par la quantité d'hommes et d'enfants qui y figurent sous différents costumes. Les habitants à leur mort sont, comme dans toute l'Espagne, vêtus d'un habit religieux.

L'habillement ordinaire des hommes est comme dans l'île Mayorque; mais les femmes apportent beaucoup de soin et de goût dans leur vêtement, et elles ont naturellement des grâces. Elles portent le *rebozillo* pour coiffure, avec des corsets et des jupons d'étoffes de soie à bouquets, et

(1) Selon Strabon: « Les Baleares vivoient dans une paix conti-» nuelle et jouissoient d'un bonheur parfait. » Liv. 3.

quelquefois brochées en or et en argent. L'usage est de plisser les jupes extrêmement; ces plis prennent au défaut de la taille et ajoutent à la roideur des étoffes. Les dames sont toujours élégamment chaussées; elles se parent de bijoux, colliers, pendants d'oreilles, anneaux, bagues et chapelets. Les femmes de la campagne en portent aussi, et toutes ajoutent à leur *rebozillo* un gros nœud de ruban sous le menton: on le nomme *floqué.* Les paysannes ne sortent gueres sans se couvrir la tête d'un large chapeau, orné d'une bande de velours noir, dont les bouts flottent derriere la tête. Toutes les femmes portent une sorte de tablier à coulisse, qu'on fronce tellement pour le rapprocher, qu'il ne forme plus sur le devant du jupon qu'une bande étroite à plis serrés; on le fait de diverses étoffes, ainsi que les *rebozillos.* Cette coiffure exista en France depuis la premiere race des rois jusqu'au temps de Charles VIII, et en Espagne jusqu'à celui de Philippe Ier., en 1506, que les Espagnols la quitterent pour adopter la *mantilla* (1).

On parle à Minorca le même langage qu'à Mayorca.

Apperçu des ANTIQUITÉS *connues des îles Baleares.*

Les antiquités des îles Baleares peuvent se diviser, selon M. Amstrong, (qui a écrit une histoire naturelle de l'île Minorca) en trois classes. Celles des temps reculés; celles du temps des Romains; et celles du temps des Maures. Ainsi il place au premier rang les vestiges que les insulaires appellent *autels des Gentils.* On trouve un de ceux-ci dans le territoire d'Alayor: on y voit sur un monticule entouré d'une muraille en grosses pierres plates, une large et ronde masse de pierres brutes, amoncelées, sans aucun

(1) Mariana, hist^a^. de España, L. 28, c. 21.

mortier, formant un cône arrondi vers le haut, ayant à sa base une cavité qui regarde le Sud, et où l'on ne peut entrer qu'en se baissant, mais on n'y voit rien. Sur le cône est un plateau qui peut contenir huit ou dix personnes; on y monte par un chemin de deux pieds et demi de large. A quelque distance de ce cône, on remarque deux pierres: l'une élevée perpendiculairement et l'autre posée dessus horizontalement, comme la figure symbolique du *Thaut* des Égyptiens. Celle qui est horizontale a seize pieds de long, sept de large, et vingt pouces d'épaisseur; l'autre peut en avoir autant; elles n'offrent aucune trace de ciseau, ni d'inscription. Malgré l'élévation de ces pierres, des modernes les ont regardées comme des autels appartenant aux *Druides Celtes*, et ont supposé qu'on y arrivoit par quelque échafaudage.

Les îles Baleares offrent aussi des vestiges de ces antiques constructions appelées *Cyclopéennes*.

Ces îles ont été abondantes en médailles. On en a trouvé dans le territoire de Santagni jusqu'à cinq cents en or et en argent, formant une collection depuis Galba jusqu'au Bas-Empire.

Minorca a fourni des médailles Phéniciennes, Macédoniennes, Carthaginoises, Celtibériennes, Grecques, Romaines, Espagnoles, etc., etc., en or, en argent, en grand, moyen et petit bronze; dans celui-ci elles furent si nombreuses pour le regne de Constantin-le-Grand et sa famille, qu'on en trouve sans cesse, ainsi que des *as* romains de différents poids et grandeurs.

Les médailles arabes trouvées dans les îles Baleares étoient presque toutes d'argent très-fin, et par cette raison la plus grande partie a été fondue et il en reste peu.

On a trouvé à Minorca une monnoie gothique en petit bronze; elle offroit au milieu d'un cercle une tête couronnée,

avec ces mots.: *Alphonsus rex.* On la croit de la fin du treizieme siecle.

On a découvert dans l'une et l'autre île des restes de sépultures antiques, des petites figures en bronze, mais grossieres, et qui ont donné lieu à beaucoup de suppositions; quantité de vases, de lampes sépulcrales, d'urnes cinéraires, de lacrimatoires, d'une terre rougeâtre; plusieurs inscriptions romaines, mais rongées par le temps et indéchiffrables. Il y en a aussi d'arabes dont les caracteres sont effacés.

Enfin on voit à Mayorca des restes d'édifices assez bien conservés construits par les Maures, entre autres les restes d'une maison de plaisance à Eufabia; et à Minorque les ruines d'un château sur le mont Ste. Agathe.

ISLES PITYUSES.

IVIÇA OU IBIÇA.

L'ÎLE *Iviça* ou *Ibiça* (*Ebusus*) est la plus grande des îles Pityuses. Ce nom vient, selon Ptolémée, Strabon et Pomponius Mela, du mot grec *πίτυς*, *pin* (*πιτυῦσα*, *abondante en pins*). Ibiça est distante d'environ quinze lieues un tiers de l'île Mayorca qu'elle a au Nord-Est : elle est à dix-huit lieues de *Cabo Martin* sur la côte d'Espagne, ou la Punta del Emperador (1); et à environ quarante-six lieues du cap *Tenez*, côte d'Afrique. On lui donne communément sept lieues de long sur environ quatre et demie de large en certains endroits, et vingt-deux lieues de côtes : elle est assez élevée et chargée de montagnes dont les collines verdoyantes offrent en mer un tableau pittoresque et agréable; son terrain est propre à toutes sortes de cultures. Cette île est divisée en cinq parties

(1) Près de *Denia* et *Altea*, au royaume de Valence : la côte qui se trouve en avant de *Xabea*, forme un promontoire fort allongé. Les Anciens l'appelerent, tour à tour, *Artemisium*, *Tenebrium* et *Ferraria*. Le premier nom à cause de la ville la plus considérable de son voisinage, et les deux autres relativement aux mines de fer qui se trouvoient dans le voisinage de ce cap. Le premier nom existe encore chez les naturels de cette côte de l'Espagne, sous celui d'Artemus. Des marins étrangers appelerent ce promontoire *Cap-Martin* et *Pointe de l'Empereur.*

où *quartones*; savoir : la Plaine de la Ville, Sainte-Eulalie, Balanzar, Pormany, et les Salines.

Iviça est la ville capitale, où se trouve un bon port, situé au Sud-Est, au bas d'une petite colline et sous le canon d'une forteresse construite du temps de Charles-Quint. Parmi les auteurs anciens, les uns attribuent la fondation de cette ville aux Phéniciens, six cent soixante-trois ans avant l'Ere chrétienne. Ils l'appelerent *Pityusa*, parce qu'elle étoit couverte de pins et de sapins, et y fonderent une colonie nommée *Ebusas*. Les autres l'attribuent aux Carthaginois, et en placent l'époque cent soixante-dix ans après la fondation de Carthage, s'appuyant de ce que le nom *Ebusus*, *Ereze* ou *Ebuse*, qui lui fut donné, signifie en langue punique *aride*. Les Romains l'eurent aussi en leur possession, et elle tomba ensuite dans celle des Maures; mais sous don Jayme Ier. d'Arragon, l'Archevêque de Tarragone y envoya des troupes pour en chasser ces Africains, et depuis elle est restée dans la jurisdiction spirituelle de cette métropole.

La ville d'Iviça est située sur la montagne; elle est honorée du titre d'évêché; c'est aussi le siege du gouvernement de l'île, et on y trouve une cathédrale, six églises, tant paroisses que couvents, un hôpital, des chapelles et quelques casernes. Sa principale paroisse, nommée *Sancta-Maria-Major*, est bien bâtie; elle a un recteur et trente-cinq bénéficiers. On y remarque un *couvent de St. Dominique*, où il y a beaucoup de religieux; un *couvent de religieuses Augustines de San Cristobal*; une *chapelle royale* de l'ancienne maison et college des Jésuites; deux autres *chapelles*, dont l'une appartient au corps des Tisserands. L'*hôpital* est sans revenus fixes. Cette cité est très-bien fortifiée; on entre dans la place par deux portes: l'une *la neuve*, l'autre *la principale*. Le faubourg est sous le canon de cette place; il

a une église sous le titre de *St. Elme*, bien dotée par les matelots : ils lui abandonnent la quatrieme partie du profit de leurs courses.

Le *port d'Iviça*, quoique gâté par la vase, peut recevoir une escadre; c'est le plus grand, le plus commode et un des mieux abrités de tous ceux de l'île; le vent du Nord-Est se trouve le seul dont on ne soit pas garanti. Les Anglais s'emparerent de ce port en 1706. Il est depuis rentré en la possession des Espagnols.

Le gouverneur a un assesseur et quelques autres personnes avec lesquelles il connoît de toutes les causes civiles, criminelles et militaires, sous l'inspection du capitaine-général de Mayorque. En comprenant les habitants de l'*Aravalle* ou du bourg, la population s'éleve à trois mille six cents âmes, et on y compte huit cents feux.

La plaine de la ville occupe un territoire d'environ une lieue et demie, et elle contient deux cents habitations, réparties en petits hameaux dont la population peut être évaluée à neuf cents personnes. Ce quartier a son chef-lieu; la ville fournit cent vingt hommes, d'une sorte de milice commandée par un capitaine pour la sûreté du pays. Ce canton offre de tous côtés des jardins assez bien soignés et de belles vignes.

La partie de Ste. Eulalie a un territoire d'environ quatre lieues, qui confine avec ceux de Balanzar et d'Iviça; elle est au Nord par Est de celui-ci. Le nombre de ses habitations est au moins de sept cents, éparses entre elles, sans former ni bourgs, ni villages, ni hameaux; elles sont occupées par quatre mille personnes que deux paroisses se partagent. Ce quartier fournit un contingent de sept cents hommes pour la sûreté de l'île. Au pied de la montagne, où se trouve la tour de l'église de Ste. Eulalie, est une riviere qui porte le nom de cette sainte. La seconde paroisse est sous le titre de St. Jean.

La

La partie de Balanzar a un terrain d'environ trois lieues, et touche à ceux d'Iviça, Ste. Eulalie et Pormany. On y compte quatre cents maisons, environ deux mille deux cents habitants; on y trouve une église paroissiale de *St. Michel.* Le contingent pour la surveillance de l'île est de trois cents hommes. Il y a sur la côte l'anse de Balanzar qui se prolonge d'un mille: le petit port de *San Michela* est au fond, il n'y entre que de petits bâtiments; ce port est à l'embouchure de deux ruisseaux dont les sources sont à plus d'une lieue dans les terres.

La partie de Pormany a un territoire de quatre lieues de long, qui s'étend du *Puig-nono* jusqu'au *Cabo-badella* ou *Cabells.* Il confine avec ceux de Balanzar, des Salines et d'Iviça. Le sol est assez montueux; mais il offre une plaine très-fertile, environ quatre cent cinquante habitations, occupées par deux mille personnes au moins, et qui fournissent un contingent de trois cent cinquante hommes. L'église principale est sous l'invocation de *St. Antoine,* dont la tour ou clocher domine le port, et a deux pieces de canon avec des canonniers de garde. La seconde église est St. Joseph.

La partie des Salines ou *las Salinas.* Ce quartier prend son nom du sel qu'on y trouve. Son territoire est renfermé entre ceux de Pormany et d'Iviça; il n'a que deux lieues d'étendue. On y compte cent cinquante habitations et une population de neuf cents personnes. Son contingent est une compagnie de deux cents hommes. Dans ce canton on voit une fort belle plaine où est située la paroisse *St. George.*

Dans le côté opposé du port d'Iviça, c'est-à-dire au Nord-ouest de la ville, se trouve *Porto-magno* ou *Pormany,* aussi appelé port St. Antoine. Il est situé dans la partie ou quartone de ce nom. Son embouchure est difficile à cause des îles *Cunilleras* qui le couvrent, mais une escadre peut

s'y loger; cependant pour l'hivernage il n'est propre qu'à de petits navires qui peuvent mouiller au fond où l'ancrage est assez bon.

Les insulaires d'Iviça ont leurs lois particulieres, tant pour le civil que pour le criminel. L'assesseur royal, chef de l'administration de la justice, ne peut rendre aucun arrêt; il faut qu'il se réunisse à lui deux autres juges et jusqu'à six jurés qu'on prend dans toute l'île pour prononcer un jugement, et les parties ont droit d'en appeler pardevant un juge délégué, qui est un habitant du pays et élu pour cette fonction. Celui-ci, accompagné des jurés nommés par l'officier du gouvernement, rend avec eux un nouvel arrêt.

ISLE FOMENTERA.

L'ÎLE FOMENTERA est la seconde des Pityuses et se trouve au *Sud* d'Iviça; elle n'est séparée de la côte ou du cap Falco que par un canal d'une lieue un quart de large. Les anciens la désignoient sous le nom de *Pityuse - Minor*. Des modernes prétendent que son nom actuel dérive de la grande récolte de bled qu'on y fait. Sa plus grande longueur, de l'*Est* à l'*Ouest*, est de trois bonnes lieues, et sa largeur depuis deux lieues au plus jusqu'à un quart de lieue.

Sa population est de douze cents personnes, dont les maisons sont dispersées dans la campagne et sur les côtes.

Cette île fournit du bois et d'excellentes pierres; il y a un grand nombre de puits de bonne eau, et

on a pensé, d'après les vestiges de quelques ruines, qu'il a pu y exister une ville du temps des Romains. Il faut que la mémoire en soit perdue, car les géographes représentent cette île comme non habitée à cause des serpents et autres *reptiles* qui y abondent : ils la confondent avec l'Ophiusa ou Ophinza des anciens, que les Romains appelerent *Colubraria*, et à laquelles des modernes ont donné le nom de *Moncalobrer* (Columbrates), qui est sur les côtes du royaume de Valence. Là terre d'Iviça passe au contraire pour avoir la vertu de faire mourir les serpents et autres reptiles venimeux, et l'île de Formentera n'en pouvant être qu'une division qui s'est faite dans les siecles, peut bien jouir de la même prérogative.

Beaucoup d'îles et d'îlots entourent les deux grandes Pityuses; les principales seront seulement indiquées. Les trois *Conejeras*, à l'Ouest, savoir, la grande Conejera; elle s'étend près d'une demi-lieue sur une moyenne élévation; la *Bosqua*, de moitié d'étendue et plus élevée, et l'*Esparta*, un peu plus étendue que la seconde, moins que la premiere et la plus haute des deux. Ces îles, quoiqu'assez grandes, sont sans habitations; quelquefois on y envoie des troupeaux pâturer, mais on est dans l'inquiétude de les voir enlever par les pirates barbaresques, qui souvent se cachent dans les anses ou calles des environs qui leur servent de retraites.

Assez près de l'île d'Iviça et du côté de son port sont trois îlots qu'on appelle les *Portes d'Iviça*; deux se nomment *Ilots noirs*, et le troisieme *Esponja*.

L'île *Grossa* se trouve au-delà des deux embouchures du port d'Iviça. Continuant à l'Est, on trouve les îles de *Santa-Eulalia, y de Arabi*; l'une est assez grande. Plus au-dessus est l'île de *Tacomago*; elle a environ un quart de lieue de longueur. L'île de *Morada* est à l'Est du cap St. Michel et assez près; elle est assez élevée.

Les îles *Margueritas*, dont une est assez grande et assez près du *Pic-Nono*, qui sous la forme d'un cône s'avance en mer tout couvert d'arbres. La *Bleda-Mayor* et la *Bleda-Plana*, etc., etc.

Sur différentes parties de la côte d'Iviça sont élevées des tours pour découvrir au loin sur la mer et faire les signaux nécessaires. Les principales sont à un mille et demi de *Cabo Falcon* : la tour des Portes ; à un mille un quart de celle-ci est la tour de *Sal Roxa* : ces deux tours sont à environ une lieue et demie du château d'Iviça. Une autre tour est au-delà de la pointe de Ratayada. Une tour des signaux s'éleve sur la pointe Verte. Dans le terrain de la pointe de l'Est de Portinache et à l'anse de St. Michel, on voit également des tours pour avertir les habitants de l'île en cas d'alarme.

Agriculture et commerce. Les habitants de l'île d'Iviça et des Pityuses trouvant chez eux les principales productions

nécessaires à la vie, se livrent peu au commerce. Ils jouissent d'un climat doux et sain. L'hiver le froid y est sans rigueur, et l'été les brises de mer temperent la chaleur; le climat y est excellent, et on ne trouve dans les îles aucune bête venimeuse.

Le terrain est montueux, bien boisé et propre à toutes les sortes de cultures: celle des oliviers, des vignes et du blé y est très-favorable; la richesse naturelle du pays satisfait les habitants; ils vivent heureux et tranquilles.

Ces îles produisent une quantité de *blé*, d'*huile* et de *vin* bien plus grande qu'il n'en faut pour la consommation des habitants. Les *troupeaux* de gros et petit bétail sont assez nombreux pour fournir aussi à tous leurs besoins. Il y a d'excellents *pâturages*. La *chasse* est abondante, et on trouve dans l'île de Formentera une espece de *faisan* qui se fait remarquer par la beauté et la variété de ses plumes. Les côtes sont abondantes en *poissons* et en fournissent d'excellents.

Le *sel* se ramasse à la fin d'août; on en tire jusqu'à trois cent soixante-quinze mille livres pesant, et des bâtiments étrangers l'exportent, ainsi qu'une petite quantité de laines. C'est à peu près là que se borne le commerce extérieur des Ivicins, car la sortie des grains, de l'huile et des fruits est prohibée; ainsi dans les années abondantes ils perdent le surplus de leur consommation, qu'ils pourroient fournir à Mayorca, obligée quelquefois de tirer du blé de l'Afrique. Les habitants des Pityuses, malgré la richesse et l'abondance de leur sol, vivent presque tous dans une sorte d'indigence.

Caractere, mœurs, habillement, etc. Les Ivicins ont la réputation d'être braves et de faire de bons marins; cependant la plupart ne sont que des patrons de barque employés à de courtes expéditions, pour des spéculations particulieres concernant le transport de quelques denrées et la pêche. Du reste ces insulaires ont à peu près les mêmes

habitudes que les Baleares, et il faut placer en tête l'indolence.

Le *rebozillo* des femmes d'Iviça est de couleur jaune assez généralement ; on en voit en blanc de plus ou moins fins, mais la couleur jaune est préférée, et c'est une sorte de toile teinte. Ce qui étonne dans un pays chaud, c'est d'en voir beaucoup fait en gros drap. Les cheveux ne sont point arrêtés et flottent au dessous.

La langue des habitants de ces îles est la même que celle des Baleares, sauf comme dans tout pays une sorte de jargon qu'on y préfere, il est assez rare qu'on trouve des gens qui sachent l'espagnol.

Ils ont comme dans les autres îles une grande dévotion, beaucoup de fêtes et de confrairies, et quelques divertissements publics.

Ces insulaires sont courageux ; ils ont souvent fait connoître leur valeur aux pirates barbaresques qui se permettent d'inquiéter leurs côtes. Ils sont en général d'une taille moyenne, ont le teint basané, l'œil vif, et sont fort agiles. Le peuple y est ignorant. Les habitations sont sans ornement au dehors et en dedans. Ceux qui jouissent d'une fortune plus considérable commencent à se procurer plus de commodités, et ils tirent quelques meubles de l'Espagne et de Mayorque.

Dans l'île d'Iviça elle-même, on ne trouve presque aucune route pratiquée, sauf les chemins qui avoisinent les chef-lieux des *Quartones*, et quelques autres qui conduisent aux différents points de la côte où se font les chargements de sel.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisieme Volume.

LA MANCHE.

ROYAUME
DE MAYORQUE.

ISLES BALEARES.

ISLES PITYUSES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Routes détaillées dans l'Itinéraire descriptif de l'ESPAGNE, formant les tomes I, II et III.

Nota. Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes la page.

Le tome II ayant été divisé en deux parties, la premiere partie sera indiquée par la lettre *b*, et la seconde par la lettre *c*.
